

JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.*



*Non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JULLET 1762.

TOME XVII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



A V I S.

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols*. Les personnes qui veulent le faire venir par la Poste, n'ont que *quatre sols* à payer par chaque cahier, ou mois, dans quelque Ville du royaume que ce soit.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.

E L O G E

De M. VANDERMONDE.

CHARLES-AUGUSTIN VANDERMONDE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, ancien Professeur de Chirurgie François aux Ecoles de la même Faculté, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne, naquit à Macao en Chine, le 18 Juin 1727, de M^e Jacques-François Vandermonde, & de Dona-Espérance Caçilla. Son pere qui étoit natif de la Flandre-Françoise, après avoir été reçu docteur en médecine en l'université de Reims, partit, en 1720, avec M. Didier, ingénieur du Roi, son ami particulier, chargé par M. le duc d'Orléans, pour lors régent du royaume, de visiter l'isle de Pulocondor, sur les côtes du royaume de Cambaye, où l'on avoit dessein de faire un établissement. Dans le tems que le vaisseau de M. Didier étoit à la rade de cette isle, le hazard fit qu'un vaisseau Espagnol vint faire del'eau dans la même plage; M. Vandermonde se lia d'amitié avec le capitaine, qui l'engagea à passer avec lui à Macao. Le succès avec lequel il exerça sa profession dans cette ville, lui fit obtenir des Lettres de naturalité du roi de Portugal, avec le

titre de Médecin de la garnison & de la colonie Portugaise. C'est dans ces circonstances qu'il épousa Dona Caçilla, fille d'un noble Portugais, qui ne lui apporta, pour toute dot, que sa beauté & sa naissance.

Charles-Augustin Vandermonde fut le fruit de ce mariage. Sa mere étant venue à mourir, son pere se détermina à repasser en Europe, emmenant avec lui ce fils, qui n'avoit alors que quatre ans. Arrivé à Paris, il résolut d'y fixer son séjour; il s'y fit même recevoir membre de la Faculté de Médecine. Son fils étoit le principal objet de ses soins; il ne négligea rien pour lui donner une excellente éducation, & telle qu'elle convenoit à l'état de médecin, auquel il le destinoit. Il le confia, à cet effet, à M. l'abbé Batteux, qui voulut bien se charger de lui répéter un Cours de Belles-Lettres. Ce pere tendre n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux: il mourut dans le tems que son fils commençoit à pouvoir profiter de ses leçons. Livré à lui-même, dans un âge où la plupart des hommes ne sont sensibles qu'à l'attrait du plaisir, le jeune Vandermonde chercha à réparer, par son assiduité à l'étude, la perte qu'il venoit de faire. Il est vrai qu'il trouva dans les MM. de Jussieu, des amis qui voulurent bien lui servir de pere; aussi s'abandonna-t-il, sans réserve, à leurs conseils. Le tems de ses

études fini, il se mit sur les bancs, pour faire son cours de Licence. C'est-là qu'il commença à recueillir le fruit de son application. Le second rang qu'il obtint, moins par l'indulgence, dont la faculté use quelquefois envers les fils de ses membres, que par ses talens, fut pour lui une distinction d'autant plus flatteuse, que la Licence étoit nombreuse & très-bien composée.

Il est d'usage, lorsque la Licence est finie, que l'un des Récipiendaires prononce un Discours, après lequel il trace le portrait de chacun de ceux que la Faculté vient d'adopter. Cet acte qu'on nomme *Paranymphes*, se fait ordinairement avec beaucoup de cérémonies; & il est d'usage d'y inviter les Cours souveraines. Il étoit arrivé plusieurs fois, que l'orateur s'étoit permis les plaisanteries les plus fortes sur ses confreres, qui lui répondoient ordinairement sur le même ton. La Faculté crut devoir réprimer un abus qui dégradoit la majesté de ses Ecoles. La gêne qu'elle imposa au paranymphant, ne servit qu'à faire éclater le talent que M. Vandermonde avoit pour la parole. Chargé des paranymphes de sa Licence, il réunit tous les suffrages; il ne mit dans ses portraits, que ces legeres plaisanteries, qui font rire ceux même qui en sont l'objet. Ayant enfin reçu le bonnet de Docteur, en 1748, il ne songea plus qu'à se former à la pratique de la

médecine. Pour cet effet, il se renferma dans son cabinet, & ne vit que quelques hommes de lettres, dont il crut que le commerce lui feroit utile. De ce nombre étoit M. l'abbé Nollet, avec lequel il faisoit souvent des expériences de physique. Les liaisons qu'il avoit avec ce sçavant, lui firent tomber entre les mains la Description que M. Curzio, médecin de Naples, venoit de publier, d'une maladie singuliere de la peau, qu'il avoit guérie avec le mercure. Il en entreprit la traduction, & la fit imprimer, en 1755, chez *Vincent*. C'est le premier ouvrage qui soit sorti de sa plume. Quelques remarques qu'il y avoit ajoutées, firent connoître qu'il étoit capable de faire quelque chose de mieux que des traductions.

Ce premier essai fut bientôt suivi d'un ouvrage plus important. On vit paroître, en 1756, chez *Vincent*, son Art de perfectionner l'espèce humaine, en deux volumes in-12. Il y donne des règles pour préserver le fœtus, lorsqu'il est encore dans le sein de sa mere, des accidens auxquels il est exposé, & qui, en corrompant sa forme, nuisent pour toujours à son existence. Il y développe, d'une façon très-lumineuse, une idée brillante, qu'un physicien philosophe n'avoit présentée, qu'en passant; je veux parler du croisement des races, pour la per-

fection de l'espèce humaine , comme pour celle des animaux. Il étoit d'autant plus en état de donner du poids à cette opinion , qu'il étoit lui-même , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , le produit d'un pareil croisement , & bel homme ; mais ce qui rend cet ouvrage encore plus précieux , ce sont les excellens préceptes qu'il y donne pour l'éducation corporelle des enfans.

Peu de tems avant que cet ouvrage ne vît le jour , le sieur *Vincent* avoit acquis le privilège du Journal de Médecine : il ne crut pas pouvoir le remettre en de meilleures mains , qu'en celles de M. Vandermonde : en effet cet ouvrage , dont le projet avoit été imaginé par un homme de lettres , qui n'étoit pas médecin , & qui par cela même n'étoit pas en état d'inspirer au public la confiance qui pouvoit en faire le succès , prit sous sa plume une nouvelle forme & une nouvelle consistance. Le public lut avec empressement un ouvrage consacré à son utilité ; les médecins & les autres ministres de la santé , sûrs de trouver en lui un juge éclairé , lui adressèrent sans crainte des productions , ou qui seroient restées dans leurs porte-feuilles , ou qu'ils n'auroient jamais enfantées , s'ils n'eussent pas été assurés de trouver un dépôt où ils pouvoient les remettre ; l'affluence des matériaux fut si grande , que l'auteur ne fut plus embarrassé que du choix.

Toujours occupé de la perfection de cet ouvrage, M. Vandermonde ne voulant rien laisser à desirer, jugea à propos, en 1758, d'ajouter aux observations qui faisoient le fond de son Journal, l'Extrait des livres les plus intéressans qui paroissoient sur les différentes branches de la médecine. Il remplit avec succès cette nouvelle tâche; mais les applaudissemens qu'il recevoit, ne le mirent pas à l'abri des tracasseries auxquelles on s'expose, lorsqu'on ose présenter aux hommes la vérité sans l'adoucir. Il parut, en 1759, un ouvrage anonyme, dont il rendit un compte peu avantageux; l'auteur, homme célèbre & très-digne de l'être, ne crut pas devoir mépriser sa critique: il répondit dans une brochure où le journaliste n'étoit pas ménagé. Instruit alors, à qui il avoit à faire, M. Vandermonde répliqua avec tous les égards qu'il crut devoir à un homme qui faisoit l'honneur de la médecine françoise, sans cependant faire rien perdre à la vérité qu'il défendoit. Sa réponse fut accueillie du public, comme elle devoit l'être, & fit taire les murmures que sa critique avoit excités.

La réputation que lui avoient faite ses ouvrages, ne demeura pas renfermée dans les bornes de la France; l'institut de Bologne se hâta de l'adopter au nombre de ses membres. M. Beccari, président de ce corps, lui écrivoit à ce sujet: *L'acquisition d'un membre tel que vous ne peut que faire hon-*

neur à tout le corps : il devoit vous remercier d'avoir permis que votre nom se trouvât parmi les nôtres ; mais l'usage ne permet point aux académies de s'exprimer en ces termes avec leurs associés : souffrez donc que je le fasse en son nom. Peu de tems auparavant , il avoit été décoré du titre de Censeur royal.

Nous est-il permis d'annoncer au public que M. Vandermonde étoit l'auteur du *Dictionnaire de santé* ; ouvrage dont le succès, si on le mesure par l'empressement avec lequel le public l'a accueilli , a été des plus complets , puisque sans compter les contre-factions , il s'en est vendu trois éditions en moins de deux ans ? L'utilité de ces sortes d'ouvrages pour les gens de la campagne, dénués de tous secours de la part de la médecine , est tellement compensée par l'abus qu'en font les charlatans , les femmelettes, & ce nombre prodigieux de gens de tout rang & de toute espece , qui s'ingère sans lumière dans l'exercice d'un art dans lequel les moindres fautes deviennent des crimes , qu'il n'a jamais cru devoir s'en reconnoître l'auteur : il n'y avoit que ses plus intimes amis à qui il avoit osé en faire l'aveu. Quelque sûr qu'il fût de n'y avoir donné que des préceptes fondés sur la théorie la plus solide & sur la pratique la plus saine , il

craignoit toujours la mauvaise application qu'on en pouvoit faire.

Nous n'avons représenté jusques ici M. Vandermonde, que comme auteur ; il ne mérite pas moins nos éloges, comme médecin : sa pratique étoit sage & presque toujours heureuse ; aussi la confiance du public augmentoit-elle de jour en jour ; & ce qui étoit plus flatteur pour lui , il devenoit l'ami de tous ceux dont il étoit le médecin. L'humanité faisoit le fond de son caractère , & il n'étoit pas moins assidu auprès de ceux de ses malades dont il n'attendoit aucune récompense , que de ceux de qui il pouvoit être le mieux payé ; les regrets des malheureux à qui il prodiguoit ses soins, ont seuls fait connoître tout le bien qu'il faisoit en ce genre. Bon ami ; personne ne remplissoit plus exactement que lui tous les devoirs qu'impose ce titre ; mais aussi exigeoit-il avec un peu trop de rigueur la même exactitude dans ceux à qui il étoit lié : il leur pardonnoit difficilement les torts qu'ils pouvoient avoir avec lui , & faisoit toutes les occasions de leur en témoigner son ressentiment ; cette foiblesse sur laquelle il n'a jamais pu se vaincre, lui avoit fait quelques ennemis , supposé qu'on doive toujours donner ce titre à des gens avec qui on rompt tout commerce.

A la veille de contracter un mariage qui

faisoit l'objet de tous ses vœux, & pour lequel il avoit déjà pris ses arrangemens, il fut attaqué d'une fièvre qui le déterminâ à se faire quelques remèdes, quoiqu'il la crût d'assez peu de conséquence, pour ne faire avertir aucun de ses confreres. Il se croyoit presque guéri, lorsqu'il mourut subitement, le vendredi 28 Mai, à midi.

Outre les matériaux qu'il avoit rassemblés pour le Journal de Médecine, on a trouvé dans ses papiers quelques manuscrits, parmi lesquels il y en a un sur la Médecine, & sur les Médecins de la Chine, composé en partie des Observations de son pere.

La pratique de M. Vandermonde, qui commençoit à être très-étendue, ne lui laissoit pas toujours le tems de revoir par lui-même toutes les pièces qu'on lui envoyoit, pour être inférées dans son Journal. Il lui est arrivé plus d'une fois, dans ces circonstances, de me remettre son porte-feuille, & de me charger de cette révision. J'ai lieu d'espérer que la confiance qu'il m'avoit accordée, m'obtiendra celle du public. Je ne négligerai rien pour la mériter, & pour faire en sorte qu'on ne s'apperçoive point que le Journal est passé en d'autres mains. Heureux, si ceux qui ont concouru jusqu'ici, à une entreprise qui n'a été formée que pour l'utilité publique, veulent bien continuer à m'accorder leurs secours ! Il n'est point de

12 ELOGE DE M. VANDERMONDE.

médecin , de chirurgien ni de pharmacien ,
qui ne doive desirer de contribuer aux progrès de l'art le plus utile à l'humanité.
Quel ouvrage pourroit être plus propre à les accélérer ces progrès , qu'un recueil où les plus habiles gens de chacune de ces trois professions , voudront bien envoyer leurs observations !

• On continuera à adresser les paquets francs de port , à *Vincent* , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin , pour remettre à M. Roux , médecin de la faculté de Paris , &c.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1762.

TRAITÉ

Des Maladies des femmes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, la pratique la plus sûre & la mieux éprouvée; avec un Catalogue chronologique des Médecins qui ont écrit sur ces maladies; par M. JEAN ASTRUC, professeur royal de médecine, & médecin consultant du Roi.

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam. nec me ulla res delectabit licet eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sum. Senec. lib. 1. Epist. 6.

A Paris, chez Pierre-Guill. Cavelier, rue saint Jacques, au Lys d'or, 1761, in-12, 4 vol. Prix broché 8 liv.



A médecine ne fera jamais des progrès plus rapides, que lorsque ceux qui l'exercent avec le plus de succès, travailleront à lier les faits que leur pratique leur fournit, pour en former

des corps de doctrine particuliers, dont l'ensemble pourroit à la fin compléter l'art. Si quelqu'un pouvoit se flater de former une telle entreprise, avec quelque apparence de succès, c'est sans doute l'auteur du *Traité* que nous annonçons. Également versé dans toutes les parties de la Médecine, non seulement il l'a exercée pendant un grand nombre d'années ; mais encore il a enseigné successivement cette science à Toulouse, à Montpellier & à Paris. Le concours des disciples qu'on a vu suivre ses leçons dans ces différens endroits ; l'empressement avec lequel on a recueilli ses explications ; tout formeroit, en faveur de cette nouvelle production, le préjugé le plus avantageux, si les ouvrages qu'il a déjà publiés, n'étoient pas des garans encore plus sûrs de sa bonté.

Les femmes destinées par le Créateur, à fournir le lieu où l'homme se forme, à le porter, lorsqu'il est formé, pendant neuf mois dans leur sein, & par conséquent à le nourrir pendant ce tems, ont dû nécessairement être assujetties, hors le tems de la grossesse, à un écoulement périodique du sang, qui devoit s'accumuler dans la matrice pour les besoins du fœtus ; mais cet écoulement, lorsqu'il se déränge, devient la source d'une foule des maladies, auxquelles les femmes sont sujettes, & que les hommes ne sçauroient éprouver. Avant

d'entrer dans le détail de ces maladies, M. Astruc a cru devoir donner une théorie de la Menstruation, qui sert comme de base à son Traité. Selon lui, les arteres utérines, en abordant à la matrice, se divisent & se sous-divisent en plusieurs branches, & à force de se multiplier & de diminuer toujours, deviennent enfin des ramifications capillaires : ces ramifications artérielles, à force de se sous-diviser, disparaissent presque aux yeux ; mais si on les examine avec attention, sur-tout, après les avoir injectées, on observe qu'elles se terminent en autant de nouveaux canaux, d'une structure assez semblable, mais un peu plus gros, qui sont les premières ramifications capillaires des veines : ces nouvelles ramifications se réunissant peu-à-peu, forment des rameaux plus gros, qui aboutissent enfin au tronc des veines utérines. Outre cette réunion des ramifications veineuses, pour former les troncs, il y a entr'elles, de même qu'entre les ramifications artérielles, des communications ou anastomoses latérales presque infinies ; ce qui fait que ces ramifications bien injectées, forment une espèce de réseau assez serré. De chaque point de réunion de ces anastomoses veineuses, à l'endroit où les deux vaisseaux s'abouchent, & où se fait le confluent du sang, souvent même de différens endroits, le long des veines ou de leurs

anastomoses, il s'élève perpendiculairement un petit bout ou une espece d'appendice de veine, de la même grosseur, qui perce la tunique interne de la matrice, & qui va se terminer à sa surface.

On trouve, sous la même tunique interne de la matrice, une autre sorte de vaisseaux, qu'on ne sçauroit distinguer que dans les derniers mois de la grossesse, non plus que les appendices veineuses, mais qu'on peut voir alors assez aisément à l'œil. On apperçoit sur la surface interne de la matrice, sur-tout, lorsqu'on a enlevé la membrane qui la tapisse, après avoir laissé macérer ce viscere, quelque tems, dans le vinaigre; on apperçoit, dis-je, un nombre infini de petits vaisseaux vermiculaires blancs, pleins d'une liqueur laiteuse qui en découle, lorsqu'on les pique ou qu'on les déchire; ces vaisseaux sont entremêlés de mille maniere différentes, avec les ramifications veineuses, avec lesquelles ils forment la substance pulpeuse, qui est entre la tunique moyenne & la tunique interne de la matrice: si l'on a la patience de disséquer, ou plutôt de déplier ces vaisseaux, on remarque qu'on peut les séparer en différens pelotons; chacun des quatre ou cinq vaisseaux qui le composent, se réunissent ensemble à un même point, où se trouve assez souvent une espece de dilatation ou de poche, qui est comme le réservoir commun de ce peloton,

peloton, & que c'est dans ce point commun, qu'ils percent la tunique interne qui les couvre, pour s'ouvrir dans la matrice, & pour y verser, par autant de pores excrétoires, l'humeur laiteuse qu'ils contiennent : ces vaisseaux sont percés par plusieurs ramifications capillaires de vaisseaux lymphatiques, qui pompent la liqueur contenue dans leur cavité, lorsqu'elle est assez tenue, ou qui du moins, quand elle est trop épaisse, ne laissent pas d'en sucir ce qu'elle contient de plus liquide & de plus fin.

Tel est l'appareil que la nature a préparé pour la menstruation, dont le mécanisme est une suite nécessaire de la disposition de ces vaisseaux. Il se sépare dans les vaisseaux laiteux, après l'âge de puberté, une lymphe plus épaisse que la lymphe ordinaire. Ce qu'il y a de plus tenu dans cette lymphe, peut être facilement pompé par les veines lymphatiques, qui prennent naissance de ces vaisseaux ; aussi l'est-il en effet : la partie la plus épaisse & la plus visqueuse doit rester dans leur cavité, où s'accumulant peu-à-peu, dans l'espace d'un mois, elle gonfle assez ces vaisseaux, pour les mettre en état de comprimer les ramifications capillaires des veines, près lesquelles ou autour desquelles, ils se trouvent placés : par-là, le sang arrêté dans sa course directe, se rejette

sur les appendices latérales, les enfle, les allonge, les dilate, & enfin les force à se déplier, à s'ouvrir, & à verser le sang dans la cavité de la matrice, où elles aboutissent. En même tems, comme la réaction est toujours égale à l'action, les veines capillaires comprimées par les vaisseaux laiteux, les compriment à leur tour ; ainsi, l'humeur qui y est contenue, fortement pressée d'un côté, & hors d'état de l'autre, par sa viscosité, de pénétrer dans les veines lymphatiques, se trouve forcée de pousser en avant les orifices excrétoires de ces vaisseaux, de les dilater, & de s'ouvrir par-là une issue dans la cavité de la matrice, dans le même tems que le sang y coule des appendices veineuses ; & c'est cet écoulement simultané de la lymphe laiteuse, & du sang des appendices veineuses, qui constitue le flux menstruel ou les règles des femmes.

Nous ne suivrons point M. Astruc, dans l'explication qu'il donne des faits qui regardent les règles, ni des symptomes qui les accompagnent. Nous nous contenterons seulement de dire que jamais théorie ne s'est prêtée, avec plus de facilité, aux phénomènes. Les phénomènes particuliers des maladies produites par la lésion de cette fonction, ne s'y prêtent pas moins ; aussi les théories que M. Astruc en donne, ne

sont-elles que des corollaires de cette théorie générale.

Dans la première éruption des règles, si tout se trouve dans la souplesse & dans la dilatabilité convenable dans la matrice, tant du côté des vaisseaux laiteux, que de celui des appendices veineuses & des veines, les règles coulent sans difficulté & sans causer d'accident.

Si au contraire les vaisseaux laiteux, trop durs, trop denses, trop petits, se refusent, d'un côté, à l'entrée de la lymphe laiteuse, qui devoit les remplir, & que de l'autre, les veines de la matrice & leurs appendices, trop petites, trop fermes, trop comprimées par le tissu compact & serré de la matrice, se refusent aussi au gonflement que le sang y devoit produire, l'effort que la nature fait quelquefois dans les filles qui sont dans cet état, pour l'éruption des règles, devient inutile : l'humeur laiteuse retenue en trop grande quantité dans le sang, gonfle les mammelles, y produit une tension douloureuse, déprave la salive & le suc de l'estomac; le sang lui-même, qui se trouve surabondant, s'engorge dans ses propres vaisseaux, & produit les symptômes qui accompagnent cet état.

Quelquefois aussi les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses se prêtent bien à

l'abord de leurs fluides respectifs ; mais leurs orifices ne peuvent pas s'ouvrir : alors les filles qui sont dans cet état, éprouvent tous les symptômes qui précèdent les règles, tombent dans la passion hystérique, &c. Il peut aussi arriver que les vaisseaux lacteux & les appendices veineuses se remplissent, mais qu'il n'y ait que ces dernières qui puissent s'ouvrir ; la lymphe lacteuse retenue, doit augmenter & rendre plus fréquent l'écoulement du sang, produire des pertes, & causer par son reflux une infinité d'autres accidens. Enfin, il y a des filles qui éprouvent l'inverse de ce dernier accident, c'est-à-dire, que leurs vaisseaux lacteux s'ouvrent & laissent épancher leur lymphe, à mesure qu'elle se sépare, & sans lui donner le tems de dilater ces vaisseaux, ni de comprimer les veines sanguines, dont les appendices ne peuvent par conséquent pas se dilater.

Il n'est pas moins aisé d'appliquer cette théorie aux règles supprimées ou diminuées, aux phénomènes qui accompagnent les règles dévoyées, à ceux du chlorosis, aux règles immodérées & aux pertes de sang, aux fleurs blanches lacteuses, enfin aux accidens qui surviennent, lors de la cessation des règles ; ce qui, avec les accidens qui surviennent aux règles retenues par un vice de conformation, & à la métromanie ou fureur ute-

fine , forme le premier livre de l'ouvrage de M. Astruc. Les indications qu'on a à remplir, dans ces différentes maladies, dérivant nécessairement des causes qui les produisent, il s'agit de donner la souplesse nécessaire aux vaisseaux laiteux, & aux appendices veineuses ; en faciliter l'ouverture, ou leur donner le ressort qui leur manque, dans le cas de pertes ou de fleurs blanches laiteuses.

Dans le second livre, M. Astruc traite des Maladies des femmes, qui dépendent de l'état de la matrice ; telles que l'inflammation de la matrice, la gangrene ou le sphacèle, l'abcès, l'ulcère, le squirrhe, le faux squirrhe, ou le stéatome & le sarcome ; le cancer, l'hydropisie, la tympanite & la descente de la matrice, les maladies qui dépendent de ce dernier accident, celles des ovaires & des trompes, & la passion hystérique. Il établit par - tout dans ce livre, comme dans le premier, des théories claires, faciles à saisir, fondées sur la structure connue, & sur le mécanisme des parties ; il les développe, en expliquant, par leur moyen, tous les phénomènes de ces différentes maladies ; enfin il en déduit ses indications : quant aux remèdes, il s'est contenté de rapporter, en détail, les remèdes simples, propres à remplir les différen-

22 TRAITÉ DES MALADIES

tes indications que les maladies présentent ; & d'en marquer les doses. Il a plus fait ; il a indiqué les moyens d'en composer les différentes formes de remèdes qu'on pourroit vouloir employer.

M. Astruc a ajouté à la fin de son ouvrage un Catalogue chronologique des Médecins qui, depuis Hippocrate , jusqu'à lui , ont écrit sur les Maladies des femmes , avec le jugement qu'on doit porter de leurs ouvrages. Il a divisé ce Catalogue , en quatre époques. La première commence avec la Médecine , & se perd avec elle , dans l'obscurité des tems ; elle descend jusqu'en 800 , où l'Empire Romain tombant en décadence , la Médecine & les autres sciences passèrent chez les Arabes , dont la domination s'étendoit déjà en Asie , en Afrique & dans une partie de l'Europe. La seconde époque s'étend jusqu'à l'an 1500 , qui est le terme où finit la Médecine arabe. La troisième commence au renouvellement des Lettres en Europe ; la quatrième enfin , à la découverte de la circulation du sang. On trouve , à la tête de chacune de ces époques , un Précis très-bien fait de l'histoire & de l'état de la Médecine , pendant sa durée.

Nous allons terminer cet Extrait , par l'exposition de la méthode particulière que M. Astruc a suivie , pour traiter de chaque

maladie. Il en donne d'abord la description ; ensuite il en expose les causes , les différences & les symptomes. De-là , il passe au diagnostic , au prognostic & à la curation. Il y ajoûte les précautions qu'il est nécessaire de prendre dans le traitement. Enfin il donne la liste la plus complète de médicamens simples & composés , tant de ceux qu'on peut employer , avec succès & sans danger , dans chaque maladie , que de ceux qu'on a proposés , mais dont l'usage est ou dangereux ou peu sûr. Il termine le tout , en indiquant les formes sous lesquelles on peut prescrire ces remèdes. Cette marche que des gens trop délicats ont paru ne pas approuver , est cependant la plus propre à accoutumer ceux qui commencent à s'adonner à l'étude de la médecine , à mettre de l'ordre dans leurs idées , & à envisager chaque objet sous sa véritable face.





OBSERVATIONS

*Sur quelques fièvres vermineuses singulieres ,
accompagnées de symptomes singuliers ;
par M. MARTEAU DE GRANDVIL-
LIERS, médecin & inspecteur des Eaux
minérales d'Aumale.*

I. OBSEV. La marche de la nature n'est pas toujours la même. Elle se plaît quelque-fois à déconcerter l'observateur le plus attentif, par des phénomènes dont il est impossible d'entrevoir la liaison avec les causes dont ils dépendent. Quelle doit alors être la conduite d'un médecin, quand des signes équivoques ne décelent pas assez le caractère de la maladie ? S'en tenir, suivant la sage maxime de Fernel, à un régime bien institué, jusqu'à ce que la nature triomphe de la maladie, ou du moins la manifeste (a), cette *cunctation* est toujours nécessaire dans les cas graves & douteux. Une conduite opposée, trop active & trop turbulente, en

(a) *Si obscurior morbi species nondum tibi penitus cognita perspectaque est, huic ne properes remedia adhibere, sed rem totam naturæ committito : natura enim probâ ratione vivendi adjuta & innixa aut morbum profligabit, aut patefaciet.* Fernel, lib. de Methodo medendi, cap. 3.

cherchant à satisfaire à des indications incertaines, jette souvent le malade dans le plus grand danger (a). Cependant est-il prudent de s'en rapporter uniquement aux soins de la nature, sans tenter de lui donner le moindre secours ? Il est alors un parti que la prudence n'improove pas ; celui d'attaquer les symptômes les plus urgens, sans s'embarasser des causes qui nous échappent (b) ; & pour attaquer ces symptômes, de ne point hasarder de ces remèdes décisifs, dont l'effet peut être également ou pernicieux, ou salutaire. C'est la conduite que j'ai cru devoir tenir dans quelques fièvres vermineuses, d'une espèce singulière. L'anomalie des symptômes les rend assez intéressantes, pour mériter qu'on en conserve l'histoire.

Au mois de Février 1751, j'eus occasion de voir, au village d'Orival, Augustin Gentien, homme quadragénaire. Il étoit à peine remis d'une attaque d'apoplexie. Il lui restoit une grande difficulté de respirer ; elle augmentoit au moindre mouvement : le côté droit étoit engourdi. Je me fis rendre

(a) *Imperita stoliditas nihil ratum certumve obtinens, huc illuc per omne remedii genus aberrat.* Ibid. c. 7.

(b) *Ab eo auspicanda curatio à quo maximè agro periculum impendet.* Ibid. c. 6.

Si quid fortè experiri cogeris, leve id esto, ne fiat in re ancipiti jactura gravis. Ibid. c. 3.

compte des symptomes qui avoient précédé l'attaque. On fit mention d'une forte demangeaison à l'anus, & de la sortie de quelques ascarides ; le malade avoit aussi éprouvé de legeres syncopes, de petites convulsions, des gonflemens subits & passagers de l'abdomen, & sur-tout de l'hypocondre droit. Je n'avois garde de soupçonner que le tænia pût y avoir quelque part : je portai mes vues uniquement sur la parésie & les ascarides : je conseillai des frictions sèches, des embrocations nervines & quelques purgatifs vermifuges ; ceux-ci entraînent, avec beaucoup d'ascarides, une portioncule d'un ver plat, d'environ demi-aune de long : ce malade se rétablit peu-à-peu.

Au mois de Septembre 1752, il fut de nouveau frappé d'apoplexie, & de paralysie au bras droit. Trois ou quatre jours auparavant, il avoit ressenti un mouvement sourd dans les intestins : la veille, il avoit éprouvé des gonflemens & des tensions du bas-ventre, des vertiges, & enfin une forte convulsion dans le côté droit : je fis ouvrir la veine au bras & au pied ; & deux heures après la seconde saignée, j'ordonnai l'émétique ; mon indication la plus pressante, étoit de parer le danger de l'apoplexie : le soir, je fis rouvrir la saphene ; le malade revint un peu à lui, & commença à se servir de son bras paralysé : le lendemain, je

passai une seconde dose d'émétique ; la continuité des nausées demandoit la répétition de ce secours : je n'avois d'autre intention , que de secouer le genre nerveux , & d'achever d'évacuer les saburres de l'estomac : le remede entraîna par les selles une nouvelle portion du tænia , longue d'environ six pieds.

Ce ver étoit-il la cause de l'apoplexie ? Les symptomes qui avoient précédé l'attaque , les mouvemens sourds des intestins , la tension & le gonflement de l'abdomen , la forte convulsion du côté droit me portent à regarder cette apoplexie comme vermineuse. Ce qu'il y a de sûr , c'est que cet homme , par un long usage des vermifuges , s'est mis à l'abri des récidives , quoiqu'il n'ait point jetté de vers depuis.

Les digitations ou portions cucurbitaires de cette portion de tænia étoient , & beaucoup plus larges , & beaucoup plus longues à la partie supérieure , qu'à la partie inférieure. Il étoit aisé de s'appercevoir que la queue avoit recru , & s'étoit substituée à la portion que l'émétique avoit emportée en Février 1751. Ce n'étoit pas une diminution progressive ; c'étoit tout-à-coup une portion cucurbitaire très-étroite & très-courte , qui prenoit naissance d'une plus large & plus longue. Cet insecte seroit-il de la nature des polypes ? J'ai déjà eu deux fois

occasion de remarquer cette différence de la queue à la partie supérieure. C'est une forte raison de présumer qu'il se fait dans le tænia, comme dans le polype, une véritable régénération de la partie enlevée.

Ce ver est très-commun dans ce pays-ci. Riviere prétend qu'un praticien ne le rencontre pas quatre fois en sa vie (a). J'ai vu plus de soixante personnes qui en étoient attaquées. Seroient-ce nos cidres, ou l'usage habituel des eaux de mares, qui faciliteroient la génération de cet insecte, dans nos cantons, plus qu'ailleurs ? Dans cette partie de la Normandie, les puits sont profonds, & les maisons très-écartées les unes des autres. Les voisins ne peuvent s'entr'aider à tirer l'eau, & tous se servent de celle des mares. Il y a lieu de présumer que c'est dans ces eaux croupissantes, que se trouvent les œufs du tænia.

Il n'y a point de signe pathognomonique qui manifeste la présence de ce ver, sinon l'éjection des portions cucurbitaires. C'est sur quoi l'on ne doit pas négliger d'interroger les malades, qui ordinairement n'en font pas mention. Le concours de plusieurs signes équivoques peuvent donner lieu de

(a) *Ista species (lati lumbrici) rarior multò est cæteris, & medico proximè exercenti vix ter aut quater in vitâ videre contingit.* River. Prax. med. lib. 10, cap. 9.

le soupçonner. Ces signes sont de tems en tems un flux de ventre , une alternative de faim canine & de perte d'appétit ; des gonflemens & des tensions fugaces , & un peu douloureuses de l'hypocondre droit. Plusieurs d'entre ceux que j'ai vus , ont éprouvé des vertiges , des mouvemens convulsifs , des attaques même d'épilepsie ; mais Gentien est le seul que j'aye vu atteint d'apoplexie.

II. OBSERV. Au mois de Juin 1753 ; madame la marquise de Pons m'appella au village de Sarcus , pour Genevieve Boufflers , femme âgée de trente-six ans. Elle étoit malade de la veille : un grand frisson avec tremblement , un point très-aigu au côté droit & une grosse sueur avoient été les premiers symptomes. Il y avoit environ vingt-cinq heures qu'ils persévéroient : la douleur étoit fixée à la troisième fausse côte ; le pouls étoit doux , mollet & plus lent que vif : la chaleur parfaitement naturelle ; la respiration libre , sans toux & sans expectoration ; les urines citrines & assez abondantes : je ne trouvai rien ni dans le visage , ni dans les yeux , qui s'éloignât de l'état de santé : la langue étoit humide , nette & vermeille : la malade n'étoit point tourmentée de la soif ; cependant , depuis vingt-cinq heures , le corps baignoit dans une sueur des plus abondantes , & d'une odeur

aigre : elle avoit déjà trempé vingt chemises, vingt paires de draps d'une grosse toile, & vingt bonnets de femme : on pouvoit évaluer cet écoulement presque rivuleux, au moins à vingt pintes, mesure de Paris. Pareille quantité d'eau n'auroit sûrement pas suffi pour imbiber les linges qu'on me fit voir. Mon étonnement fut aussi grand, qu'on peut l'imaginer. Il augmenta, quand on m'avertit qu'il n'y avoit que les linges très-chauds qui pussent modérer la sueur : à la douleur de côté près, qui avoit causé une insomnie perpétuelle ; du reste, la malade étoit bien.

Quel étoit le caractère de cette maladie ? Devois-je le rapporter à la suette angloise. Il n'y avoit pas de fièvre ; d'ailleurs c'étoit sans inconvénient, avec utilité même, qu'on avoit changé la malade ; pratique qui auroit été meurtrière dans une véritable suette, où Sydenham avertit qu'il étoit dangereux d'exposer les mains. Enfin la malade ne se plaignoit ni de ces anxiétés, ni de cet abattement, qui sont des symptômes inséparables de la suette. L'odeur aigre des sueurs auroit dû me porter à soupçonner des vers. Un point de côté, sans fièvre, pouvoit appuyer cette conjecture. Une épidémie vermineuse, qui régnoit alors à Sarcus & dans le voisinage, devoit encore plus m'engager à rappeler cette singulière maladie à la

constitution dominante ; mais je voyois si peu de rapport apparent des symptomes avec les vers , que je ne pensai pas même qu'ils pussent être le principe de tout le désordre.

Ne sçachant d'où tirer mon indication , je m'arrêtai à celle de réparer l'épuisement. Il étoit considérable : l'utilité des linges chauds , pour suspendre la sueur , me fit conjecturer qu'il y avoit atonie aux pores cutanés. Rétablir les forces , rehausser le ton des fibres , au moyen des cordiaux , c'étoit peut-être arriver au but. J'eus recours aux remèdes que je pouvois trouver dans un village : un gros de thériaque , une cuillerée d'eau des Carmes , & quatre onces de vin de Bourgogne me fournirent une potion extemporanée , dont le bon effet ne se fit pas attendre : la chaleur se répandit par tout le corps ; le pouls s'éleva , & la sueur cessa avec le point de côté : ce soulagement dura depuis six heures du soir jusqu'à onze ; alors la chaleur tombant peu-à-peu , les frissons , la douleur de côté & la sueur recommencèrent : une seconde potion eut de nouveaux succès : le lendemain , la malade ne se plaignit que de foiblesse : je lui laissai trois jours pour se remettre , & la purgeai : ensuite elle jeta quatre vers , & se porta très-bien. Après quinze jours de la plus heureuse convalescence , elle fut tout-à-coup assaillie d'une

fièvre très-violente, sans frisson; le pouls étoit gros & dur: je la fis saigner au bras; deux heures après, la ligature échappa; ce fut par hazard qu'on s'en aperçut: il avoit déjà coulé environ deux pintes de sang, autant qu'il fut possible de l'évaluer: la malade étoit en syncope: je lui donnai du vin chaud, en attendant qu'on préparât une potion cordiale; la fièvre cessa sur le champ: deux jours après, j'associai les vermifuges, & sur-tout la rhue aux purgatifs: elle rendit trente-trois vers fort gros & fort longs. Je n'ai jamais vu convalescence plus prompte, après de si grands épuisemens.

L'événement a ici prouvé la vérité de l'aphorisme d'Hippocrate: *Sudor multus noctu factus corpus uti pluri cibo significat; si verò parcius epulanti id eveniat, quod vacuatione indiget corpus ostendit.* Aph. 41, sect. 4.

III. OBSERV. Dans le même tems, j'eus occasion de voir à Sarcus, un jeune homme chez qui les vers jouoient un autre rôle. Il avoit environ quatorze ans: il entroit au cinquième jour de sa maladie, au moment où je fus appelé: un point de côté aigu, occupoit la seconde & la troisième fausse côte de l'hypocondre droit; une toux sèche & entre-coupée, une respiration difficile le vexoient cruellement: le bas-ventre plat & collé à l'épine, étoit tendu comme

la peau d'un tambour, & si douloureux, que cet enfant ne pouvoit souffrir le plus léger attouchement : la face étoit pâle & cadavéreuse, les lèvres grillées, les dents noires, la langue aride & rousse, l'haleine épaisse comme une fumée, la peau sale & brûlante ; le pouls très-petit, très-serré & rapide, avec des soubresauts aux tendons : le ventre paresseux, les urines rares & enflammées : cet incendie des viscères n'étoit accompagné d'aucune soif : je passai quelque tems à examiner le malade, & je remarquai, de tems à autre, une rougeur fugace à l'une des deux joues. Ce signe indique à coup sûr des vers, toutes les fois qu'il n'est pas l'effet de la dentition : on peut le regarder comme pathognomonique ; il ne m'a jamais trompé : je compris alors que c'étoit une fièvre vermineuse, qui avoit pris le masque de la pleurésie : des fomentations émollientes animées d'une poignée de rhue, & pour boisson, une infusion de rhue & de coquelicot appaisèrent la sensibilité du ventre, & le point de côté : je recommandai l'abondance de cette boisson ; le pouls se développa, à proportion que les douleurs diminuoient ; l'excès de chaleur tomba, la fièvre relâcha ; la peau s'ouvrit à une moiteur universelle ; une expectoration verdâtre rendit la respiration plus pleine, plus facile & plus égale : les urines déposèrent

34. OBSERV. SUR DES FIEVRES

un sédiment copieux & briqueté. Au fixieme jour, il ne restoit plus de fièvre; au septieme, une seconde sueur critique acheva la dépuracion : les purgatifs vermifuges firent le reste; le malade rendit beaucoup de vers : quelques-uns étoient rouges. C'est la premiere fois qu'il me soit arrivé de voir une si grande inflammation du bas-ventre, sans la moindre turgescence; les muscles même collés au dos, comme dans le marasme.

IV. OBSERV. Au mois de Mai 1752; je vis au village de Maurienne le nommé Saquépée, soldat aux gardes, âgé de vingt ans. Ce jeune homme grand, large & robuste, étoit, depuis plusieurs années, travaillé d'une faim canine : il ne vivoit que de pain; mais fix à huit livres, par jour, suffisoient à peine. Quinze jours avant de tomber malade, il avoit essuyé, pendant une huitaine, une diarrhée, & avoit rendu près de cinquante vers. Le cours de ventre arrêté pendant huit jours, il fut saisi de nausées, vertiges, frissons, tremblement & fièvre; une grande soif, une ardeur brûlante à la peau & un mal de tête gravatif se mirent de la partie : des points de côté fugitifs, se faisoient sentir, tantôt dans un hypocondre, & tantôt dans l'autre : un assoupissement, avec un léger délire, s'étoit joint à ces accidens; mais on l'en tiroit aisément : tels avoient été les commencemens de la

maladie ; on ne l'avoit combattue que par les lavemens , jufqu'au fixieme jour , que je fis ma premiere vifite. Je trouvai la refpiration fréquente & anhéleufe ; les yeux pâles & languiffans ; les joues plombées ; la langue humide , mais noire ; l'eftomac large , comme il eft rare d'en rencontrer , étoit fi plein & fi tendu , qu'il furmontoit les faufes côtes , & le cartilage xiphoïde , à-peu-près comme auroit pu faire un ballon : les hypocondres étoient gonflés ; le poulx étoit fort & dur ; l'oppreflion & la refpiration entre-coupée , m'en impoferent d'abord : je foupçonnois une pleuropneumonie , & j'étois prêt à faire ouvrir la veine ; mais en réfléchiffant fur le flux de ventre vermineux , qui avoit précédé , j'augurai que l'abondance de la matiere putride dans les premieres voies , pouvoit gêner les mouvemens du diaphragme , & caufér une faufle oppreflion , femblable à celle des gourmands qui fe font furchargés l'eftomac. Saigner en pareille circonftance , c'étoit s'expofer au repompement de l'humeur morbifique , & rendre les fymptomes plus graves : il n'y avoit d'ailleurs ni toux ni crachement de fang : l'indication étoit d'évacuer ; les naufées demandoient l'émétique ; mais la crainte d'attirer les vers par pelotons à l'œfophage , me fit préférer un purgatif : j'y ajoûtai la rhue ; c'eft un très-bon anthelmintique : le

malade rendit au-delà de cent trente vers ; plus de soixante étoient longs d'un pied à quinze pouces ; cette première évacuation n'avoit pas beaucoup diminué la tension du ventre & de l'estomac : je continuai à purger, de deux jours l'un ; & les jours vuides de purgation, je fis servir des lavemens de lait miellé ; & je prescrivis des boissons vermifuges, appropriées à l'état de misère de ce malade. En six jours, il rendit, de compte fait, trois cent soixante-dix-sept strongles, dont les plus petits portoient cinq à six pouces ; la soif étoit si grande, que douze pintes de tisane, chaque jour, ne suffisoient pas : la fièvre, l'ardeur de la peau, l'oppression, diminuèrent sur la fin du onzième jour : au quatorzième, les symptômes reprirent vigueur ; l'oppression sur-tout étoit étrange : je fis saigner au bras ; la difficulté de respirer, s'évanouit tout-à-coup : un sommeil léthargique succéda, quelques heures après ; il dura sept jours : les vésicatoires firent un grand escarre, mais ne purent l'éveiller ; si par hazard on parvenoit à lui faire ouvrir les yeux, sa voix expiroit sur ses lèvres : il fut encore purgé dans cet état ; les déjections étoient brunes, & d'une odeur pestilentielle : au vingt-deuxième jour, une douce moiteur enleva tous ces symptômes ; l'escarre des vésicatoires avoit été négligé, par l'impuissance de soulever le malade ; il étoit

déjà atteint de gangrene ; une suppuration louable , après le ving-deuxieme jour , abondante & durable , nettoya l'ulcere , que je fis panser avec un digestif de styrax liquide.

Cette Observation ne présente rien d'intéressant. Elle n'offre que le concours des symptomes qui accompagnent ordinairement les maladies vermineuses. Je ne l'ai rapportée que par rapport à la prodigieuse quantité de vers qu'a rendus ce malade. Il est peu d'exemples de fièvres vermineuses , où on en ait tant vu.

Je pourrois aussi conclure de cette observation , combien on doit être circonspect sur l'usage & l'abus de la saignée , dans les fièvres putrides. Je n'en ai pratiqué qu'une seule dans cette maladie , après avoir purgé plusieurs fois , & décidé par une oppression forte ; cependant j'ai craint d'avoir à m'en repentir. J'ai accusé la saignée de la métastase de l'humeur de la poitrine à la tête , & peut-être ne me suis-je pas trompé. Il est essentiel d'examiner si la putridité prédomine sur la disposition inflammatoire.

V. OBSERV. Au mois de Juin 1754 , Marie-Anne Remy , d'Aumale , âgée de dix-sept ans , fut attaquée d'une petite fièvre obscure , avec accablement de la tête , engourdissement douloureux de tous les membres , & douleurs dans tout le bas-ventre. Je soupçonnai des vers : je lui en avois déjà

38 OBSERV. SUR DES FIEVRES

fait rendre dans d'autres maladies ; d'ailleurs, la rougeur fugace & alternative de l'une des deux joues, m'étoit un indice suffisant. L'indication qui se présentoit naturellement, étoit d'évacuer au plutôt les matières putrides, qui font ou l'effet de la présence des vers, ou la matrice qui les nourrit ; mais la sensibilité du ventre étoit un obstacle à l'exhibition du plus doux purgatif : elle devint bientôt telle, que le moindre attouchement arrachoit des cris aigus ; l'abdomen se roidit, sans s'élever. Cette disposition inflammatoire m'engagea à avoir recours aux saignées : les relâchans, les délayans, les potions huileuses, les lavemens anodins, émolliens, huileux, solutifs, les fomentations, tout fut inutile : le mal fit ses progrès ; la sensibilité devint universelle, sur-tout aux pieds, au vertex & au bas-ventre ; il n'étoit au reste aucune partie du corps qu'on pût toucher impunément : une tumeur entre le pubis & la crête de l'os des îles du côté gauche, étoit le centre de sensibilité où venoient aboutir tous les élancemens ; cette tumeur n'altéroit pas la couleur de la peau, & n'étoit accompagnée d'aucune pulsation inflammatoire : la malade ne souffroit qu'autant qu'on la touchoit ou qu'on la remuoit ; les lavemens étoient rendus tels qu'ils étoient pris : à tout hasard, je donnai, à titre d'anthelminthiques

& d'anti-putrides , le pourpier , le syrop de limons , la racine de fougere femelle , & les lavemens de lait sucré ; ce fut sans succès. Il y avoit déjà dix à onze jours , que cette fille étoit malade , quand elle tomba dans un état effrayant : elle avoit les yeux ouverts , & ne voyoit rien ; la paupiere étoit immobile , la prunelle fixe ; les membres lâches & mous , se portoient où l'on vouloit , (symptôme qui différencioit cet état de la catalépsie , si cette maladie a jamais existé ailleurs que dans les livres ;) la respiration douce & égale étoit celle d'une personne plongée dans un profond sommeil : les secousses les plus vives ne pouvoient la tirer de cette léthargie : le visage , les lèvres & le poulx se conservoient dans l'état naturel. Il y avoit une heure & demie , que ces symptômes subsistoient , quand j'arrivai. Je pinçai le nez & les oreilles , pliai les doigts , touchai rudement le bas-ventre , la plante des pieds & le vertex , où je comptois trouver une sensibilité exquise , & capable de réveiller le genre nerveux : ce fut en vain ; mais un camouflet de tabac réussit mieux : il rappella sur le champ la parole & la sensibilité ; la malade n'avoit rien souffert pendant tout l'accès ; elle essuya encore , les jours suivans , quelques attaques constamment accompagnées des mêmes phénomènes : on ne s'en alarma plus ; ils furent

40. OBSERV. SUR DES FIEVRES, &c.

moins longs, & le remede bientôt trouvé ; cependant j'insistois toujours sur les lavemens de lait, & les vermifuges ; on vit enfin sortir sept lombricæ, dont un étoit d'un rouge saturé : un second lavement en ramena vingt-sept, entrelacés & entortillés en pelotte, dont deux rouges : les jours suivans en amenèrent dix autres isolés, & les uns après les autres, parmi lesquels deux encore rouges ; cette couleur est si peu naturelle aux strongles, qu'il y a lieu de conjecturer que ceux-ci ne l'avoient contractée qu'à force de sucer le sang. Il étoit aussi vraisemblable que c'étoit leur entortillement qui formoit la tumeur. C'est sans doute à leurs picotemens & à leur morsure, qu'on doit rapporter la tension plate de l'abdomen, la sensibilité & l'irritabilité de toute l'habitude du corps : ces symptomes en effet cessèrent presque aussitôt après l'entière éjection des vers. Des purgatifs appropriés trouverent alors place, & éteignirent la fièvre, à laquelle succéda incontinent une sciaticque très-aiguë, dans la cuisse gauche ; ce côté avoit toujours été le plus affecté : les fomentations & les topiques ne répondant pas à mes desirs, un seul bain domestique dissipa la douleur.



OBSERVATIONS

Sur l'usage de l'Huile de Lin, dans le crachement de sang; par M. MICHEL, docteur en l'université de médecine de Montpellier.

OBSERVATION I.

Un jeune homme avoit craché du sang plusieurs fois en abondance. Il avoit été traité, selon les règles, par quelques maîtres de l'art, sans succès. Il étoit dans le marasme, lorsque je fus consulté. Il crachoit alors du sang : le poulx étoit hémorrhoidal : le malade avoit été sujet aux hémorrhoides. Je fis appliquer des sangsues à l'anus : l'hémoptysie cessa ; le calme fut de peu de durée : à peine huit jours s'étoient écoulés, le crachement revint ; même remède, même effet. Quatre jours après la seconde application des sangsues, le malade vint me trouver : il crachoit peu de sang ; mais il sentoît, disoit-il, qu'il alloit en cracher considérablement. J'ordonnai une cuillerée d'huile de lin, à prendre tout de suite ; le crachement diminua, dès ce jour-là même : le lendemain, le malade en prit deux cuillerées, après lesquelles il ne reparut plus de sang, quoique la toux fût toujours très-

fréquente. Je fis continuer ce remède, pendant quelques jours.

OBSERVATION II.

La femme d'un chirurgien cracha du sang, pendant le tems de ses règles, qui néanmoins coulerent assez bien. Les règles finies, le crachement continua en petite quantité. Elle étoit à un régime convenable, & elle paroïssoit se trouver mieux, quand tout-à-coup il lui survint un crachement de sang très-abondant. On essaya de remédier à cet accident, par la saignée & par les autres remèdes usités, en pareille occasion. Huit jours s'étant écoulés, & le crachement continuant toujours, je fis prendre à la malade une cuillerée d'huile de lin; l'hémoptysie diminua: le pouls qui, jusqu'alors avoit été petit, vif, assez égal, redoublé de tems en tems, acquit du développement & de la souplesse: le lendemain, même remède, plus de sang; mais, sur le soir, la malade ayant voulu s'administrer un lavement, le crachement de sang reparut. On remédia à ce nouvel accident, avec l'huile de lin, dont on augmenta un peu la dose, & dont l'usage fut continué pendant quelques jours. Dès le second jour, les crachats furent un peu rouillés: le troisieme jour, ils furent glaireux; nul vestige de sang, qui n'a plus reparu depuis.]

OBSERVATION III.

La femme d'un épicier, d'une constitution délicate, sujette depuis long-tems à des rhumes fréquens, cracha du sang pour la première fois. Je fus appelé au troisième jour : j'établis un régime convenable ; j'ordonnai une saignée du bras : la saignée ne fut pas faite ; la malade ne l'approuva pas : il fallut se conformer à son avis. Ce n'est pas la première fois que je trouve dans les malades, de l'opposition à la saignée. Il est bien singulier que quelques-uns de ceux-là guérissent, en méprisant les *bonnes règles de l'art*, les règles préconisées par tant de grands maîtres. La malade ne fut donc pas saignée : elle prit une cuillerée d'huile de lin, le quatrième jour, dans la matinée ; l'après-midi, elle en prit deux cuillerées. Dès ce jour-là, plus de crachement de sang ; néanmoins l'usage de l'huile de lin fut continué pendant trois jours, à la dose de deux cuillerées par jour. Cette malade éprouva des chaleurs aux entrailles ; ce que je n'avois pas observé dans ceux qui font le sujet des autres Observations. On remédia à cet accident, par les délayans, qui furent suivis d'un purgatif moyen. Le poulx qui, pendant le crachement de sang, étoit serré, redoublé de loin en loin, & qui étoit resté presque dans le même état, après la cessation de

l'hémoptysie , reprit , par ces derniers remèdes , du développement & de la souplesse. Les règles revinrent bien , & dans leur tems.

Je dois dire à présent , comment j'ai été conduit à cette pratique. C'est d'après l'observation de *Charles Raigerus* , rapportée dans la Collection académique (a). Dans un rhume épidémique , accompagné de crachement de sang , cet auteur employa l'huile de lin , avec tant de succès , qu'il assure avoir guéri tous ceux à qui il l'a donnée , excepté un apothicaire , qui avoit craché du sang , à la suite d'un usage immodéré des noix , tant fraîches que sèches.

Gesner recommande cette huile dans la pleurésie. Je crois qu'elle convient souvent dans les maladies de la poitrine.

OBSERVATION IV.

Une jeune fille pulmonique , étoit à la dernière extrémité. Depuis deux jours , elle étouffoit : les crachats étoient supprimés ; le pouls se faisoit à peine sentir : je désespérois de pouvoir lui procurer le moindre soulagement : tout avoit été employé , dans cette vue , inutilement : j'ordonnai enfin l'huile de lin ; la mourante en prit trois cuillerées , dans la journée : elle cracha une

(a) Tom. 3 , pag. 307.

SUR L'USAGE DE L'HUILE DE LIN. 45
abondante quantité de pus verd, & fut très-soulagée : elle vécut encore près d'un mois.

L'huile de lin, qu'on trouve chez les apothicaires, est âcre, & rance, plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins ancienne. Cette huile tirée avec soin, & récente, produiroit-elle les mêmes effets dans le crachement de sang, & dans les autres maladies de la poitrine ? Toutes les huiles, par expression, âcres & rances, comme l'huile de lin, que nous avons employée, pourroient-elles fournir les mêmes secours ? Ne pourroit-on pas employer l'huile de lin, avec le même succès, dans la dyssenterie, dans les pertes de sang, en un mot, dans toutes les évacuations sanguines, qu'il importe d'arrêter ? C'est à l'expérience à éclaircir ces doutes. Nous invitons les médecins à nous seconder. Le sujet que nous leur présentons, est d'autant plus important, que les ressources qu'il peut fournir, sont fort simples & peu coûteuses, & que celui qui guérit le plutôt, le plus sûrement & le plus simplement, sera toujours réputé, sinon le meilleur raisonneur, du moins le meilleur médecin.



OBSERVATION

Sur une Hydropisie ascite , guérie par un vomissement subit & spontané ; par M. MOUBLET , docteur en médecine de l'université de Montpellier , & bachelier de la faculté de Paris , à Tarascon en Provence.

Natura multa complet quæ sunt per artem , & ars multa quæ sunt per naturam. Aristot. physic. 2.

Il est constaté par les expériences de Lower, qu'il se forme une tumeur séreuse dans le corps humain, toutes les fois qu'un obstacle puissant & durable s'oppose, dans un certain nombre de ramifications artérielles d'une même partie, au passage du sang dans les veines : il s'ensuit donc que les hydropisies reconnoissent autant de causes qu'il y en a, qui peuvent arrêter & suspendre le cours du sang, ralentir & empêcher la sécrétion des principaux organes.

Cependant il semble que les auteurs qui tracent un même plan de conduite, une seule méthode curative pour les hydropisies ascites, ne remontent point au principe essentiel du dérangement de la circulation qui les produit. Ils n'ont en vue que cette surabondance & cette collection d'eau, qui

abbreuve & inonde la capacité du bas-ventre, & qui le plus souvent n'est qu'apparente & respective, & n'envisagent que les engorgemens actuels & locaux des viscères, qu'ils supposent ordinairement dépendre d'une dégénération antérieure dans les sucs, de l'appauvrissement & de la spoliation des molécules intégrantes de la masse du sang, inficiées par des levains corrupteurs ou perverses par un mélange hétérogène.

Mais ces épanchemens arrivent-ils toujours de la même manière ? La liqueur infiltrée & extravasée peut-elle, dans toutes les circonstances, dériver des mêmes couloirs, emprunter le même caractère ? & les matières obstruantes qui rendent immeubles les capillaires des viscères engorgés, croupissent-elles & sont-elles inhérentes dans les mêmes parties & dans le même genre de vaisseaux ?

L'hydropisie ascite peut arriver, sans que nos humeurs éprouvent ces mutations lentes, ces altérations sourdes, qui quelquefois la précèdent, & qui engendrent un vice d'hématose, énervent les fonctions des viscères abdominaux, interceptent insensiblement la distribution des sucs dans leurs tuyaux sécrétoires, & occasionnent l'extravasation de la sérosité du sang, qui s'épanche & flotte dans le bas-ventre.

Telles sont la perfection ou la fragilité

de l'œconomie animale, la liaison des choses créées & leur influence sur le corps humain ; qu'il n'y a aucune maladie que l'expérience journalière ne nous prouve être excitée plus souvent par l'action irrégulière, vicieuse & immodérée des êtres qui conspirent à son existence & à sa vie, & qui agissent immédiatement sur lui, que par la structure usée, par l'aliénation secrète, & le dépérissement successif des ressorts intrinsèques qui le composent.

Quand même les fluides de notre corps seroient dans un état d'intégrité dans leur diathèse & leur dyscrasie, & que leur quantité proportionnelle répondroit exactement à la somme, au diamètre & à l'élasticité originelle des divisions du système vasculaire. Il suffit, pour faire naître promptement l'hydropisie, que la circulation soit troublée & dérangée jusqu'à un certain point, par le seul changement excessif des agens physiques, même extérieurs, qui y concourent & la favorisent. Ces vérités trouvent leurs preuves & leur application dans l'Observation suivante.

Une jeune femme âgée d'environ trente ans, d'un corps sain, d'une santé vigoureuse & d'un tempérament robuste & athlétique, fut atteinte, dès les premiers jours de Janvier 1760, d'une angine putride, pour laquelle elle fut saignée cinq fois, dans
trois

trois jours. Dès que l'ardeur de la fièvre, l'effervescence des humeurs furent apaisées, & qu'il y eut une rémission suffisante dans les symptômes de l'inflammation, elle fut purgée avec une potion cathartico-émétique, qui produisit des évacuations copieuses. Le jour même de l'opération de ce remède, il survint à la malade des affaires pressantes, auxquelles elle résolut de vaquer le lendemain. On eut beau lui objecter les risques de sa situation, la foiblesse de son corps & la rigueur de la saison, elle sortit inconsidérément, comme elle l'avoit projeté : le froid étoit vif; elle paya cher son imprudence : le soir même, en rentrant chez elle, son visage parut enflé, les bras, les jambes le devinrent également : elle se plaignit d'une lassitude & d'un abattement général; la fièvre se ralluma, & cessa quelques jours après; mais le volume de son ventre, dans lequel on reconnut une sérosité épanchée & flottante, augmenta & acquit, dans l'espace de deux jours, une grosseur extraordinaire. Elle eut ainsi, dans bien peu de tems, tous les signes confirmés d'une hydropisie ascite, & d'un œdème universel.

On lit, dans les auteurs (a), un grand nombre de symptômes fâcheux, de dépôts

(a) Forest. lib. j, *Observ.* 13. Fabr. Hild. Cent. iij, *Obs.* 48. Ludov. Mercat. lib. 55. *Miscell. nat. Curios. Decad.* j, an. 6, *Observ.* iv, &c.

féreux , de maladies cachectiques congénères & analogues à celle-ci , produites par la variation subite de l'atmosphère , par une succession rapide du chaud au froid , par l'immersion du corps dans l'eau froide , & la boisson des liqueurs glacées ; mais où peut-on rencontrer un plus grand assemblage de circonstances dangereuses ? Notre malade reçoit les atteintes d'un froid violent , lorsque son sang est encore dans une expansion & une disposition phlogistique , que les fibres languissent dans l'atonie & le relâchement ; dans un tems que les pores de la peau sont dilatés & ouverts dans toute l'étendue de sa surface , & que les humeurs y affluent en abondance ; tout-à-coup , l'air dans le froid le plus vif , dans sa gravité spécifique la plus grande , comme par une action explosive & un contact immédiat , s'applique sur toute l'habitude du corps , la comprime avec force , rompt l'équilibre & la résistance que lui oppose l'air intérieur extrêmement raréfié ; il répercute les humeurs , fait refouler le sang vers le centre , oblitère les canaux excréteurs cutanés , supprime les sécrétions , contracte , roidit les fibres nerveuses , fronce & crispe les vaisseaux.

MM. Boile , Hales & Artbutnot (a) pen-

(a) Transact. philosophiq. d'Angleterre , an. 1710. Traité des effets de l'air sur le corps hum. ch. 6 , §. XXX , pag. 205.

sent que la constriction permanente, qu'excite en eux une réfrigération si excessive, fait l'office d'une légère ligature. Elle exerce sur les fibres animales, selon M. de Mairan (a), un tiraillement vif, qui tend à les diviser & à les rompre, & sur les fluides une condensation si prompte, qu'elle auroit pu figer le sang à travers les minces membranes des vaisseaux.

L'habitude du corps de la malade éprouva, d'une manière instantanée, un renversement d'action & d'état, & prit une modification directement opposée à celle qu'elle avoit auparavant. Car, que le froid soit doué d'une force active ou d'une force d'inertie, il agit en raison inverse de la vigueur du corps. Plus les fibres motrices de la malade ont été souples & lâches, plus elles ont été sensibles & se sont prêtées aux impressions véhémentes de l'air; elles ont par conséquent été affectées d'un plus haut degré de tension, & ont retenu davantage cet état forcé de spasme & de constriction, où elles se sont portées, qui a produit la compression & l'expression des glandes cutanées, l'engorgement, l'accumulation & l'arrêt des humeurs dans tous les sécrétaires qui ont subi les mêmes dérangemens.

(a) Dissertat. sur la glace, part. 2, sect. iij, pag. 290.

Il est facile de concevoir que ces désordres ont été assez accélérés & assez éminens, pour qu'il s'en ensuive bientôt la décomposition du sang, l'immiscibilité du serum, la rupture même des lymphatiques, le suintement, la séparation & l'extravasation de la partie la plus fluide.

Il s'agissoit donc de dégager & d'ouvrir les couloirs & les sécrétoires bouchés, de rétablir la transpiration supprimée, & de réintégrer la circulation dans les viscères abdominaux & dans toute la circonférence du corps, pour pouvoir dissiper la férosité qui y étoit stagnante, repomper & évacuer celle qui étoit épanchée dans la capacité du bas-ventre. Il falloit ranimer l'action des organes intérieurs, dont le jeu étoit opprimé & les forces énervées, & diminuer la rigidité des vaisseaux de l'habitude, les assouplir, réprimer & réclifier leur mouvement oscillatoire irrégulier.

Ces indications furent remplies avec exactitude par les toniques, les atténuans, les divers apéritifs, les fondans de la lymphe & des humeurs secondaires, les sudorifiques conjugués ensemble, & employés sous toutes sortes de formes. Ils étoient soutenus & aiguïsés par les drastiques, les purgatifs résineux, les hydragogues souvent réitérés, qui étoient les remèdes dont les effets avantageux pouvoient le plus faire prospérer

les autres qui, sans eux, n'auroient fait que blanchir : les nerfs éréthisés de l'habitude du corps avoient tellement retréci & étranglé les canaux excréteurs ; ils exerçoient des pressions & des contractions si véhémentes, qu'ils formoient une résistance & des obstacles difficiles à surmonter, & captivoient les humeurs dans le centre des viscères intérieurs. Il étoit donc nécessaire de redoubler, par intervalles, leur ton & leur énergie par des médicamens vigoureux & actifs, seuls capables de relever les forces vitales, & de pousser avec succès les colonnes du sang & la somme des humeurs vers les émonctoires extérieurs. A leur usage méthodiquement & soigneusement continué la malade a joint l'attention de respirer un air qui eût atteint un degré modéré de chaleur, de se prémunir contre le froid, pour tâcher de concilier au tissu de la peau la souplesse & le ton qu'elle avoit perdu. Au commencement, toutes ces précautions & ces secours réunis militèrent foiblement contre le mal qui éluda long-tems la force des remèdes. Ce ne fut qu'avec lenteur, que la bonne disposition des organes parut renaître, & que les fonctions du corps se rectifièrent ; les urines devinrent peu-à-peu claires & copieuses, les déjections fréquemment sollicitées, sans causer ni irritation, ni trop de sensibilité aux entrailles, coulèrent alors en

abondance ; les digestions se firent avec moins de peine ; l'appétit se réveilla ; la respiration n'étoit pas fort lésée ; le sommeil étoit tranquille ; le visage moins bouffi & enflé : les règles ne cessèrent jamais de paroître en petite quantité , dans leur tems précis , & leurs périodes furent toujours réguliers ; toutes les excréations furent plus libres , à la cutanée près : le pouls étoit lent & concentré , le corps pesant , encore abîmé & leucophlegmatique , quoique l'œdémacie générale eût plus diminué proportionnellement , que la tuméfaction du ventre.

Son régime étoit composé d'alimens doux & légers , & sa soif étanchée par une boisson martiale , légèrement laxative & atténuante , dont elle fit beaucoup d'usage pour briser & dissiper les glutinosités & les concrétions qui embourbent les capillaires , & pour fournir un véhicule convenable & analogue à la partie fibreuse ou muqueuse du sang , que tant d'évacuations avoient dépouillé de ses particules balsamiques & onctueuses , les plus propres à lubréfier les nerfs & à vivifier le corps.

Elle prit , sans se rebuter , tous les médicamens qui lui furent prescrits , & soutint , avec courage , toutes les anxiétés & les vicissitudes de son mal. Au milieu de Mai , les changemens en mieux qu'elle ressentit , lui prouverent l'efficacité des remèdes. En effet , elle alloit plusieurs fois , chaque jour ,

à la selle : les urines plus belles & naturelles avoient accéléré leur cours ; elle se levoit , trois ou quatre fois la nuit , pour en rendre : le visage étoit peint de meilleures couleurs ; l'enflure des pieds ne paroissoit que peu le soir : la bouffissure livide de la peau étoit presqu'entièrement dissipée ; le ventre quoique toujours ascitique , avoit diminué de volume & de pesanteur : sa redondance & sa fluctuation étoient encore distinctes & considérables ; le corps éprouvoit moins de gêne & de lésion dans ses exercices & ses mouvemens : malgré sa débilité , & la fatigue inséparable de l'action de ces remèdes non interrompus depuis si long-tems , ses forces se réparaient , & elle jouissoit du sentiment intérieur d'une santé renaissante.

Mais l'idée spécieuse de ces premiers succès & l'espérance flatteuse d'une guérison prochaine lui suggérèrent l'envie d'anticiper sur le tems qui devoit l'amener. Soit que la contrainte & l'assujettissement qu'exigeoit la chaîne des remèdes qu'elle avoit pris , eussent épuisé sa constance , soit qu'elle eût effectivement une confiance aveugle , que je combattis vainement , en la vigueur de son corps & en son heureuse complexion , elle persista à vouloir abandonner les suites de son mal aux forces de la nature. Je m'attachai à lui dicter les précautions qu'elle devoit garder , le régime qu'il lui falloit

observer, & lui ordonnai une tisane apéritive appropriée, qui secondoit mes vues curatoires, & pouvoit conserver & augmenter même les avantages de son état.

Car, quand les voies excrétoires sont ouvertes, les excrétiens n'ont quelquefois besoin que d'être provoquées & dirigées par des médicamens simples & doux ; la force de la nature entretient facilement les issues que l'art a déjà pratiquées ; elle-même travaille à la dépuracion du corps, & se délivre de toutes les humeurs hétérogenes & superflues, qui énervent & oppriment son mécanisme.

La malade n'étoit point encore parvenue en cette heureuse disposition ; l'amélioration dont elle jouissoit, peut-être peu ménagée, n'offrit qu'un calme insidieux, & se dissipa dans un intervalle assez court : les viscères intérieurs, réduits à leur propre foiblesse, ne purent lutter plus long-tems contre les embarras persistans des organes, & la rigidité convulsive de la circonférence du corps : l'équilibre fut bientôt rompu, la marche des humeurs se rallentit, dès qu'elle ne fut point aidée par l'action des médicamens, qui leur frayoient le passage, & qui ranimoient la force systaltique des vaisseaux ; les impuretés du sang retenues, engorgerent de nouveau les couloirs ; le flux des urines devint moindre ; l'abdomen étoit plus tendu, plus volu-

mineux , plus pefant ; l'épanchement faisoit de funestes progrès : le retour précipité de tous les symptomes éclipsés menaçoit d'empirer , d'autant plus que l'extravasation de la sérosité dans la capacité du bas-ventre , & dans le tissu cellulaire de la peau , augmentoit toujours en raison composée de la résistance des capillaires obstrués , & de la diminution des forces centrales du corps.

Cette maladie persévéroit depuis près de six mois ; elle se trouvoit dans sa plus grande vigueur : il étoit impossible que l'action totale du corps ne déclinaât & ne se détériorât de plus en plus. L'assemblage de tous ces phénomènes , leur intensité , leur durée , leur accroissement rapide , tout présageoit que la cause du mal étoit enracinée , & très-difficile à vaincre. Lorsque le corps humain a languï & vieilli pendant long-tems en proie à une affection chronique dangereuse , ses influences secrètes pénètrent sa structure la plus intime , le vice dominant & destructeur , épuise & ruine jusqu'à l'organisation fondière des organes essentiels , qui se dérèglent & se déplacent : il mine , amollit & change la trempe naturelle des fibres , les parties nerveuses & motrices éternées , perdent à la fin leur force & leur élasticité primitives ; elles semblent pétries d'une substance hétérogène ; elles n'exercent plus que des mouvemens imparfaits & disproportionnés , des

fonctions diverses ou altérées : les fluides adoptent une consistance, un caractère différent, qui leur sont imprimés ; les filtres naturels bouchés, deviennent comme anéantis : l'œconomie animale dégénere tout-à-fait, & prend un ordre & un cours disparate & irrégulier ; le corps enfin se dénature : il semble qu'on ait enté & reproduit en lui, de son mécanisme renversé, un autre mécanisme factice & aliéné, qui se propage, se perpétue & se fortifie de tous les dérangemens nouveaux qui succèdent à ceux qui existent déjà. *Ita demùm alia quasi natura superinducitur, pristina & naturali corporis œkonomiâ eversâ funditus & deletâ.* Sydenh. tom. j. Dissert. epist. pag. 317.

L'exposai ces vérités conséquentes à la malade, qui n'hésita point, pour obvier à ces fâcheux inconvéniens, à reprendre les remèdes dont elle avoit éprouvé une certaine efficacité : elle recouvra, dans trois semaines, ce qu'elle avoit perdu par cette rechute. La considération des bons effets qu'ils avoient opérés une seconde fois, étayés par sa propre expérience, la fortifia dans la résolution de les continuer sans relâche, & d'exténuer peu-à-peu le mal jusqu'à son extinction, lorsqu'un accident extraordinaire & surprenant la dégagea de ses promesses.

Cette femme, depuis que son corps pouvoit se prêter à différens exercices, s'appli-

quoit à ses affaires domestiques ; soit qu'une agitation trop forte jointe , à la disposition de son corps , ait contribué à susciter cet effort de la nature , soit qu'il ait été préparé par les effets lents & successifs des remèdes , (car la malade n'avoit pris , ce jour-là ni plusieurs jours d'auparavant , aucun médicament décisif & violent ,) ou qu'il soit dû à toutes ces causes réunies & simultanées , la malade eut , le 16 Juin , une horripulation longue qui , dégénérant en un frisson considérable , préluda une chaleur & une fièvre extrême , suivie de douleurs dans les entrailles , de tranchées , de coliques dans tout le ventre ; elle étoit en proie à des anxiétés terribles , pouffoit des gémissemens fréquens ; son corps , quoiqu'absorbé & accablé par le mal , continuellement molesté par des cardialgies , des envies fréquentes de vomir , & assailli par des efforts violens , étoit dans une agitation & un travail extraordinaires : le visage rouge & enflammé se couvroit , en un instant , d'une pâleur livide : une chaleur âcre & brûlante étoit répandue sur la peau ; les pulsations de l'artere étoient fortes & fréquentes. On jugeoit aisément , à l'inspection des changemens & des mouvemens extérieurs , du combat & du trouble intérieur. Dans l'excès de cette secousse , elle essuya un débordement furieux de matieres

liquides, & en vomit d'abord une quantité prodigieuse de bilieuses & jaunâtres; les felles ensuite s'ouvrirent : elle rendit, par haut & par bas, d'une manière inconcevable, & avec une abondance capable de la suffoquer, une eau qui ruisseloit dans la chambre, limpide, presque point colorée, & qui dérhoit avec une égale impétuosité : les vomissemens, qui lui laissoient à peine le tems de respirer, étoient entre-coupés par des maux de cœur & de défaillances; tous les sens étoient amortis & ensevelis dans ces atteintes de foiblesses, & ses forces, comme anéanties & prêtes à succomber à cette épreuve.

Ce dévoiement agit & dura comme un torrent, pendant plus de vingt heures : tous les relâches qu'il lui donna, consistoient en des interruptions momentanées, qui, en suspendant l'écoulement, ne diminuoient ni la violence des autres symptômes, ni la souffrance du corps, sans lesquelles néanmoins la personne la plus robuste, la plus saine & la mieux constituée n'eût pu y résister : elle avaloit, dans ces intervalles, quelques cuillerées d'une potion spiritueuse.

Les felles cessèrent de couler, le soir du 17. La malade a rendu plus de dix-huit pintes d'eau. Exténuée de fatigues & de douleurs, contrainte de garder, pendant si long-tems, une situation gênante, & de se prêter

à tous les efforts du mal & de la nature, elle étoit réduite dans une prostration entière de forces ; son visage étoit pâle & flétri ; & le corps, dans l'épuisement & l'inanition, étoit mouillé d'une petite sueur froide.

Dès qu'elle fut parfaitement revenue de cet accident foudroyant, on s'assura que ces évacuations prodigieuses avoient emporté toutes les eaux épanchées & extravasées. Les douleurs peu-à-peu se calmerent, & la distension de la peau se rétablit : elle resta plusieurs jours dans une foiblesse & une langueur inévitables ; malgré la tranquillité, le repos & le régime restaurant & tempérant, qu'elle observa, il fallut un tems pour concilier aux principaux viscères leur énergie & leur ressort, pour qu'ils revinssent d'un orgasme si orageux, & qu'ils reprissent leur mécanisme & leurs modifications naturelles. Il étoit à craindre, qu'en se répliant, ils ne tombassent dans l'affaissement & l'inertie ; cependant ils se sont affermis dans un état permanent de force & de stabilité, dont ils ont joui depuis ce tems, sans altération & sans aucun mélange d'incommodité.

Le seul dérangement qu'elle a éprouvé, fut que ses règles retarderent, & furent en très-petite quantité, le mois d'après. Il lui est resté une espèce de laxité dans le tissu de la peau, & une apparence de bouffissure, principalement au visage, que le tems n'a

pas encore entièrement effacé. Il n'est pas douteux que son heureuse complexion, & la douce température alors régnante de l'air, n'ayent accéléré sa guérison, & favorisé cette crise, en diminuant la résistance & la roideur du genre nerveux, & en relâchant les fibres distendues. C'est précisément les maladies, qu'une intempérie froide de l'air a occasionnées, que la chaleur modérée de l'atmosphère sert beaucoup à rétablir. *Aër maximus est in omnibus quæ corpori accidunt, & sanationis & morborum autor & dominus.* Hippocr. lib. de Flat. §. 4. 6.

Cette Observation singulière par sa cause, ses progrès, ses vicissitudes, son dénouement, prouve évidemment, que telle est la force innée qui milite sans cesse en nous-mêmes pour notre conservation, qu'elle peut opérer dans les maladies chroniques d'un certain genre, les plus invétérées, les hydropisies les plus périlleuses, des crises promptes, subites & salutaires, comme dans les maladies aiguës.

Quoique la variété & les différentes nuances des crises offrent une perspective où notre esprit se perd & se confond, je pense que leur intensité ou la véhémence avec laquelle elles s'annoncent, & éclatent quelquefois, ne dépend pas, toutes choses égales, de la violence des symptômes du mal, ni même de la vigueur du tempérament du

malade , mais plutôt du degré de sensibilité & du concert harmonique de toutes les parties. Un corps dénué d'activité , dont les forces impuissantes restent comme enchaînées & concentrées , sans agir , dont les fibres sont , pour ainsi dire , stupéfiées , n'a que des sensations foibles & amorties ; les impressions qu'il reçoit , s'éteignent d'elles-mêmes , & sa réaction ou ses mouvemens sont toujours languissans & imparfaits ; mais celui qui , par accident ou par constitution , est doué d'une grande sensibilité , devient susceptible des vives affections ; la tension élastique & la vibratilité des nerfs & des fibres motrices augmentent , en s'exerçant ; lorsque leurs mouvemens oscillatoires & leur irritabilité attisés par l'action secrète & ténébreuse des remèdes qui les aiguïssent & les développent , sont portés à leur comble , la machine d'elle-même s'anime , se trouble & se démonte. Il se fait , d'une manière spontanée , un choc , une commotion générale , un bouleversement soudain & unanime de tous les organes de l'œconomie animale : ce sont des instrumens subits , dependans & réunis , mis en jeu dans leur plus grand ressort , & gouvernés par le même mobile , qui se déchainent tout-à-coup , franchissent tous les obstacles , domptent & chassent toutes les matières hétérogenes & superflues , qui leur résistent , (*Unde humores præternaturales*

coacervati erumpunt tandem cum jam ad summum gradum exaltati fuerint ac stragem edunt . . . & quasi erupto ponte precipites ruunt. Sydenh. Dissert. ep. tom. , j , pag. 317 ,) & qui après , épuisés par leur effort victorieux , tombent dans une inanition d'autant plus excessive , que leur opération a été plus violente , & reviennent ensuite peu-à-peu dans leur assiette & leur ordre naturel.

C'est ainsi que les changemens heureux que l'art médite & prépare , s'éteignent & se confondent dans les révolutions & les penchans de la nature. Il suffit d'avoir débouché & dénoué , pour ainsi dire , les vaisseaux jusqu'à un certain point , pour que la fougue du sang puisse se pratiquer un passage. Les engorgemens des capillaires étant en partie résoutés dans notre malade , les organes acquièrent plus d'énergie & de fermeté ; les forces vitales & musculaires réellement augmentées , furent plus propres à vaincre l'obstacle , que les matieres qui regorgioient dans les vaisseaux , opposoient à leur action. Ainsi le mécanisme général du corps étoit alors monté , de façon à faire un effort , à opérer un changement & une crise ; & les matieres morbifiques & obstruantes , flottantes & dégagées , étoient parvenues au point de mobilité , à subir & à suivre le torrent de la circulation ; elles étoient
prêtes

prêtes à la première impulsion forte, à se porter entièrement vers les issues ouvertes, & à y déterminer leur direction & leur cours.

La nature par conséquent plus vigoureuse, aiguillée *ab stimulo remediorum & ab stimulo materierum morbificarum*, ranima, dans cette conjoncture, le système des solides, qui, doué de plus de force, pressa, fouda, détourna vers les couloirs les fluides devenus plus coulants dans des vaisseaux moins embarrassés : trouvant vers l'habitude du corps une résistance égale, elle concentra toutes ses forces, redoubla celles du cœur & des viscères intérieurs, poussa, avec plus de violence, les humeurs vers les excrétoires ouverts, & elles s'écoulèrent par le vomissement & par les selles, dans une abondance extraordinaire, & avec le mouvement impétueux qui leur fut imprimé.

Ces évacuations critiques, si grandes & si foudaines, quelques assorties qu'elles soient au caractère de ces maladies, peuvent avoir les suites les plus funestes, parce qu'on ne peut quelquefois démêler, dans un trouble universel & si pressant, les causes qui les produisent. Loin d'être d'un pronostic salutaire, *sæpius nimiam materierum reductionem aut retentricis potentiae infirmitatem ostendunt.* (Gál. 3. Epid. de Sud. sympt.) elles ont fait, dans cette occasion,

l'office de la paracathèse, & n'ont cessé, que toute la sérosité épanchée n'ait été tarie. Elles nous retracent les raisons de la méthode des anciens qui, dans les maladies graves, pouffoient les évacuations à outrance & jusqu'à défaillance. Ils suscitoient, par cette méthode bannie de notre pratique, à cause de ses dangers, une crise prompte, une détente subite, une métastase presque sûre, parce que la matiere fébrile étoit évacuée en grande partie, & le reste dégagé, changeoit de siège, abandonnoit les viscères principaux, & prenoit nécessairement sa pente dans les autres vaisseaux vuides de sang & d'humeurs. *In facultatum vitalium repentinâ debilitatione quâ quidem cor exiguo velut filo pendere creditur languescere vitâ, illa, si cessante pulsu lapsum quoque habet virium etiam animalitatis cum sudore frigido. Ab exolutionibus hujusmodi dolores cessant, quod sponte factum naturæ imitata ratio est phlebotomiâ aut purgatione ad lypothimiam perducta. Quanquam hoc non solum artificio dolor fallitur adempto sensu, sed ipsa doloris causa tollitur evacuatione & detractioe dolorifici humoris,* Lud. Duret. in coac. Hippocr. p. 569-25.



OBSERVATION

*Sur un Sarcocèle , guéri par les frictions
mercurielles ; par M. YVON ,
médecin à Poissy.*

Dans les premiers jours du mois de Janvier 1750 , je fus appelé de Baugency , où je demeurois alors , pour aller en campagne voir un malade. C'étoit un homme âgé d'environ soixante-dix ans. Son tempérament étoit si bon , sa conduite avoit toujours été si réglée qu'il n'avoit eu de maladie ; vif , actif , ardent , malgré la vie retirée qu'il menoit depuis long-tems dans ses terres , il étoit nuit & jour occupé à lire , à écrire , ou à dicter , vivant d'ailleurs avec la plus exacte sobriété ; il n'auroit pu dormir la nuit , s'il n'avoit tempéré l'activité de son sang , en soupant tous les soirs avec quelques fruits crus , & en ne buvant que de l'eau : il étoit même dans l'habitude de boire , la nuit , de l'eau froide , qu'il faisoit toujours mettre auprès de son lit , & à laquelle il avoit recours , quand le sommeil se faisoit attendre : je lui trouvai une fièvre aiguë : il me dit que tout son corps étoit une fournaise ; mais il se plaignoit , sur-tout , depuis quatre jours , d'une insomnie invincible.

Ayant fait ensuite retirer tous ses domestiques, il me confia que, depuis quelque tems, il avoit ressenti de la douleur au scrotum; que le mal alloit toujours en augmentant; que les lavemens d'eau simple ne lui avoient été d'aucun secours, & que ses douleurs étoient alors insupportables.

Il m'avertit de ne prendre, sur ce mal, aucun soupçon de maladie vénérienne, parce qu'il ne s'étoit jamais exposé à gagner rien de semblable, ni dans les armées, ni dans le grand monde où il avoit vécu.

S'étant découvert, je trouvai la partie gauche du scrotum, prodigieusement enflée, fort rouge, & si douloureuse, qu'on ne pouvoit la toucher.

J'ordonnai la diète la plus exacte, l'eau de poulet, le petit-lait avec le syrop de violette; & l'on alla chercher à Mer ou Menars-la-Ville M. Dubois, chirurgien fort habile.

Les premières saignées ayant un peu diminué la vivacité de l'inflammation, on donna des lavemens de petit-lait simple, ensuite avec le petit-lait & la casse; & nous parvîmes à pouvoir appliquer sur la tumeur inflammatoire des cataplasmes de mie de pain, de petit-lait & de safran.

Dans quatre jours, l'inflammation & la fièvre diminuerent si bien, que le malade fut purgé avec le petit-lait, les tamarins & la casse: une ample boisson de petit-lait,

avec le syrop d'orgeat, ramena ensuite le sommeil.

Ce fut alors que le testicule gauche & le cordon des vaisseaux spermatiques nous parurent avoir un volume quadruple de l'état naturel : ils étoient parfaitement durs & indolens, l'un & l'autre.

Le malade nous dit s'en être aperçu, long-tems avant d'avoir été pris de la fièvre ; mais que n'y sentant point de douleur, il n'avoit pas cru devoir y faire attention.

Au cataplasme précédent on joignit les farines résolutives : on employa même le cérat de Galien, pendant quelques jours, sans aucun succès ; la tumeur étoit toujours dans le même état.

* Le 21, je conseillai à M. Dubois, de faire de légères frictions avec l'onguent mercuriel du *codex*.

Le malade protesta de nouveau, que j'étois dans l'erreur, si je le soupçonnois avoir besoin de mercure ; & il ne se prêta aux frictions, que sur l'assurance que je lui répétois vingt fois, que je n'employois ici le mercure, que comme un fondant actif, & seul capable de résoudre une humeur quelconque engorgée dans ses canaux, & trop épaisse. Les frictions eurent un tel succès, qu'avant la fin du même mois, le sarcocèle étoit entièrement dissipé ; & l'on n'employa pas une once d'onguent mercuriel.

DESCRIPTION

D'un nouveau Bandage pour contenir les chutes du fondement ou de l'anus ; par M. COUSIN , chirurgien expert pour les descentes (a).

La chirurgie nous fournit , depuis long-tems , une infinité de bandages élastiques , pour réduire ou contenir les déplacemens des parties renfermées dans le bas-ventre ; mais parmi tous les moyens qu'on a proposés , ceux que la mécanique a fournis jusqu'ici , pour les renversemens de la matrice , les chutes du vagin & de l'anus , sont encore bien éloignés de leur perfection.

Occupé , depuis très-long-tems , à construire des bandages , j'ai trouvé , par différentes formes , les moyens les plus avantageux , pour contenir ces especes de hernies. Je me propose d'en donner un jour la description , & d'en faire connoître l'utilité. Je me bornerai , dans cette dissertation , à démontrer celui que j'ai inventé pour le renversement du rectum ou les chutes de l'anus.

(a) Il est aussi l'inventeur d'un nouveau bandage pour la fistule lacrymale , qui a été annoncé dans le Mercure de Novembre 1760. Sa demeure est rue Comtesse d'Artois.

On ſçait les efforts que nous ſommes obligés de faire pour rendre les matieres ſtercorales descendues dans le rectum. Cette action mécanique s'exécute, 1^o par la compression du diaphragme & des muscles de l'abdomen ; 2^o par la contraction des fibres musculaires du rectum ; 3^o par celle des muscles releveurs de l'anūs, & même des muscles du coccix qui ſont les auxiliaires des muscles releveurs ; 4^o enfin par la dilatation des ſphincters cutanés de l'anūs.

Les matieres ainſi amaſſées, retenues dans le rectum, par leur maſſe, leur ſéjour, irritent les fibres nerveuſes de cet inteſtin, qui, par différens filets, communiquent l'impreſſion qu'elles ont reçue aux muscles des environs ; alors les fibres musculaires de l'intestin rectum entrant en contraction, compriment ces mêmes matieres & les pouſſent vers l'orifice de l'anūs, les ſphincters, ou fibres circulaires qui compoſent cet orifice, ſe dilatent par l'action des muscles releveurs qui les retirent en dedans ; les matieres toujours comprimées ſortent au dehors ; après qu'elles ont été expulſées, les muscles releveurs relevent la portion inférieure du rectum ; ce qui donne la facilité aux ſphincters de l'anūs de ſe reſſerrer.

D'après cette action mécanique, il eſt aisé de concevoir la cauſe immédiate des chutes ou renverſemens du rectum, qui

dépendent du relâchement ou résolution des fibres musculaires des releveurs & des sphincters de l'anus.

Quelquefois ces muscles se trouvent tellement relâchés, & sans ressort, que le fondement forme un bourlet ou boudin, plus ou moins gros, plus ou moins allongé; de sorte que le rectum sort au dehors, renversé la même manière que l'on fait descendre un bas sur le pied sans le déchauffer. Je l'ai vu descendre d'un pied de longueur.

Les enfans sont fort sujets à ces chutes du rectum; elles sont aussi fort communes aux adultes & aux vieillards.

Dans les enfans, les cris continuels qu'ils font, les dévoiemens séreux & âcres auxquels ils sont sujets, l'habitude où l'on est de les laisser long-tems sur la chaise percée, sont les causes ordinaires qui produisent en eux cet accident.

Dans les adultes, la trop grande constipation, où les matieres durcies, accumulées obligent à faire de violens efforts pour les rendre; les sphincters de l'anus souffrent une trop grande dilatation, & les muscles releveurs éprouvent une extension trop violente qui les met hors d'état de retirer en dedans l'intestin rectum allongé.

Les opérations de la fistule à l'anus dans lesquelles une portion des fibres musculaires des releveurs, & des fibres circulaires de

l'anús , ont été coupées , font une des causes les plus communes de cet accident ; alors on ne peut plus retenir les excréments , & l'intestin rectum sort aux moindres efforts ou compression des muscles de l'abdomen , & reste renversé.

Les chutes violentes sur le coccix dans lesquelles les nerfs qui aboutissent aux muscles releveurs & circulaires de l'anús ont été froissées , contus , dérangés , produisent dans les muscles une espece d'atonie ou de paralysie qui détermine le renversement du rectum.

Je ne m'arrête que sur les causes les plus générales : il est nécessaire de les bien connoître & de les distinguer , afin de porter un pronostic assuré sur les différens moyens dont on doit se servir dans la réduction de ces hernies.

Les chutes du fondement qui sont les suites des cris violens des enfans , des dysenteries , des dévoiemens continuels , se guérissent ordinairement par l'usage des remèdes intérieurs & des topiques ; notre bandage , qu'on peut regarder comme une espece de contentif , peut contribuer à rendre la guérison plus facile & plus prompte. Dans les renversemens du rectum ou chutes du fondement qui surviennent après l'opération de la fistule à l'anús , & après des paralysies où les topiques ordinaires ne produisent aucun effet , notre bandage devient

74 BANDAGE POUR LES CHUTES

nécessaire & indispensable, afin d'empêcher les accidens fâcheux qui accompagnent ces especes de hernies, tels que la douleur, l'inflammation, & même la gangrene.

Je reviens à la description de ce bandage ; il est composé d'une ceinture de cuir percée de plusieurs trous, de la largeur d'un pouce & demi, qui vient s'attacher au moyen d'une boucle, au-dessus du pubis ; il y a de chaque côté une boucle pour recevoir les sous-cuisses.

Sur le milieu de la ceinture, à sa partie postérieure & au-dessus du sacrum, se trouve une cage avec son tambour sur lequel s'enroule une chaîne qui prête à la flexion du corps, de façon qu'elle s'allonge lorsque l'on veut s'asseoir, & qu'elle remonte lorsqu'on se relève.

Au bout de ladite chaîne est une lanière de cuir d'environ trois pouces ; à son extrémité est attachée une lame d'argent qui passe le long de l'entre-fesson, & qui porte, à son extrémité inférieure, un écusson d'ivoire sphérique, percé de plusieurs trous, afin de laisser échapper les vents, les liqueurs ou sérosités qui peuvent s'amasser dans le fondement.

Au bout de la tige ou lame se trouvent arrêtés les deux sous-cuisses, de cuir percées de plusieurs trous.

D'après cette description, il est aisé de concevoir, 1^o que ce bandage fort léger

peut se porter sans causer aucune incommodité, & que l'on peut marcher, courir, monter à cheval sans qu'il se dérange.

2^o Que la chaîne, au moyen du ressort enfermé dans le tambour, s'allonge, se retire, suivant les différentes flexions & mouvemens du corps.

3^o Que l'écuffon porté sur le fondement, soutient, par une douce pression, sur les sphincters de l'anus, l'intestin rectum relâché.

Je remplirois avec plus de confiance les vues du public, s'il m'étoit permis de citer le nom des personnes qui en ont fait usage avec succès; le silence quelles m'ont imposé, m'empêche de les nommer.

L E T T R E

A M. VANDERMONDE,

Sur une Fièvre urticaire, qui avoit le type de la fièvre tierce; par M. PLANCHON, médecin à Peruwels, près Condé.

MONSIEUR,

La fièvre *urticaire*, dont parle M. Goudard, dans l'Observation que vous avez insérée dans le Journal du mois d'Avril 1759, p. 316, s'observe quelquefois dans nos cantons. Je l'ai déjà vue deux fois, sous le type de la fièvre tierce intermittente.

Dans le mois de Mai 1760, François Tonneau, cordonnier, âgé de trente an

environ , d'un tempérament bilieux & pléthorique , fut attaqué d'un léger accès de fièvre , pour lequel il se fit saigner le lendemain.

Le jour suivant il éprouva , à la même heure , un mal-aise inexplicable : des anxiétés terribles l'accabloient , & étoient accompagnées d'envies de vomir qui lui annonçoient une défaillance prochaine.

Dans ce moment , une demangeaison très-fâcheuse se fit sentir par tout son corps. Il vit reparoître une éruption pustuleuse , dont il avoit vu quelques vestiges à son premier accès : c'étoient *des empoules* assez semblables à celles que l'on voit, après s'être ortié : toute l'habitude du corps lui paroissoit s'enfler considérablement.

Dans cette triste situation , il tâcha de se transporter chez moi , d'où il étoit peu éloigné. Je lui trouvai de la fièvre que quelques frissons presque insensibles avoient accompagnée dans son principe.

Il ne put se soutenir long-tems : *il se sentoit affoibli* , disoit-il , *de moment en moment*. Je le renvoyai d'abord , & lui conseillai de se mettre au lit & de prendre du thé , lui promettant que je le reverrois dans une demi-heure. Je le trouvai plus tranquille à mon arrivée : la fièvre persistoit , & l'éruption s'étendoit davantage ; le malaise & les anxiétés étoient un peu calmés : il avoit le poulx plein & tendu , & les autres

Symptomes ordinaires de la fièvre, avec des signes manifestes d'une saburre des premières voies, d'où dépendoit indubitablement la cause de cette maladie.

Je n'avois conséquemment d'autres indications à remplir, que d'évacuer; mais avant, je jugeai qu'il étoit absolument nécessaire de répéter la saignée, pour emporter la plénitude des vaisseaux, & faciliter les efforts qu'il devoit faire pendant l'opération d'un vomitif que je lui prescrivis pour prendre immédiatement après la saignée.

R. Rad. Ipecacuan. contus. ʒj ʒ Tart. stibiat. gr. iij. infunde in aq. bullient. ℥j ʒ & capiat theiformiter, superbibendo inter vices aq. theanam tepidam.

Il évacua abondamment, & l'éruption disparut avec la fièvre, qui se termina par une sueur universelle, après avoir duré huit heures environ.

Le lendemain j'insistai sur les évacuans, que je prescrivis de la manière suivante.

R. Mann. elect. ʒj. Solv. in aq. bullient. ʒiv. Col. adde rhei elect. pulv. ʒiv. Nitr. dep. ʒj. Syrup. decich. cum rh. ʒj. ʒ misce f. haustus. Les évacuations furent copieuses: le malade se trouva assez bien ce jour-là.

Le jour suivant, à la même heure, la fièvre reparut avec la demangeaison & les empoules, dont les unes étoient larges & très-grosses, & les autres petites. Elles

rougissoient lorsqu'il les gratoit , ce dont il ne pouvoit s'empêcher , & s'évanouirent avec la fièvre. Il n'eut plus ni mal-aîsés , ni anxiétés , ni défaillances. Cet accès étant passé , je jugeai à propos de m'opposer aux progrès de la fièvre par le *quinquina purgatif* , voulant soutenir les évacuans , si indispensables pour la cure de cette fièvre. *R℥. Cort. peruv. in alcoh. redact. ʒvj. Rhei elect. pulv. ʒiv. Sal armon. depur. ʒj. Ss Syrup. ros. sol. q. s. F. Bol. N. X.* dont il prit un de deux heures en deux heures. Il ne négligea pas les délayans & les tempérans nîtreux pendant tout le tems de sa maladie.

Le jour de sa fièvre , il ne s'en ressentit plus , ni des symptômes qui l'accompagnoient. Je lui fis répéter ses bols. Sa convalescence fut heureuse & fut terminée par une potion purgative.

Je vis le même cas au mois de Juillet de cette année , dans la personne du nommé Cauvin , aubergiste de ce lieu , que je traitai de la même façon , avec cette différence que les évacuans furent plus violens , à cause de son tempérament qui les demandoit tels , & que je ne fus pas obligé d'avoir recours au *quinquina*.

Cette fièvre est différente de celle de M. Godard , par la régularité de ses paroxismes , que cet observateur n'a pas remarquée. Si j'ai employé le *quinquina* dans le premier cas , c'étoit pour détruire radica-

lement la cause de cette maladie, que les évacuans n'eussent pû emporter ; mais je n'ai cru devoir le placer qu'après ces remèdes , qui tiennent la première place dans la cure de cette maladie. C'est prendre le plus sûr moyen pour rétablir bientôt une santé qui eût languì plus long-tems, malgré les évacuations établies dans le commencement.

Cette fièvre que j'ai observée , est bien différente, selon moi, de celle que *Sydenham* décrit, & qui paroît avoir été continue. Le baron de *Van-Swieten*, tom. II, p. 401 ; confirme , d'après sa propre expérience , ce que rapporte ce grand observateur ; mais ils ne parlent pas qu'ils l'aient vu sous le type d'une fièvre intermittente. Je ne doute pas cependant que d'autres médecins ne l'aient observée telle que moi. Je sçais même que M. Jouret, médecin à Leuze , l'a vue & traitée dans un jeune homme d'*Andricourt*, petit hameau des environs de cette ville ; c'est de lui-même que je l'ai appris ; & c'est ce qui me fait présumer que ceux qui sont sujets aux affections éréthélateuses , peuvent aisément en être atteints , quand la fièvre intermittente est épidémique. Il est pourtant généralement vrai , qu'une saburre bilieuse dans les premières voies peut produire cette fièvre , dans un corps où il ne se trouve rien de vicieux d'ailleurs.

D E C R E T U M

SALUBERRIMÆ FACULTATIS PARISIENSIS,

Latum die Martis decimâ-octavâ mensis

Maii, anno 1762.

Cum certissimis dignissimisque omni fide testimoniis innotuerit, complures chirurgos, aliosque meracibus Medicinæ succis minimè imbutos, ex variis Galliarum Facultatibus vehementer efflagitare, easdemque improbis defatigare precibus, ut, scilicet, illos absentes, longis etiam locorum spatiis diffitos, aut pro momento præsentés, nullis tentatos examinibus, prætermiſſis temporum intervallis, corrue[n]te scholarum disciplinâ, produlcatâ legum ediſtorumque regiorum auctoritate, ad doctoratum promoverent, suamque ideò corrumpi & adulterari paterentur in probandâ, dijudicandâque candidatorum doctrinâ, severitatem; cum fuerit insuper consideratum, nihil Medici nominis dignitati in perpetuum confirmandæ consonum magis evenire posse, quàm si universorum oculis indignationique objicerentur artes pessimæ, quibus, inter ceteros, in celebrè Pontimustanâ Facultate, Apollinorem ambire lauream non erubuerunt Chirurgi Parisienses duo, Simon & la Grave, quorum prior,

D É C R E T

DÉCRET DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE PARIS.

Du 18 Mai de l'année 1762.

Des témoignages authentiques & dignes de toute confiance, ayant fait connoître que plusieurs chirurgiens & autres personnes aussi peu versés dans les vrais principes de la médecine, ne cessent de fatiguer, par les prières & les instances les plus opiniâtres, différentes facultés du royaume, pour en obtenir d'être élevés au doctorat, malgré leur absence, malgré l'éloignement considérable des lieux, se soumettant, au plus, à une *présence momentanée*, sans subir aucun examen, sans garder les interstices prescrits, au mépris de la discipline universelle des écoles, de toutes les règles & des édits même de nos Rois, n'oubliant rien pour engager ces compagnies à laisser corrompre leur sévérité légitime dans les épreuves qu'elles exigent, & dans leurs jugemens sur la doctrine des candidats : ayant d'ailleurs considéré qu'il ne pouvoit rien arriver de plus capable de maintenir pour jamais la dignité & la pureté d'une profession, telle que celle des médecins, que d'exposer aux yeux & à l'in-

82 DECRETUM SALUB. FAC. PARIS.

prætorianæ regionum Equitum Cohorti, chirurgico munere, addictus, serenissimo deinde Baviaræ Electori, non alio devinctus titulo, medicis decorari exposulat insignibus, eaque jam sibi, necessaria veluti ornamenta, deberi effingebat; alter autem, de Chirurgo, in Medicum celsissimi, eminentissimique principis Leodiensis episcopi de repente immutatus, nullibi renunciatus doctor, ut securius usurpatis frueretur honoribus, faciliusque ex opinione suâ, optatos sibi conciliaret gradus, aureos nummos decem & quatuor, aureamque pyxidem, turpissima ipsimet offerenti præmia, coramque litteratis & honestis hominibus vilescencia, præmiserat nequidquam:

Tam gravibus rationum momentis incitata Facultas saluberrima Parisiensis, perpeccis aliundè pravis machinationibus chirurgi alterius, Colombier dicti, & Fraterculi cujusdam in aliquâ societatis Jesu, ut aiunt, domo, pharmacopolam nuper, nunc verò medici personam agentis, qui ambo, similia ferè, ex eâdem Pontimussanâ Facultate, improspere pariter eventu, impetrare tentaverant, Decreto solemni, typis mandando, per compita urbis affigendo, in gallicum quoque convertendo sermonem, universisque distribuendo doctoribus, censet atque pronuntiat, De iis omnibus factis, auctorumque nominibus, certiores fieri de-

dignation de chacun , les artifices condamnables que n'ont pas rougi d'employer auprès de la célèbre faculté de *Pont-à-Mousson* , deux chirurgiens de Paris , entr'autres , les sieurs *Simon & La Grave* , dont le premier , d'abord chirurgien des Chevaux-Legers de la Garde , attaché ensuite , avec la même qualité de chirurgien , à S. A. E. Monseigneur l'Electeur de Baviere , demandoit à être décoré du titre de médecin , prétendant même que ce nom lui devenoit nécessaire , dans le poste qu'il occupoit : le second n'étant reçu docteur dans aucune faculté , changé tout-à-coup en médecin de S. A. E. Monseigneur le cardinal , évêque & prince de Liège , de simple chirurgien qu'il avoit été jusqu'alors , pour jouir plus sûrement des honneurs qu'il venoit d'usurper , & pour obtenir plus facilement , selon lui , les degrés qu'il souhaitoit , n'avoit pas craint d'envoyer d'avance *quatorze louis & une boîte d'or* , récompense honteuse pour celui qui l'offroit , & plus vile encore aux yeux des gens également distingués par leurs connoissances & par leurs sentimens.

Excitée par des raisons si importantes , instruite de plus des manœuvres du sieur *Colombier* , autre chirurgien , & d'un petit frere , qui récemment exerçoit les fonctions d'apothicaire dans une maison de la société , dite de *JESUS* , & qui se donne présent.

84 DECRETUM SALUB. FAC. PARIS.

bere singulas regni Facultates Medicorumque Collegia, ut puris insistentes vestigiis, quæ semper excoluere, omni ope atque operâ curent, ne talia, in exitiosam mortalibus perniciem, in Medicinæ, suique dedecus æternum, apud se aliquando finant irrepere, mentique edicti Regis, anno R. S. H. supra millesimum septingentesimo-septimo promulgati, tenacissimè adhærentes, saluberrimi Coëtus Parisiensis ad instar, solos admittant, solos agnoscant Medicos, à quibus exaratas ac præscriptas in tam sapienti lege conditiones, omninò adimpletas fuisse, certò cognoverint: *mitti præterea jubet Ordo saluberrimus*, cum Decano Doctores, qui de istis omnibus apud illustrissimum Galliæ Cancellarium referant & conquerantur, ut literis, & autoritate suâ contineri velit, quicumque in posterum talia auderent perpetrare; & sic cum Facultate, pro tertiâ vice, conclusit,

Joannes LE THIEULLIER, Decanus.

De mandato D. Decani & Doctorum Regentium
saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis.

FRANCISCUS-LUDOVICUS BRET, Major
Facultatis Apparitor & Scriba.



ment pour médecin , lesquels ont tous deux aussi inutilement tenté d'obtenir de la même faculté de Pont-à-Mousson des faveurs semblables ; la Faculté de Médecine de Paris , par un décret solennel , dont elle ordonne l'impression , la publication par affiches , la traduction en langue françoise & la distribution à chaque docteur , a prononcé qu'il falloit instruire de ces faits , & du nom de leurs auteurs , toutes les Facultés & Collèges de Médecine du royaume , qu'elle exhorte à ne point abandonner ces traces si pures qu'elles ont constamment suivies , & à ne jamais admettre dans leur sein des abus qui ne pourroient s'y glisser qu'en blessant le salut public , & en imprimant sur elles-mêmes , & sur la Médecine , des taches éternelles ; de manière qu'attachées inviolablement à l'esprit & aux dispositions de l'édit donné par le Roi , l'an de grace 1707 , ces Compagnies , à l'exemple de la Faculté de Paris , ne reçoivent & ne reconnoissent pour médecins que ceux qu'elles sçauront avoir rempli entièrement les conditions requises , & exprimées dans cette loi si sage. La Faculté a de plus statué , que son Doyen , accompagné de plusieurs Docteurs , s'adresseroit à monseigneur le Chancelier , pour lui rendre compte & se plaindre respectueusement de tous ces faits , & pour le supplier en même tems de vouloir bien contenir par

86 DÉCRET DE LA FAC. DE MÉD.

*ses ordres & par son autorité quiconque
oseroit à l'avenir renouveler de pareilles
entreprises : & c'est ce qu'a conclu avec la
Faculté, pour la troisieme fois,*

Jean LE THIEUILIER, Doyen.

Par ordre de MM. les Doyen & Docteurs-Régens
de la Faculté de Médecine de Paris.

*FRANÇOIS-LOUIS BRET, premier Appariteur
& Greffier de la Faculté.*

Nota. Le Collège des Médecins de
Liège, intéressé particulièrement dans l'en-
treprise du sieur la Gravé, a fait insérer tout
au long, dans ses registres, ce Décret de
la Faculté de Paris, malgré tous les efforts
que ce chirurgien a faits, soit directement,
soit indirectement, pour arrêter l'activité
de ses Delibérations.



 LIVRES NOUVEAUX.

Guillelmi Ballonii *medici Parisiensis celeberrimi Opera omnia in quatuor tomos divisa, studio & operâ M. Jacobi Thevard, medici Parisiensis, digesta, denuò in lucem edita, cum Præfatione Theodori Thronchin, in academiâ Genevensi, medicinæ professoris. Genevæ, apud fratres de Tournes, 1762, in 4, 4 vol. & se vend à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques.*

Relation d'une Maladie épidémique & contagieuse, qui a régné, l'été & l'automne 1757, sur les animaux de différentes especes, dans quelques villes, & plus de soixante paroisses de la Brie, où l'on voit que cette maladie est relative à certaines épidémies qui arrivent aux hommes, même à la peste; qu'elle fournit des idées intéressantes sur la nature d'autres maladies, & sur une maniere d'expliquer les métastases, au moyen du tissu cellulaire; par M. H. Audouin de Chaignebrun, ancien chirurgien des hôpitaux & armées du roi, & actuellement médecin employé ordinairement, par ordre de Sa Majesté, aux épidémies des hommes. A Paris, chez Laurent Prault, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur, 1762, brochure in-12 de 57 pages.

Nouvelles Observations ou Méthode certaine sur le traitement des cors, dans laquelle se trouvent détaillées leurs différentes causes, & les moyens d'une prompte & radicale guérison, d'après les expériences faites par M. *Rouffelot*, Chirurgien. A la Haye; & se trouve à Paris, chez *Pierre-Alexandre Le Prieur*, 1762; brochure in-12 de 45 pages.

Histoire de la Société royale des sciences établie à Montpellier, en 1706, avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, tirés des registres de cette Société. A Montpellier, chez *Isaac-Pierre Rigaud*, Libraire; & se vend à Lausanne, chez *François Graffet*, 1762, in-4°.

La Société royale des sciences établie à Montpellier, en 1706, n'a cessé, depuis sa création, de cultiver avec soin les Mathématiques & la Physique. On trouve, dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de Paris, avec laquelle elle ne fait qu'un seul & même corps, plusieurs morceaux fournis par ses membres. L'accueil qu'ils ont reçu du public, l'ont déterminée à mettre au jour tout ce que ses registres lui ont fourni d'intéressant & d'utile. Ce recueil, dans lequel on suivra l'ordre qui s'observe dans celui de l'académie royale des sciences de Paris, formera cinq à six volumes in-4°, dont le premier paroîtra vers le commencement de l'année 1763.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1762.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	6	11	9	28	0	0	S. au S. O. méd.	Peu de nua.
2	6 $\frac{1}{2}$	13	8		1		<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pl. à 1 h. soir.
3	6	11	8		1	$\frac{1}{2}$	S-O. au N.	<i>Id.</i> Pet. pl. par interval. tout le jour.
4	7	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$		1	0	S. méd.	Couv. pet. pluie tout le jour.
5	8	13	11	27	10		S. à l'E. méd.	<i>Idem.</i>
6	10	15	9		9		E. méd. & fort	B. de nuag.
7	4	13	9		11		<i>Idem.</i>	Serein.
8	4 $\frac{1}{2}$	14	11	28	0		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
9	7	15	12		0		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
10	9	17	13	27	11		E. au S. O. méd.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. à 6 h. soir.
11	11	20	11	10			E. au S.	<i>Id.</i> Pl. tonn.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
							médiocre.	écl. méd. à 5 h. soir.
12	10	16	13	27	10	$\frac{1}{2}$	S-E. foib.	B. de nuag.
13	12	17	14	28	1		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Quelq. goutt. de pl. écl. & tonn. le soir.
14	13	19	15		3		O. méd.	Peu de nua.
15	13	22	19		1		S-E. méd.	B. de nuag.
16	13	15	10		4		N-O. m.	<i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
17	9	17	13		5		N. méd.	Peu de nua.
18	10	21	15		4		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	11	21	17		3		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Tonn. écl. pl. le f. à 7 h.
20	14	21	17		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pluie & écl. le soir.
21	16	20	16		2		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Tonn. écl. pl. méd. à 1 h. soir. Aurore bo- réale à 11 h. soir.
22	13	21	18		3		N. foible.	Peu de nua.
23	14	24	18 $\frac{1}{2}$		3		<i>Idem.</i>	B. de nuag. écl. le f.
24	18	25	17		4		E. méd.	Peu de nua.
25	12	22	16		3		E. fort.	<i>Idem.</i>
26	11 $\frac{1}{2}$	22	16 $\frac{1}{2}$		3		N. fort.	Serein.
27	14	22 $\frac{1}{2}$	16		3		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
28	11	21	16		4		<i>Idem.</i>	Peu de nua.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
29	13	23	15	28	4	$\frac{1}{2}$	N - O. au N. fort.	Idem.
30	8		10		6		N. fort.	Idem.
31	7				6		Idem.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 21 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du N.

9 fois du N-E.

3 fois du S-E.

5 fois du S.

4 fois du S-O.

1 fois de l'O.

2 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein.

25 jours de nuages.

2 jours de couvert.

11 jours de pluie.

6 jours d'éclairs.

4 jours de tonnerre.

1 aurore boréale.

Les hygromètres ont marqué une grande sécheresse, excepté les premiers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1762 ; par feu M. VANDERMONDE.

Nota. On a trouvé , dans les papiers de M. Vandermonde , le morceau suivant , sur les maladies courantes. Quoiqu'il paroisse qu'il n'y eût pas mis la dernière main , nous le donnons cependant tel qu'il étoit , pour servir de suite à ce qu'il avoit publié jusqu'ici sur cette matière.

Les catarrhes qui avoient régné les deux mois précédens , & qui avoient paru diminuer sur la fin du mois d'Avril , ont continué pendant tout ce mois. On a observé en même tems quelques péripleumonies , la plupart bilieuses , & des fièvres intermittentes.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Avril 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La dernière moitié du mois a été bien différente de la première, quant à la température de l'air. Le thermomètre, du premier au 13, n'a point été observé au-dessus du terme de 5 degrés, les matins ; il étoit même, le 3, au terme précis de la congélation ; & , depuis le 14 jusqu'au 30, il a été constamment observé, les matins, au-dessus du terme de la température, ou très-près de ce terme ; & l'après-dîner, presque toujours au-dessus de 15 degrés : le 16, la liqueur s'est portée à 19 degrés, ainsi que le 22 & le 27 ; & elle a monté à 20 degrés, le 21.

Il a tombé peu de pluie, ce mois ; (circonstance heureuse pour les terres destinées aux nouvelles semailles, déjà trop abreuvées.) Elle n'a guères été remarquable, que le 4, le 10, le 11, le 18, & les trois derniers jours du mois. Il y a eu du tonnerre & des éclairs, le 28 & le 29.

La hauteur du baromètre a assez varié. Le mercure a été observé plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus.

Les vents ont presque toujours été *Nord*, depuis le premier jusqu'au 15 ; & de-là, au dernier du mois, ils ont été le plus souvent *Sud*.

94 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 20 degrés au - dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été marquée par ce terme même : la différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé

- 5 fois du Nord.
- 8 fois du Nord vers l'E.
- 2 fois de l'Est.
- 6 fois du Sud-Est.
- 7 fois du Sud.
- 4 fois du Sud vers l'Ou.
- 2 fois de l'Ouest.
- 5 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

- 11 jours de pluie.
- 1 jour de neige.
- 2 jours de tonnerre.
- 2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité , au commencement du mois , & la grande sécheresse , à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
d'Avril 1762 ; par M. BOUCHER.*

Le commencement de ce mois a été

marqué par des fluxions rhumatismales & des fausses pleurésies, qui étoient plutôt de nature bilieuse qu'inflammatoire. Aussi les saignées étoient-elles moins appropriées à la cure de ces maladies, que les laxatifs doux composés avec la casse, les tamarins, le nître, &c. les décoctions des plantes chioracées & savonneuses, les boissons émoullientes & diaphorétiques. Un émético-cathartique a été souvent salutaire dans la fausse pleurésie, après avoir pourvu à la pléthore sanguine, par quelques saignées modérées. Il y a eu cependant aussi, vers le milieu du mois, des pleurésies vraies ou des pleuropneumonies de nature purement inflammatoire, dans lesquelles un sang solide & coéneux, ou d'un rouge brillant, joint à une fièvre forte, & une oppression violente, obligeoit à des saignées amples & répétées.

Les chaleurs prématurées ont amené des coliques bilieuses & inflammatoires, dans lesquelles les moyens de curation ont été la saignée, des boissons délayantes & anodines, des lavemens émoulliens, suivis de l'usage d'apozèmes laxatifs; & elles ont réveillé la fièvre bilieuse qui, dans quelques sujets, a été accompagnée d'esquinancie, & dans d'autres, d'éruption érysipélateuse: cette fièvre avoit le caractère de la double-tierce continue, & elle a été décidément maligne dans quelques sujets. Il y a eu aussi,

dans le petit peuple, des fièvres putrides vermineuses.

La petite vérole n'a pas fait de progrès ; du moins en ville : il y a eu de la rougeole ; mais elle n'a régné que dans quelques quartiers, & n'a pas fait de ravage.

Nombre de pulmoniques & de phthisiques, de toute espece, ont succombé, ce mois, ainsi que le mois précédent : il en a été de même des personnes cacochymiques, par les excès dans l'usage des liqueurs fortes. Ces maladies sont d'autant moins guérissables ici, dans le bas peuple, qu'elles sont presque toujours fomentées par un état scorbutique, auquel le climat humide, les habitations dans un terrain bas, & même dans des souterrains, & la mal-propreté, donnent occasion.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Juillet.

A Paris, ce 23 Juin 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U S T 1762.

TOME XVII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1762.

OPUSCULES CHYMIQUES

*De M. MARGRAF, de l'académie de
Berlin. A Paris, chez Vincent, 1762,
in-12, 2 vol. Prix relié 5 livres.*

MONSIEUR Margraf publie, sous ce titre modeste, vingt-sept Differtations, dont le plus grand nombre avoit déjà vu le jour dans les *Miscellanea Berolinensia*, ou dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, qui en sont la suite. Pour les mettre à la portée d'un plus grand nombre de chymistes, il en a donné en même tems deux éditions; l'une à Berlin, en allemand, à laquelle il a présidé lui-même; & l'autre à Paris, en françois, dont M. de Machi

a pris soin. Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée des matières qui sont traitées dans ces différentes Dissertations.

Le phosphore d'urine, autrement appelé le *phosphore de Kunkel*, quoique Brand en soit l'inventeur, a fait depuis long-tems l'objet de l'admiration & des recherches des chymistes. Avant M. Margraf, le célèbre Godfried Hanckwits, élève de Boyle, avoit seul le secret de le préparer en assez grande quantité pour en distribuer à toute l'Europe ; ce qui avoit empêché d'examiner la véritable nature de cette substance : car c'est plutôt d'après leurs conjectures que leurs expériences, que quelques chymistes ont avancé, qu'il étoit le produit de la combinaison de l'acide du sel marin & du phlogistique. La découverte d'un procédé, au moyen duquel on obtient une grande quantité de phosphore, ayant mis M. Margraf en état de l'examiner plus particulièrement, il donne, dans sa première Dissertation, les *rapports qu'il a avec les métaux & les demi-métaux*, c'est-à-dire, les changemens qu'il éprouve ou qu'il leur fait éprouver.

Il résulte de ses expériences, que le phosphore n'agit point ou presque point sur l'or, sur l'argent, le fer, l'étain, le plomb, le mercure précipité *perse*, le régule d'anti-

moine, le bismuth, la mine d'argent rouge, la galene ou mine de plomb. Le phosphore n'éprouve lui-même aucun changement de la part de ces substances; le régule d'antimoine seul lui fait prendre une forme fluide. Le cuivre & le *crocus Veneris* tenu en digestion, & ensuite distillé avec le phosphore, perd son éclat métallique, devient plus compacte, & prend feu, en l'approchant de la flamme d'une chandelle. Le zinc se sublime en fleurs très-legeres, pointues, d'un jaune tirant sur le rouge, lesquelles mises sous la moufle, s'allument, fondent, & sont changées en un verre transparent, assez semblable au verre de borax. L'arsenic blanc se sublime avec le phosphore, d'un rouge éclatant; il reste dans le vaisseau une petite quantité d'une substance noirâtre & fragile, qui attire assez vite l'humidité de l'air. Le phosphore distillé avec le soufre, passe avec lui dans la distillation; la masse qui en résulte, frotée avec les doigts, a de la peine à s'enflammer, & la lumière qu'elle rend, est jaune: exposée à sec au degré de l'eau bouillante, elle s'enflamme vivement; elle exhale pour lors une forte odeur de soufre; elle se gonfle dans l'eau, & lui communique non seulement l'odeur du soufre, mais encore une saveur acide: si on la distille avec l'argent, le phosphore passe sous une forme fluide, & l'argent qui se combine sans doute

avec le soufre, prend la forme d'une mine d'argent noire & malléable.

Quand on fait brûler le phosphore dans les vaisseaux fermés, il reste une matiere assez semblable à des fleurs de zinc, qui attire puissamment l'humidité de l'air, qui, quand on y verse de l'eau froide, jette quelques flammes, se saisit de cette eau avec rapidité, & en sifflant comme l'huile de vitriol; cette liqueur qui est acide, mêlée à une dissolution d'or, en dégage l'or en partie, sous sa forme métallique; le reste distillé, donne quelques gouttes d'une liqueur jaune; le résidu qui est pourpre, attire l'humidité de l'air; fondu au chalumeau, il donne une espece de verre opaque. Elle précipite une très-petite quantité d'argent de la dissolution de ce métal dans l'acide nîtreux; la liqueur qui surnage, distillée, donne un résidu qui a l'apparence de la lune cornée, mais qui ne se laisse pas volatiliser comme elle. Cet acide précipite la dissolution de mercure dans l'acide nîtreux; mais au bout de quelque tems, le précipité se redissout; il produit le même effet sur la dissolution de plomb, dans le même acide, à cela près, que le précipité ne se redissout pas: il ne précipite pas la solution de sel ammoniac fixe. Il s'unit, avec effervescence, à l'alcali fixe, avec lequel il donne un sel qui cristallise; ces cristaux fondus à la flamme d'une

chandelle, se gonflent comme le bôrax, & donnent comme lui une substance vitreuse. Il fait aussi effervescence avec l'alcali volatil; la dissolution évaporée & crySTALLISÉE, donne des crySTaux oblongs, terminés en pointe, qui, étant distillés dans une retorte, se fondent d'abord, ensuite donnent leur alcali volatil, sans se sublimer comme le sel ammoniac, & il reste une terre à demi-vitrifiée.

L'acide du phosphore dissout le cuivre, le fer, avec lequel il crySTALLISE, l'étain, quoique faiblement, le plomb, l'arsenic blanc & le zinc; il paroît agir un peu sur la chaux rouge de mercure, qu'il jaunit.

L'acide vitriolique distillé avec le phosphore solide, le détruit presque entièrement: l'acide nîtreux passe d'abord en vapeurs rouges; mais bientôt le phosphore s'enflamme avec éclat: l'acide du sel marin ne paroît avoir aucune action sur le phosphore, ni en éprouver aucune de sa part.

Nous ne suivrons pas M. Margraf dans les détails des différentes tentatives qu'il fit pour découvrir un procédé qui donnât abondamment du phosphore. Ce procédé, qu'il décrit dans la seconde de ses Dissertations, consiste à mêler trois livres de plomb corné, (fait, en distillant deux livres de sel ammoniac, avec quatre livres de minium,) avec neuf à dix livres d'urine putréfiée, évaporée

en consistance d'extrait, & une demi-livre de charbon en poudre. Il distille d'abord ce mélange, pour en retirer l'alcali volatil; ensuite il pile le résidu; & le remettant dans une ou plusieurs cornues, il pousse le feu jusqu'à faire rougir les vaisseaux; il obtient, par ce moyen, en très-peu de tems, deux onces & demie de phosphore, qu'il faut rectifier: on peut le mouler dans des petits tuyaux de verre, en le plongeant dans de l'eau bouillante, après l'avoir réduit en petits morceaux, & en avoir rempli ces tuyaux.

L'avantage que M. Margraf avoit retiré du plomb corné, & l'opinion reçue, le persuadoient presque que ce n'étoit qu'en unifiant le phlogistique à l'acide du sel très-concentré, qu'il étoit parvenu à produire une si grande quantité de phosphore; ce qui l'engagea à faire différentes tentatives pour obtenir cette substance, sans avoir recours à l'urine; ce fut inutilement: il n'y eut que quelques plantes, telles que les semences de moutarde, de roquette, de cresson de jardin, & le froment qui lui en fournirent quelques vestiges; mais il en produisit de très-beau, & sans beaucoup de peine, en distillant ensemble du sel fusible d'urine, & du noir de fumée, avec une argille blanche.

Ce qui l'engagea sans doute à entrepren-

dre un travail suivi sur cette espece de sel , entrevu par Vanhelmont , bien décrit par Boerhaave , mais dont la nature n'avoit point encore été développée. Ce travail fait la matiere de la fixieme Dissertation du recueil que nous annonçons. M. Margraf expose d'abord la maniere de retirer ce sel de l'urine : lorsqu'il est bien pur , il excite sur la langue une saveur un peu fraîche ; il ne tombe point en efflorescence ; il ne décrépite point sur les charbons ardens ; il y écume plutôt comme le borax , & se fond : exposé à l'action d'un feu violent , il se convertit en une masse qui a l'apparence du verre ; apparence qu'elle conserve même à l'air : redissous dans l'eau , ce sel ne reprend plus la forme crySTALLINE , parce qu'il a perdu l'alcali volatil auquel il étoit uni , & qui lui donnoit vraisemblablement cette forme ; il differe en cela du sel que M. Haupt a décrit , qui est un véritable sel de Glauber , comme je l'ai dit d'après M. Rouelle , dans mes notes sur le *Flora saturnifans* de Henckel. Le sel fusible de M. Margraf est donc une espece de sel ammoniac , auquel l'alcali volatil tient très-peu , puisqu'il s'en sépare par la distillation. Quand on l'a dépouillé de son alcali volatil , il reste un corps poreux & fragile , qui contient l'acide du phosphore : cet acide ne se développe , qu'après qu'on a réduit

la matiere à un feu violent, en une masse transparente, blanche, claire & semblable au verre: il est assez fixe pour soutenir, sans monter dans la distillation, un degré de feu capable de réduire le plomb en litharge. La matiere, semblable au verre qui le contient, se dissout entièrement dans deux ou trois fois son poids d'eau: cette dissolution a toutes les propriétés des acides; elle fait effervescence avec les alcalis fixes & volatils, & forme avec eux des sels moyens tout-à-fait particuliers; elle dissout les terres alcalines, & précipite les corps dissous dans les alcalis.

Cette dissolution n'attaque point, l'or même, lorsqu'on y mêle de l'acide nîtreux; preuve que ce n'est point l'acide du sel marin: elle ne dissout pas l'argent; elle n'agit que très-légèrement sur la limaille de cuivre; mais elle dissout le fer: la dissolution est trouble, limoneuse, & tire sur le bleu; elle n'agit presque point sur l'étain, le plomb & le bismuth; mais elle dissout le zinc & le régule d'antimoine, & tire une couleur rouge du cobalt, dont on fait le bleu d'émail.

Ce sel agit plus puissamment sur les métaux, lorsqu'on le traite avec eux sous forme sèche. Nous ne pouvons pas suivre M. Margraf dans les détails où il entre à ce sujet; les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, nous for-

cent de renvoyer à la Dissertation où l'on trouvera , en outre , un grand nombre d'expériences faites avec ce sel , sur les chaux métalliques , différentes terres , les sels acides , alcalis , & même les sels neutres , différentes solutions de corps terreux & métalliques , &c. d'où il résulte que cet acide est d'une espece différente des acides minéraux , qu'il a des rapports particuliers qui le distinguent , en un mot , que c'est l'acide animal. M. Margraf conjecture qu'il est fourni par les végétaux , dans lesquels il en a trouvé quelques traces. L'importance de cette matiere pour l'histoire de l'œconomie animale , nous a engagés à nous y arrêter un peu plus que nous ne ferons sur les autres Dissertations.

La troisieme a pour titre , *Démonstration expérimentale de la solution de divers métaux , comme l'or , l'argent , le mercure , le zinc & le bismuth , par le moyen d'un alcali fixe dissous*. L'alcali fixe dont il s'agit ici , est celui qu'on prépare avec le sang de bœuf , pour faire le bleu de Prusse : cet alcali non seulement précipite & redissout sur le champ les précipités qu'il fait de l'or dissous dans l'eau régale , ceux de l'argent , du mercure , du zinc & du bismuth , dans l'esprit de nître ; mais encore les précipités édulcorés , quelle que soit la matiere qu'on a employée pour

les faire. L'alcali volatil, tel que l'esprit ordinaire de sel ammoniac, produit le même effet.

La quatrième Dissertation, à laquelle nous ne nous arrêterons pas, contient différentes expériences sur la manière de tirer le zinc de sa véritable mine. La cinquième a pour objet la dissolution de l'argent & du mercure dans les acides des végétaux. Henckel, dans son Traité de l'Appropriation, dit que le mercure crud, & même l'argent, peuvent être dissous par l'acide du vinaigre distillé; mais il ne s'explique pas sur la manière d'opérer cette dissolution. Il étoit réservé à M. Margraf de nous la développer. Elle consiste à dissoudre l'argent dans l'acide du nitre, à le précipiter de cette dissolution, par le sel fusible de l'urine, par l'alcali fixe ou l'alcali volatil, & à faire digérer ces différens précipités dans le vinaigre: ils s'y dissolvent tous; mais celui qui est fait par l'alcali fixe bien pur, est celui qui s'y dissout en plus grande quantité. Ils se dissolvent aussi dans le jus de citron, dans la solution de sel d'oseille, & même dans le vin du Rhin. Le mercure changé en poudre jaune, par une digestion longtemps continuée, ou précipité de l'eau-forte par les alcalis fixes, se dissout également dans les mêmes menstrues. Cette

union du vinaigre avec le mercure , qu'on a donnée , dans ce pays-ci , comme un secret , avoit été publiée dans le second volume des Mémoires de l'académie de Berlin , pour l'année 1746.

On avoit regardé jusqu'ici l'étain comme le métal le plus propre à faire les ustensiles de cuisine , parce qu'on croyoit que c'étoit celui que les acides attaquoient le plus difficilement. M. Margraf démontre dans sa septieme Differtation , que les acides des végétaux , tels que le vinaigre distillé , le suc de groseilles , celui de citron , & le vin du Rhin , dissolvent l'étain de Malaque , celui d'Angleterre , & celui de Saxe ou de Boheme ; & que ces différentes especes d'étain , même celles qui passent pour les plus pures , contiennent une quantité assez considérable d'arsenic , d'où on doit conclure que l'usage des vaisseaux d'étain & des vaisseaux étamés n'est guères moins nuisible que celui des vaisseaux de plomb ou de cuivre pur.

La huitieme Differtation contient les expériences que notre auteur a faites , dans le dessein de tirer un véritable sucre de diverses plantes qui croissent dans nos contrées ; les plantes qu'il a employées , sont la bette-blanche ou poirée , le chervi & la betterave ; le chervi est celle qui lui en a fourni le plus. La neuvieme contient des expériences sur l'ostécolle de la Marche , qui prouvent que cette substance est composée de terre cal-

caire, de sable fin & de particules de végétaux, pourries. La dixieme a pour objet la réduction de la lune cornée. La onzieme, une huile que M. Margraf a retirée des fourmis, par la pression, après les avoir distillées, pour en retirer l'acide & l'huile essentielle; cette huile a toutes les propriétés des huiles exprimées des végétaux. La douzieme & la treizieme ont pour objet les pierres qui, étant stratifiées avec des charbons, & calcinées, acquierent la propriété de luire dans l'obscurité, lorsqu'elles ont été exposées à la lumière du jour. M. Margraf a joint à la pierre de Boulogne, à laquelle on connoissoit déjà cette propriété, les différentes especes de spath fusibles qui, traités de la même maniere que la pierre de Boulogne, acquierent les mêmes propriétés, & même à un degré plus éminent, parce qu'elles sont plus pures. Il fait plus; il démontre que ces pierres doivent cette propriété à leurs parties constituantes, qui sont l'acide vitriolique uni à une terre calcaire.

Les Differtations quatorze & dix-neuf contiennent l'examen chymique de l'eau; la quinzieme, celui du cedre. Nous ne parlerons pas des seizieme, dix-septieme, dix-huitieme, vingtieme, vingt-unieme & vingt-deuxieme, qui ont été insérées en entier dans le Journal de Médecine. Voyez les Tomes VII, p. 23 & 110; VIII, p. 69; IX, p. 449 & 503;

enfin, le Tome XII, pag. 333. Les cinq dernières n'avoient pas encore vu le jour. M. Margraf démontre, dans la première, que le lapis-lazuli doit sa couleur bleue au fer, puisqu'il en a retiré du bleu de Prusse. La seconde & la troisième ont pour objet la base du sel marin; la quatrième, l'action de cette base sur le régule d'antimoine; la cinquième enfin, qui est la dernière, contient quelques observations chymiques remarquables. Le peu que nous avons dit de ces différentes Dissertations, suffit sans doute pour faire connoître l'importance de ce recueil, & pour le rendre recommandable pour tous ceux qui aiment la saine chymie.

Antonii GOUAN, doctoris-medici Monspeliensis, regię societatis scientiarum socii, hortus regius Monspeliensis, sistens plantas, tum indigenas, tum exoticas, n^o MM. CC. ad genera relatas cum nominibus specificis, synonymis selectis, nominibus trivialibus, habitationibus indigenarum, hospitibus exoticarum, secundum sexualem methodum digestas in gratiam philiautorum Monspeliensium. Lugduni, sumptibus fratrum de Tournes, 1762, in-8^o; & se trouve à Paris, chez Cavelier.

Le jardin royal de Montpellier, un des plus célèbres de l'Europe, fut fondé par

Richer de Belleval , qui fournit les fonds nécessaires pour cet établissement. Le roi paye encore à la famille de ce médecin la rente de ces avances , sur l'état des gabelles. Pour le récompenser de ses services , l'intendance & la direction de ce jardin lui furent données par le roi Henri IV , comme il paroît par l'inscription qui est sous le buste de ce prince , de Marie de Médicis , & de Louis XIII , à l'entrée de ce jardin.

Depuis ce tems , la chancellerie de la faculté de médecine a toujours été réunie avec l'intendance & la direction du jardin. Les chanceliers , intendans & directeurs de ce jardin , ont été successivement Richer de Belleval ; Pierre-Richer de Belleval ; Michel Chicoyneau ; François Chicoyneau , premier médecin ; Jean-François Chicoyneau ; Jean Imbert. Il n'y a jamais eu que ces médecins à qui le titre d'intendant & de directeur , ait été donné , soit dans les déclarations ou lettres patentes qui concernent le jardin , soit dans les provisions qu'on a expédiées aux chanceliers de la faculté. M. Imbert , qui est pourvu maintenant de cette charge , a fait prendre une toute autre face au jardin , en l'embellissant , & en l'enrichissant de beaucoup de plantes qui lui ont été envoyées du jardin royal de Trianon & d'autres endroits , comme le prouve le Catalogue que nous annonçons.

M.

M. Gouan, qui le publie, y a rangé les plantes, selon la méthode sexuelle de Linnæus, au *Genera plantarum*, duquel auteur il renvoie pour les caractères génériques. Il y a joint des caractères qu'il appelle *secondaires*, pris des racines, des tiges, des feuilles, de la disposition des fleurs, & de leur soutien; mais comme il a tracé ces caractères, d'après les espèces seulement, qui se trouvent à Montpellier, il peut très-bien se faire qu'ils ne conviennent pas à toutes les espèces du genre; ce qui n'empêche pas que ce travail ne soit utile, en ce qu'il contient au moins la description exacte d'un grand nombre d'espèces. Quant aux noms spécifiques, notre auteur a cru devoir adopter ceux que Linnæus a employés dans son *species plantarum*, à un petit nombre près, qu'il a cru devoir changer, & à quelques autres qu'il a été obligé d'ajouter, ayant trouvé quelques plantes qui n'avoient pas été décrites par Linnæus. Il y a joint des synonymes tirés sur-tout de Tournefort, & de la Méthode de M. de Sauvages. Enfin il a indiqué les lieux des environs de Montpellier, où chaque espèce de plante indigène se trouve, & le nom que les habitans du pays lui donnent.





RECHERCHES

Sur l'opinion de M. DUBOIS, au sujet de la Colique des Potiers, pour servir à l'histoire de la maladie vulgairement connue sous le nom de Colique de Poitou; par M. BORDEU, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

La dissertation de M. Astruc (a) excita beaucoup de fermentation dans l'école de Paris, sur-tout parmi les partisans du *mochlique* de la Charité. On peut en juger par une thèse qui parut peu de tems après; c'est celle de M. Dubois, qui entre en lice, comme le vengeur d'une méthode, dont M. Astruc sembloit avoir dédaigné de parler (b). Le style de cette thèse, la vivacité qui y règne, la sécurité que l'auteur montre, ses raisonnemens, sa théorie simple & facile à saisir, ses observations présentées sous un jour très-favorable; tout cela fait un *ensemble* intéressant, & qui séduit même, d'autant plus, qu'on y voit le triomphe d'un traitement actif, décidé, prompt, appuyé par un grand nombre de faits, consacré par

(a) Dont il a été question dans nos Journaux de Mars & de Juin derniers.

(b) *An colicis figulinis venæ sectio?* ... Concluf. negat. ann. 1751; & réimprimée en 1756, sans aucun changement.

la vénération qu'on a pour les opinions anciennes & nationales, que nul doute de la part de l'auteur n'obscurcit. Ce petit ouvrage regardé par un auteur d'un grand mérite, comme *digne du siècle d'Auguste, par la beauté du style, & des jours les plus brillans de la médecine, par la profondeur de la doctrine* (a), est la principale ressource du *mochlique*. Il faut, pour en juger sans partialité, & avec les connoissances nécessaires, diviser en deux parties l'examen qu'on en va faire : l'une regardera la théorie de M. Dubois, & l'autre sa pratique. Il faut encore s'accoutumer, dans le cours de cet examen, à voir marcher la *colique de Poitou* & celle des *poiers*, à côté l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au point de déterminer les différences essentielles de ces deux maladies, s'il est vrai qu'il y en ait en effet.

Le mésentère est, suivant M. Dubois, le principal siège de la colique, ou du moins la partie qui contient le plus des *miasmes* métalliques, qui font la cause de cette maladie : il ne dit point que les autres parties du corps ne puissent en contenir aussi. *In medio intestino, medicis mesenterio... præcipua est morbi sedes.* L'opinion de ceux qui regardent le mésentère comme le siège de beaucoup de maladies,

(a) Cours de Chymie., par M. Baron, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, p. 298.

a sa source dans les écrits des anciens, qui ont dit bien des choses sur le mésentere, ses usages, celui de ses glandes & de ses vaisseaux. Fernel se plaint cependant, avec raison, de ce que les anciens, hors *Galien* & *Avicenne*, qu'il cite (a), n'avoient pas parlé, avec l'exactitude convenable, des maladies du mésentere : il le regarde, *veluti totius corporis sentinam* (b), & comme le siège de presque toutes les maladies, même des inconnues, *latentium denique morborum* (c). Baillou dit en propres termes, que la cause de presque toutes les fièvres est dans le mésentere : *Credo omnes febres (symptomaticas quasdam excludo) causam habere in mesenterio inclusam* (d). On sçait que cette idée a pris beaucoup de faveur, depuis que *Baglivi* a dit quelque chose des fièvres qu'il nomme *mésentériques* (e); il ne s'est pourtant pas plus étendu ni plus expliqué que *Fernel* & *Baillou*. *Willis* a aussi regardé le mésentere comme le siège principal de la colique, [*morbifedus*] (f); ainsi M. *Dubois* auroit pu s'aider de l'autorité de ces grands hommes & de quelques autres. Il montre tant de confiance

(a) Voyez *Galen. de loc. affect. lib. 5, &c. &c.* & *Avicèn. lib. 3, fen. 14, tract. 3, cap. 11 & 12.*

(b & c) *Fernel, Pathol. lib. vj, cap. vj.*

(d) *Ballou, de urin. hipost.*

(e) *Prax. medic. lib. j, ff. j.*

(f) *De passione colicâ.*

en ses propres lumières , qu'il n'a besoin du secours de personne. Sa sécurité est une suite de la théorie qu'il a embrassée : il part toujours des idées qu'il a sur la structure des parties , sur la nature des *miasmes* qui causent la maladie , & sur la manière d'agir du remède qu'il propose. Voyons comment il prétend que le mésentère reçoit les particules métalliques , & que le *mochlique* les détruit ou les chasse.

Les exhalaisons des métaux , ou leurs particules , qui sont d'autant plus nuisibles , qu'elles sont plus petites & plus atténuées , dit M. Dubois , *Particulæ quarum natura tenuitate asperatur nedum mansuescat* , sont entraînées dans le poumon , avec l'air que les ouvriers respirent , ou avalées avec la salive , les alimens & la boisson ; on pourroit même avancer que ces particules sont absorbées par les pores de la peau : elles vont toutes aboutir au mésentère , qui est un viscere très-foible , très-mol & entièrement garni de glandes , de nerfs , de vaisseaux & de graisse : *Mesenterium. . . . glandularum , nervorum , variorumque ductuum congeries est , adipe affluens , & solo molliissimarum membranarum præsidio munita. Quid ad alligandas & retinendas metalli minutias magis idoneum fingi aut excogitari potest ? Particulæ , partim cum animâ ducuntur spiritu (a) ,*

(a) On voit bien que cette période est modus

partim cum alimentis deglutiuntur, cum sanguine volvuntur, donec eò ventum sit, ubi propter motûs inertiam morèntur... in mesenterio quàm apta quàm commoda nanciscuntur hospitia. C'est dans l'intérieur où l'entre-deux de ces membranes foibles & mollasses, que les particules des métaux vont se nicher, après avoir parcouru les routes de la circulation; c'est-là le principal siége, le rendez-vous de la cause de la maladie, dont les effets se portent ailleurs, par la sympathie des nerfs. Si on eût demandé à M. Dubois, pourquoi ces parcelles des métaux ne s'arrêtent pas précisément dans le tissu du poumon; comment il peut se faire qu'elles soient assez déliées pour entrer dans les veines lactées, & s'arrêter pourtant dans les glandes du mésentere, où les veines lactées ont au moins dix fois plus de diametre, que dans la cavité des intestins; pourquoi elles ne s'assemblent, ou ne s'arrêtent point dans le cerveau, la rate, le foie, dans tout le tissu muqueux ou cellulaire du corps, plutôt que dans le mésentere qui, quoi qu'on en puisse dire, a tout autant de consistance, & s'oppose à l'arrêt des humeurs, autant que ces autres parties; pourquoi des corpuscules qui ont pu pénétrer les pores de la peau & le tissu du

loquendi. Elle est tirée de Cicéron, *De natur. Deor.* ainsi que bien d'autres de la these.

poumon, ne peuvent pas passer aisément dans tous les vaisseaux du mésentère ? Il auroit peut-être eu recours à des explications, auxquelles on avoit pensé avant lui, & qu'on a présentées depuis, sous un nouveau jour. Il en sera question dans la suite. Il suffisoit sans doute à M. *Dubois*, que *Fernel*, *Baillou*, *Baglivi*, *Willis* eussent dit ou indiqué que le mésentère est une espece de réservoir où les humeurs s'accroissent fort aisément ; & on peut, après tout, lui passer cette opinion, puisée dans de si bonnes sources ; mais il faut convenir aussi qu'elle ne paroît pas avoir des fondemens plus solides que celle de M. *Astruc*, sur la moëlle épinière, qu'on pourroit faire, usant de la même liberté que M. *Dubois*, le rendez-vous des corpuscules métalliques. Encore une fois, il est très-difficile d'imaginer & de faire croire aux autres, que les parcelles des métaux, qui peuvent irriter le tissu du mésentère, lorsqu'elles sont parvenues entre ses deux lames, n'ayent point irrité les orifices des veines lactées, de manière à les froncer & à les fermer. Un auteur du premier rang a fait, sur cette matière, un aveu de conséquence pour son école, dont il fait le principal ornement : *Non tam facilis ingressus acrium in minima vasa, ac crediderunt multi* (a). Cette remarque dérange en effet,

(a) Van-Swieten, *Commentar*, tom. j, pag. 80.

des systêmes fort commodes, fort amusans, & qui ont été attaqués dans un ouvrage de nos jours (a). On dit que toutes ces acrimonies, si bien trouvées, n'osent presque plus se montrer à *Montpellier*; elles y avoient pourtant pris des racines, d'autant plus profondes, qu'elles y étoient nées avec la théorie des petits vaisseaux, & des engorgemens de ces vaisseaux (b), adoptées depuis dans l'école de *Van-Swieten*.... Ces réflexions & celles qu'il seroit aisé d'y joindre, meneroient fort loin M. *Dubois* & ceux qui soutiendroient son opinion. On seroit au moins toujours en droit de leur faire remarquer, que si la mollesse qu'on suppose dans le mésentère, semble favoriser l'amas des particules métalliques, cette même mollesse paroît aussi mettre le mésentère à l'abri de toute irritation. Sur quel fondement, & par quelle sorte de prestige, choisissent-ils pour le siège des plus vives douleurs, la partie du corps la plus molle, la moins sensible en soi? tandis que lorsqu'il est question d'autres douleurs de la même espèce, par exemple, de celles de la goutte, ils ne manquent jamais de parler des parties ligamenteuses, dures, tendues, rénitentes, que l'humeur âcre de la goutte déchire; ce qui occasionne la vivacité de la douleur? Si

(a) *Specimen novæ medicinæ conspectus*.

(b) *Vieussens. Nov. system. vasor.*

l'on a recours aux nerfs du mésentère, autant valoit-il s'occuper des nerfs du nez, de la bouche, de la peau, de la poitrine, qui ne souffrent ou ne paroissent rien souffrir de la présence des molécules métalliques... Il y a là-dedans quelque chose de plus caché, de plus difficile à débrouiller, que ne le pensoit M. *Dubois*. On en parlera ailleurs; & l'on prendra aussi la liberté d'observer combien ce médecin est peu fondé à soutenir, sans hésiter, que les parcelles des métaux conservent leur nature métallique, lorsqu'elles ont passé dans les couloirs avec les humeurs.

Ces parcelles métalliques, ajoute M. *Dubois*, sont très-pesantes, eu égard à leur volume; cette pesanteur fatigue les parties voisines : *Inest pro exiguitate pondus ingens... gravitate fibrillis vim inferunt*. Il y a pourtant lieu de croire que les parties des métaux sont de même poids que les humeurs, lorsqu'elles sont entraînées dans les vaisseaux; cette égalité de poids paroît être une suite nécessaire de la combinaison, sans laquelle les humeurs n'entraîneroient point les parties métalliques; ainsi les couloirs n'ont pas plus à craindre de la pesanteur des parties métalliques, que de celle des humeurs qu'ils contiennent ordinairement. On sçait qu'un médecin distingué (a) a fondé

(a) Hamberger, *Element. physiol.*

sur la diversité du poids spécifique des parties du sang une théorie des sécrétions, la plus ingénieuse que les *mécaniciens* aient produite, & qui a occasionné des expériences de détail fort curieuses ; cette opinion ne cadre point avec ce qu'on connoît de la sensibilité, de l'activité, des mouvemens gradués & spontanés, dont jouissent les organes sécrétoires, qui se préparent pour leurs fonctions, qui se modifient, de même que des êtres vivans ou des animalcules, qui choisissent, retiennent & admettent certaines humeurs, par une sorte de prédilection, par une manière d'instinct ou de goût comparable à celui de l'estomac (a). D'ailleurs le travail des sécrétions, qui est tout *organique* de la part des vaisseaux, des viscères, des glandes & de leurs nerfs, a quelque chose de *chymique* ; c'est-à-dire, qu'il arrive dans les humeurs, même, des changemens, des mélanges intimes, comme dans la fermentation & dans la pourriture des corps qui y sont sujets (b) : d'où il suit, en se prêtant même à la théorie de *Hamberger*, que les particules des métaux, entraînées par les humeurs, c'est-

(a) Recherches anatom. sur les glandes & leur action... Voyez aussi, à ce sujet, les ouvrages des *Sthaliens*.

(b) *Utrum ex unico systemat. legum deduci possint phænomena con. animal...* Conclus. negat. Thèse de M. Roux... Paris, ann. 1760.

à-dire , combinées avec elles , devroient , pour s'en séparer & séjourner dans l'organe où elles se sépareroient , trouver dans cet organe une disposition particulière , un rapport entre sa pesanteur spécifique , & celle de ces mêmes particules métalliques. C'est ainsi que *Hamberger* a cherché à trouver un rapport de pesanteur entre les organes sécrétoires , & les humeurs qui s'y séparent. Or , quel rapport y a-t-il entre le poids des glandes ou des vaisseaux du mésentère , & celui des parcelles de métal , supposant toujours qu'elles conservent leur nature métallique ? Rien , en un mot , ne paroît pouvoir forcer les particules métalliques à s'arrêter dans le mésentère , si elles ont été entraînées dans ses vaisseaux avec les humeurs , ni à *graviter* sur ses vaisseaux. Il faut que les partisans de *M. Dubois* imaginent quelque lieu plus propre que le mésentère , *ad alligandas & retinendas metalli minutias*. Il semble qu'ils ne sont point en droit de dire : *Quid magis idoneum fingi aut excogitari potest ?* Mais ces particules sont hérissées de pointes ; elles sont comme des coins , comme des aiguilles : *Nervi durioribus , rigidioribus , acutioribus angulis & cuspidibus lancinantur . . . habuimus mille cuneos flecti indociles . . . intrusi sunt aculei* ; cela peut être , quoiqu'on ne puisse rien assurer sur la figure de ces particules , & encore moins

fonder une théorie satisfaisante & supportable sur cette figure *devinée*, ou supposée à la pointe de l'imagination, si on peut ainsi parler. . . . Il est à craindre que ces petits *coins*, si on ne les ôte bientôt de leurs *gâines* ou de leurs niches, ne soient enfin enfermés de tous côtés, d'autant plus qu'ils sont entourés de petits *mardeaux*, qui ne cessent de les enfoncer de plus en plus : *Fibrorum ictibus tanquam ferientibus undique malleis, adacti cuneoli suas ita distendunt producuntque vaginulas, ut metus sit ne his tandem includantur penitusque recondantur.* Il a fallu nécessairement répéter cette phrase de M. *Dubois*, pour bien prendre son sens. Comment a-t-il imaginé, non point ces petits *mardeaux*, non point ces petites *gâines*, non point ces *aiguilles* & ces *coins* ; tout cela se ressent de la physique du tems, & n'appartient pas plus à M. *Dubois*, qu'au moindre des régens de philosophie du siècle dernier, & du commencement du nôtre ; ce sont les lieux communs des écoles de *Descartes* & de *Gassendi*. Mais comment M. *Dubois* a-t-il pu avancer qu'il étoit à craindre que les petits *coins* métalliques, nichés dans le tissu du mésentère, ne parvinssent, si on les laissoit en place, à être enfin enfermés de tous côtés, *ne includantur penitusque recondantur* ? Est-ce qu'ils ne sont pas déjà

entourés de toutes parts, étant dans le tissu & dans les glandes du mésentère ? On ne peut pas dire que M. *Dubois* parle ici des *coins* plantés dans les parois des intestins, & répondant, d'un côté, à la cavité de ces mêmes intestins ; car, premièrement, il s'est expliqué formellement ; il les veut dans le propre tissu du mésentère. D'ailleurs, un *coin* dont la base eût répondu à la cavité des intestins, n'auroit pas demandé de si prompts secours, que ceux que M. *Dubois* exige ; parce que les petits *marteaux* ; ou les fibres qui auroient entouré les côtés du *coin* & sa pointe, auroient pu fort aisément chasser ce *coin* dans la cavité des intestins. Il falloit emporter cette maladie d'emblée, arracher sa cause du milieu du mésentère, faire briller un traitement actif & leste, s'il en fut jamais : *Tam facile, tam citò, ægrum ad sanitatem reduximus ! gaudet, valet, surgit, sanatus est æger ! tota curatio quatri-dui est nunc securè differamus. . . .* Parlons d'aiguilles & de *coins*, de *gâines* & de *marteaux*. Quelle théorie, pour servir de fondement à la pratique, ou même d'explication, à des faits de pratique observés !

L'éloge que fait M. *Baron* de la thèse de M. *Dubois*, en la disant *digne du siècle d'Auguste*, rappelle ici naturellement un médecin fameux, qui vivoit peu de tems avant cet empereur. C'est *Asclépiade*, très-

beau parleur, suivant *Cicéron*, & qui, au rapport de *Pline* (a), changea la face de la médecine, & la rendit conjecturale, en la réduisant à la recherche des causes des maladies. *Asclépiade* prétendoit, entr'autres choses, qu'il falloit guérir les malades, *tutò, celeriter & jucundè*. M. *Dubois* écrit avec élégance & avec beaucoup de légèreté : il se fait lire avec plaisir ; il montre d'ailleurs le même courage : il a le même projet, & il fait les mêmes promesses qu'*Asclépiade* : *Tam facile, tam citò, ægrum ad sanitatem reduximus . . . gaudet, valet, surgit æger* ; ce qui confirme le jugement de M. *Baron*. Il y a plus : on trouve un rapport bien singulier, entre la théorie d'*Asclépiade* & celle de M. *Dubois*. On vient de lire son histoire des *particules métalliques, des coins, des aiguilles, des gâines, des pointes & des marteaux*. *Asclépiade* prétendoit que les maladies, sur-tout celles de douleur, (telle sans doute que la colique,) provenoient de l'embarras des *petits corps* ou *atomes* retenus dans leurs *pores*, par leurs figures irrégulières, ou autrement ; cette rétention des *petits corps* dans les *pores*, formoit des *stases*, c'est-à-dire, suivant *Cassius*, cité & traduit par le *Clerc*, un amas qui se fait dans les *pores*, & qui les

(a) H. N. l. xxvj, cap. 3. Voyez le *Clerc* Hist. de la Méd. 2 p. liv. iij, chap. iv.

bouche, comme si on y mettoit un *coin* (a) : voilà les *coins* de M. *Dubois* ; toutes les autres machines se trouveroient aisément dans la secte *corpusculaire* de médecine & de physique, qui datent depuis *Démocrite* & *Epicure*. *Boyle* a mis au jour une Dissertation (b) qui vient ici fort à propos ; elle a pour titre : *Experimenta circa corrosivitatē & corrosibilitatē originem* (c). On y trouve l'histoire de la *grosseur*, de la *dureté* & de la *figure* des parties corrosives : on n'y oublie pas leur *agilité* ; enfin on y peint ces parties entrant dans les pores du corps à *corroder*, & y entrant par les coups redoublés de la matière subtile, de manière qu'ils brisent le corps dans lequel ils entrent comme des *coins* poussés avec force : *A transcurren- te subtili materiā ... intrōmissa corpuscula, tot veluti cunei intrō adacti, partes inter quas sese insinuarint divellant* : voilà presque les propres termes de M. *Dubois* ; ses idées sont d'ailleurs intimement liées à celles des auteurs qui ont *figuré* les parties du sang & des liqueurs, les *pointes* des acides & les *trous* ou les *gâines* des alcalis. Ne restet-il pas encore des traces de ces systèmes, enfans de l'imagination, dans nos histoires des *acrimonies*, des humeurs, sur-tout de cette

(a) *Id. ibid.*(b) *Boyle Opera.*(c) *Id. ibid.*

linguliere *acrimonie mécanique*, qui est l'effet de la contusion ou de l'éclat des globules du sang, & qui a trouvé place dans la liste si rebattue des acrimonies adoptées par *Boerhaave* ? Laissons donc M. *Dubois* faire jouer à volonté ses *coins* & ses *aiguilles* ; mais convenons aussi qu'on pourroit reprocher à ce système de n'avoir l'air que d'un jeu d'esprit ; *monnoie dont*, (si on s'en rapporte à la satire de Le Clerc,) *Asclépiade payoit le monde, & que l'on prend aujourd'hui pour bonne . . . aussi-bien qu'on la prenoit autrefois* (a).

Les particules des métaux ayant pénétré le tissu du mésentère, doivent en être chassées, sans quoi il n'y a point de guérison à attendre. *Salutis nulla spes, nisi refixa spicula fuerint & foras amandata*. Or voici comment il faut que cela se fasse, & comment cela se pratique en effet. On arrache les particules métalliques, on les déloge, & on les chasse, comme on ôte la poussière d'une étoffe de laine : Il faut l'étendre & la tenir bien tendue entre deux points fixes, la battre, la secouer vivement, & la poussière s'envole ; c'est ainsi que la poudre métallique est chassée du tissu du mésentère : Cette comparaison dissipe toute sorte de doutes à cet égard. *Luculentiori comparatione omnem discutiamus caliginem. Quo-*

(a) Le Clerc. *Ubi sup.*

*modo pulvis excutitur ex laneo panno ? Hic si liberè ac solutè ita suspensus sit , ut sinus ejus undantes , hùc illuc flecti possint ; bac-
cillis frustra feriet , vix quid exiliet. Pannus expandatur , fibulisque aut manibus conti-
neatur oppositis ; talitrum inflige , continend
pulvis multus erumpet , specie referens nube-
culas aut fumi volumina ; simili prorsus modo
à vellicatis atque irritatis fibris , metallicus
pulvis excuti debet. On ne sçauroit être trop
exact dans l'exposition d'une pareille opinion,
à rapporter fidèlement les propres termes de
l'auteur. On a peine à concevoir qu'une
théorie aussi extraordinaire , qu'une compa-
raison de cette espece aient pu trouver place
dans une thèse. La différence qu'il y a d'une
étouffe de laine , (& sans doute de toute au-
tre espece d'étouffe) au mésentere , de la pouf-
siere qui est contenue dans cette étouffe , aux
particules métalliques contenues dans le tissu
du mésentere , & enfin de la maniere dont on
secoue & on bat l'étouffe pour la nettoyer , avec
celle dont on peut secouer le mesentere , cette
différence saute aux yeux ; on n'a pas même
besoin de l'indiquer aux moins clair-voyans.
Au reste , ces secousses prétendues nécessaires
pour chasser la poussiere métallique , se res-
sentent encore un peu de la doctrine d'*Ascle-
piade* , grand partisan de la *gestation* & des
frictions. Il conseilloit l'exercice & les fric-
tions même dans les maladies , & après que*

les malades avoient mangé ; le tout , ainsi que l'observe le *Clerc* , (a) dans la vue de faire passer les petits corps qui causent les maladies par leur séjour ; ou bien , en s'exprimant comme M. *Dubois* ; dans la vue d'arracher & d'expulser les petits coins : *Nisi refixa spicula fuerint & foras amandata.*

Ce nouveau trait de ressemblance entre deux médecins , qui ont vécu à dix-huit siècles l'un de l'autre , fournit une occasion favorable pour reconcilier en quelques points *Asclépiade* avec les modernes. On l'attaque de toutes parts , sans faire attention que les réflexions qu'on se permet sur sa doctrine , conviennent également à la plupart des théories des modernes : *Mutato nomine de te fabula narratur.* Un auteur de notre tems très connu , très digne de sa réputation , & dont les œuvres marquées au bon coin , ne respirent que le plus pur esprit d'*Hippocrate* , apprend à ses lecteurs, qu'il a la plus haute admiration pour les ouvrages de *Boerhaave* . . qui, entre tous les modernes , est le génie qui ait fait un usage plus utile de la physique moderne , combinée avec les observations des anciens (b). Le même auteur parle ainsi d'*Asclépiade* : Ce médecin, qui sans avoir ni la science d'un grand médecin , ni la conduite d'un homme estimable , a joui à

(a) Le Clerc. *Ubi sup.*

(b) Essai sur l'Usage des alimens , t. ij. Préface, pag. xij.

Rome , dans un siècle éclairé , d'une réputation que la nouveauté des dogmes & l'enthousiasme du vulgaire & des grands à quelquefois procurée à des sujets aussi peu estimables que lui (a). Il semble cependant qu'il est possible de faire d'*Asclépiade* & de *Boerhaave* un parallèle assez frappant, sur-tout pour ceux qui sont bien sincèrement attachés aux dogmes d'*Hippocrate* , & qui doivent peut-être placer dans la même classe le médecin Romain & le médecin Hollandois. Jettons ici quelques matériaux de ce parallèle qui, manié, comme le sujet le comporteroit, pourroit être de quelque utilité. 1^o *Asclépiade* commença par enseigner la rhétorique : il n'employa pas ses premières veilles à l'étude de la médecine , à laquelle il pensa un peu tard ; il n'eût point de maître connu pour cette science. *Boerhaave* commença par enseigner les mathématiques ; il s'appliqua beaucoup à la théologie à laquelle il se destinoit ; il entreprit de pénétrer les secrets de la médecine sans le secours d'aucun professeur. 2^o *Asclépiade* réforma la médecine à Rome, où elle étoit tombée en discrédit depuis *Archagatus* ; il prit le contre-pied de son prédécesseur , & traita les malades beaucoup plus doucement que lui. *Boerhaave* réforma la médecine à Leyde, où il eut à combattre la secte de *Sylvius-Deleboé* son prédécesseur ; cette secte

(a) *Id. ibid. pag. 360.*

tenoit beaucoup de l'esprit impérieux de *Paracelse* & de *Vanhelmont* ; elle assujettissoit les malades à une méthode artificielle , aussi dure , à proportion que , celle d'*Archagatus*. 3^o *Asclépiade* se fit bien vouloir à Rome , en déclarant qu'il n'y avoit rien de cruel ni d'effrayant dans sa méthode : il étoit très-attentif à employer les remèdes les plus doux ; il donnoit la préférence aux rafraîchissans : il se moquoit de la magie alors fort en vogue : *Boerhaave* , dès qu'il fut reçu professeur , se proposa de rendre à la médecine cette aimable simplicité qui paroît dans tous les ouvrages de la nature. Il conçut le projet de la délivrer du fardeau inutile des remèdes chauds & violens , dont on l'avoit chargée avant lui : il travailla à réformer la chymie , qui étoit la magie à la mode. 4^o *Asclépiade* tira beaucoup d'avantages de la bienveillance dont un grand roi (*Mitridate*) l'honoroit : il fut l'ami de *Cicéron* (ou de *Craffius* l'orateur ,) qui sans doute lui donna beaucoup de vogue , & qui faisoit grand cas de son éloquence : *Boerhaave* fut honoré d'une visite par le czar *Pierre le Grand* , & reçut des marques d'estime des plus grands princes. Un illustre magistrat (*Jean Van-den-Berg*) lui accorda son amitié , s'intéressa à sa fortune , le fit charger de l'examen des manuscrits d'*Isaac Vossius*. 5^o *Asclépiade* disoit qu'un médecin est bien chétif qui n'a pas deux ou trois com-

positions toutes prêtes , & dont il a fait l'expérience , pour toute sorte de maladies ; il n'aïmoit pas à donner des purgatifs , & ne haïsoit pas la saignée : il employoit beaucoup les frictions , & il faisoit user du vin dans quelques maladies ; ce qui paroïssoit assez singulier. *Boerhaave* avoit une liste , une chaîne de formules usuelles pour les maladies , prises suivant sa maniere de les considérer ; il purgeoit en général , peu , & ne laissoit pas d'avoir recours à la saignée : il faisoit grand cas des frictions ; il avoit plusieurs recettes de pomades , & autres compositions au vin , sur l'usage desquelles on a varié. 6^e

Asclépiade jouit de la plus grande réputation pendant sa longue vie ; & après sa mort , il étoit regardé comme le premier des médecins , après *Hippocrate* : on lui érigea une statue ou un buste de marbre , pareil à ceux qu'on faisoit pour les dieux ; l'étendue de l'empire romain ne contribua pas peu à faire voler sa réputation dans tout le monde connu. *Boerhaave* a été célébré dans les quatre parties du monde : la ville de Leyde donna des signes publics de joie dans la convalescence d'une maladie qu'essuya ce médecin ; on assure qu'il reçut un jour , du fond de l'*Aste* , une lettre dont la suscription étoit à *M. Boerhaave, médecin en Europe* ; le commerce des *Hollandois* & leur attention à tirer parti de toute sorte de denrées , servit beaucoup à ré-

pândre sa gloire, & à publier ses cures. 7^e *Asclépiade* se trouva dans une circonstance des plus rares & des plus brillantes, où pût se trouver un médecin ; il guérit une personne dont on alloit faire les funérailles : il soutint & prouva que cet homme n'étoit pas mort ; ce dont les héritiers parurent fort mécontents. Il connut si bien sa propre constitution & la bonté de son tempérament, qu'il osa gager qu'il ne seroit jamais malade : il gagna la gageure ; car il mourut d'une chute, dans une grande veillesse. *Boerhaave* s'acquit beaucoup d'honneur par la découverte d'une maladie qui n'avoit jamais été connue ni décrite par aucun médecin. *Asclépiade* parut ressusciter son mort. *Boerhaave* ne guérit pas sa maladie sans exemple ; mais il traça, par la relation qu'il en fit, un modele pour le bien commun des médecins & de la médecine, non moins destinée à bien distinguer les maladies mortelles d'avec celles qui ne le sont point, qu'à guérir celles qui peuvent l'être. *Boerhaave* eut le talent de contenter tout le monde, dans cette occasion délicate. Il ne se trompa point sur les avant-coureurs de sa dernière maladie : il prévint & annonça sa propre mort à un de ses amis. 8^e *Asclepiade* eut l'avantage d'être célébré par *Celse*, instituteur de la médecine romaine ou latine. *M. Sénac* a publié en françois une espèce de commentaire des œuvres de *Boerhaave* qui a servi beaucoup à l'illustra-

tion de la médecine *françoise*, & à la réputation de *Boerhaave* même. 9^o *Asclépiade* eut plusieurs disciples qui furent les premiers médecins de leur siècle, un *Themison*, un *Cassius*, un *Métrodore*: quelques historiens mettent de ce nombre le médecin, qui le jour de la bataille de *Philippes*, traitoit *Auguste* qu'on porta sur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit: *Boerhaave* eut entr'autres disciples célèbres un *Van-Swieten*, un *Haller*, un *Tronchin*: quelques-uns mettent de ce nombre, le médecin qui, le jour de la bataille de *Fontenoi*, traitoit *Maurice de Saxe*, qu'on porta sur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit. 10^o *Asclépiade* fut taxé d'avoir des opinions philosophiques, perverses & ridicules sur le bien & le mal moral: il badinoit sur la médecine ancienne, qu'il appelloit (sans doute pour dire un bon mot, qui lui a été souvent reproché) *une méditation sur la mort*. Il profitoit des lumières des écoles de *Cos* & autres, dont il sembloit ne pas faire grand cas; il ne disoit pas grand'chose d'un de ses prédécesseurs nommé *Cléophante*, auquel il auroit dû bien des éloges. *Galien* toujours fort occupé des défauts de ceux qui ne pensoient pas comme lui, exerça sa mauvaise humeur contre *Asclépiade*; mais *Galien* fut plus modéré ou plus concis sur ce point, que *Célius Aurelianus*. *Boerhaave* fut accusé de *Spinofisme*, de *Pyrrohnisme*. Il aimoit beau-

coup à badiner: il faisoit, sur les maladies, des aphorismes qu'il se plaisoit (sans doute pour arrondir ses périodes) à finir par le mot *mors*, après avoir répété la liste de tous les accidens dangereux ; chose peu nécessaire , suivant la remarque de M. *Lieutaud* (a). *Boerhaave* faisoit son profit des découvertes ou des opinions nées à *Montpellier* & dans d'autres écoles , qu'il citoit très-peu : il affecta toujours un silence marqué au sujet de *Stahl*, qui le valoit bien du côté du génie. *Andala* écrivit contre *Boerhaave* , avec entêtement , avec prévention. Jamais *don Quichotte*, (ce sont les expressions des historiens de *Boerhaave*) ne soutint plus vivement la beauté de sa *Dulcinée* , que cet *Andala* , (qui ne vouloit pas qu'on le soupçonnât de combattre pour sa propre gloire) , soutint ses idées contre celles de *Boerhaave* ; mais *Andala* fut bien plus modéré que celui qui , ayant couché sur ses tablettes des choses concernant *Boerhaave* , alla , se répandant dans tous les cercles de *Leyde* , l'accuser & le rendre suspect. 11^o *Asclépiade* fut , de tous les médecins Grecs , celui qui connut le mieux les principes de *Démocrite* & d'*Epicure* ; il leur donna même quelque nouvelle tournure : il fit l'application de cette philosophie à la médecine , qu'il illustra ou à laquelle il donna au moins quelque chose

(a) Précis de Méd. Introduct.

de plus brillant aux yeux des physiciens , chez qui elle étoit regardée comme un art muet , & de simple imitation. *Boerhaave* eut souvent occasion de discuter les systèmes de *Descartes* & de *Newton*. Il s'occupa principalement de l'application de la mécanique aux loix de l'œconomie animale : il ne contribua pas peu à rendre la médecine du goût des académiciens modernes & des physiciens , qui se conduisent principalement par l'expérience faite au poids , au compas , soumise au calcul. 12° *Asclépiade* osa se flater d'affujettir les loix de l'œconomie animale à celles de la physique corpusculaire. Il s'occupa principalement des causes des maladies , & se crut assuré de remédier à tous les dérangemens dont il connoîtroit l'existence & la maniere d'être ; ses grands & ses petits corps , ses grands & ses petits pores faisoient tout dans le corps vivant ; la vie & la santé dépendoient de l'accord des petits corps avec leurs pores , & des efforts gradués & réciproques qui en résultoient ; les maladies n'étoient que le dérangement de la marche des petits corps , plus ou moins retenus & égarés dans les divers pores. *Boerhaave* suivoit toujours pour guide , dans l'explication des phénomènes & des causes de la vie ; les loix de l'hydraulique & de la statique : il ramenoit à ces loix les causes de la santé & de la mala-

die : il s'occupoit, dans les maladies, à en rechercher les causes, autant que les phénomènes : il considéroit le corps humain comme une machine composée d'un nombre infini de vaisseaux de différens ordres, remplis chacun d'une liqueur proportionnée ; la santé dépendoit de l'équilibration qui résulte des efforts gradués des liqueurs sur les solides ; & réciproquement : cette harmonie se dérangeoit dans les maladies, & ce dérangement provenoit principalement de la déviation des liqueurs dans des vaisseaux qui ne leur étoient point destinés. 13⁸ *Asclépiade*, entrant dans le détail des maladies particulières, auxquelles il faisoit l'application de ses principes généraux, disoit, par exemple, sur les fièvres, que les quotidiennes sont causées par la rétention des plus grands de tous les petits corps ; les tierces, par le séjour des corpuscules plus petits que les premiers ; & les quartes, par l'arrêt des plus petits de tous les corps, qui avoient plus de peine à se dégager que tous les autres. Il y avoit des maladies, telles que l'hydropisie, causées par le relâchement ou la trop grande ouverture des pores ; d'autres, telles que la pleurésie, par le séjour ou l'incunéation des petits corps. *Bperhaave* insistoit beaucoup sur les séries des vaisseaux, & leurs diverses espèces ou leurs calibres, proportionnés à la quantité

dés globules qui composent les liqueurs contenues ; l'obstruction , l'embarras , l'arrêt des humeurs dans les vaisseaux divers , faisoient les diverses maladies , longues , aiguës , inflammatoires ou fereuses. Il entroit dans le plus grand détail sur les acrimonies des humeurs , ou sur leurs diverses tournures , épaisissement ou dissolution , douceur ou âcreté , rondeur ou autre figure. Il attribuoit la fièvre à l'augmentation du cours du fluide nerveux du cervelet , dans les muscles , & à l'augmentation du mouvement du sang dans les vaisseaux & dans le cœur. Il avoit porté le scrupule & l'attention jusqu'à l'examen de cette espece de péripneumonie ; qu'il disoit être la suite de l'engorgement des petites arteres bronchiales : il savoit suivi le détail des inflammations ; jusqu'à celle de la pie-mere , & à celle des quatre muscles ptérigostaphilins du voile du palais : il évaluoit ou calculoit la débilité des fibres , par l'adunation & l'adhésion des matériaux des fibres qui étoient si legeres , qu'elles ne résistoient point aux mouvemens qui sont l'effet de la santé ; il faisoit une maladie de cette débilité : il suivoit les humeurs âcres voyageant dans le sang , & allant picoter les fibres du cerveau : il pensoit que la cause prochaine des fièvres intermittentes pouvoit être la viscidité du fluide nerveux du cerveau & du cervelet , destiné

pour le cœur (a). Il prétendoit que les fièvres intermittentes font beaucoup d'impression sur les viscères, en arrêtant, en obstruant, en coagulant, en poussant, en résolvant, en atténuant. 14^o *Asclépiade* n'avoit point de confiance aux jours critiques des anciens. Il prétendoit qu'un médecin devoit diriger & décider la nature, de laquelle il n'y avoit pas à attendre plus de bien que de mal : il blâmoit l'inaction, l'*expectation* d'*Hippocrate* & de ses sectateurs, dans les maladies ; mais lorsqu'il s'agissoit d'en venir à l'application des remèdes, il étoit obligé de modérer ses prétentions : il avoit recours à des remèdes doux, qui ne pouvoient déranger la nature. Il composa des ouvrages, dont on n'a que des lambeaux qui furent conservés par ses disciples & ses commentateurs. *Boerhaave* faisoit grand cas d'*Hippocrate*. La pratique de la médecine le fortifia dans ce goût, qu'il n'avoit d'abord pris que par la lecture. Il ne laissoit pas, en certains cas, de heurter la nature de front, par

(a) *Boerhaave*, qui parle ainsi dans ses Aphorismes, prétend, dans ses Institutes, que le fluide nerveux ou les esprits ne peuvent être composés que de globules très-solides, très-fluides, très-mobiles, fort peu éloignés de la nature de l'eau ; ainsi cette eau un peu troublée ou épaissie, si elle peut l'être, est une des causes des fièvres intermittentes,

exemple , lorsqu'il faisoit saigner par plusieurs veines à la fois , à la gorge , au front & au pied en même tems , ou bien , lorsqu'il se proposoit d'évacuer brusquement une grande quantité de sang par la saignée , & d'envoyer , par la boisson , une colonne considérable d'eau , dans les vaisseaux sanguins. Il étoit sur-tout forcé d'agir promptement & vigoureusement dans les maladies des humeurs qui , par leurs mouvemens intestins , tendoient à des mauvaises tournures. Il a laissé d'excellens ouvrages qui ont acquis beaucoup de relief , & qui sont devenus plus utiles & plus durables par les soins des sçavans commentateurs qui , à propos de ces ouvrages , ont publié leurs découvertes & leurs opinions.

On ne peut ici pousser plus loin le parallèle des deux réformateurs ; ce qui vient d'être remarqué , suffit pour faire voir qu'ils méritent l'un & l'autre d'être mis au rang des hommes , des médecins , des philosophes de la première classe. On voit aussi , par ce qui a fait la réputation d'*Asclépiade* & de *Boerhaave* , ce que peuvent , à cet égard , le génie , le sçavoir , l'éducation , les amis & les ennemis , la conduite , les mœurs , le lieu , les tems , les révolutions des sciences & des états , le hazard. Les diverses circonstances où se trouve un médecin , & auxquelles il ne peut souvent rien , font de lui un homme célèbre ou un inconnu ; le

142 RECHER. SUR LA COLIQUE, &c.
génie seul fait le grand homme, l'homme rare. Si l'on est forcé de donner la préférence à *Boerhaave* sur *Asclépiade*; celui-ci y gagne toujours beaucoup, en paroissant digne de quelque considération, de la part des modernes; ils ne peuvent, après tout, la lui refuser. Comme lui, la plûpart d'entr'eux se sont principalement occupés des causes des maladies: ils ont cherché à assujettir le corps humain aux loix de la physique corpusculaire, à tirer leurs indications de la connoissance des causes qui font la santé & les maladies: ils ont refusé d'ajouter foi aux observations & aux loix des anciens: ils ont voulu & ils se sont vantés de pouvoir maîtriser la nature. *Asclépiade* doit être regardé comme un des principaux partisans de leurs opinions. Il n'y a pas bien loin de ses idées, de sa secte, à celle de *Chirac*. Cette secte, qui date peut-être du tems d'*Erasistrate*, presque contemporain d'*Hippocrate*, en se parant de toute son ancienneté, n'en devient que plus respectable. M. *Dubois* & ses partisans doivent au moins convenir des rapports de leur théorie avec celle d'*Asclépiade*. Ils n'ont pas autant de droit de gronder contre ce réformateur, que ceux qui sont intimement, réellement, & & dans la pratique, attachés à la médecine *Hippocratique*, pure & simple.

La suite dans les Journaux suivans.

OBSERVATIONS
ET RÉFLEXIONS

*Sur le Traitement de la petite vérole ; par
M. GONTARD , docteur-médecin du
Roi , à Ville-Franche en Beaujolais.*

La petite vérole , suivant l'opinion commune , est produite par un levain que presque tous les hommes portent en naissant. Pour qu'elle se déclare , il faut que le virus variolique soit parvenu à son point de maturité , pour me servir de ce terme , ou bien , qu'il ait acquis une certaine disposition à se développer , & à se mettre en mouvement. Sans cette condition , aucun de ceux qui doivent avoir la petite vérole , ou qui en portent le germe , n'échapperait à une épidémie ou à une contagion. Peut-être n'est-ce pas tant parce que certaines gens n'en portent pas le germe , qu'ils ne l'ont jamais , que parce que ce germe ne vient jamais à maturité chez eux , & alors c'est comme s'il n'existoit pas ; peut-être même que ce virus s'est dissipé par d'autres voies , en ne produisant , lors de son développement , qu'une fièvre passagère , sans aucunes pustules.

Cette disposition du virus est quelquefois

fi grande, qu'il se développe & se met en action de lui-même, & produit la petite vérole spontanée, je veux dire, celle qui ne vient ni par épidémie, ni par contagion; mais dans le plus grand nombre, le virus attend l'une de ces deux causes pour produire son effet. J'entends par contagion, non seulement le contact immédiat des malades, mais encore celui de leur atmosphère qui est chargée de particules varioleuses. De quelque une de ces trois façons que se déclare la petite vérole, je crois qu'elle n'est dangereuse, qu'autant qu'elle est maltraitée, ou qu'elle est compliquée avec des maladies dangereuses par elles-mêmes. Cela paroît par bien des exemples d'enfans, & même d'adultes, qui sortent très-heureusement de la petite vérole, quoiqu'ils n'aient gardé aucun ménagement; ce qui semble prouver aussi que la plupart de ceux qui en meurent, en seroient réchappés, s'ils en avoient gardé quelque un, ou qu'ils n'eussent point fait des remèdes contraires.

Dès que le levain commence à se développer, il occasionne dans les solides & dans les fluides un mouvement par lequel il est poussé hors des voies de la circulation; ce mouvement est la fièvre, qui est un effort de la nature pour expulser l'ennemi. Or, il m'a paru par mes observations, que, lorsqu'elle n'a que cet ennemi à combattre;

ou elle est toujours assez forte pour le vaincre, ou elle le devient, pour peu de secours qu'on lui apporte pour la favoriser; mais souvent, au lieu de ces secours, on ne lui fournit que des instrumens qui la troublent dans son opération; le levain variolique produit alors des ravages mortels. Ce n'est pas la faute des médecins éclairés, puisque le plus souvent on ne les appelle pas, les croyant inutiles, dans une maladie qu'on prétend devoir toujours être abandonnée à la nature, tandis que par une contradiction absurde, on la contrarie par des remèdes opposés, mais autorisés par un mauvais usage; ou si on l'abandonne entièrement à la nature, il arrive souvent qu'elle succombe, faute des secours nécessaires qu'on lui refuse. Que si quelques-uns appellent des médecins, ce n'est que pour leur donner des entraves dans les indications que la nature présente à leurs lumières. On les empêche de les suivre, & c'est alors comme si on ne les appelloit pas; il en arrive les mêmes désordres. Qu'on détruise les préjugés; que les malades & les parens aient toute la docilité & la confiance nécessaires, & l'on nous verra guérir beaucoup plus de maladies, & sur-tout de petites véroles.

J'ai toujours pensé, avec plusieurs grands médecins, que, pour écarter le danger des petites véroles, tant simples que compli-

quées, on devoit les traiter comme les autres maladies inflammatoires, ayant toujours égard aux indications qu'on peut tirer de la nature de la fièvre, des forces du malade, & du plus ou du moins de putridité qui s'est trouvée dans le corps, lors du développement du virus; & qu'en conséquence il falloit se presser de faire des remèdes pour prévenir le trop grand engorgement inflammatoire, & le diminuer, lorsqu'il est formé, pour détruire ou évacuer le virus, & les autres humeurs dépravées, avec lesquelles il peut se trouver mêlé. On doit les employer, sur-tout dans les deux premiers tems de la maladie, je veux dire, l'incubation & l'éruption, & même dans les autres, si le cas le demande; mais, pour l'ordinaire, on n'en a plus besoin, lorsqu'on les a faits dans les deux premiers. L'expérience suivie des plus heureux succès, m'a toujours confirmé dans cette opinion.

Sans parler de l'air que le malade respire, & qui ne doit être ni trop chaud, ni trop renfermé, ni des couvertures dont on ne doit pas l'accabler, ni des boissons qu'on doit varier, suivant le génie particulier de la maladie: je le tiens au bouillon pendant tout le tems que la fièvre subsiste, soit qu'elle ne soit que l'effet simple du virus variolique, soit qu'il s'y joigne d'autres levains qui l'entretiennent: je n'emploie

jamais les cordiaux, si ce n'est dans le cas d'un grand abatement des forces, lorsqu'il est produit par ce qu'on appelle malignité, & qu'il ne permet pas à la nature de pousser le virus hors des voies de la circulation; mais ce cas est rare: alors ce n'est pas précisément contre la petite vérole, mais contre cette malignité qui l'accompagne quelquefois, qui lui est étrangère, & qui diminue les forces au point qu'on a besoin de les soutenir & de les ranimer, pour donner à la nature le tems & les moyens de s'en délivrer, avant qu'elle succombe.

Quand la fièvre est déclarée, soit que la petite vérole doive être d'un bon ou d'un mauvais caractère, simple ou compliquée, soit même qu'elle doive s'ensuivre ou non, pourvu qu'on la soupçonne, non seulement on ne risque rien de saigner; mais même on le doit, le premier ou le second jour, & cela, plus ou moins, selon les forces du malade, lesquelles un médecin doit connaître, sur-tout au pouls qui en est la véritable mesure. Dans ce pays, les tempéramens, en général, ne permettent pas beaucoup de saignées, pour l'ordinaire, une leur suffit, quelquefois deux: il est rare qu'on les pousse plus loin; par ce moyen, on prépare un champ libre au combat qui a déjà commencé, & qui va encore s'animer davantage: l'ennemi fait moins de dégât; le

cours du sang trouble & précipité, devient moins gêné : les vaisseaux étant moins pleins, leurs oscillations deviennent plus libres & plus étendues, & leur action sur le sang, plus efficace ; en un mot, la circulation en devient plus libre, le sang se dépouille mieux du virus, & le dépose plus facilement dans les couloirs qui lui sont destinés : cette précaution est d'une nécessité indispensable aux adultes, dont le sang a beaucoup plus de consistance : le tissu des solides est beaucoup plus fort, & celui de la peau beaucoup plus ferré ; ce qui rendroit l'éruption beaucoup plus difficile, si l'on ne ménageoit pas un espace au sang pour se mouvoir plus à son aise, & qu'on ne procurât pas aux vaisseaux plus de jeu & de souplesse pour agir sur lui plus efficacement, & par là le rendre plus fluide & plus disposé à se purifier.

Le troisieme jour, je fais vomir les malades, quand même il n'y auroit que de legeres indications ; mais il y en a presque toujours, souvent même de bien positives, soit qu'il y eût déjà dans l'estomac un levain préexistant, soit que la fièvre le fasse naître, en pervertissant les humeurs, le suc gastrique, & les autres suc qui pourroient se trouver encore dans l'estomac, du produit des alimens. En vidant ce viscere, & en exprimant de son tissu ce qu'il peut y avoir d'humeurs viciées, on détruit un source de

levain, qui ne fournit plus au sang une seconde cause de fièvre ; peut-être même que les efforts qu'on fait, servent encore à dépurér le sang, en le fouettant, sur-tout la circulation ayant été rendue plus libre par la saignée. Quand même la fièvre n'auroit aucun caractère de putridité, ce secours ne peut être que favorable, à plus forte raison, lorsqu'elle est putride. On ne sçauroit croire les bons effets que je lui ai vu produire : j'ai vu très-souvent des malades extrêmement tourmentés, sur lesquels il ne paroissoit aucun bouton, dans le tems qu'ils prenoient le remède, & qui avant la fin de son effet, en étoient tout couverts, avec un soulagement très-considérable.

Ce n'est pas seulement dans le tems de l'incubation, que je mets ces secours en usage : je les emploie également dans le tems de l'éruption. Je n'ai vu le plus souvent les malades, que lorsque la petite vérole paroissoit déjà ; alors je me pressois davantage : je les faisois saigner ; & deux ou trois heures après, je leur donnois l'émétique : le plus souvent ils n'avoient pas besoin d'autre chose, la maladie achevant de parcourir ses périodes, sans aucun symptôme fâcheux ; souvent cependant je ne m'en tenois pas là, & je continuois de purger pendant l'éruption, jusqu'à ce que la suppuration fût presque achevée, persuadé que, bien loin

de nuire à la suppuration, cela la rend plus facile, en enlevant une partie du virus & des humeurs putrides qui se portent trop abondamment à l'habitude du corps. Il n'en est pas de même, lorsque la suppuration est achevée, je veux dire, lorsque les pustules sont presque toutes entièrement blanches, à moins qu'il n'y eût des raisons très-fortes; ce qui n'arrive pas, lorsqu'on a manœuvré jusques-là, comme je viens de le dire : alors non seulement les remèdes deviennent inutiles; la nature seule achève le reste très-heureusement, n'y ayant plus dans la masse du sang ni virus, ni humeurs putrides à détruire ou à enlever; mais même je craindrois que le pus déjà formé, attiré dans les voies de la circulation, ne corrompît de nouveau la masse, & ne se déposât du moins en partie, dans quelque viscère : quoique, lorsque cela arrive par quelque autre cause, l'émétique soit souvent le meilleur moyen de faire reparoître la petite vérole; mais je n'ai jamais vu arriver ce désordre, lorsque ce remède a été employé dans les commencemens.

Avec cette méthode, je puis assurer que je n'ai vu périr, entre mes mains, aucun malade, de petite vérole, depuis plus de dix-sept ans que je fais la médecine dans cette ville; & je ne crois pas qu'on puisse me citer un exemple du contraire; car, quoique je n'en

aye pas vu un grand nombre dans la ville ; par les raisons que j'ai déjà dites , je n'ai pas laissé d'y en voir encore assez ; mais c'est sur-tout à l'hôpital dont je suis médecin , que j'ai eu occasion d'en voir beaucoup , & la liberté de les traiter suivant mes idées.

Les petites véroles régnerent ici , pendant toute l'année 1745 , ensuite pendant les années 1753 , 54 , 55 & 56 ; & enfin , en 1759 , depuis le mois de Juillet jusqu'en Octobre , inclusivement. Je rapporterai seulement quelques observations particulières , qui seront comme autant d'exemples des différens cas où la petite vérole peut se trouver , & desquelles je tirerai quelques corollaires , pour confirmer l'utilité de la méthode que j'ai suivie.

1^o Au mois de Novembre 1753 , un ecclésiastique âgé de vingt-six ou vingt-sept ans , sortoit , faisoit ses fonctions , & vaquoit à ses affaires , sans sentir aucune indisposition , & sans s'être apperçu qu'il étoit si couvert de rougeurs , qu'il en étoit difforme. On lui en avoit déjà apperçu , le jour d'auparavant ; dès qu'on l'en eût averti , il m'envoya chercher sur le soir , pour sçavoir ce que c'étoit. Je reconnus d'abord la petite vérole ; mais je ne le déclarai pas sur le champ , soit pour ne pas l'effrayer , soit de peur qu'on ne s'op-

posât à la saignée que j'avois intention de faire faire, lui ayant trouvé le pouls non seulement fiévreux, comme il doit l'être en pareil cas, mais encore assez plein & fort : je laissai pourtant entrevoir ensuite des soupçons de cette maladie ; & je dis qu'il étoit à propos, pour en prévenir le danger, de lui donner un vomitif, deux heures après la saignée. Il étoit dix heures du soir, lorsqu'il le prit, & il ne l'évacua que par les selles ; le lendemain, les boutons commencèrent à blanchir : la suppuration dura trois jours, & l'exsiccation, trois autres jours, sans qu'il s'apperçût, pour ainsi dire, d'être malade.

Il est bien vrai que la manière dont la maladie s'étoit déclarée, fait voir qu'elle étoit de l'espece la plus bénigne, & que par conséquent on ne doit pas en attribuer l'heureux succès à la saignée & à la purgation ; mais, sans compter qu'elle auroit pu changer de caractère, comme il arrive souvent, sur-tout aux adultes, lorsqu'on ne les a point préparés, cela fait toujours voir qu'on ne risque rien d'employer ces remèdes dans le tems de l'éruption, lors même qu'elle est bien avancée, & quoiqu'il ne paroisse aucun danger. Cette observation fait voir encore que le grand air n'empêche pas l'éruption de la petite vérole, & qu'il n'est pas

nécessaire, qu'il est même dangereux de tenir les malades trop fermés, & dans un air trop chaud.

2^o Il s'agit ici d'un enfant de trois ans, dont le frere avec qui il habitoit, venoit d'avoir très heureusement la petite vérole, traitée selon mes principes. Ayant lieu de penser qu'il la prendroit à son tour, & de crainte qu'elle ne fût dangereuse, à cause des humeurs dépravées dont il paroissoit chargé, nous voulûmes le préparer par une médecine cathartico-émétique, proportionnée à son âge, qu'il prit le 24 Septembre 1755 : le surlendemain, il fut encore purgé ; deux jours après, c'est-à-dire, le 28, la fièvre se déclara avec assoupissement, & des signes de corruption dans les premières voies : je jugeai à propos de lui faire prendre encore, le 29, la même potion cathartico-émétique ; & le 30, il survint une diarrhée considérable, accompagnée d'abattement & de sécheresse à la peau ; ces accidens me firent recourir aux cordiaux. Dès qu'il eût pris, en deux fois, à-peu-près, la moitié d'une potion que je lui fis faire, la diarrhée s'arrêta, & il parut quelques boutons de petite vérole ; mais la peau restoit encore sèche : la potion fut continuée ; la nuit, la peau se ramollit ; & le premier d'Octobre, l'éruption alloit bien ; elle fut achevée le deux. Ce jour-là, il fit

un ver par les selles : la suppuration & l'exiccation se terminerent en peu de tems , & très-heureusement.

Cet exemple est un de ceux où la petite vérole se trouve compliquée avec la fièvre putride vermineuse. Et il y a tout lieu de croire que , sans les remedes qu'on fit précéder pour enlever la saburre , dont les premières voies étoient farcies , l'enfant auroit succombé au ravage qu'elle auroit fait , en se portant dans la masse du sang.

3^o Au mois de Mars 1756 , une fille de deux ans , en étoit au quatrième jour de l'éruption de la petite vérole , & plusieurs boutons commençoient déjà à blanchir , lorsqu'il lui survint une diarrhée abondante. Les boutons les moins avancés , qui étoient les plus nombreux , & qui ne formoient encore que des rougeurs , disparurent entièrement ; ceux qui commençoient à blanchir , perdirent leur blancheur , & ne laisserent qu'une marque rouge ; enfin le petit nombre de ceux qui étoient déjà tout-à-fait blancs , s'affaïsserent , laisserent échapper une sérosité , & se couvrirent d'une croûte noire , enfoncée en godet , avec une petite dureté au-dessous : l'abattement étoit si grand , que je ne vis d'autre parti à prendre , que de recourir aux cordiaux : je lui fis faire une potion avec les eaux de chardon béni & de fleurs d'orange , la vieille thé-

riaque, la confection alkermès, la poudre de vipère, l'antimoine diaphorétique, la teinture solaire, & les fyrops d'œillet & de bourrache : je fis mettre sur ces pustules, devenues comme gangreneuses, une pommade faite avec le beurre frais, la vieille thériaque, arrosée avec un peu d'eau-de-vie camphrée ; la diarrhée diminua, & la malade prit un peu de vigueur. Elle fut à-peu-près dans cet état, pendant trois ou quatre jours, au bout desquels je lui fis prendre deux onces de fyrop de chicorée composé avec la rhubarbe, dans l'eau de plantain : elle fut bien purgée, & la diarrhée cessa tout-à-fait. L'espèce d'escarre noire, dont j'ai parlé, qui couvroit plusieurs pustules, tomba & laissa un enfoncement, dont les bords étoient fort rouges : je fis mettre dessus du cérat : je lui redonnai le même fyrop ; & bientôt elle se rétablit, sans que la petite vérole eût reparu.

Quoique cette observation, intéressante d'ailleurs, & peut-être unique en son espèce, paroisse étrangère à ce que j'ai voulu établir, puisqu'il n'y est pas question de remèdes faits ni avant, ni pendant l'éruption, il est pourtant aisé de voir qu'elle a un rapport immédiat avec l'idée que j'ai de la petite vérole, & qu'elle confirme parfaitement l'utilité de la méthode que j'ai coutume de suivre : car que devint le virus variolique

qui se portoit à la peau, & qui y produisoit déjà une infinité de points qui devoient se changer en pustules, puisqu'ils ne reparurent plus, & qu'il ne se fit aucune suppuration ? Il est clair qu'il fut évacué par les selles au moyen de la diarrhée qui tint lieu de purgatif. Cette évacuation lorsqu'elle est modérée, qu'elle n'abat pas les forces, & qu'elle ne fait pas rentrer la petite vérole, est salutaire. Mais lorsque le contraire arrive, elle est toujours dangereuse, & le plus souvent mortelle. D'où je conclus que le danger alors ne vient pas de la diarrhée même, mais de la cause qui la produit ; ce sont des levains putrides, souvent d'un caractère destructif, qui se trouvent dans les premières voies, & qui infectent la masse du sang. Par l'irritation constante qu'ils font sur les intestins ; ils y attirent continuellement, & abondamment les liqueurs de toute espèce. Cette dérivation produit dans les vaisseaux un vuide, un affaissement, une inertie, un état, en un mot, qui approche d'autant plus de la mort, qu'il est plus considérable. Mais outre cela, le peu qui reste dans les vaisseaux, corrompu, soit par ces mauvais levains, soit par le virus, soit par le pus, qui est entraîné par le torrent, & repompé dans la masse, lorsque la diarrhée arrive, la suppuration étant faite, ou

presque faite ; ce peu , dis-je , a acquis par-là une qualité destructive qu'il n'est plus possible de changer , au lieu que les purgatifs employés à tems , en ne produisant qu'une évacuation passagere , enlèvent la cause , qui , après avoir corrompu la masse , en produiroit une plus constante & plus abondante. Ils retirent du sang une partie du virus , & des humeurs viciées , & ne produisent dans les vaisseaux que le vuide nécessaire pour faciliter la circulation & la dépuration des humeurs.

Mais d'où vient que la diarrhée , dans cette occasion , n'eut pas les suites funestes qu'elle a accoutumé d'avoir ? C'est 1^o parce qu'elle fut retenue dans des justes bornes par le moyen des cordiaux , qui firent l'office de calmans , & qui , tandis qu'ils émuousoient l'irritation des intestins , empêchoient la trop grande évacuation , & l'innanition des vaisseaux , entretenoient assez de vigueur dans les solides pour opérer la dépuration du sang du côté de ces couloirs. D'où l'on voit qu'il étoit aussi essentiel de modérer cette évacuation , qu'il auroit été dangereux de l'arrêter entièrement. C'est 2^o , & principalement , parce qu'il n'y avoit encore que très-peu de pus formé. Que si la suppuration eût été achevée sur toute l'habitude du corps , lorsque la diarrhée se déclara , & que la petite vérole rentra ,

il y a apparence qu'elle auroit été mortelle, comme il arrive ordinairement dans cette circonstance, parce que cette grande quantité de pus, attirée dans le sang, non seulement en corrompt de nouveau la masse; mais elle se dépose presque toujours dans quelque viscere essentiel à la vie, comme le cerveau ou le poumon. D'où l'on doit conclure qu'il est très-à propos d'employer des remedes purgatifs avant la suppuration, parce que 1^o on enleve par-là, des premieres voies & de la masse du sang, des levains qui, joints au virus, sont la seule cause de son mauvais caractère ou de sa malignité. 2^o On évacue une partie du virus, puisqu'il est susceptible de prendre, sans danger, cette route, par laquelle même il s'évacue quelquefois en entier, comme on le voit par cette observation. 3^o On est à couvert des accidens que produit la diarrhée qui arrive lors de la suppuration, puisqu'on a ôté la cause qui auroit pu l'occasionner. Mais on voit en même tems qu'il est très-délicat d'employer ces remedes dans le tems de la suppuration, ou lorsqu'elle est achevée, jusqu'à ce que les pustules soient parfaitement desséchées.

4^o Dans le mois de Septembre 1759, un enfant de cinq ans, avoit une fièvre bien allumée, la respiration très-laborieuse, & un mal-aîse des plus considérables. La sai-

gnée paroïssoit indiquée ; mais on n'est pas toujours maître de suivre ce qu'on voit que la nature demande. Cependant un émétique calma tous ces symptômes, & le lendemain, la petite vérole parut. Elle sortoit bien ; & je ne laissai pas de le purger le second jour de l'éruption, c'est-à-dire, le surlendemain du vomitif. Bien loin de déranger l'opération de la nature, cela ne fit que la favoriser, le malade se trouva extrêmement tranquille : la fièvre devint très-legère, & la petite vérole très-belle ; les périodes ne furent que de trois jours chacun.

5^e Dans le même tems, une fille de 25 ans, étoit déjà toute couverte d'une petite vérole confluyente, mêlée de pourpre d'un mauvais caractère, c'est-à-dire, de taches livides, la langue fort chargée, & un abattement très-grand. Tout cela sembloit annoncer de la malignité, & formoit un très-mauvais pronostic : cependant lui ayant fait prendre un vomitif, en soutenant les forces par des potions cordiales continuées pendant quelques jours, & l'ayant purgée le surlendemain du vomitif, tout le danger disparut, & elle fut guérie en fort peu de jours.

Nota. Nous sommes obligés de renvoyer au mois prochain, quelques réflexions sur l'Inoculation ; que M. Gontard avoit ajoutées à la suite de ses observations.

E X T R A I T
DE DEUX MÉMOIRES

Sur les Mines de Sel Gemme, publiés par
M. SCHÖBER.

Au pied des monts Crapack, à environ deux lieues de Cracovie, se trouve une petite ville appelée *Wieliczka*. Elle est bâtie dans une plaine, bornée au Nord & au Midi, par des montagnes d'une moyenne hauteur : le terrain de cette plaine est d'environ cent cinquante à deux cent pieds, au-dessus du niveau des eaux de la Vistule qui passe dans son voisinage. A peu de distance de *Wieliczka*, est une autre ville, appelée *Bochnia* ; elle est entourée de collines, & bâtie sur un terrain encore plus élevé que le précédent. Le sol des environs de ces deux villes est fort glaiseux, & l'on y trouve fort peu de pierres ; cependant, près de *Bochnia*, l'on rencontre quelques couches d'une espèce d'albâtre ; cette pierre devient plus commune, à mesure que l'on s'éloigne de ces deux villes. Au Midi de *Wieliczka*, on la trouve assez abondante ; mais elle ne forme point de banc suivi, & elle semble avoir subi un dérangement. Vers le Nord, on rencontre une grande quantité de gallets
ou

du cailloux , qui n'ont pu être apportés que de fort loin. On y trouve , outre cela du grais ; c'est la pierre la plus commune des environs : ce grais renferme assez souvent de grosses masses de charbon de terre. Vers le Couchant , le terrain est composé de différentes couches ; d'abord , la première couche est de sable , dont l'épaisseur varie : au-dessous , est une pierre composée d'une infinité de petits cailloux & de coquilles , joints ensemble par du quartz , qui donne beaucoup de solidité aux lits de cette pierre , ces lits ont , depuis un jusqu'à trois pieds d'épaisseur : ils sont suivis d'une nouvelle couche de sable , mêlée de coquilles de mer , dont plusieurs n'ont éprouvé aucune altération. L'on rencontre ensuite une couche d'un grais bleuâtre , d'une dureté extraordinaire , qui a environ un demi-pied d'épaisseur : à ce grais succede une nouvelle couche de sable , dont on n'a point encore fondé la profondeur.

On trouve une grande quantité de soufre , natif , à une lieue de Wieliczka , ainsi qu'une source d'eau minérale chaude , d'une odeur très-désagréable. Le soufre est répandu en petites masses , de la grosseur d'un pois , dans une terre grise & poreuse , comme de la pierre-ponce. La description de ce terrain semble annoncer qu'il a dû éprouver des révolutions considérables de la part

des eaux de la mer , ainsi que de la part des feux souterrains. Les premières paroissent avoir apporté les coquilles renfermées aujourd'hui dans les couches successives de sable & de pierre; & c'est aux embrasemens de la terre que l'on doit attribuer la formation du soufre qui se rencontre dans ce terrain.

C'est au-dessous de ces différentes couches , que l'on trouve les fameuses mines de sel de Pologne. Celles de Wieliczka sont d'une étendue prodigieuse; tout le terrain qui supporte cette ville , est creusé par-dessous , par les galeries souterraines que l'on a pratiquées depuis plusieurs siècles , pour en tirer le sel. Quatre ou cinq cents ouvriers sont occupés à l'exploitation de ces mines. Leur étendue d'Orient en Occident , est d'environ six cents *lachters* ou verges , ce qui fait six mille pieds de longueur ; du Nord au Midi , les galeries souterraines ont deux cents verges ou deux mille pieds ; ces mines , dans leur plus grande profondeur , ont quatre-vingt verges , c'est-à-dire , huit cents pieds de profondeur perpendiculaire ; & même quand on est parvenu là , on rencontre des couches immenses de sel , dont on ignore l'étendue. Les différentes couches qui accompagnent ces mines , sont 1^o la terre végétale ; 2^o une couche de glaise ; 3^o une couche d'un sable très-fin , chargé

d'eau, que l'on nomme *Zyc* ; 4 une argille noir etrès-compacte ; 5° on rencontre enfin la couche qui contient le sel.

Dix puits ou ouvertures conduisent au fond de ces mines, les uns servent à épuiser les eaux ; les autres servent à monter les masses de sel, qui ont été détachées sous terre. On descend dans un de ces puits, par un escalier de quatre cents soixante-dix marches : ils sont revêtus de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres. Lorsqu'on est parvenu au pied de cet escalier, on rencontre une infinité de chemins qui forment un labyrinthe, dans lequel il est très-facile de s'égarer : ces chemins sont étayés par des charpentes ; d'ailleurs, on laisse, de distance en distance, des masses de roche, pour soutenir les terres qui sont au-dessus. Dans quelques-uns de ces souterrains, l'on a pratiqué des niches, des chapelles & des statues taillées dans le sel même ; lorsqu'on est parvenu en cet endroit, l'on n'est encore qu'au premier étage de la mine : on descend plus avant par de nouveaux puits ; un de ces puits est appelé *Janina* : on y a pratiqué un escalier de dix pieds de largeur, dont la pente est si douce, que les chevaux peuvent y monter & y descendre, sans peine, &c.

Dans les galeries qui forment le premier

étage des mines de Wieliczka, le sel gemme se trouve par blocs d'une grandeur prodigieuse ; mais au second étage, il se trouve par couches suivies, & dans une quantité inépuisable. Le sel se détache avec des pioches, des ciseaux & des maillets ; on parvient souvent à détacher des masses de sel de sept à huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaisseur : ces masses en parallélipèdes se nomment *Batwanc* ; on est quelquefois parvenu à en détacher qui avoient quarante-huit pieds de longueur. Les ouvriers connoissent, au son que rendent ces masses de sel, le moment où elles vont se détacher, & alors ils se mettent en sûreté. On roule les blocs de sel sur des cylindres de bois pour les transporter, & on les élève à l'aide de machines tournées par douze chevaux ; les moindres morceaux se mettent dans des tonneaux.

Comme, depuis plusieurs siècles, on n'a point cessé de tirer du sel de ces mines, on voit dans les souterrains des excavations assez grandes pour qu'on pût y bâtir des églises, & pour y ranger plusieurs milliers d'hommes. Ces sortes d'excavations servent de magasins & d'écuries pour les chevaux qui restent toujours dans ces mines au nombre d'environ quatre-vingt ou cent.

On rencontre quelquefois, en détachant le sel, des cavités remplies d'une eau si salée, que lorsqu'elle est sortie, les parois des roches environnantes sont comme tapissées de très-gros cristaux de sel ; ce qui forme un coup d'œil d'une beauté singulière.

Les masses de sel que l'on détache de ces mines, renferment très-souvent des galets ou cailloux arrondis, semblables à ceux qu'on trouve sur les bords de la mer & des rivières ; on y trouve aussi des coquilles & d'autres corps marins : souvent au milieu des couches de sel gemme, on rencontre des masses énormes de pierres composées de plusieurs couches ou lits de différentes espèces ; ce sel, ainsi que les substances qui l'environnent, contiennent quelquefois des branches d'arbres & des morceaux de bois brisés : ce bois est noir comme du charbon ; ce qui fait que les gens du pays l'appellent *Wagti-Solni*, c'est-à-dire, charbon de sel. Il est d'une odeur désagréable & incommode pour les ouvriers, sur-tout lorsque le renouvellement de l'air ne se fait point convenablement dans les souterrains.

Ces mines de sel sont sujettes à des mouffettes ou exhalaisons minérales très-dangereuses ; elles sortent, avec bruit & sifflement, au travers des fentes des rochers elles

s'allument aux lampes des ouvriers, font un bruit aussi terrible que celui du tonnerre, & produisent des effets non moins funestes que les fiens. Ces exhalaisons inflammables s'amasent sur-tout, lorsque plusieurs jours de fêtes ont suspendu le travail dans les souterrains; alors rien n'est plus dangereux que de descendre dans les mines avec de la lumière.

Ces mines fournissent du sel gemme de différentes qualités, & que l'on distingue sous différens noms. Celui que l'on appelle *Ziclona*, c'est-à-dire sel verd, n'est qu'un amas de cristaux cubiques, dont les côtés sont quelquefois de deux à trois pouces; ils sont mêlés de terre ou de glaise: le quintal de ce sel se vend sur le pied de $3\frac{2}{3}$ florins de Pologne, qui sont environ quarante-cinq sols, argent de France.

L'on nomme *Szybikowa* un sel plus pur que le premier, mais qui n'est point en cristaux, il se vend sur le pied de 4 florins le quintal.

Le sel nommé *Makowka*, n'est point cristallisé; il ressemble à une masse de grais: c'est un amas de grains de sel, dont on ne peut distinguer les figures.

Le sel appelé *Jarka*, est mêlé avec les especes qui précèdent, & les traverse comme des veines; c'est un amas de petits grains de sel blanc peu liés; ce qui fait que

les masses de sel gemme se rompent facilement dans les endroits où passent les veines de cette espece.

Les Polonois donnent aussi différens noms aux substances qui enveloppent le sel gemme. *Halda* est une argille noirâtre, chargée d'eau, entre-mêlée de grains de sel. *Mydlarka* est une argille noirâtre & savonneuse ; elle contient souvent des coquilles de mer non altérées ; dont les cavités sont remplies de sel. *Zubert* est un mélange confus de sable, de terre, de pierre semblable à l'albâtre ; cette substance contient le sel gemme le plus parfait, que les Polonois nomment *Oczkowata* : il est en grand crys-taux blancs, & transparens comme du verre, & il se partage toujours en cubes dont les côtés sont à angles droits ; c'est dans ce sel que l'on rencontre des galets ou cailloux arrondis, des masses de roche composées de plusieurs lits ou fragmens de marbres, & des morceaux de bois.

Les mines de sel gemme de Bochnia ne sont point si considérables que celles de *Wieliczka*, qui viennent d'être décrites. Il n'y a ordinairement que deux cent cinquante ouvriers qui y travaillent ; les couches dont le terrain est composé, sont à-peu-près les mêmes qu'à *Wieliczka*. Immédiatement au-dessous de la terre végétale, on rencontre de la glaise ; on trouve ensuite

une couche de sable très-fin chargée d'eau ; qui est suivie d'une couche d'argille noirâtre & compacte , qui sert de couverture au sel gemme : ce sel n'est point en masse ; mais il forme des couches suivies , dont l'épaisseur varie.

Telles sont les deux fameuses mines de sel Gemme de Pologne. On en retire , année commune , environ fix cents mille quintaux de sel ; & elles sont si abondantes , qu'elles pourroient en fournir à l'Europe entière , sans courir risque de s'épuiser , de plusieurs siècles.

OBSERVATION

*Sur un Coup à la tête ; par M. HOIN ,
lieutenant de M. le premier chirurgien
du Roi , à Dijon.*

Le Mémoire *sur le danger des coups à la tête , lors même qu'ils n'intéressent que le cuir chevelu* , publié par M. Pouteau le fils , célèbre chirurgien de Lyon , dans ses *Mélanges de Chirurgie* , pag. 273 , est un des morceaux de cette collection , sur lesquels il est à désirer que l'on ait un plus grand nombre de preuves confirmatives de la doctrine que l'auteur y enseigne.

Voici un fait qui me paroît avoir beau-

coup de rapport avec ceux qui font l'objet de la premiere Observation de M. *Pouteau*, quoiqu'il en differe par la moindre durée des accidens, & la nature de quelques-uns d'entr'eux.

Au commencement du mois de Juin 1761 ; Nicole Chouet, âgée d'environ vingt-quatre ans, se heurta fortement la partie antérieure de la tête, contre la tablette de pierre équarrie d'une cheminée de la maison où elle étoit domestique. Elle fut secourue sur le champ, saignée plusieurs fois, tant du bras que du pied & du col, & traitée à la ville & à l'hôpital, par les meilleurs remèdes que l'on ait coutume d'employer en pareille circonstance.

Nonobstant ces moyens prudemment administrés, la malade étoit affectée d'une douleur de tête qui ne cessoit point, & d'un tremblement presque continuel de cette partie, sur-tout lorsqu'elle étoit assise sur son lit, qu'elle ne pouvoit pas quitter, tant ses jambes étoient foibles & tremblantes. Tous les soirs, elle avoit la fièvre, & très-souvent un délire pendant la nuit : elle souffroit en quelque endroit qu'on lui touchât le cuir chevelu ; mais le plus douloureux au tact, étoit celui où elle s'étoit frappée : cette place n'avoit pas changé de couleur ; elle n'étoit pas même rouge, au moment que l'on venoit d'en raser les cheveux ; il y

avoit néanmoins une œdématie très-superficielle , qui ne contribua pas peu à me la faire reconnoître pour le principal siège du mal , quand je rentrai en exercice à l'hôpital , le premier du mois de Juillet suivant.

Je tentai vainement de détruire les mauvais effets de la contusion , comme je l'espérois , en continuant l'usage des sachets aromatiques , dont la tête de la malade étoit couverte , lorsque je fus chargé de la traiter. Ennuyé de leur peu d'efficacité , je proposai à Nicole Chouet de souffrir une incision cruciale sur la partie la plus douloureuse au toucher , qui étoit le devant de la tête , à peu de distance du front : elle y consentit ; & le 13 Juillet , j'y portai le bistouri , avec lequel je divisai jusqu'à l'os toutes les parties qui recouvrent le crâne , par une incision longitudinale , qui avoit environ deux pouces de longueur , & par une autre transversale , de même étendue ; le péricrâne n'en étoit pas détaché : il ne me parut point qu'il sortit de la plaie d'autre liqueur , qu'un peu de sang qui cessa bientôt de couler.

Le même jour , la malade fut saignée ; & , dès le lendemain , on s'apercevoit à peine du tremblement de la tête. Il fallut placer un petit bourdonnet entre les lèvres de la branche antérieure de la plaie , pour empêcher qu'elles ne se réunissent aussi promptement que celles des trois autres

branches, qui furent cicatrisées en trois jours; mais bientôt, comme le pus n'avoit aucun mauvais caractère, & que tous les accidens avoient disparu, je ne m'opposai plus à la cicatrisation, qui se fit totalement dans la huitaine.

Depuis le jour de l'incision, il n'y eut plus de délire, excepté un soir de la troisième semaine, qu'une frayeur excitée mal-à-propos, la réveilla avec la fièvre qui avoit aussi cessé; ce retour n'incommoda pas même jusqu'au lendemain. La guérison du tremblement, de la douleur interne & de la sensibilité extérieure de la tête, précéda celle de la plaie; cependant la malade a eu les jambes foibles encore pendant quelques semaines. La santé de cette fille étoit bien rétablie, quand elle sortit de l'hôpital, sur la fin du mois d'Août; & je n'en ai plus entendu parler depuis ce tems-là.

Le lieu où j'ai fait l'incision cruciale qui a guéri presque subitement Nicole Chouet, d'un tremblement qu'elle avoit depuis plus d'un mois, reçoit les principales ramifications nerveuses du nerf frontal, premier rameau de la première branche de la cinquième paire. L'on ne concevroit pas comment la section de pareilles fibrilles a pu faire cesser la fièvre & le tremblement de la tête, vu que les muscles qui la soutien-

nent , sont mis en mouvement par les nerfs cervicaux ; si l'on ne sçavoit pas , sur-tout , d'après l'excellente Dissertation de M. *Mec- kel* , sur les nerfs de la face , insérée dans les Mémoires de l'académie de Berlin , 1752 , pag. 24 ;

1^o Que les innombrables ramifications nerveuses externes de la tête , émanées de la cinquieme paire , non seulement communiquent entr'elles , soit par une infinité d'anastomoses , soit particulièrement , en s'attachant à la portion dure de la septieme paire , qui forme avec elles plusieurs grands rézeaux ; mais encore que par le moyen de ses anastomoses , avec les distributions des trois branches de la cinquieme paire , cette portion dure unit ces mêmes nerfs avec les nerfs cervicaux , & devient ainsi une des premières causes de la correspondance , que les parties externes du visage & de la tête ont avec plusieurs parties du corps.

2^o Que chacune des arteres de la face est accompagnée d'un petit rameau , (*Ibid.* pag. 102 ,) de ce nerf de l'intercostal , ou grand sympathique , qui naît du ganglion cervical supérieur , derrière la division de l'artere carotide , & s'applique au rameau facial de cette artere ; nouvelle source de la liaison de toutes les parties du corps avec

celles du visage. La plus exacte connoissance que l'on puisse acquérir sur la position & le rapport des nerfs entr'eux, est bien propre à ouvrir de nouvelles voies à l'art de guérir par le fer, & même par le feu.

O B S E R V A T I O N

Sur une quantité très-considérable de Pierres rendues, tant par les urines, que par les selles, communiquée par M. LE MAITRE, chirurgien d'Assevillé, élection de Peronne.

La nommée Marie Aguet, du village d'Assevillé, fille âgée de dix-huit ans, fort robuste & d'un bon tempérament, fut attaquée, au mois d'Août 1759, d'une fièvre double-tierce continue, dont elle ne guérit qu'imparfaitement par les remèdes généraux. Point d'appétit, teint jaune, douleur & engourdissement dans les membres; ces accidens la conduisirent, malgré les remèdes les mieux indiqués, à un état des vapeurs hystériques des plus violentes. Les convulsions se mirent de la partie, & revenoient presque de deux en deux heures. Les vomitifs, les purgatifs mariés avec les apéritifs, changèrent l'ordre des symptômes, & rien de plus : les vésicatoires réitérés,

emportèrent la maladie ; mais il fallut entretenir l'écoulement ; si quelquefois il cessoit, la poitrine ne tarδοit point à être affectée d'une oppression des plus fortes.

Le 19 Janvier 1760, il survint une suppression d'urine, qui fut dissipée par l'usage du suc de limon, de cochléaria, d'hépatique avec la poudre de cloporte, & le sirop violat. Le 7 Février, le même accident reparut, & ce même remede fut employé inutilement. J'eus recours à la sonde ; la vessie paroissoit pleine, & faisoit saillie sur les os pubis : je tirai deux pintes & chopine d'urine, mesure de Paris. Quelques jours après, la colique néphrétique se déclara avec tous ses fâcheux symptômes : la sonde ne fut d'aucun secours ; la vessie ne contenoit point de liquide ; les saignées réitérées, les demi-bains, les huileux, les émolliens, &c. amenèrent, après dix jours d'un usage suivi, un peu de relâche : la malade faisoit des efforts violens pour uriner : j'essayai encore la sonde : je sentis un corps dur au commencement de l'uretre : je le repoussai dans la vessie, & l'urine coula librement. J'avois reconnu un pierre ; j'en fis l'extraction avec les pincettes à anneaux, que j'introduisis dans la vessie, à l'aide de la sonde cannelée : cette première pierre sortie, la malade en rendit quatre cent soixante-seize, toutes de grosseur moyenne, sans.

y comprendre celles qu'elle a rendues par l'an^{us}, dont le nombre égale à-peu-près la moitié de celles qu'elle a rendues par l'uretre, & cela, dans l'espace de cinq jours : elle continuoit de rendre une très-grande quantité de gravier, quelquefois trois quarterons, puis demi-livre, toujours en diminuant ; pendant tout ce tems, elle u^{soit} des trochisques d'Alkekengé, tous les soirs, (à la dose d'une dragme ;) pour boisson, de la graine de lin nitrée, & de l'huile de cette semence : les injections furent mises en usage pour nettoyer ce viscere.

Il resta à la malade embarras aux reins, gonflement, & une legere tension au bas-ventre, difficulté passagere d'uriner ; les diurétiques, les apéritifs, tels que le pareira-brava, le chardon étoilé & rolland, l'ar-rête-bœuf, l'arcanum duplicatum, le miel, &c. furent à-peu-près sans effet.

Le 7 Avril suivant, elle retomba dans le cas ci-dessus mentionné. La malade éprouvoit une tension douloureuse, depuis les reins jusqu'à la vessie ; du reste, les accidens étoient à-peu-près les mêmes : j'employai les mêmes remedes ; après dix-huit jours, les urines entraînerent des pierres, au nombre de cent quatre-vingt-six ; pendant le même tems, la malade en rendit par les selles soixante & dix-neuf, semblables en

tout à celles qui sortoient de la vessie : les doux apéritifs & quelques minoratifs sembloient avoir levé l'embarras des reins ; il restoit cependant un peu de gonflement au bas-ventre , & quelque gêne dans la respiration.

Au mois de Juin , elle prit , par le conseil de M. Vaillant , célèbre médecin de Péronne , les eaux minérales. Leur usage fut interrompu , au bout de trois jours , par une fièvre quarte , que les fébrifuges dissipèrent sans peine.

Au mois de Septembre , elle reprit les eaux , qui charrierent par les urines une très-grande quantité de sable , emporterent le gonflement du bas ventre : la malade paroissoit entièrement guérie , jusqu'au mois d'Avril 1761 , que le bas-ventre se gonfla de nouveau , avec une légère suppression d'urine. Cette nouvelle scène fut terminée comme les deux premières , par la sortie d'une très-grande quantité de pierres , (de la grosseur d'un pois , d'une lentille ,) & de sable , évacuation que je favorisois par l'usage des eaux minérales.

Cette malheureuse reparoit à peine ses forces épuisées , qu'au mois d'Août , elle fut saisie de mouvemens convulsifs ; le lendemain , elle fut paralytique de tout le corps , à l'exception de la tête : le côté droit étoit privé de sentiment & de mouvement ; le
gauche

gauche conservoit le mouvement, sans le moindre vestige de sentiment; l'œil de ce côté-là étoit privé de la faculté de voir. Quoique les règles n'eussent point paru depuis le mois de Mars, je n'apperçus aucun signe de pléthore; la langue étoit sale, avec nau-sées: j'administrai l'émétique, que je répétai douze heures après. Le sentiment du bras gauche se rétablit: j'appliquai un emplâtre vésicatoire à la nuque; l'œil gauche recouvra la vision: j'employai les lavemens irritans & les purgatifs mercuriels, sans succès: j'eus recours successivement à un deuxième, à un troisième vésicatoire, que j'appliquai sur l'épine du dos: la suppuration établie, le côté droit sembla se dénouer: j'entretins l'écoulement, le plus long-tems qu'il me fut possible: je terminai cette longue cure, par l'usage de la tisane sudorifique. La malade jouit, depuis ce tems, de la plus parfaite santé. Des accidens si consécutifs n'auroient ils qu'une même cause? L'affection hystérique, en resserrant les tuyaux des reins, en auroit-elle fait une vraie carrière? Les calculs rendus par l'anús, partent-ils du même endroit que ceux sortis par l'uretère? Ce sont des questions dont la solution me paroît des plus difficiles. J'ai été témoin, & je me suis assuré, avec tout le scrupule possible, de cette seconde issue des pierres.

OBSERVATION

Sur un Porreau au prépuce, d'une grosseur extraordinaire ; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Ésprit de la même ville, &c.

Je fus appelé, le 8 du mois de Septembre de l'année 1761, pour un jeune homme de cette ville d'Arles, d'un tempérament robuste & pléthorique, âgé de vingt-un ans, attaqué depuis dix mois, d'un porreau sur le prépuce, de la grosseur d'une grosse noix verte, & de plusieurs autres, à-peu-près de la grosseur d'un poids, avec un chancre qui occupoit toute la circonférence du gland ; suite funeste d'un commerce impur : n'osant déclarer son mal à ses parens, ni même aux personnes de l'art, il me pria, en confiance, de le traiter. Voyant ce pauvre malheureux dans un triste état, ne voulant se fier à personne qu'à moi pour sa guérison : je l'examinai de près, & le questionnai sur l'état de sa vie passée. Il me fit un aveu sincere de sa conduite, & me déclara d'abord n'avoir jamais eu aucun commerce que cette fois-là ; que depuis le commencement de sa maladie, il n'avoit jamais pris

ni fait aucun remede. Sur cet exposé, & par les symptomes graves de cette maladie importante, je conclus d'abord que ce jeune homme avoit la vérole confirmée; qu'il le falloit passer par les remedes, avec prudence & célérité, attendu que le gland étoit tellement rongé, qu'il alloit tomber en pourriture. Je commençai premièrement d'attaquer le porreau dans la source, & d'en faire l'extraction, par le moyen de la ligature faite avec le thymelæa ou garou: cinq jours après, cette excroissance de chair tomba dans la nuit, ce qui fut suivi d'une hémorragie considérable, que j'arrêtai avec l'agaric: je préparai ensuite le malade par les remedes généraux, pour lui faire donner, de loin en loin, les frictions mercurielles, qui furent exécutées avec tout le succès possible. Le malade est entièrement guéri, & jouit d'une parfaite santé, & de beaucoup d'embonpoint.

Ce porreau est curieux & digne d'être mis au nombre des cas extraordinaires. Je ne crois pas qu'aucune personne de l'art en ait vu & guéri un semblable en grosseur. Je le conserve dans l'esprit-de-vin, pour le montrer à ceux qui douteroient du fait, qui est véritablement unique dans son genre.



OBSERVATION

Sur une Suppression d'urine & des douleurs néphrétiques , survenues à une femme enceinte de sept mois & demi , à la suite d'une chute , & qui furent suivies de l'accouchement laborieux d'un enfant hydro-pique & mort ; par M. COSTES , maître chirurgien des villes de Mezieres & Charleville.

Marie-Anne Daubanton , femme du nommé Lachamps , faiseur de peignes , demeurant à Charleville , âgée de trente ans , fit une chute , aux environs du 10 Août 1761 : étant tombée de sa hauteur , à plat , sur son ventre , elle sentit , en se relevant , l'effet que produit une commotion générale , principalement vers les régions lombaires & hypogastriques. Depuis ce tems , jusques vers le 16 Septembre suivant , les douleurs ont augmenté , se sont étendues , & ont occupé presque toute la capacité du bas-ventre : tous ces accidens ont été suivis de strangurie ; & vers le 19 , d'ischurie ou suppression totale d'urine , & enfin de douleurs néphrétiques des plus violentes ; ce fut l'état dans lequel je trouvai la malade , le 19 , que je fus appelé. Depuis le 19 jusqu'au 22 , je

la saignai trois fois , & lui fis donner plusieurs lavemens émolliens , des potions avec l'eau distillée de pariétaire , l'huile d'amandes-douces & le syrop de limon , des boissons avec l'infusion de graine de lin , de turquette , &c. sans retirer de tous ces moyens aucun avantage ; le sphincter de la vessie étoit si resserré , qu'il ne fut pas possible d'introduire la sonde : la malade eut , dans ce tems , quelques douleurs pour accoucher , & les eaux percerent ; mais il n'étoit pas possible de l'accoucher : la vessie avoit acquis un volume trop considérable , & l'orifice de la matrice se trouvoit trop comprimé par la vessie : les douleurs de toute espece étoient très-violentes. MM. Pierre & Fasseau , docteurs en médecine , furent appelés. Le cas étoit pressant ; & nous décidâmes de plonger le troicart dans la vessie , à un pouce au-dessus du pubis ; ce que j'exécutai le 23 , avec tout le succès possible : je retirai six pintes d'urine , très-claire d'abord , & un peu sanguinolente sur la fin : la détension qui se fit après l'opération , fit cesser toutes les douleurs ; & demi-heure après , la malade urina , par les voies naturelles , une quantité suffisante pour percer son lit ; cette quantité peut être évaluée à quatre pintes. Après cette seconde évacuation , je lui fis prendre une potion avec l'eau distillée de

182 OBS. SUR UNE SUPPRESSION, &c.

pariétaire , l'huile d'amandes-douces , le syrop d'althæa & l'eau de Melisse spiritueuse ; au bout d'une heure , elle sentit quelques legeres douleurs pour accoucher ; l'enfant se présenta , sans aucun signe de vie ; & après un travail d'une demi-heure , la tête étant dehors , j'aidai la sage-femme , (qui d'ailleurs s'est très-bien comporté) à le retirer tout-à-fait ; ce qui n'a pu se faire qu'avec des efforts très-considérables : la malade étant délivrée , toutes les parties relâchées ont repris peu-à-peu leur élasticité ; & le neuvieme jour , elle étoit en état de vaquer à ses affaires : elle jouit , depuis ce tems , d'une parfaite santé.

Nous avons examiné l'enfant ; & dans l'ouverture que nous en avons faite , nous avons trouvé , à-peu-près , une pinte d'eau , tant dans le bas-ventre , que dans la poitrine , & généralement toutes les parties de son corps considérablement abreuvées ; tout le tissu cellulaire plein d'eau ; & d'ailleurs toutes les parties , tant internes qu'externes , bien constituées , sans aucune disposition à la mortification.



 LIVRES NOUVEAUX.

Nous apprenons qu'on vient de traduire en anglois le Traité des Maladies des Os , par M. *Duverney* , qui parut à Paris en 1751 ; & celui des Maladies des femmes , par M. *Astruc* , dont nous avons rendu compte dans notre Journal de Juillet de la présente année. La traduction du premier porte pour titre :

The diseases of the bones , of M. Duverney , M. D. antient professor of anatomy and Surgery , at the king's garden , and member of the royal academy of sciences at Paris ; translated by Samuel Ingham , surgeon. London , printed for Osborne , 1762 , in-8° ; c'est-à-dire , Traité des maladies des Os , par M. Duverney , docteur en médecine , ancien professeur d'anatomie & de chirurgie , au Jardin royal , & membre de l'académie royale des sciences de Paris ; traduit par Samuel Ingham , chi-

urgien. A Londres, chez *Osborne*, 1762, in-8.

Celle du second est intitulée : *A Treatise on the diseases of Women ; in which it is attempted to join a just theory to the most safe and approved practice with a chronological Catalogue, of the physicians who have written, on these diseases ; translated from the french original ; written by D^r J. Astruc, royal professor of physic at Paris, and consulting physician, to the king of France. London, printed for Nourse, 1762, in-8^o, 2 vol.*

Traité des Maladies des femmes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide la pratique la plus sûre & la mieux éprouvée, avec un Catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies ; traduit du françois de M. J. Astruc, professeur royal de médecine à Paris, & médecin consultant du roi de France. A Londres, chez *Nourse*, 1762, in-8^o, 2 vol.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1762.

Jours du mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du matin.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. l'ég.	A midi, pouc. l'ég.	Le soir, pouc. l'ég.
1	10 $\frac{1}{2}$	23	14	28	2	28
2	13	21 $\frac{1}{2}$	14	28	2 $\frac{1}{2}$	28
3	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	11	28	3	28
4	10 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	12	28	3 $\frac{1}{2}$	28
5	11	19 $\frac{1}{2}$	14	28	2 $\frac{1}{2}$	28
6	13	22	14	28	1 $\frac{1}{2}$	28
7	13	22 $\frac{3}{4}$	17	28	1 $\frac{1}{2}$	28
8	14	22 $\frac{1}{2}$	17	28	1	28
9	15	23	15 $\frac{1}{2}$	27	1 $\frac{3}{4}$	27
10	14 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
11	11 $\frac{1}{4}$	15	13 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{4}$	28
12	13	19 $\frac{1}{2}$	13	28		28
13	12	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28
14	14 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28
15	15 $\frac{1}{2}$	25	15 $\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28
16	13 $\frac{1}{2}$	24	16 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
17	14 $\frac{1}{2}$	23	16	28	1 $\frac{1}{2}$	28
18	15	24	16 $\frac{3}{4}$	28	2	28
19	14 $\frac{1}{2}$	25 $\frac{1}{2}$	18	28	1 $\frac{1}{2}$	28
20	15	19	15 $\frac{1}{4}$	28	1	28
21	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	14	27	1 $\frac{1}{2}$	27
22	10 $\frac{1}{2}$	15	12 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
23	11 $\frac{1}{2}$	16	13 $\frac{1}{2}$	28	3	28
24	24	23 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	3	28
25	13 $\frac{1}{2}$	16	13	28	2 $\frac{1}{2}$	28
26	11 $\frac{1}{2}$	16	14 $\frac{1}{4}$	28	2	28
27	13 $\frac{1}{4}$	20	15 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
28	14	19 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	2	28
29	13 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
30	11 $\frac{1}{2}$	19	13	28	1 $\frac{1}{4}$	28

ÉTAT DU CIEL.

	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-O. beau.	N-O. b. fer. sur le soir.	Serein.
2	N-O. beau.	O N O. b.	Beau.
3	N E. beau.	N N-E. b.	Beau.
4	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
5	N-N-E. fer.	N-N-E. nua.	Serein.
6	N-N E. b.	N-N-E. b.	Serein.
7	N-N E. b.	N. nuag. peu de pl. le soir.	Nuages.
8	N-N-E. b.	N E. nuages sur le soir.	Couvert.
9	E-N-E. fer.	E-N-E. pl. sur le soir.	Nuages.
10	N. pl. conti.	N N-O. couv.	Couvert.
11	N-O. couv.	N-O. couv.	Couvert.
12	O. couvert.	O. couvert. beau sur le s.	Beau.
13	O. couvert. brouil. beau.	O. beau.	Beau.
14	O. beau.	N. nuag. écl. tonnerre.	Nuages. écl.
15	N O. nuag. f. ond. écl. ton.	S-O. beau.	Beau.
16	O N-O. b.	O-N-O. b.	Beau.
17	O N-O. nua.	N-O. nuag.	Nuages.
18	N. couvert. beau.	N. beau. for- tes ondées.	Couvert.
19	N. beau.	N-N-O. b.	Beau.
20	N-O. beau. vent.	N-O. vent. beau.	Couvert.
21	E-N-E. pl. nuages.	N. nuages.	Beau.
22	N-O. nuag. peu de pluie.	N-O. couv. peu de pluie.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	N. beau.	N. beau.	Beau.
24	N-O. ferein.	N-O. beau.	Beau.
25	N-N-O. cou. vert. beau.	N-N-O. b.	Nuages.
26	N-N-O. cou. vert. pluie.	N-N-O. pl. couvert.	Couvert.
27	N-O. couv. nuages.	N-O. nuag. ondées.	Nuages.
28	O-N-O. cou- vert. ondée.	O-N-O. cou* vert.	Couvert.
29	O-N-O. cou- vert. nuag.	N. beau.	Beau.
30	N. couvert. nuages.	N. nuag. b.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés & demi au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été 10 degrés un quart au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes a été de 15 degrés un quart.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes & demie; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes deux tiers : la différence entre ces deux termes est de 3 lignes un sixième.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

4 fois du N-N-O.

9 fois du N-O.

5 fois de l'O-N-O.

3 fois de l'O.

1 fois du S-O.

2 fois de l'E-N-E.

2 fois du N-E.

5 fois du N-N-E.

288 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Il y a eu 8 jours de beau.

1 jour serein.

8 jours couverts.

5 jours de nuages.

8 jours de pluie.

1 jour d'éclairs & de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1762.

Les affections catarrheuses qui avoient été observées , pendant le mois précédent , ont continué pendant tout ce mois. On a observé quelques fièvres , parmi lesquelles il y en avoit quelques-unes d'un mauvais caractère.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Mai 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

L'air, les huit premiers jours du mois, a été dans un état tempéré, la liqueur du thermometre ne s'étant pas élevée au-dessus du terme de 13 degrés, si ce n'est le 3, qu'elle s'est portée à 15 degrés. Depuis le 9 jusqu'à la fin du mois, il y a eu des chaleurs assez vives, le thermometre ayant monté presque tous les jours au-dessus du terme de 18 degrés : le 20 & le 21, il s'est élevé à 22 degrés.

Il y a eu des variations dans le tems, quant au sec & à l'humide; mais nous n'avons pas eu de pluie abondante ou de durée : il n'a pas plu du tout, les neuf à dix derniers jours du mois.

Les vents ont été le plus souvent Nord-Est : le barometre a été observé, au moins, les trois quarts du mois, au-dessous du terme de 28 pouces, sans guères néanmoins s'éloigner de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 6 de-

190 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

grés : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.

17 fois du Nord vers l'E.

4 fois de l'E.

3 fois du Sud-E.

3 fois du Sud.

3 fois du Sud-Ouest.

3 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

5 jours de tonnerre.

4 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse , tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1762 ; par M. BOUCHER.

Nous avons eu , au commencement de ce mois , des rhumes de tête & de poitrine , & des angines , suite du développement subit de la masse du sang , par les

chaleurs prématurées du mois précédent. Cette dernière maladie a régné presque tout le mois, & a paru de nature bilieuse ; il en a été de même des fièvres tierces, & des double-tierces ou continues rémittentes, qui avoient des signes manifestes de saburre ou de putridité, dans les premières voies ; c'est pourquoi un émétique devoit généralement préluder dans la cure, & être même répété : employé à propos, il arrêtoit souvent le cours de la maladie ; mais la récurrence étoit à craindre, si le régime & les attentions sur ce qu'on appelle les choses non naturelles, n'étoient des plus exacts ; elle étoit encore prochaine, lorsqu'on employoit le quinquina trop tôt, & sur-tout avant d'avoir bien évacué les premières voies ; il a dû cependant venir de bonne heure au secours de la fièvre rémittente & de la double-tierce, lorsque les accès étoient si violens, qu'ils faisoient craindre pour la vie des malades, & sur-tout quand la maladie avoit un caractère de malignité, circonstance que j'ai observée dans plusieurs, quitte à revenir dans la suite aux remèdes propres à en dompter la cause. J'ai vu des fièvres tierces & des double-tierces, se terminer par une grosse gale, autour des lèvres. J'oubliois de faire observer que, dans la fièvre double-tierce ou continue-

rémittente, si les malades n'avoient été évacués d'abord, il étoit à craindre qu'ils ne tombassent dans une diarrhée fâcheuse, & même dans un flux dysentérique.

Il y a eu, vers le milieu du mois, des fluxions rhumatismales, des pleurésies & péripneumonies, & quelques fluxions de poitrine, causées par le contraste du tems refroidi, avec les chaleurs antérieures. Ces maladies ont dû être traitées comme vraiment inflammatoires, mais toujours avec l'attention due au génie de la maladie dominante ou de la fièvre bilieuse, dont elles paroissoient souvent participer dans leur progrès.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois d'Août.

A Paris, ce 27 Juillet 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

SEPTEMBRE 1762.

TOME XVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1762.

EXTRAIT.

HERMANNI BOERHAAVE, &c. Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis collectas edidit JACOBUS VAN EEMS, Medicus Leidenfis. C'est-à-dire, *Leçons sur les Maladies des Nerfs; par HERMAN BOERHAAVE, &c. recueillies des Manuscrits de ses disciples, & publiées par M. JACQUES VAN EEMS, médecin de Leyde. À Leyde, chez Pierre Vandet Eyk & Corneille de Pecker, 1761, in-8°, 2 vol. On en trouve des Exemplaires chez Cavelier, à Paris. Prix broché 7 livres.*

LE cerveau & les nerfs qui en sont les appendices, sont, de tous les organes de la machine animée, les plus essentiels,

& peut-être les moins connus. Les injections de l'industriel Ruyfch nous ont appris que la substance corticale du cerveau étoit en partie composée de vaisseaux qui devoient leur origine aux ramifications artérielles qui rempent sur la pie-mere ; mais nous n'en sommes pas mieux instruits sur la nature de l'autre partie de cette substance, ni sur celle de la substance médullaire & des nerfs, dans lesquelles ces injections n'ont jamais pu pénétrer ; de sorte que ce n'est qu'en se fondant sur des conjectures, qu'on a cru pouvoir regarder toute cette masse comme un organe sécrétoire, & les nerfs comme ses vaisseaux déférens. Quelque chose qu'on ait pu faire jusqu'ici, on n'a pu ni découvrir la cavité de ces vaisseaux, ni rendre sensible la liqueur qu'on suppose les remplir. Quoi qu'il en soit, ces organes n'en sont pas moins importans ; ce sont eux qui, à proprement parler, constituent l'essence de l'animal, puisqu'ils sont les instrumens du sentiment & du mouvement, par lesquels on le distingue des plantes qui se nourrissent, croissent & se reproduisent comme lui. Il y a plus : ils sont en quelque sorte, les coopérateurs de l'ame dans presque toutes ses opérations. Nous sçavons qu'elle ne pense qu'en conséquence des impressions que les objets extérieurs ont faites sur les sens ; impressions qui ont dû être transmises au

cerveau par les nerfs , pour exciter en elle quelque idée. Nous ne voyons pas aussi clairement quels sont les organes qu'elle met en jeu , lorsqu'elle se représente les idées qu'elle a eues autrefois , même en l'absence des objets qui les ont excitées , ou lorsqu'elle imagine , ou qu'elle juge ; nous sommes cependant assurés qu'elle a besoin du concours de quelque organe corporel , puisqu'elle ne sçauroit bien exercer ces fonctions , lorsque le cerveau éprouve certains dérangemens ; enfin , elle a besoin du secours des nerfs & des muscles pour l'exécution de ses volontés.

Cela suffit sans doute pour faire sentir combien il importe au médecin de bien connoître ces organes ; les loix auxquelles ils obéissent , les dérangemens qu'ils peuvent éprouver , & les effets que les différens agens auxquels ils sont exposés , peuvent opérer sur eux. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter tout ce qu'on a découvert sur les loix , auxquelles le système nerveux est soumis , ni sur les dérangemens auxquels il est exposé ; nous nous contenterons de faire remarquer que ces dérangemens dépendent quelquefois d'une cause qui lui est inhérente , quelquefois d'une cause qui lui est extérieure. On observe le premier cas dans ces affections nerveuses , qui sont produites par un vice originaire du système des nerfs , ou qui

sont l'effet des passions de l'ame, d'un certain genre de vie, ou la suite de quelque grande maladie : le second se manifeste dans les accidens nerveux, qui surviennent dans les maladies aiguës ou chroniques, & qui cessent dès que la maladie est guérie, ou que la cause qui agissoit sur le système nerveux, a été écartée ; par conséquent la distribution la plus naturelle des maladies des nerfs seroit celle qui les diviseroit en essentielles, dans lesquelles les nerfs sont essentiellement attaqués, & ne peuvent être rétablis que par des remèdes qui agissent immédiatement sur eux ; & en symptomatiques, dans lesquelles ils éprouvent l'action d'une cause extérieure, action qui ne dure qu'autant que cette cause est présente, & dont les effets cessent dès qu'on parvient à l'écarter. Le célèbre auteur des Leçons qu'on publie ici, a cru devoir suivre une autre route. Aussi est-ce moins un traité complet sur les maladies des nerfs, que quelques essais de Pathologie, sur les affections auxquelles ces organes sont exposés ; on y trouve d'excellens matériaux qui, s'ils eussent été mis en œuvre, auroient pu faire un ouvrage très-utile : ce sont des explications d'un professeur qui donne l'essor à son génie, & qui ne craint pas de s'écarter de son sujet, toutes les fois que l'occasion se présente, d'inculquer à ses disciples quelques

vérités importantes. On doit sans doute beaucoup de reconnoissance à M. Van-Eems, pour nous avoir conservé ces précieux fragmens ; mais elle auroit été plus grande, s'il eût bien voulu se donner la peine de les rédiger, d'y ajoûter ce que les nouvelles découvertes nous ont appris sur cette partie importante de la médecine, & d'y joindre ce que ses propres observations lui ont fait découvrir : son ouvrage auroit été à la portée d'un plus grand nombre de médecins, & d'un usage plus immédiat ; mais revenons à notre auteur. Nous avons dit qu'il s'étoit écarté de la division, qui nous paroissoit la plus naturelle des maladies qui sont l'objet de son ouvrage ; en effet, il l'a distribué en deux parties : la première traite des maladies qui surviennent aux nerfs proprement dits, & à leurs membranes ; la seconde, de celles qui troublent tout le système du cerveau, d'où les nerfs tirent leur origine.

Il commence d'abord par donner l'étymologie & la définition des nerfs ; il en examine la nature & l'origine : de-là il passe au crâne & aux vertebres, qu'il considère comme étant le boulevard du cerveau & de la moëlle épiniere. Comme les nerfs sont enfermés dans des especes de gaines, qu'on croit être des productions des membranes du cerveau, il décrit la dure-mere, ses

appendices & les vaisseaux; ce qui le conduit naturellement à parler des maladies de cette partie. Il démontre qu'elle en éprouve un grand nombre, telles que des inflammations, des suppurations, la gangrene, des squirrhés, des tumeurs, &c. qu'on attribue faussement aux nerfs; cette membrane en a cependant qui peuvent être le siège des douleurs qu'on sent dans cette partie; mais peut-elle éprouver des convulsions, comme l'ont cru Pechlin & Baglivi. M. Boerhaave, fondé sur l'adhérence que cette membrane a avec tous les points du crâne, croit pouvoir assurer que non. Les gâines des nerfs ayant, comme la dure-mère, dont ils tirent leur origine, des vaisseaux de différente espèce, peuvent être le siège des inflammations & de différentes espèces de tumeurs qui, en comprimant la partie médullaire du nerf, occasionneront différens accidens; l'acrimonie des humeurs épanchées dans le tissu cellulaire de cette gaine, ou même contenues dans ses vaisseaux, peuvent produire différentes affections, dans lesquelles les fonctions des nerfs seront dérangées; c'est ce qu'on observe dans le mal vénérien, le scorbut, les rhumatismes, l'odontalgie, &c.

La rosée qui humecte sans cesse les membranes du cerveau, & qui empêche qu'elles n'adhèrent les unes aux autres, peut n'être

pas absorbée ; & par conséquent s'accumuler en assez grande quantité pour faire des compressions qui seront suivies de la cessation , plus ou moins entiere , des fonctions du système nerveux. On trouve ici quelques-uns des signes auxquels on peut connoître ce genre de maladie , & le traitement qui convient à celles qui sont produites par la surabondance de l'élément aqueux.

L'auteur revient encore à la description des membranes du cerveau , & traite de l'arachnoïde & de la pie-mere ; cette dernière membrane qui enveloppe non seulement la partie corticale , mais même les différentes appendices médullaires du cerveau & du cervelet , & qui forme le plexus choroïde , n'est presque composée que de vaisseaux artériels & veineux ; elle est donc exposée à toutes les maladies auxquelles les autres parties vasculaires sont sujettes , & peut affecter à son tour la substance du cerveau , à laquelle elle tient si étroitement ; ainsi le trop grand calibre des artères , soit que ce vice soit universel , soit qu'il soit particulier à la pie-mere ; leur trop petit diamètre ; leur trop de roideur , ou leur trop grande dilatabilité ; la pléthore , soit universelle , soit particulière ; le vice contraire , ou la trop petite quantité de la partie rouge du sang , sont autant de causes , selon M. Boerhaave , qui , en affectant la pie-mere , peuvent trou-

bler les fonctions du cerveau : il en donne des exemples, & en indique le mécanisme ; il s'étend sur-tout sur les deux dernières causes, sur lesquelles il rassemble un grand nombre de faits, qui méritent toute l'attention du lecteur médecin. Quoique le chlorosis ne dût pas trouver sa place ici, on en traite cependant avec assez de détail, à l'occasion des maladies qui sont produites par le défaut de la partie rouge du sang, parmi lesquelles M. Boerhaave le range avec raison : il expose, avec beaucoup d'exactitude, le traitement de cette espèce de maladie, sur lequel il ne laisse rien à désirer.

Comme le sang peut pécher, non seulement par sa quantité augmentée ou diminuée, mais encore par son acrimonie, M. Boerhaave examine les effets que cette acrimonie peut produire sur les vaisseaux de la pie-mère, & sur la substance du cerveau & des nerfs. Il traite fort au long des esprits, qui sont les seules substances âcres qui paroissent pouvoir parvenir jusqu'à eux. Il appelle esprit tout ce qui joint à l'acrimonie un certain degré de volatilité, tels sont les esprits inflammables que fournissent les liqueurs fermentées, les émanations des animaux vivans, les exhalaisons putrides, les parties volatiles des végétaux ; les esprits ou les exhalaisons minérales ; celles que le

feu développe ; celles qui résultent de certains mélanges , &c. On trouve , sur toutes ces matières , une infinité de recherches intéressantes , qui peuvent jeter un très-grand jour sur l'œconomie du système nerveux. On est fâché de rencontrer quelquefois des idées peu exactes ; mais ce sont de ces choses qui échappent dans la chaleur d'une explication , & qu'un éditeur doit savoir retrancher.

Après avoir traité des maladies causées par des agens extérieurs , M. Boerhaave se propose de considérer le nerf en lui-même , & d'examiner quelles sont les maladies qui peuvent affecter toute sa substance. Pour cet effet , il traite , en peu de mots , des nerfs en général , & des tendons , qu'il considère comme une production des nerfs. Il s'étend sur les maladies des uns & des autres , & dit quelque chose , en passant , de la suture des tendons ; ensuite il traite des différentes espèces d'odontalgie & de panaris ; des ongles & de leurs maladies , des callosités , des verrues & des cors. Ce qu'il donne sur l'odontalgie & sur les panaris , quoique pour la plus grande partie étranger au sujet qu'il traite , nous a paru travaillé avec plus de soin & d'exactitude que le reste. On y trouve des descriptions assez étendues de ces deux maladies , de leurs différentes espèces , des signes qui les caractérisent , & des moyens qu'on peut employer pour les traiter.

Parvenu à la seconde partie, c'est-à-dire, à celle qui traite des maladies qui affectent tout le système du cerveau, il débute par donner une idée de l'ame : il expose ses différentes opérations & ses passions, qu'il réduit à l'amour & à la haine ; passions qui, selon qu'elles sont bien ou mal réglées, font le bonheur ou le malheur de l'homme ; il démontre les différens effets qu'elles produisent sur tout le système de l'œconomie animale. Nous voudrions pouvoir le suivre dans les détails où il entre à ce sujet ; mais cela nous entraîneroit hors des bornes que nous sommes obligés de nous prescrire. Il passe ensuite à l'imagination, dont il considère la nature & les désordres qui constituent la folie.

Les maladies qui sont produites par ces causes, ont leur siège dans le *sensorium commune* même ; mais ce *sensorium* peut être affecté par des causes qui ont leur siège dans des parties fort éloignées ; par exemple, tout ce qui affecte les nerfs du bas-ventre ; telles que les blessures, la saburbe des premières voies, les humeurs qui crouissent dans les vaisseaux des hypocondres, l'atrabile ; les poisons introduits dans l'estomac, les différentes affections de la matrice ; celles de la vessie, peuvent tellement déranger l'œconomie du système nerveux, que toutes ses fonctions en soient troublées. Ce qui conduit l'auteur à exposer, d'une ma-

niere plus particuliere, l'action des nerfs, de l'estomac & des premieres voies sur le *sensorium commune*, & à l'éclaircir par l'exemple de la colique de Poitou, dont il traite succintement. Il prouve ensuite qu'il n'y a point de nerf, dans quelque partie qu'il soit situé, dont le désordre ne puisse se communiquer à tout le système nerveux.

Après avoir considéré le *sensorium commune*, comme une partie du corps solide ou fluide, ou composée de solides & de fluides, il entre plus particulièrement dans l'examen de ce principe qu'Hippocrate a appelé *impetum faciens*, auquel tous les mouvemens de la machine animée doivent leur origine, & auquel toutes les sensations aboutissent. Pour en pouvoir faire mieux connoître les dérangemens, il fait de nouvelles recherches sur l'origine de nos idées & de nos passions, & sur le principe de nos mouvemens. Il définit ensuite, avec un peu plus d'exactitude, ce qu'on doit entendre par *sensorium commune*. Il recherche qu'elle est la partie dans laquelle on peut le placer; ce qu'il ne détermine cependant pas absolument. Suit un long chapitre sur la sympathie, non sur cette sympathie que les physiologistes supposent entre les différentes parties du corps, en vertu de laquelle, lorsqu'une de ces parties est affectée, l'autre éprouve quelque dérangement;

mais de cette impulsion secrète, qui excite dans les organes d'un homme, des mouvemens semblables à ceux qu'il voit se passer dans un autre homme ; mais il quitte bientôt ce sujet, & fait une très-longue digression sur les effets merveilleux de la puissance qui réside en nous & qui nous meut. Il nous a paru que M. Boerhaave se rapproche ici de l'opinion de Van-Helmont, développée ensuite par Stahl, sur l'action de l'ame sur le corps ; opinion qu'il avoit pris à tâche de réfuter dans ses autres ouvrages.

Enfin, il traite du pouvoir que l'imagination de la mere a sur le corps de l'enfant qu'elle porte dans son sein. Il rapporte plusieurs histoires connues de cette especé de phénomène ; & il résulte de ses discussions ; que l'imagination de la mere est la cause des changemens que le fœtus éprouve dans la matrice, quoique nous ignorions la maniere dont cela se fait. Pour donner une idée de la methode qu'on doit suivre, en traitant des maladies de la tête, il rapporte l'exemple du vertige, de l'apoplexie & de ses différens degrés ; de la paralysie & de l'épilepsie ; dont il traite fort au long, & d'une maniere fort exacte ; on y trouve même des choses qu'on chercheroit en vain dans ses Aphorismes ; où il a parlé de ces mêmes maladies.



S U I T E

Des Recherches sur l'opinion de M. Du-BOIS, au sujet de la Colique des Potiers, pour servir à l'histoire de la maladie vulgairement connue sous le nom de Colique de Poitou; par M. BORDEU, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Revenons à l'ouvrage de M. Dubois. Il n'est pas possible de continuer l'étude de la théorie qui en fait le fondement, qu'on n'ait examiné comment & jusqu'à quel point les ouvriers sont exposés aux poisons métalliques, & quels sont ces ouvriers. M. Dubois en a dit quelque chose. Il a sur-tout insisté sur les ouvriers en cuivre de *Ville-Dieu-lès-Poëles*, bourg de la basse Normandie. Il étoit né en cette province fertile en grands hommes, au nombre desquels elle le met sans doute. Il est juste de le suivre dans ce qu'il en a dit. La Lettre suivante, qui est de M. Robert, docteur-régent de la faculté de Paris, & natif de la même province, pourra servir de guide dans cet objet.

» Vous m'avez demandé mon avis,
 » Monsieur, sur l'article de la thèse de M.
 » Dubois, où il fait mention des habitans de
 » *Ville-Dieu-lès-Poëles*, bourg de la Nor-

» mandie , sur lesquels il s'explique ainsi :
 » *Regnant ibi luctus communis , publicus*
 » *dolor , squalor universus , habitus corporis*
 » *macie civica torridus ; ibi vultus & capilli*
 » *æra crinita metiuntur ; ibi vertigo , cæci-*
 » *tas , surditas , omnium sensuum hebetudo ,*
 » *colli , spinæ , artuumque distorsiones ,*
 » *totius corporis tremor & imbecillitas ,*
 » *juvenem , adolescentem , puerum quemque*
 » *immature senio conficiunt ; vix ut ulla*
 » *discernatur ætas. Quid causæ est ? Metal-*
 » *lica de calo ducitur anima ; sedatur stan-*
 » *neo potu sitis ; æreo pane vivitur ; nec*
 » *mirum locum eum incolunt ærarii mille*
 » *pyracmones , qui fabricæ suæ veneno*
 » *Jovem , Cererem & Bacchum indefinenter*
 » *inficiunt. C'est d'après cette description*
 » poétique , que M. *Combalusier* a dit avec
 » le même feu , & touché , ainsi que M. *Du-*
 » *bois* , des miseres des habitans de *Ville-*
 » *Dieu-lès-Poëles* : *Le spectacle effrayant*
 » *qu'offre le bourg de Ville-Dieu-lès-Poëles ,*
 » *est une preuve frappante (que le cuivre peut*
 » *être volatilisé & suspendu dans l'atmos-*
 » *phere , au grand détriment de ceux qui*
 » *l'habitent). Une calamité publique &*
 » *un deuil commun y régneront perpétuelle-*
 » *ment : on n'y voit que des corps hideux &*
 » *en corruption ; leurs visages & leurs che-*
 » *veux ressemblent à ceux des statues d'ai-*
 » *rain ; le vertige , la surdité , l'aveugle-*
 » ment ,

» ment, l'engourdissement de tous les sens,
 » les distorsions du col, de l'épine & des
 » membres, le tremblement & une foi-
 » blese universelle attaquent indistinctement
 » tout le monde, & semblent y confondre
 » tous les âges. Quel est donc le principe
 » de ce désastre ? La nature métallique de
 » l'air qu'on y respire & des alimens dont
 » on s'y nourrit. Ce lieu infortuné est habité
 » par un millier de chauderonniers, qui ne
 » cessent d'infester l'air, le pain & la boi-
 » son du venin qu'ils forgent eux-mêmes...
 » Une vapeur épaisse & cuivreuse s'élève de
 » toutes parts, & répand au loin les maux
 » & la désolation..... J'ai emprunté cette
 » description imitée de Virgile, de la belle
 » thèse de M. Dubois (a).

» Pour juger des faits qu'avance M. Du-
 » bois, je vous envoie, 1^o une Lettre de
 » M. Gilbert, habitant notable de *Ville-Dieu-*
 » *lès-Poëles*. Vous verrez dans cette Lettre,
 » qu'on se plaint des imputations faites aux
 » habitans de ce bourg, que ces habitans
 » vivent à-peu-près aussi long-tems que
 » ceux des environs & des autres pays ;
 » qu'ils sont grands comme le commun des
 » hommes, & peut-être plus forts & plus
 » robustes..... En général, assez bien
 » bâtis.... Qu'il y a de très-beaux hommes

(a) Observations & Réflexions sur la colique
 de Poitou ou des peintres, pag. 117.

» & de très-belles & très-jolies femmes. . . .
» Que s'il s'en trouve quelques-uns de con-
» trefaits , ce sont des accidens : Ils ne sont
» pas plus maigres que d'autres. . . . ils pa-
» roîtront basanés & laids à qui ne les verra
» que dans leurs ateliers , comme tous les
» forgerons. . . . Que ceux qui sont jaloux
» d'être propres , ont le teint aussi frais que
» les perruquiers de Paris. . . . Qu'ils n'ont
» aucune tache de verd sur le visage ni le
» reste du corps. . . . Qu'on voit des che-
» veux verts , c'est-à-dire , d'un beau verd
» pâle & clair ; mais toutes sortes de che-
» veux ne sont pas sujets à cette teinture :
» les cheveux noirs en sont absolument
» exempts : les plus blonds prennent le plus
» beau verd , & la propreté prévient cet
» inconvénient. . . . Quant aux femmes ,
» leur coëffure met leurs cheveux à l'abri
» de la teinture. . . . Qu'ils sont sujets à la
» surdité , à cause du bruit continuel des
» marteaux : ils ne sont pas vraiment sourds ;
» ils ont seulement l'ouïe un peu endurcie. . .
» Qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun fût su-
» jet aux vertiges. . . . Que l'abus de la
» boisson , sur-tout de l'eau-de-vie , dont la
» plupart font un usage extraordinaire , leur
» occasionne des tremblemens , puisque
» ceux qui ne font point usage d'eau-de-
» vie , sont exempts de ces accidens , même
» parmi les ouvriers. . . . Que les femmes

» qui travaillent au métier , & en font la
 » partie la plus sale & en apparence la plus
 » dangereuse , ne font point sujettes à cette
 » insensibilité. Que quelques anciens
 » disent qu'autrefois on y avoit souffert beau-
 » coup des coliques ; mais aujourd'hui on
 » n'y en voit plus. Une preuve que l'air
 » qu'on respire à *Ville-Dieu-lès-Poëles* ,
 » n'est pas mal-sain , c'est que tous les étran-
 » gers qui y séjournent & même s'y éta-
 » blissent , n'y éprouvent aucune infirmité.
 » On le voit tous les jours par les troupes
 » qui y sont en quartier : jamais aucun de
 » ces corps n'a eu à se plaindre du mauvais
 » effet de cet air : il en est de même des
 » employés dans les aides & les gabelles ,
 » qui habitent ce bourg quinze & vingt ans.
 » Plusieurs soldats ont obtenu leur congé ,
 » pour s'y établir : aucun n'y a été exposé
 » aux mauvais effets qu'on attribue à la ma-
 » nufacture. Que le cuivre qu'il faut
 » fondre , ne l'est point à *Ville-Dieu* , mais
 » bien dans des moulins, au nombre de qua-
 » tre ou cinq à une lieue de distance de
 » ce bourg. Ceux qui habitent ces mou-
 » lins , comme les ouvriers qui les font
 » valoir , se portent très-bien. Il y a aussi
 » des fondeurs à *Ville-Dieu*. Ceux qui
 » travaillent à la fonte ou qui la prépa-
 » rent , comme les femmes qui font la par-
 » tie la plus sale du métier , jouissent d'une

» santé parfaite : ceux qui fondent des clo-
» ches , des canons , des marmites , quoique
» continuellement exposés à l'effet de la
» fonte , ne sont sujets à aucun accident , &
» même n'ont aucune apparence de sur-
» dité , preuve que le bruit seul des mar-
» teaux l'occasionne.

» 2^o Un Extrait en forme des registres des
» sépultures de Notre-Dame de *Ville-Dieu*.
» M. *Gilbert* s'est fait délivrer cet Extrait de
» différentes années prises sans aucun choix ;
» il l'a vérifié lui-même sur les registres . . .
» & il l'a fait signer de M. *Huart* , vicaire du
» lieu : cet Extrait fait connoître la vérité de
» ce qu'il avance sur la longueur des jours
» de ses compatriotes Il com-
» prend les années 1715 , 1722 , 1732 ,
» 1749 , 1757 , 1758 , 1759 , 1760 ,
» 1761. On trouve , pour l'année 1715 ,
» trois morts , âgés , l'un de soixante-dix-sept
» ans , l'autre de soixante-douze , & le
» troisieme de soixante-quinze ; pour l'an-
» née 1722 , trois morts , âgés , l'un de
» soixante-seize ans , l'autre de quatre-vingt-
» deux , & le troisieme de quatre-vingt ;
» pour l'année 1732 , trois morts , âgés ,
» l'un de soixante-quinze ans , l'autre de
» soixante-dix-huit , & le troisieme de qua-
» tre-vingt ; pour l'année 1749 , quatre
» morts , âgés , l'un de quatre-vingt-deux
» ans , l'autre de soixante-dix-sept , le troi-

» fieme de quatre-vingt-dix , & le qua-
 » trieme , (qui étoit une femme) de cent
 » ans ; pour l'année 1757 , deux morts ,
 » (femmes auffi) l'un de quatre-vingt-
 » onze ans , l'autre de quatre-vingt-fix ; pour
 » l'année 1758 , quatre morts , l'un (homme)
 » âgé de quatre-vingt-douze ans , l'autre de
 » quatre-vingt-deux , le troisieme de quatre-
 » vingt-sept , & le quatrieme de quatre-
 » vingt-six ; pour l'année 1759 , cinq morts ,
 » l'un de quatre-vingts ans , l'autre de foi-
 » xante-dix-huit , le troisieme de soixante-
 » dix-huit , le quatrieme de quatre-vingt ,
 » & le cinquieme de quatre-vingt-dix ;
 » pour l'année 1760 , trois morts , l'un
 » âgé de soixante-dix-huit ans , l'autre de
 » soixante-dix-neuf , le troisieme , (homme)
 » de quatre-vingt-douze ; pour l'année
 » 1761 , huit morts , l'un âgé de soixante-
 » dix-sept ans , l'autre de soixante-seize , le
 » le troisieme de soixante-quatorze , le qua-
 » trieme de soixante-dix-sept , le cinquieme
 » de soixante-quinze , le fixieme de soixan-
 » te-quinze , le septieme de soixante-dix-
 » sept , le huitieme de soixante-cinq
 » M. Gilbert observe dans sa Lettre , qu'il
 » meurt à *Ville Dieu lès-Poëles* , comme
 » sans doute par-tout ailleurs , beaucoup
 » d'enfans au-deffous de l'âge de dix ans ;
 » peut-être même en meurt-il plus que dans
 » d'autres pays , vu la fécondité extraordinaire

» des habitans & sur-tout des ouvriers , dont
 » la plûpart attendent à peine l'âge de pu-
 » berté , pour se marier. . . . M. *Gilbert*
 » annonce que s'il le faut , il vérifiera au juste
 » tout ce qui peut regarder le nombre des
 » nouveaux-nés , eu égard au nombre des
 » morts par chaque année , & les causes de
 » la mort de beaucoup d'enfans , dont la
 » principale , à son avis , est la misère des
 » ouvriers.

» 3^o Une Lettre de M. *Obelin* , habi-
 » tant considérable de *Ville-Dieu-lès-*
 » *Poëles* , qui se récrie sur ce qu'en parlant
 » des habitans de ce bourg , on sacrifie la
 » vérité , on la trahit , sans songer au
 » démenti qui doit en être le prix. . . . Il
 » dit que ce bourg , tout affreux qu'on a
 » voulu le peindre , ne laisse pas d'avoir
 » ses agrémens. Il nous apprend qu'il exis-
 » toit dès l'année 1132 , qu'avant 1300 ,
 » il y avoit des *paesliers* , à présent *poë-*
 » *liers* ; que le commerce qui s'y fait de
 » toutes sortes d'ouvrages de cuivre pur ,
 » ou altéré & mélangé , quoique bien moins
 » considérable à présent qu'autrefois , fait
 » subsister quatre à cinq mille habitans. Il
 » paroît penser que l'atmosphère épais , qui
 » ordinairement le soir couvre le bourg ,
 » & qu'il attribue , tant aux vapeurs que pro-
 » duisent la rivière de *Sienne* & les prairies
 » qu'elle arrose , qu'à celles que la viva-

» cité du feu fait exhiler du cuivre , pré-
 » serve peut-être le bourg de l'air conta-
 » gieux qui infecte souvent les paroisses &
 » les villes voisines.

» 4^o Une Note sur la consommation
 » d'eau-de-vie qui se fait à *Ville-Dieu-lès-*
 » *Poëles*. M. Gilbert a consulté , à cet
 » égard , le receveur des aides , qui lui a
 » dit avoir mis la consommation annuelle au
 » moins qu'elle puisse se porter , suivant
 » l'idée qu'il a de celle qu'on fait entrer en
 » fraudant les droits : or cette consumma-
 » tion monte à quatre mille pots par an , à
 » plus de trois cents pots par mois ; il en
 » étoit consommé , il y a vingt-cinq ans ,
 » au moins moitié plus. Il est mort cet
 » hyver un habitant qui étoit le plus fameux
 » buveur d'eau-de-vie , qui subsistât alors ;
 » sur la fin de ses jours , on l'avoit fait se
 » modérer , à force d'instances , au point
 » qu'il n'en buvoit qu'à-peu-près un pot
 » par jour. M. Gilbert auroit bien voulu
 » pouvoir envoyer une note sur la quantité
 » de cidre qui se boit annuellement à
 » *Ville-Dieu* ; mais il n'étoit pas en état
 » de le faire au moment où il écrivit sa
 » Lettre : il le fera dans la suite , s'il en est
 » question.

» 5^o Une Lettre de M. le Tellier , doc-
 » teur en médecine & médecin de *Ville-*
 » *Dieu-lès-Poëles*. Il observe qu'on a fait

» un bien hideux tableau des habitans de
 » ce bourg ; mais qu'il faut , avant de croire
 » & juger , être instruit de la vérité. Il ap-
 » prend que les habitans de *Ville-Dieu* ,
 » ouvriers en cuivre , sont généralement
 » bienfaits , forts & robustes ; qu'ils jouis-
 » sent d'une santé parfaite. Les maladies
 » épidémiques semblent même les res-
 » pecter , pendant que les lieux voisins du
 » bourg en sont affectés presque tous les
 » ans. Il n'y a point de maladie *endémique* :
 » quinze ou vingt personnes au plus , (sur
 » quatre ou cinq mille) peuvent chaque an-
 » née éprouver la colique. Cette colique
 » ne diffère point de celle qui attaque les
 » villages & les villes des environs , où
 » elle est , *ceteris paribus* , plus commune
 » qu'à *Ville-Dieu*. La colique accompa-
 » gnée de convulsions & suivie d'une sorte
 » de paralysie , ou plutôt d'une foiblesse des
 » bras , est si rare & si peu connue , qu'on
 » ne compteroit pas actuellement à *Ville-*
 » *Dieu* quatre personnes affectées de cette
 » incommodité à la suite de la colique :
 » or cette colique se guérit à *Ville-Dieu* ,
 » par la saignée , dans les sujets pléthoriques ;
 » les délayans , les anodins , & les purgatifs
 » minoratifs ; les stomachiques apéritifs réta-
 » blissent la santé.

» Il faut , dit M. le Tellier , observer
 » qu'une partie de l'ouvrage des cuivres

» s'opere par les femmes ; elles brisent le
 » cuivre rouge au fourneau , avec des instru-
 » mens faits comme des houlettes de ber-
 » ger ; elles le réduisent , par des coups long-
 » tems répétés , en très-petits morceaux.
 » Pendant cette opération , une vapeur ou
 » fumée très-abondante s'exhale ; de sorte
 » que les femmes , après leur travail , ont
 » le visage , la bouche & les narines plei-
 » nes de crasse & d'excrémens de cuivre :
 » ces femmes se portent bien : on n'en a
 » point vu qui fût sujette à la colique.

» Il faut encre observer que le travail
 » dur & pénible des ouvriers les oblige à
 » boire beaucoup de cidre , liqueur ordi-
 » naire à *Ville-Dieu*. . . . D'ailleurs , la
 » plûpart boivent beaucoup d'eau-de-vie
 » chaque matin , avant d'aller à leur ouvrage.
 » Ces deux observations mettent à portée
 » de juger si la colique est occasionnée au
 » peu d'habitans qui y sont sujets , par les
 » exhalaisons cuivreuses seulement , ou en-
 » semble par la boisson assez abondante de
 » cidre & d'eau-de-vie.

» Il n'est point vrai , ajoute M. le Tellier ,
 » qu'il y ait à *Ville-Dieu* une calamité pu-
 » blique , relative à la nature du travail
 » des habitans. . . . On n'y voit point de
 » corps en consomption , ni hideux , à moins
 » qu'on n'appelle hideux des ouvriers noircis
 » par le charbon , auquel cas , les forge-

» rons font tous hideux. On n'y est
 » point sujet aux vertiges, à l'aveuglement,
 » aux distorsions du col ni des autres mem-
 » bres : les âges n'y sont point confondus :
 » leur différence y est pour le moins aussi
 » apparente qu'en aucun pays.

» Du reste, les alimens sont très-bons à
 » *Ville-Dieu* : le pain est de pur froment ;
 » la viande est bonne ; le veau y est excel-
 » lent & réputé le meilleur des villes voi-
 » fines. Le cidre y est bon ; une rivière
 » qui coule au bas du bourg, fournit beau-
 » coup de poisson d'un goût exquis, quoi-
 » qu'elle reçoive tous les excréments du cui-
 » vre. Ce récit fidèle fait voir combien on
 » a calomnié les habitans de *Ville-Dieu*.
 » Il faut espérer qu'on perdra les impressions
 » qu'auroit pu faire l'infidèle tableau que
 » l'on en a tracé. A *Ville-Dieu*, ce 14 Avril
 » 1762. Signé LE TELLIER, doc-
 » teur en médecine.

» 6^e Une pièce importante qui vient à
 » l'appui de la Lettre de M. le Tellier, &
 » qui même y est jointe, comme on le voit
 » par ce qui suit : Je soussigné, chirurgien à
 » *Ville-Dieu* depuis quarante ans, atteste
 » la même chose que ci-dessus. Signé
 » LE TELLIER. Nous soussignés
 » officiers, bourgeois & habitans de *Ville-*
 » *Dieu-lès-Poëles* en basse Normandie, cer-
 » tifions que la Lettre ci-dessus contient vé-

» rité , en tant qu'elle concerne la nature
 » du pays , & la santé & tempérament des
 » habitans de ce bourg. Signés à l'original ,
 » *André de la Ligottiere* , baillif de Ville-
 » Dieu. *L'Arsonneur* , lieutenant de Ville-
 » Dieu. *Le Monnyer du Goyel*. *P. F. He-*
 » *bert* , curé de Ville-Dieu. *Huard* , vicaire.
 » *Le Herieux* , prieur. *Pitel* , prêtre. *Loyer* ,
 » prêtre. *Le Monnyer* , avocat. *Onfroy* ,
 » avocat. *M. le Do. P. Havard*. *D. Galé*.
 » *N. André*. *R. Gohier*. *Obelin* , âgé de
 » soixante-deux ans. *Lefebvre* , âgé de
 » soixante-un ans. *Le Maître* , syndic ,
 » âgé de soixante-un ans. *Pierre Havard* ,
 » âgé de soixante-deux ans. *G. Autter* ,
 » âgé de soixante-quatre ans. *P. Engerrau* ,
 » âgé de soixante ans. *V. Biel* , âgé de
 » soixante-dix ans. *J. le-Do* , âgé de soixan-
 » te-quinze ans. *J. Messain* , âgé de soixan-
 » te-onze ans.

» *M. Gilbert* annonce qu'il a choisi ;
 » pour faire souscrire la Lettre de *M. le Tel-*
 » *lier* , médecin , ceux qui , par état , sont
 » plus dignes de foi , & de plus , quelques-
 » uns des anciens , presque tous ouvriers &
 » travaillant encore journellement , malgré
 » leur grand âge qu'ils ont marqué sous
 » leur signature. *M. Gilbert* ajoûte que si
 » quelques-unes de ces signatures paroissent
 » chancelantes , il faut l'attribuer à la du-
 » reté de l'exercice ordinaire des ouvriers ,

» plutôt qu'à leur foiblesse ; qu'on trouve-
 » roit à *Ville-Dieu* un plus grand nombre
 » d'hommes & de femmes aussi âgés &
 » même plus que ceux qui ont souscrit ;
 » mais plusieurs n'ont jamais sçu signer , les
 » autres l'ont oublié.

» Vous voyez, Monsieur, que M. *Dubois*
 » avoit eu de faux Mémoires sur les habitans
 » de *Ville-Dieu-lès-Poëles*. Vous pouvez
 » mettre M. *le Tellier*, médecin de ce bourg ,
 » parmi les partisans de la méthode cal-
 » mante dans le traitement de la colique des
 » métaux , & le joindre au *médecin Italien*
 » de *Paul d'Ægine* , à *Hofman* , *Henkel* ,
 » *D. Heado* , M. *de Haen* , à M. *Tron-*
 » *chin* & à M. *Astruc*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

» P. S. Je crois devoir vous dire que j'ai
 » fait voir toutes les pièces, dont il est
 » question , à M. *Roux* , auteur du Jour-
 » nal de Médecine , & à quelques autres de
 » nos confreres.

La suite dans les Journaux suivans.



R É F L E X I O N S

*Sur l'Inoculation ; par M. GONTARD ,
docteur-médecin du Roi , à Ville-Franche
en Beaujolais.*

La méthode de donner une maladie , pour en prévenir le danger , devenue si célèbre de nos jours , a été pratiquée , dans son origine , par des motifs bien différens de ceux qui l'ont fait adopter dans la suite , puisque c'est la cupidité qui lui a donné naissance , & que c'est l'amour de l'humanité qui lui a donné tant d'accroissement. Cette méthode protégée des grands , défendue & préconisée par tout ce que le profond sçavoir , & l'éloquence la plus persuasive ont de force & d'attraits ; pratiquée avec les plus heureux succès par les plus grands maîtres , regardée autrefois comme une pratique barbare , recherchée aujourd'hui avec empressement , comme un moyen infailible d'arracher du tombeau une infinité de victimes , est venue à ce point de célébrité , que quiconque ose dire quelque chose contre elle , est regardé , ou comme un ignorant trop attaché à ses préjugés , ou comme un ennemi de l'humanité. Pour éviter ces accusations , suffit-il de n'être ni son partisan ,

ni son adverfaire ? Je le voudrois , parce que c'est précisément le cas dans lequel je me trouve ; aussi ce que je vais dire , sont moins des objections dictées par d'aveugles préjugés , & par un esprit de parti , que des doutes raisonnables que je propose , & que je pense même pouvoir être facilement levés par des gens plus éclairés que moi.

Le pere d'un fils unique & chéri , me dit qu'il avoit envie de le faire inoculer , & me demanda si je voudrois conduire cette opération ; je lui répondis qu'il étoit vrai que je ne l'avois point encore pratiquée , mais que je me sentoís en état de le faire , instruit par tout ce que j'avois lu sur cette matiere ; que d'ailleurs ce n'étoit pas une chose bien difficile à un médecin déjà versé dans ce qui regarde son état , & qui l'exerce avec quelque succès. Mais que me conseillez-vous ? Je n'ai rien à vous dire , ni pour ni contre cette méthode ; si vous le voulez , je n'ai garde de vous en détourner ; si vous ne le voulez pas , je n'ai garde non plus de vous y engager : je craindrois des deux côtés d'avoir quelque reproche à me faire ; mais enfin qu'en pensez-vous , & que feriez-vous si vous étiez à ma place ? Je pense que ceux qui font inoculer leurs enfans , font bien ; & malgré cela , si j'en avois un , je ne le ferois pas inoculer. Il semble qu'il y a de l'inconséquence dans ce

discours : j'espère pourtant vous faire voir qu'il n'y en a point ; mais dites-moi auparavant quelle raison vous avez de faire inoculer votre enfant ; c'est qu'il en meurt beaucoup de la petite vérole naturelle , & qu'il n'en meurt point ou presque point de celle qu'on procure par l'inoculation ; par conséquent je suis sûr de sauver mon enfant , en le garantissant du danger de l'une , par la communication de l'autre. On assure , on démontre même que tout cela est vrai , & par conséquent vous faites bien de le faire inoculer ; mais moi qu'une égalité de raison de croire l'inoculation avantageuse & inutile force à ne l'adopter ni à la rejeter , à n'en juger même que d'après ce qu'on a écrit en sa faveur ; & qui d'ailleurs , pendant un grand nombre d'années , ayant traité beaucoup de petites véroles de toute espèce , sans voir périr aucun malade , ai reconnu que la petite vérole spontanée n'est pas plus dangereuse par elle-même , quand elle est bien traitée , que l'artificielle : j'ai raison aussi de vouloir attendre l'événement de la petite vérole naturelle. Faites-moi donc voir cette égalité de raison qui vous laisse indécis sur le compte de l'inoculation.

Il faut remarquer auparavant , qu'on n'inocule pas les enfans avant l'âge de deux ans , ni ceux qui sont mal-sains , mal constitués , ou qui sont infectés de quelque virus.

On a observé que la petite vérole spontanée tue un septieme, un fixieme ou un cinquieme de ceux qu'elle attaque. Fixons-nous au terme moyen qui est un fixieme; mais de ce fixieme, une partie en meurt, ou avant l'âge de deux ans, ou parce que les sujets sont mal constitués. Pourquoi mettre sur le compte de la petite vérole naturelle, les morts que l'artificielle ne peut pas sauver, pour en décharger celle-ci, & lui en faire honneur? Si on inoculoit indifféremment tous les sujets, bons ou mauvais, & à tout âge; sans doute que l'inoculation n'auroit pas sur la petite vérole spontanée un aussi grand avantage qu'on veut bien lui prêter. Donc, comme l'inoculation n'admet que des sujets choisis, & que la petite vérole spontanée les attaque tous indifféremment, il ne s'agit pas, pour persuader les avantages de l'une, de faire voir combien elle en sauve, ni pour faire caindre les funestes effets de l'autre, de montrer combien elle en enleve. Il faut pour cela, faire voir de combien le nombre des morts de la petite vérole, dans un pays ou dans une ville où l'on pratique l'inoculation, a diminué, depuis qu'elle y est en usage. C'est ce qu'on fait, il est vrai, quand on dit qu'en Angleterre, les listes des morts de la petite vérole ont diminué d'un cinquieme, depuis que la pratique de l'inoculation y est devenue

devenue commune (a); mais alors cela change bien les proportions, qu'il semble qu'on avoit voulu établir, & décharge beaucoup la petite vérole spontanée. Car, quand on dit que la petite vérole fait périr un fixieme de ceux qu'elle attaque, & que l'inoculation n'en fait périr aucun; qui est-ce qui ne regarde pas comme démontré que l'inoculation sauve ce fixieme? Cependant, par ce dernier calcul, il est démontré que ce n'est que le vingt-fixieme, que l'inoculation arrache aux fureurs de la petite vérole naturelle. En effet, cela veut dire que sur trente malades, au lieu de cinq, (qui en est le fixieme,) qu'il en seroit mort, sans l'inoculation, il n'en meurt plus que quatre, puisque les morts ont diminué d'un cinquieme; ces quatre sur trente, d'où vient qu'ils sont morts, malgré l'inoculation, puisque, par son moyen, il n'en meurt qu'un sur plusieurs centaines? C'est, sans doute, qu'ils sont de ceux qui sont morts, ou avant l'âge de deux ans, ou étant mal constitués, & dont par conséquent l'inoculation ne s'est point chargée; de façon que, s'il étoit possible que la petite vérole spontanée n'attaquât point les sujets avant l'âge de deux ans, ni ceux qui sont mal constitués, ces quatre

(a) Ce dernier terme me fait supposer qu'on y inocule tous les enfans *inoculables*.

seroient également retranchés du nombre de ses victimes. Il faut faire les conditions égales ; mais alors elle en feroit toujours périr un sur vingt-six ; & quoiqu'elle enleve ordinairement le fixieme, quand on y comprend ceux qu'on ne soumet pas à l'inoculation ; ce n'est cependant que le vingt-fixieme qu'elle fait périr, relativement à l'inoculation, en retranchant de ses victimes ceux qu'on ne soumet pas à cette opération : car il ne faut pas faire honneur à la petite vérole artificielle des victimes de sa sœur, tandis qu'elle-même ne les épargneroit pas. Ce n'est donc qu'un vingt-fixieme que l'inoculation conserve à la société de plus que la petite vérole spontanée : & j'avoue que c'est un objet encore assez considérable pour accréditer cette méthode. Mais je vais plus loin, & je dis, ce vingt-fixieme échappé à la mort par l'inoculation, ne peut pas être pris sur ceux qui seroient morts de la petite vérole, ou avant l'âge de deux ans, ou étant mal constitués, puisque l'inoculation ne les sauve pas, & que par la supposition, nous les avons retranchés également de part & d'autre ; il faut donc le prendre sur ceux qui seroient morts de la petite vérole compliquée avec une fièvre putride ou maligne, & dont l'inoculation les a garantis, en la prévenant ; parce que ce n'est que dans ce cas, que la petite vérole est dangereuse, comme nous

l'avons déjà fait voir. Mais qui est-ce qui m'assurera que ce vingt-fixieme ainsi échappé à la mort, à laquelle il devoit succomber, quelque tems ou quelques années après, par une petite vérole compliquée avec une fièvre maligne; qui est-ce, dis-je, qui m'assurera que dans ce même tems, il ne mourra pas de la même maladie, je veux dire, d'une fièvre maligne? Ce n'est pas une opinion mal entendue du fatalisme, qui me fait avancer ce qui peut paroître, au premier abord, un paradoxe: à Dieu ne plaise; mais voici mon raisonnement. Un jeune homme meurt aujourd'hui de la petite vérole compliquée avec une fièvre maligne; je crois, 1^o que c'est cette dernière qui le tue, & que l'autre n'y a aucune part; parce que, lorsque la petite vérole est simple, elle n'est point dangereuse, & que les deux maladies ensemble ne peuvent pas se rendre mutuellement plus dangereuses qu'elles ne feroient, si elles étoient séparées; au contraire, la petite vérole jointe à la fièvre maligne, est plutôt capable de favoriser la dépuracion critique du sang; si cette idée n'est pas vraie, elle est du moins assez problématique, pour laisser des doutes sur sa fausseté, en attendant que l'observation en décide; je crois 2^o que ce jeune homme, s'il avoit été inoculé depuis deux ou trois ans, auroit été également attaqué aujourd'hui de la même

fièvre maligne, & qu'il en seroit mort tout de même. Le second membre de cette proposition est une suite de la première; & voici comment je prouve le premier membre : la petite vérole qu'il auroit eue par inoculation, il y a deux ou trois ans, n'auroit rien pu changer à l'enchaînement des causes étrangères, capables de lui faire contracter cette fièvre : il y auroit été exposé tout de même que s'il n'avoit point été inoculé ; reste à sçavoir si elle auroit pu changer la constitution interne, & le rendre moins propre à contracter cette maladie. On n'a point de raison de le croire; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'y auroit rien changé. On ne voit pas ordinairement que les tempéramens, avant & après la petite vérole, soient différens : les maladies de toute espèce attaquent indifféremment ceux qui l'ont eue; & ceux qui ne l'ont point eue : d'où je conclus qu'elle ne change rien à la constitution du corps, & qu'elle ne le rend pas moins propre à contracter une maladie, s'il est exposé aux causes externes capables de la produire : donc il la contractera également; & comme elle n'est pas moins dangereuse que si elle étoit accompagnée de la petite vérole, le sujet qui a été inoculé, en mourra de même que s'il ne l'avoit pas été; & comme nous avons réduit l'avantage de l'inoculation, à garantir

de cette maladie ; si elle n'en garantit pas , cet avantage se réduit à rien , ou presque à rien.

Pour bien constater les avantages de l'inoculation , il ne s'agit donc pas de calculer le nombre de ceux qu'elle sauve , & qui sont des sujets choisis , ni le nombre de ceux qu'enleve la petite vérole spontanée , qui ne fait aucun choix ; puisque de ces derniers , il faut prélever ceux que l'inoculation ne sauveroit pas , si on les lui livroit , & que par ce retranchement , vous avez vu que l'inoculation ne sauve qu'un vingt-sixieme de plus que la petite vérole spontanée ; mais ce résultat ne suffit pas encore , puisqu'on a des raisons très-fortes de penser que ce vingt-sixieme succombera à la mort , dans le tems même que la petite vérole l'auroit fait perir , s'il n'avoit pas été inoculé ; & voilà les choses précisément dans le même état où elles seroient , si l'inoculation n'étoit pas en usage. Il faudroit donc , pour bien s'assurer des avantages qu'on prétend qu'elle procure , comparer le nombre des morts généralement de toutes les maladies , depuis que l'inoculation est devenue commune , avec les morts d'un égal nombre d'années , avant l'introduction de cette méthode.

Vous voyez donc , par ce que je viens de dire , que si votre enfant n'avoit pas deux

ans , ou qu'il ne fût pas bien constitué , le danger qu'il y auroit à craindre de la petite vérole , seroit comme un à cinq , puisqu'elle en fait périr un sur six ; encore , dans ce cas , l'inoculation ne le garantiroit-elle pas de ce danger , puisqu'on ne l'y soumettroit pas ; mais dès qu'il est bien constitué , & qu'il a passé l'âge de deux ans , ce danger n'est plus que comme un à vingt-cinq ; puisque de ceux qui se trouvent dans cette classe , la petite vérole n'en fait périr qu'un de vingt-six ; encore ce danger , quand vous feriez inoculer votre enfant , devient presque inévitable , parce qu'il ne vient dans la petite vérole , que d'une seconde maladie , avec laquelle la première se trouve compliquée ; & que cette maladie , si elle doit accompagner la petite vérole spontanée , n'arrivera pas moins dans son tems , l'inoculation ne pouvant pas la prévenir.

Voilà quelle est ma maniere de penser ; qui , je l'avoue , pourroit bien n'être pas fondée ; mais pour s'assurer si elle l'est ou non , il n'y a que le moyen que je viens de proposer. Que si par ce moyen , mon raisonnement acquéroit plus d'évidence ou de certitude , alors non seulement l'inoculation deviendroit indifférente pour la vie des citoyens , mais même il faudroit s'en abstenir ; en voici la raison. Jusqu'à présent , nous l'avons supposée sans aucun danger ; &

malgré cela , son avantage se réduit à rien , si ce n'est peut-être à conserver la beauté de la peau. Mais s'il peut arriver que quelqu'un périclisse à son occasion , quand ce ne seroit que sur plusieurs centaines , & quand même ce ne seroit ni sa faute , ni celle de l'inoculateur , ce seroit toujours une raison prépondérante pour s'en abstenir ; car , que l'inoculation soit la cause efficiente de cette mort , ou qu'elle n'en soit que l'occasion , il suffit que , sans elle , le sujet ne seroit pas mort. Que sçait-on même , s'il auroit jamais eu la petite vérole ? Car , quoiqu'il soit vrai , comme on le prétend , que ceux qui ne peuvent pas la prendre par inoculation , ne la prennent jamais ; il ne s'ensuit pas que tous ceux à qui on la communique par l'inoculation , doivent la prendre d'une manière spontanée , si on ne les inocule pas ; par la même raison , que le virus ne se développe dans l'un , qu'à l'âge de vingt ans , il peut , dans l'autre , ne se développer qu'à trente , & peut-être plus tard ; & le sujet peut mourir , même dans un âge avancé , de quelque autre maladie , avant que le virus soit parvenu à ce point ; & ce sujet peut être celui qui seroit mort très-jeune , par la petite vérole inoculée.

Mais comme il y a extrêmement à parier qu'il auroit eu la petite vérole naturelle , il y a beaucoup à parier aussi qu'il n'en seroit

pas mort ; & quand même , on seroit assuré , par supposition , que ce sujet mort de l'inoculation , seroit également mort de la petite vérole , quand il l'auroit prise ; on auroit toujours à se reprocher de n'avoir pas attendu cet événement , parce qu'il n'est jamais permis d'avancer la mort , à moins qu'on ne voulût éviter par-là les frais d'une éducation de quelques années ; ce qui approcheroit trop des vues intéressées & dénaturées des Circassiens & des Géorgiens , sans compter que cet enfant mort de l'inoculation , & devant également mourir de la petite vérole spontanée , peut ne subir ce sort , qu'à l'âge de vingt-cinq , trente ans , & plus tard ; dans lequel cas , la société se trouve privée de l'avantage qu'elle en auroit pu tirer pendant ce tems-là ; & un pere qui n'a que cet enfant , se trouve aussi privé , non seulement des secours qu'il lui auroit donnés , mais encore d'une postérité qu'il auroit pu lui laisser.

Que si tout cela se trouvoit vrai , l'unique moyen & le plus naturel de garantir les hommes des funestes effets de la petite vérole , seroit de la traiter comme j'ai fait jusqu'à présent , & comme font & conseillent de faire plusieurs habiles médecins. Les remèdes qu'on emploie , pendant l'incubation & l'éruption , non seulement tiennent lieu des préparations que font les inocula-

teurs, qui d'ailleurs n'admettent que des enfans bien portans; mais encore ils détruisent, en partie, & évacuent le virus & le détournent de la peau, & même des parties internes: ils détruisent la cause de fièvres putrides ou malignes, qui peut s'y trouver, & guérissent par-là une maladie qui fait tout le danger de la petite vérole, & dont il est probable que l'inoculation ne garantit pas.

REMARKES.

Les doutes qui paroissent rester à M. Gontard, sur la solidité des raisons qui le déterminent à regarder l'inoculation comme une opération au moins inutile, nous persuadent qu'il ne désapprouvera pas quelques réflexions qu'elles nous ont donné lieu de faire; peut-être pourront-elles servir à le décider.

19 Nous avouerons sans peine; qu'on a exagéré les avantages de l'inoculation, lorsqu'on a avancé qu'elle sauvait un septième des hommes, qui périssoit communément de la petite vérole naturelle; mais M. Gontard ne les restreint-il pas un peu trop, lorsqu'il les réduit à un vingr-fixième? Il est vrai qu'il meurt des enfans de la petite vérole, avant l'âge de deux ans, tems auquel on commence à inoculer. Il est vrai encore qu'on n'inocule que les personnes bien constituées, ou qui ne sont pas actuellement atta-

quées de quelque maladie qui pourroit rendre l'inoculation dangereuse ; il ne faut cependant pas en conclure qu'on ne peut pas employer l'inoculation dans ces sortes de sujets ; car si leur constitution est telle, qu'on puisse la changer, ou si leurs indispositions sont de nature à être guéries, il est certain qu'on peut les inoculer, dès qu'on a rétabli leur santé, & que par conséquent ils peuvent jouir, comme les gens les plus sains, des avantages de cette méthode.

2^o Les listes mortuaires d'Angleterre ne font monter qu'à un cinquième la diminution des morts occasionnées par la petite vérole, depuis que l'inoculation y a pris faveur. M. Gontard en conclut que l'inoculation ne sauve qu'un vingt-sixième de ceux que la petite vérole naturelle fait périr, partant de la supposition, qu'on y inocule tous les sujets inoculables ; mais si cette supposition est fautive, le calcul de M. Gontard tombe de lui-même. En effet, il est aisé de voir par les listes des personnes entrées dans l'hôpital de l'inoculation de Londres, & par celles que quelques inoculateurs particuliers ont données, qu'on n'inocule pas, je ne dis pas la moitié, mais même le quart des sujets inoculables ; par conséquent, il faut au moins doubler, ou même quadrupler l'avantage accordé par M. Gontard.

3^o M. Gontard va plus loin : il prétend que , lorsque la petite vérole est simple , & qu'elle est bien traitée , elle n'est jamais mortelle ; qu'elle ne le devient que par sa complication avec une fièvre putride ou maligne. Peu de médecins sans doute adopteront la première partie de cette assertion. Il est des épidémies dans lesquelles la petite vérole , sans être compliquée , est par elle-même très - dangereuse ; comment ne le seroit-elle pas ? puisque c'est de toutes les maladies inflammatoires , celle dans laquelle le sang éprouve le plus grand changement. Mais , pour convaincre M. Gontard de ce que nous avançons , nous le renverrons à la description que fait Sydenham de la petite vérole régulière , qui régna à Londres , pendant les années 1667 , 1668 & 1669 , à celle des petites véroles irrégulières , qui y régnerent , pendant les années 1670 , 1671 & 1672 : nous le renverrons encore aux observations épidémiques d'Huxham , & en particulier , à l'épidémie du mois de Janvier 1740. Il y verra que ces grands observateurs ont distingué les petites véroles simples & funestes par elles-mêmes , de celles qui étoient accompagnées de fièvres de mauvais caractère ; qu'ils ont trouvé des petites véroles , sans être compliquées , qui ont résisté à leurs remèdes , & ont conduit leurs malades au tombeau , malgré tous leurs soins.

Mais, accordons, pour un moment, à M. Gontard, que la petite vérole n'est dangereuse que par la fièvre putride ou maligne qui s'y joint. Quel est le médecin qui se laissera persuader que la petite vérole, même la plus bénigne par elle-même, n'ajoute rien au danger que la fièvre fait courir au malade ? Sur quoi fondé, a-t-il cru pouvoir avancer que la petite vérole diminue le danger, en portant la matière de la fièvre à la surface de la peau ? Les virus qui entretiennent ces deux sortes de maladies sont si peu confondus, qu'on distingue parfaitement les effets qu'ils produisent l'un & l'autre ; les exanthèmes des fièvres malignes paroissent très-distincts des pustules de la petite vérole, ils parcourent leur tems séparément ; & s'il arrive par malheur qu'ils se confondent, ou que les exanthèmes rentrent dans le torrent de la circulation, ils produisent des ravages que toute la puissance de l'art a bien de la peine à arrêter. Concluons donc que, quand l'inoculation ne serviroit qu'à diminuer le danger auquel on est exposé, par la complication de la petite vérole avec la fièvre maligne, cet avantage devoit seul la faire adopter. Que fera-ce donc si elle délivre aussi d'une maladie quelquefois très-funeste par elle-même ? Il n'est point d'homme sage, d'homme ami de l'humanité, qui ne doive chercher à en étendre la pratique.

OBSERVATIONS

*De quelques effets singuliers de la vapeur
des Fourmis ; par M. ROUX.*

Les fourmis, que les anciens regardoient comme les modèles de la prévoyance, ont attiré l'attention des modernes, à plus juste titre. Il y a long-tems que les chymistes s'étoient apperçus qu'elles fournissent un acide très-abondant. Mais il étoit réservé à MM. Neuman & Margraf, de nous apprendre qu'elles contenoient aussi une huile essentielle & une huile par expression, semblables à celles que le règne végétal fournit. Voyez l'Abbrégé des Œuvres de M. Neuman, publié en anglois, par M. Lewis, & les Opuscles de M. Margraf, dont nous avons rendu compte dans le Journal précédent. Mon intention n'est pas de répéter ce que ces hommes célèbres nous ont appris de l'analyse chymique de cet insecte merveilleux. Je veux seulement rapporter quelques faits moins connus, qui pourront servir à en compléter l'histoire.

Si l'on ouvre une fourmillière un peu considérable, & qu'on approche le nez de sa surface, il s'en élève une vapeur qui frappe l'odorat, d'une façon vive & désagréable.

Si l'on y expose une grenouille vivante, de façon qu'elle ne puisse pas s'échapper, elle meurt en moins de quatre ou cinq minutes, sans qu'il soit même nécessaire qu'elle ait été mordue par les fourmis irritées.

Il y a quelques années, qu'étant à la campagne, je voulus ramasser des fourmis qu'on m'avoit demandées pour répéter les expériences de M. Margraf. Je tentai inutilement plusieurs moyens de m'en procurer une quantité suffisante. Celui qui me réussit le mieux, fut de placer au milieu d'une fourmillière, que je venois de découvrir, une bouteille à large goulot, & de faire tomber dedans, avec les mains, les fourmis qui montoient en foule le long de ses parois extérieures. J'observai, en faisant cette opération, que les premières fourmis que j'avois fait tomber dans la bouteille, remontoient & ressortoient même avec facilité; mais lorsque je fus parvenu à y en accumuler une certaine quantité, celles même qui étoient les plus vigoureuses ne pouvoient plus remonter qu'à la moitié de la hauteur de la bouteille; elles retomboient aussi-tôt, comme si elles eussent été étourdies par une vapeur suffocante. Ayant passé tout un après-midi dans cet exercice, je sentis, le soir, un peu de chaleur à mes doigts, qui s'enflerent & devinrent rouges: le lendemain, l'épiderme se sépara de la peau, comme si j'y

eussent appliqué un vésicatoire, & les doigts de l'une & de l'autre main me pelerent entièrement.

Voici un fait encore plus extraordinaire, qui m'a été communiqué par M. le baron d'Holbac, dont le témoignage est plus que suffisant pour en constater la vérité. Le nommé Tessier, maître maçon de Suey en Brie, voulant détruire une fourmillière, qui s'étoit établie dans son jardin, imagina de la recouvrir avec une cloche de verre, espérant que la chaleur qu'elle produiroit, suffiroit pour faire périr les fourmis. Ce moyen lui réussit; mais ayant voulu relever sa cloche, & ayant imprudemment approché le visage de son embouchure, il sentit une vapeur forte qui lui occasionna sur le champ un violent mal à la tête; peu-à-peu le corps lui enfla; il éprouva des agitations & des anxiétés qui lui faisoient craindre pour sa vie, ce qui dura toute la nuit. Le lendemain matin, il se fit une éruption à la peau, & le calme revint par degrés. Cette éruption, dont M. le baron d'Holbac n'a pas pu me spécifier la nature, dura trois jours, au bout desquels sa peau tomba en écailles.

Quelle est donc la nature de cette vapeur qui tue presque sur le champ un animal aussi vivace que la grenouille, qui suffoque l'animal même dont elle s'exhale, & qui produit sur le corps humain l'effet des plus forts vésicatoires. Est-ce une vapeur purement acide ?

Mais il paroît par les expériences de M. Margraf, que l'acide des fourmis ne differe presque pas de celui du vinaigre. *Voyez* la Dissertation de M. Margraf, que nous avons citée. L'huile essentielle entreroit-elle pour quelque chose dans la production de ces effets ? M. Margraf assure que cette huile essentielle n'imprime aucune saveur brûlante sur la langue. Y auroit-il quelque analogie entre les effets de cette vapeur, & ceux que produisent les vernis, lorsqu'on habite trop promptement les appartemens où on les a appliqués ? C'est ce que nous osons proposer à l'examen des médecins observateurs.

L E T T R E

A M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, sur une nouvelle maniere de préparer le Safran de Mars ; par M. DE MONTAMI.

M O N S I E U R ,

Les différens travaux que j'ai eu occasion de faire sur le fer, en travaillant à un petit ouvrage, sur les couleurs de la peinture en émail, que j'espère donner bientôt au public, m'ont fait découvrir une méthode très-simple & très-facile pour préparer un safran de mars noir, de la plus grande divisibilité,

&c

& en même tems très-attirable par l'aimant. On ſçait que le ſafran de mars connu ſous le nom d'*æthiops martial*, fait par la trituration de la limaille de fer dans l'eau, à la maniere de M. Lemery, eſt celui que l'on emploie, avec le plus de ſuccès, dans la médecine. Celui que je propoſe eſt tout auſſi attirable par l'aimant, & a par-deſſus lui l'avantage d'être dans un beaucoup plus grand état de diviſion : ajoûtez à cela, qu'en ſuivant exactement le procédé de M. Lemery, il faut pluſieurs mois pour préparer ſon *æthiops martial*; mon ſafran de mars peut ſe faire en quatre heures, & par conſéquent doit être beaucoup moins coûteux. Je vous envoie mon procédé, que je ſoumets à vos lumieres pour en faire part au public, ſi vous jugez qu'il puiſſe être de quelque utilité.

P R O C É D É.

Prenez du vitriol de mars bien calciné au rouge, ou du colcothar qui réſulte de la diſtillation de l'huile de vitriol; édulcorez bien celle de ces ſubſtances que vous voudrez employer, en verſant deſſus de l'eau très-chaude, que vous décanterez dès que le ſafran de mars ſe ſera entièrement précipité. Lorſque vous jugerez que les édulcorations ont emporté tout ce qui reſtoit de ſalin, ce que vous reconnoîtrez, parce

que l'eau que vous décanterez , fera insipide : enlevez l'eau qui reste sur le safran de mars , au moyen d'une méche de coton , & le faites sécher : exposez-le ensuite dans un têt , sous une moufle du fourneau d'essai , jusqu'à ce qu'il soit devenu très-rouge.

Mêlez ce safran de mars , lorsqu'il sera refroidi , avec le double de son poids de sel marin décrépité ; triturez long-tems le tout ensemble dans un mortier de fer , & l'entonnez ensuite dans un canon de fusil , qu'il faut faire ajuster exprès & boucher exactement avec deux bouchons de fer : bouchez votre canon avec ces bouchons ; appliquez de la terre à potier , ou du lut qui résiste au feu , sur les jointures de ces bouchons , ou plutôt enveloppez-en toute l'extrémité du canon ; laissez sécher le lut , & lorsqu'il sera sec , creusez une place dans la cendre & le charbon allumé de votre cheminée : mettez-y le canon , que vous recouvrirez de cendres & de charbons allumés : au bout d'environ une demi-heure , soulevez votre canon , de façon qu'il se trouve environné de charbons de toutes parts ; continuez à entretenir le feu , & à tenir le canon bien couvert de charbons ardents , pendant l'espace de quatre heures ; retirez-le alors , & le laissez refroidir : lorsque le canon sera froid , cassez le lut à coups de marteau ; & après l'avoir débouché , faites-en sortir , avec

une petite verge de fer, le mars que vous trouverez par grumeaux noirs; écrasez-le, & le broyez dans un mortier de fer; lorsqu'il sera réduit en poudre, mettez-le dans un vaisseau de verre ou de terre vernissée; versez par-dessus de l'eau très-chaude; agitez l'eau avec une spatule, & décantez-la tout de suite, dans un vase beaucoup plus grand, en prenant garde de ne pas laisser passer ce qui s'est déposé au fond: versez de nouvelle eau chaude sur ce résidu; décantez-la comme la première; continuez cette manœuvre jusqu'à ce que l'eau ne paroisse plus colorée: si on veut tout avoir, on peut broyer le résidu, & le retirer de même, par des lotions répétées, parce qu'il ne doit presque rien rester, si la calcination est bien faite.

On laisse déposer le safran de mars qui a passé par le flottage, ce qui est l'affaire de vingt-quatre heures; on décante ensuite l'eau qui est devenue claire: on verse, à différentes reprises, de nouvelle eau chaude sur ce qui s'est déposé au fond; on la décante, lorsqu'elle est claire: & quand on juge que le safran de mars est dégagé de sels, autant qu'il est possible, c'est-à-dire, lorsque l'eau qu'on en retire, est parfaitement insipide, on le verse dans quelque vaisseau de verre ou de porcelaine; on acheve d'en ôter l'eau avec une méche de coton, & on le laisse sécher.

On peut employer, avec le même succès, le colcothar ou résidu de la distillation du sel marin, par le vitriol de mars : on le mettra dans le canon de fusil, tel qu'il est, sans qu'il soit nécessaire de lui faire subir aucune préparation, ni d'y ajouter de sel marin, parce que la base alcaline de ce sel, qui lui est restée unie dans la distillation, produit le même effet.

On pourroit aussi faire usage, pour le même objet, du résidu de la distillation du nître, par l'intermede du vitriol de mars, en le mêlant avec le sel marin, & en procédant comme pour le colcothar de vitriol ; mais le safran de mars, qu'on obtient par ce moyen, paroît plus dur & plus terreux, sans doute à cause de ce qui a pu y rester de la base du nître.

On a essayé de traiter, suivant la même méthode, de la limaille de fer pur ; on l'a triturée dans un mortier, avec le triple de son poids de sel marin, & on l'a mise dans le canon de fusil ; mais on a trouvé que cinq heures de feu n'en ont réduit qu'une partie en safran de mars, le reste n'a pas pu passer par les lotions : ce safran de mars qui étoit d'abord très-noir & assez attirable par l'aimant, a perdu dans la suite presque tout son phlogistique. Il est vrai, qu'en l'exposant dans un têt, sous une moufle, il a repris son phlogistique, & est redevenu aussi attirable par l'aimant qu'au-

paravant, quoiqu'il ait pris une petite nuance rougeâtre. On réussiroit également dans cette opération, en se servant d'un creuset bien couvert & bien luté, au lieu d'un canon de fusil; mais l'assujettissement qu'il faudroit avoir pour tenir son creuset toujours couvert de charbons ardens, & les gerfures qui peuvent se faire au lut, ce qui rendroit le safran de mars rougeâtre, ont fait préférer le canon de fusil, qui ne demande aucune attention.

J'ai comparé ce safran de mars avec l'æthiops martial de M. Lemery, que j'ai fait acheter chez le sieur Laplanche, apothicaire: je les ai trouvés également attirables par l'aimant; mais j'ai remarqué que mon safran de mars étoit plus noir & dans un plus grand état de division; car lorsque j'ai voulu broyer l'æthiops martial de Lemery, sur une agathe, avec de l'eau, j'ai senti, sous la molette, des parties dures & grossières, qu'il n'a pas été possible d'écraser, tandis que mon safran de mars se broye, sans qu'on sente rien de rude sous la molette.

Mon safran de mars differe encore de l'æthiops martial de Lemery, en ce qu'il ne perd pas son phlogistique comme lui; en voici la preuve: j'ai mis de l'æthiops martial dans un têt, sous une moufle; je l'y ai tenu à un feu médiocre, pendant deux

heures, au bout duquel tems je l'ai retiré rouge, comme de très-beau colcothar, & n'étant plus attirable par l'aimant : j'ai mis de même sur un têt, dans une moufle, du safran de mars, préparé suivant la méthode que je propose : je l'y ai laissé exposé au feu le plus violent, pendant trois heures ; je l'ai retiré, à la vérité, d'une couleur moins noire, & tirant plus sur le rouge, mais tout aussi attirable par l'aimant, qu'il l'étoit auparavant : c'est à cette marque, sur-tout, qu'on pourra reconnoître l'æthiops martial fait suivant la méthode de Lemery, & le safran de mars préparé suivant la mienne.

Le safran de mars que je propose, se dissout dans tous les acides, tant minéraux que végétaux, & leur donne une belle couleur jaune, aussi-bien que celui de Lemery, avec cette différence cependant, que celui de Lemery, n'étant pas dans un aussi grand état de division, fait un peu d'effervescence avec l'esprit de nître, au lieu que le mien est dissous par cet acide, sans qu'on en puisse remarquer aucune.

Ce procédé fait voir que le fer qui est celui de tous les métaux qui perd le plus aisément son phlogistique, peut être, par différens traitemens, amené au point de ne plus perdre, qu'avec beaucoup de difficulté, le phlogistique qu'on lui aura donné, à la place

de celui qu'il avoit ; puisque l'on voit ici un fer qui , ayant perdu son phlogistique , étoit devenu safran de mars , reprendre ensuite un nouveau phlogistique , qu'un feu assez violent ne peut plus lui enlever.

J'ai l'honneur d'être , &c.

DESCRIPTION

D'un Abscès au rein droit , méconnu pendant le traitement ; par M. BILLEBAULT fils , docteur en médecine de l'université de Montpellier , à Cosne-sur-Loire.

Mademoiselle Luith , née en cette ville , d'un tempérament sec & sanguin , étoit , en 1748 , au service de feu madame Petau , cloître S. Paul , à Paris. Elle éprouvoit , depuis quelques années , un sentiment de pesanteur & d'inquiétude dans la région du foie ; il devint alors assez douloureux pour la forcer à rompre le silence qu'elle s'étoit imposée à cet égard. Madame Petau pleine de bontés pour elle , la fit soigner , pendant quelque tems , par ceux en qui elle avoit placé sa confiance ordinaire. Un chirurgien , voisin de la maison , & dont je ne me rappelle plus le nom , tenta le premier la cure. Le succès ne répondant point aux vœux de

madame Petau , elle réclama les secours des grands maîtres de l'art. MM. Winslow , Gaulard , médecin des petites écuries du roi , Morand pere , & autres médecins ou chirurgiens , furent invités à une consultation. Après les questions & les examens préliminaires des lieux affectés , il fut unanimement décidé que la malade avoit un abcès au foie ; en conséquence , l'incision y fut résolue , & M. Morand pere , devoit prêter à cette opération sa dextérité ordinaire. Le moment arrivé , la malade montra une opposition si absolue , que l'opération n'eut point lieu. J'étudiois alors en médecine à Paris ; & à titre de compatriote , je m'intéressois assez vivement à la guérison de la malade ; elle ne me laissoit ignorer aucun des accidens qui l'effrayoient , & me communiquoit naïvement les idées de ceux qui la traitoient. Ces détails même m'étoient assez souvent répétés , pour avoir jamais pu les oublier.

Fatiguée & ennuyée à l'excès des remèdes qu'on l'obligeoit de prendre , sans aucun succès , elle décida de s'y soustraire , & vint en 1753 , chercher , dans son air natal , des secours qu'elle n'y trouva point. Pleinement persuadé de l'exactitude des examens qu'avoient faits , pour constater la nature & le siège du mal , les sçavans qui l'avoient secourue avant moi , je ne m'amusai point à vouloir en chercher d'autres ; & d'ailleurs il

eût été alors bien inutile de se fixer à une recherche de cette nature, *Stabat in limine lethum* : je ne suivis, dans la continuation du traitement, que les routes qui m'étoient tracées dans les consultations de M. Gaulard & autres : je reconnus tous les symptômes que j'avois observés à Paris, portés, à la vérité, à un plus haut degré d'intensité : je vais les parcourir.

Une marche tant soit peu précipitée, une attitude imprévue, une compression même légère sur la partie de l'hypocondre, qui répondoit au mal, lui faisoit perdre haleine ; la plus légère pression sur cette partie, toujours tendue & rénitente, caufoit une douleur insupportable : dans tout autre tems, les douleurs étoient sourdes & continuelles ; une stupeur, un engourdissement occupoient l'hypocondre & la cuisse du côté affligé, assez habituellement pour ôter à la malade la liberté de se mouvoir, & de se courber avec facilité ; plus à son aise levée, que couchée, elle ne conservoit guères cette dernière position, que pendant la nuit ; l'horizontale prise, elle n'avoit plus d'autre choix à faire : une toux sèche assez fréquente, chassoit des crachats quelquefois purulens, quelquefois sanguinolens, & fatiguoit la vivacité de sa conversation : une fièvre lente se déclaroit, tous les soirs, par quelques légers frissons ; les accès plus rappro-

chés, rendirent bientôt habituelle cette fièvre hectique : on ne démêloit plus la fin de chacun de ces accès, que par une sueur grasse qui, du front, ne s'étendoit pas au-dessous des reins : quelques vomissemens d'un sang fort noir & sans écume, assez subits pour exciter de la surprise, & assez abondans pour remplir tout-à-coup une & même deux jattes, se terminoient à des syncopes considérables : des déjections d'un sang fort noir & très-fétide préludoient ou accompagnoient le vomissement de sang, & quelquefois ne le suivoient qu'à vingt-quatre & trente heures de distance ; une liberté entière dans le cours des urines, qui le plus souvent excédoient en quantité les boissons de la malade ; nulle ardeur dans leur passage, nulle chaleur, nulle excrétion de graviers, de glaires ou de pus ; un flux de ventre habituel, tantôt séreux & tantôt purulent ; nul dérangement marqué dans le cours périodique des maladies du sexe ; un appétit presque toujours bizarre, bientôt suivi par une aversion générale pour toute espèce d'aliment ; une maigreur enfin conduite au dernier degré de consomption, termina cette cruelle & longue maladie, vers la fin d'Avril 1754.

L'incertitude qu'une attention plus quotidienne & plus réfléchie, m'avoit fait naître sur le vrai siège de cette maladie, excita ma curiosité : je sollicitai l'ouverture du

cadavre ; elle fut faite par le sieur Simon , chirurgien de la malade , & habile artiste.

Le foie fut le premier viscere que nous soumîmes à nos recherches. Mais , quelle fut notre surprise ! nous le trouvâmes parfaitement sain : à l'aide du scalpel , nous approfondîmes par-tout sa substance , & par-tout elle se montra sans altération : sous sa partie concave , & son bord inférieur , s'offrit à nos yeux un kiste large de neuf à dix travers de doigt , sur autant de longueur & moitié d'épaisseur. Dans le moment , je l'avoue , nous méconnûmes cette partie. Nous n'osions soupçonner le rein droit. Il n'occupoit plus la place que la nature lui avoit assignée dans la région lombaire postérieure ; plus bas d'environ quatre travers de doigt , la concavité de l'os des isles lui fournissoit en partie une retraite qu'il prolongeoit jusqu'à l'ombilic , avec des adhésions , à presque toutes les parties qui lui étoient contigues ; il en formoit , en certains endroits , de plus intimes avec le péritoine , le muscle psoas , la veine cave ascendante , & l'aorte descendante ; sa membrane adipeuse ni la capsule atrabilaire n'existoient plus ; ou du moins elles se trouvoient confondues avec la membrane propre du rein , de façon à ne pouvoir les en distinguer absolument. Nous fîmes , à cette membrane une ouverture longitudinale ; le pus

qui sortit en abondance, étoit le produit de la substance interne du rein : nous ne découvrîmes aucun vestige de cette dernière : dix pierres de couleur ardoisée, différentes par leur figure, leur grosseur & leur poids, se trouverent nichées dans la surface interne de la membrane du rein ; elles occupoient des cellules qui portoient chacune la configuration de la pierre qu'elles contenoient : l'une d'elles, plus singulière que les autres, avoit un moyeux parfaitement semblable à celui d'une roue, du centre duquel partoient, à égale distance les uns des autres, des rayons égaux en grosseur & en longueur : elle pesoit trois gros & demi & quelques grains.

L'uretere, dans son principe, étoit exactement bouché par une pierre ; dont la grosseur égaloit celle de deux noisettes réunies, & en rendoit la figure armée d'une pointe qui occupoit toute la capacité de la petite branche de l'uretere : elle remplissoit toute la cavité intérieure de ce dernier ; elle y étoit même unie dans tous ses points, de façon à ne pouvoir l'en séparer. Nous poursuivîmes nos recherches jusqu'à la vessie ; elle se montra dans l'état naturel : nous ouvrîmes le rein gauche ; nous le trouvâmes dans l'état naturel : l'examen de l'estomac, du pancréas & des autres parties du ventre ne nous offrit rien qui parût mériter attention.

Curieux de découvrir les causes du vomissement & des déjections sanguines, nos examens les plus exacts ne purent nous satisfaire sur cet article : nous n'aperçûmes aucune solution de continuité, même réunie dans aucun des vaisseaux qui pouvoient fournir ce sang, aucune dilatation dans les tuyaux sécrétoires & excrétoires ; enfin les vaisseaux intéressés n'étoient nulle part, ni gorgés ni variqueux : leur examen & leur dissection la mieux ménagée n'annonçoient nulle part, qu'on eût droit de les accuser de s'être prêtés à cette évacuation sanguine : les adhérences du rein à la veine-cave & à l'aorte inférieures, étoient de nature à ne permettre aucunes conjectures à cet égard.

L'ouverture de la poitrine satisfit davantage notre curiosité : les lobes du poulmon gauche n'existoient plus, il ne leur restoit que les membranes ; tout l'intérieur étoit converti en pus ; ceux du poulmon droit, d'ailleurs très-altérés & flétris, étoient une véritable carrière, un tissu de graviers : le bruit de l'instrument qui les pénétrait, le tranchant qui s'en émouffoit à chaque coup, nous décidèrent à enlever ces lobes hors du coffre. Le fruit que nous retirâmes de l'examen, auquel nous les soumîmes, fut une conviction pleine & parfaite de l'existence bien multipliée de ces calculs : renfermés chacun dans une cellule propre, ils formoient avec

elle toute la substance interne de ces lobes ; leur grosseur égaloit par-tout celle des grains d'un millet qui n'est point mondé de son écorce : le péricarde ne contenoit aucune liqueur : parfaitement adhérent au cœur , le volume naturel de ce dernier étoit considérablement diminué ; la substance en étoit livide & flétrie , & ne renfermoit aucun corps étranger.

Les médecins connoissent tous jusqu'à quel degré d'intimité les reins & les poumons se communiquent réciproquement leurs affections & leurs maladies. Les conséquences qui en résultent pour bien des cas dans la pratique , mériteroient , ce me semble , d'être un peu plus examinées ; l'art & l'humanité y trouveroient , l'un des lumières , & l'autre des secours efficaces. Forestus , en parlant des vertus du marrube blanc , me paroît bien pénétré de cette vérité que Junker adopte.

En communiquant au public , par la voie du Journal , cette observation , je crois devoir le prévenir , que mes vues n'ont point été de relever l'erreur où sont tombés les sçavans qui ont traité la malade qui en fait le sujet. J'estime & respecte trop sincèrement leurs talens & leur pratique , pour oser ni vouloir en être le censeur. La nature , convenons-en , ne manifeste pas toujours ses écarts. Quand des yeux aussi

pénétrants & aussi éclairés ne peuvent les démêler & les connoître ; que ne doivent pas craindre ceux qui , comme moi , se sentent moins favorisés ? C'en est assez pour répandre de justes alarmes sur une pratique quelquefois incertaine, par la disette des lumières, & le défaut d'une attention scrupuleuse. Le foie qui se rendoit douloureux au tact , leur en a dû nécessairement imposer ; l'engourdissement de cette partie de l'hypocondre , qui s'étendoit jusqu'à la cuisse , & la difficulté qu'avoit la malade de se courber & de se mouvoir , étoient , de tous les accidens détaillés , les seuls qui pussent les conduire à soupçonner un abcès au rein ; ils n'en suspectoient pas la dépression & le déplacement , causes , en pareil cas , toujours occasionnelles de l'erreur.

Riolan , dans son *Enchyridion anatomicum & pathologicum* , pensoit alors , en traitant des reins , qu'ils pouvoient quelquefois être déplacés , & il en expose les causes & les accidens.

Je sçais qu'il existe nombre d'observations antérieures & semblables à celle-ci ; mais , pour être en garde , on ne peut trop , quand elles se présentent , les manifester. Et , en effet , quoi de plus singulier & de plus remarquable , que de trouver les plus grands délabremens & des pierres considérables aux reins , dans des sujets qui n'ont eu aucun des

symptômes qui ont coutume d'accompagner les désordres de ces organes, & chez lesquels on n'a observé aucune excrétion de graviers, de glaires ou de pus.

Baillou, livre second des Epidémies & Ephémérides de l'automne de 1577, rapporte l'histoire d'un déplacement du rein gauche, produit par la pesanteur des pierres qu'il contenoit. Les médecins n'avoient, dans le traitement, accusé que la rate. Le cardinal de Guise, ajoûte-t-il, avoit eu le même sort. L'ouverture de leur cadavre dévoila, comme ici, le véritable siège du mal.

Ami des hommes, autant par état que par inclination, leur conservation est le seul but que je me sois proposé, en rendant cette observation publique. L'utilité & le succès qu'elle m'a procurés, je les souhaite aux médecins qui, dans leur pratique, rencontreront des calculs dans le rein, aussi masqués que l'étoient ceux dont je viens d'opérer la sortie.

Une demoiselle de cette ville, qui m'est attachée par les liens du sang, se trouva, il y a quelques années, surprise des mêmes accidens qui affligèrent si long-tems feu mademoiselle Luith. Aucun d'eux n'autorisoit à supposer des calculs dans le rein; tous indiquoient un abcès au foie: la malade elle-même fortement, persuadée de son existence dans ce viscere, en sollicitoit & en desiroit

désiroit l'ouverture. Eclairé & guidé par l'observation que je viens d'exposer, je ne pris heureusement pas le change : je la traitai en néphrétique : l'action des remèdes que je lui administrai, pendant un tems assez considérable, a expulsé du rein, par la voie des urines, des pierres & des graviers, de couleur d'ardoise & de différentes grosseurs. Leur sortie a entièrement terminé une maladie, qu'une pratique différente eût rendu aussi douloureuse qu'incurable.

OBSERVATIONS

Sur deux Plaies considérables du bas-ventre, guéries sans sutures ; par M. DE LA COMBE, chirurgien-major du régiment royal Cantabres.

Dans les arts & dans les sciences, les plus grandes vérités ne se découvrent que par des expériences multipliées & les réflexions approfondies : la chirurgie en offre bien des exemples. Cependant ils n'ont pas encore fait ouvrir les yeux à certains praticiens qui, se traînant sur les pas de leurs maîtres, aiment mieux l'erreur qui est ancienne, que la vérité qui est nouvelle. Qui ne croiroit que le Mémoire de M. de Pibrac, sur l'abus des sutures, inséré dans
Tome XVII, R

258 PLAIES DU BAS-VENTRE,
le troisieme tome des Mémoires de l'académie royale de chirurgie , auroit entraîné tous les suffrages ? Une méthode fondée sur la raison & l'expérience , appuyée même par le sentiment des anciens, tels que Fabrice d'Aquapendente & Paracelse , n'étoit-elle pas assez concluante , pour n'essuyer aucune contradiction ? Cependant beaucoup de chirurgiens pratiquent encore les sutures dans les cas où elles sont le moins nécessaires. Si le Mémoire de M. de Pibrac ne fournissoit point des observations en assez grand nombre sur la bonté de sa méthode , je pourrois en ajouter plusieurs ; mais comme elles seroient à-peu-près les mêmes que les siennes , je me bornerai à deux qui en diffèrent par quelques particularités. Cette première observation est de feu mon pere, chirurgien-major de la marine du roi d'Espagne.

I. OBSERVATION.

En mil sept cent trente-neuf , un matelot , âgé de vingt-huit ans , voulut s'éprouver contre un jeune taureau ; mais novice dans l'art dangereux d'affronter de pareils animaux , il fut dans le moment terrassé , & reçut un coup de corne à la partie moyenne & supérieure de la région iliaque du côté droit : la plaie étoit très-considérable , & les intestins avec l'épiploon sortoient au-

dehors. Le hazard voulut que mon pere passât dans le quartier : il fut appelé sur le champ , visita la plaie , & manœuvra de la façon suivante. Après que le malade eut été transporté chez lui & mis sur son lit , il commença d'abord par nettoyer avec du vin chaud , & faire rentrer les intestins qui heureusement n'étoient point intéressés , mais seulement couverts de terre : cette premiere opération faite , il fit la ligature à l'épiploon , coupant la partie inférieure qui avoit beaucoup souffert : le tout rentré , il se détermina prudemment à ne point pratiquer la gastrophie , dont il avoit par lui-même éprouvé le mauvais effet : il se contenta de mettre simplement dans la plaie un findon assez épais , trempé dans un mélange d'huile d'hypérimon & de quelques gouttes d'essence de térébenthine : il remplit ensuite toute la plaie de charpie , sans la bourrer , & il soutint le tout par un bandage convenable. Le malade fut mis à une diète des plus sévères , saigné six fois en quarante-huit heures : les embrocations & fomentations émollientes ne furent point négligées , de même que quelques cuillerées de potions huileuses d'heure en heure. Cette méthode eut tout le succès possible : mon pere n'eut aucune espece d'accident à combattre : les parties contenues ne sortirent dans aucun pansement : la plaie se consolida avec facilité :

on eut seulement la sage précaution de diminuer le syndon, à mesure que la plaie l'exigeoit; & afin de prévenir le déplacement des parties, il recommanda particulièrement à son malade de ne faire aucun effort, & même de s'abstenir de parler: par la même raison, il ne lui fit administrer aucuns lavemens: tous ces soins réunis eurent beaucoup de part à la cure qui fut terminée en moins de six semaines.

La seconde observation est de M. Michel, chirurgien-major de l'hôpital-militaire de la ville de Maubeuge.

II. OBSERVATION.

Une paysanne, âgée de soixante ans, demeurant à une demi-lieue de Maubeuge, eut le malheur, il y a trois ans, d'être renversée par une vache qui lui donna un coup de corne à la partie moyenne & inférieure de la région ombilicale du côté gauche: il y eut issue des parties contenues. Cette pauvre femme fut conduite chez elle, & on envoya à la ville chercher M. Michel: cet habile chirurgien manœuvra, à quelques différences près, comme avoit fait mon pere en pareille occasion. Il fit rentrer les intestins: sans faire de ligature, il coupa la partie inférieure de l'épiploon, qui lui parut offensée, fit rentrer la supérieure; & sans songer à pratiquer aucun point de

suture, il se contenta, au lieu de syndon, d'y substituer une pelotte trempée dans l'huile rosat, pareille à celles que l'on met à la suite du bubonocèle. Ce traitement joints aux remèdes prescrits dans la première observation, conduisirent la malade à une cure radicale. M. Michel n'a vu paroître aucun accident, dans le cours du traitement, qui fut de cinq semaines, quoique la malade observât très-peu de régime. J'ai vu, il y a six mois, cette femme très-bien portante, & qui ne ressentoit aucune espèce de douleur ni de hernie.

Ces deux observations ne confirment-elles pas la méthode de feu M. Darjat, adoptée par M. Le Dran ? M. Desport, très-habile chirurgien, dans l'excellent Traité qu'il nous a donné, sur les Plaies d'armes à feu, craint que la méthode citée ci-dessus, ne soit sujette à bien des inconvéniens ; par exemple, à ne pas contenir assez puissamment les parties qui ont fait issue, à occasionner un étranglement, par le déplacement du syndon, & à ne pouvoir pas le fixer dans les plaies de peu d'étendue, à trop comprimer les intestins, & même à les meurtrir, par le frottement continuel du syndon ; ces inconvéniens l'ont engagé à inventer une espèce de gastraphie ; mais, quelque ingénieuse qu'elle soit, & quelque supériorité qu'elle ait sur l'ancienne, M. Des-

port conviendra , sans peine , que cette méthode ayant réussi dans des plaies d'une étendue si considérable , sans éprouver le moindre des inconvéniens ci-dessus rapportés ; son application doit avoir lieu dans les plaies d'armes à feu & dans toutes autres , de quelque espèce qu'elles soient , à moins que la déperdition de substance ne soit des plus considérables ; ce cas seul peut exiger quelques points de sutures , mais sans les prodiguer. De-là , je conclus que cette méthode est la plus douce , la moins douloureuse , qu'elle suffit pour prévenir tous les accidens allégués par M. Desport , & qu'elle remplit sûrement le but de la nature , & celui du chirurgien.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Anévrisme de l'artere crurale ; par
M. DE LA COMBE , chirurgien-major
au régiment royal Cantabres.*

Toutes les arteres sont susceptibles de produire des anévrismes ; l'aorte même n'en est point exempte. Nous avons là-dessus plusieurs observations ; mais les anévrismes les plus communs , sont ceux qui arrivent au bras , & malheureusement presque tous sont produits par la lancette. M. Foubert ,

dans les Mémoires de l'académie royale de chirurgie, a inféré un excellent morceau, qui a jetté beaucoup de clarté sur cette matière : il nous présente même une voie curative ; mais il n'en est pas ainsi pour les anévrismes de l'artere crurale ; ce vaisseau est d'un si gros calibre , que s'il vient à se rompre, la mort s'ensuit bientôt (a). L'observation suivante est inutile pour le prouver : je ne l'expose que par rapport à une particularité digne de remarque.

Un soldat, du régiment royal Cantabres, compagnie du chevalier de Dubarbier, âgé de cinquante-trois ans, d'un tempérament cacochyme, me fit appeller le 15 de Février 1761, pour examiner une tumeur, de la grosseur d'une noix, située à la partie moyenne & supérieure de la cuisse : au premier coup d'œil, je reconnus la maladie, tant elle étoit palpable ; une tumeur ronde circonscrite, accompagnée d'un battement réglé, sans altération à la peau ni aux parties voisines, ne pouvoit m'en imposer : l'anévrisme reconnu, je le saignai sur le champ, & lui mis des compresses graduées, le tout soutenu par un bandage ordinaire, en attendant que je lui en fisse construire

(a) J'entends, quand ce malheur arrive à la partie supérieure de la cuisse, car l'amputation peut conserver la vie, quand l'anévrisme est situé à la partie inférieure.

un, qui remplît mieux mes vues : ce premier appareil fait , je fis plusieurs questions au malade , sur la cause de son accident ; il ne m'en rapporta qu'une , qui étoit d'avoir , quinze jours auparavant , enjambé , avec effort , un fossé assez considérable , ce qui lui avoit fait sentir , dans le moment , une douleur des plus vives à la cuisse ; quoique cette cause me parût assez vraisemblable , je ne pus la croire suffisante , réfléchissant sur la force , & l'élasticité des tuniques artérielles : je fis donc de nouvelles questions au malade , qui servirent à établir , outre la cause prochaine de l'effort , deux autres causes que je regarde comme éloignées ; la première est un virus vénérien , qui n'avoit jamais été combattu par le mercure ; la seconde , un mouvement accéléré , qu'il avoit , en tout tems , dans le pouls , depuis vingt ans , à la suite d'une violente frayeur. Ce mouvement accéléré ne pouvoit-il pas avoir insensiblement disposé les parties solides à un certain degré d'extension ; & le virus vénérien ne pouvoit-il pas avoir aminci , corrodé les tuniques artérielles à un tel point , qu'il n'a fallu que ce simple effort pour produire l'anévrisme ? Telle étoit mon hypothèse ; mais , revenons à notre malade : je fus le revoir le lendemain , & je m'aperçus que la tumeur , au lieu d'avoir diminué , augmentoit très-sensi-

blement ; ce qui m'engagea à l'envoyer à l'hôpital militaire de la ville de Maubeuge, où nous étions en garnison. J'en parlai, le même jour, à M. Michel, chirurgien-major dudit hôpital ; & nous nous y transportâmes ensemble, sur le soir : nous examinâmes, avec attention, la tumeur, & nous conclûmes à nous servir du bandage, dont M. Foubert fait mention dans son Mémoire : ce bandage imite le tourniquet de M. Petit ; mais sa forme est différente (a). Le bandage fut fait en vingt-quatre heures ; & appliqué tout de suite ; la tumeur fut exactement comprimée par son centre, sur lequel portoit toute la force du bandage : le lendemain, nous nous apperçûmes, qu'en conséquence de ladite pression centrale, la tumeur s'étoit déjettée sur les côtes ; ce qui nous engagea à faire construire un bourlet, dans toute la circonférence du bandage, afin que toute la tumeur fût comprimée, tant par son centre, que par ses parties latérales. Il ne se passa rien de nouveau, depuis l'addition du bourlet, pendant l'espace de trente-six heures ; mais, le troisième jour, le malade se plaignit que le bandage le serroit trop ; nous le lâchâmes d'un cran : le quatrième jour, les douleurs devinrent insup-

(a) Voyez les Mémoires de l'académie royale de chirurgie, Tome 2.

portables : la tumeur avoit aussi de beaucoup augmenté ; ce qui nous déterminâ à le supprimer, & à en substituer un contentif, avec des bandes roulées : nous fîmes aussi une petite saignée dérivative : il ne se passa rien de nouveau, que vers le sixième jour : nous trouvâmes pour lors l'anévrisme prodigieusement dilaté ; la jambe commençoit à s'atrophier, & à n'avoir aucun degré de sensibilité : cet état affreux augmenta avec rapidité, jusqu'au douzième jour, malgré tous les secours que l'art peut employer en pareilles occurrences, telles que des petites saignées, des fomentations émollientes & aromatiques, & une bonne situation que nous donnâmes à la partie, pour favoriser le retour du sang : le treizième jour, l'extrémité inférieure menaçoit déjà de mortification ; ce qui me fit envisager que l'anévrisme, de vrai qu'il étoit, ne tarderoit point à se changer en faux, & à nous enlever par conséquent notre malade ; c'est pourquoi je le fis administrer ; à peine eut-il reçu ses sacremens, que l'artere se rompit, & la mort s'ensuivit. Nous n'eûmes rien de plus pressé, que de faire l'ouverture du cadavre : nous disséquâmes d'abord toute la cuisse, depuis la partie supérieure, jusqu'à l'inférieure, & nous trouvâmes tous les muscles considérablement engorgés de sang ; après les avoir bien nettoyés, nous enlevâ-

mes le caillot qui bouchoit l'ouverture de l'artere ; ce caillot étoit du volume du poing ; le kiste étant à découvert, nous y pénétrâmes avec un chalumeau. Quelle fut notre surprise de voir, qu'à deux pouces de la partie inférieure du kiste, l'artere ayant son calibre naturel, alloit se perdre dans le tronc principal de la veine crurale, pour reprendre, à un pouce au-dessous, son cours naturel ; une telle anastomose est des plus singulieres. J'ai eu occasion d'en voir souvent dans les dissections ; mais ce n'étoient que de simples ramifications, & même très-courtes. Je ne sçache point qu'il y ait un exemple d'un pareille anastomose ; aussi nous ne fûmes plus surpris d'avoir vu multiplier les accidens, par la compression de l'anévrisme ; car, de la compression de l'artere devoit s'ensuivre celle de la veine : le retour du sang ainsi interrompu, a dû augmenter l'anévrisme, & accélérer la mort du malade.

M. Michel garde précieusement ce morceau curieux, dans son cabinet anatomique.



OBSERVATION

Sur une Hernie crurale , avec étranglement ; suivie de gangrene , avec perte d'une partie d'intestin & d'épiploon ; guérie par M. BERTRAND , chirurgien à Mery-sur-Seine.

La nommée Genevieve Beaulieu, fille âgée d'environ quarante-deux ans, d'un bon tempérament, du village de Marigny, à trois lieues de Mery-sur-Seine, portoit, depuis quatorze ans, une hernie crurale, occasionnée par un effort qu'elle fit pour lever un fardeau d'un poids considerable. Cette fille supporta patiemment les incommodités de cette maladie, réduisant elle-même sa hernie, quand elle l'incommodoit. Le moyen qu'elle employoit pour cela, étoit de se coucher sur le dos, la tête plus basse que le reste du corps, situation qu'elle gardoit, jusqu'à ce qu'elle fût soulagée; sa maladie n'augmentant point, elle ne chercha aucun soulagement; mais au mois de Mai dernier, elle fit un effort, qui déterminâ un étranglement. Cette fille enhardie par plusieurs accidens de cette nature, qu'elle avoit effuyés, pendant le cours de sa maladie, & auxquels elle avoit remédié par la

seule précaution de se tenir couchée , se contenta d'employer le même moyen ; mais , cette fois , il fut inutile : car , au troisieme jour , les accidens inséparables de l'étranglement de l'intestin , devinrent si considérables , qu'ils l'obligerent de se servir d'un charlatan qui passoit. Après un examen , dont le résultat va prouver son ignorance , il se contenta d'appliquer sur la tumeur , un cataplasme des plus maturatif , & prognostiqua hardiment la perte de la malade , qu'il ne figna point , disant qu'il falloit l'abandonner à son malheureux sort. Les parens s'en tinrent à ce qui avoit été décidé par cet aventurier , & ne chercherent de soulagement , que le huitieme jour. Voyant que cette pauvre fille résistoit aux accidens les plus horribles , & que ce prétendu chirurgien les amusoit , ils résolurent de m'envoyer chercher. Instruit par le récit du messager , je me munis de ce qui étoit nécessaire , tant pour l'opération , (supposant que je pusse la pratiquer ,) que pour des topiques plus convenables que ceux dont on avoit fait usage. A mon arrivée , on m'apprit que la malade étoit un peu soulagée , principalement de son vomissement qui , depuis plusieurs jours , ne fournissoit presque plus que des matieres stercorales : j'en augurai mal ; & la crainte que j'avois que la putréfaction ne se fût emparée de toutes les

parties qui formoient la tumeur, fut bientôt confirmée; les matieres stercorales qui s'étoient fait une issue à travers l'intestin, le sac herniaire & les tégumens, commençoient à couler le long de la cuisse: je levai l'appareil; je dilatai l'ouverture, avec toute la précaution qu'exige cette opération, après laquelle les matieres stercorales qui étoient liquides, s'échapperent en si grande quantité, qu'en moins d'une demi-heure, il s'en écoula environ trois chopines: je lavai ensuite le tout avec le vin chaud, & je trouvai dans le sac herniaire une partie d'intestin, que je pris pour l'iléon & une portion d'épiploon, de la grosseur d'un œuf de poule, le tout putréfié: je tirai l'intestin, pour m'assurer des progrès de la gangrene, & pour pouvoir me servir des moyens nécessaires pour en arrêter les deux extrémités saines à l'ouverture; mais la nature, toujours occupée de la conservation, avoit fait sans doute avec facilité, ce que l'art ne fait qu'avec peine: les deux extrémités saines de l'intestin étoient adhérentes: je tirai de la tumeur la partie de l'épiploon gangrenée, & je l'affujettis sur le ventre, au moyen d'une double compresse, que je fis changer tous les jours: j'appliquai sur les parties atteintes de putréfaction un plumasseau épais, trempé dans un digestif fait d'un tiers d'onguent styrax, & de deux

tiers d'essence de térébenthine, & par-dessus, des compresses trempées dans le vin chaud, animé d'eau-de-vie; le tout soutenu par le bandage à trois cordons. Malgré la grande évacuation des matieres stercorales, le bas-ventre qui étoit extraordinairement tendu, ne s'affaisoit point; il étoit si douloureux, que la malade ne pouvoit souffrir le poids des couvertures: j'appliquai dessus une simple flanelle trempée dans une décoction émolliente, que je fis souvent renouveler: quoique l'inflammation des parties du bas-ventre fût considérable, de même que celle des environs de la plaie; je ne saignai point la malade; des foiblesses fréquentes, le froid des extrémités, le pouls petit, concentré, intermittent, me parurent former une contre-indication, à laquelle je me soumis: je fis prendre quelques legers cordiaux, dans le dessein de ranimer les forces abbatues: je prescrivis une diette convenable, que je fis continuer jusqu'à guérison, & je laissai la malade dans cet état déplorable, étant obligé d'abandonner le soin des pansemens, à une femme qui, à la vérité, les a faits avec assez d'adresse, & à qui je recommandai de la panser, toutes les fois que l'appareil seroit trempé de matieres stercorales; ce qui arriva fréquemment: je ne vis la malade que le lendemain: je lui trouvai le pouls

moins mauvais ; les foibleſſes étoient moins fréquentes , la tenſion du ventre diminuée ; elle avoit eu environ une heure de ſommeil : la gangrene ne me paroifſant point avoir fait de progrès , je ne changeai rien à ce que j'avois ordonné la veille : le cinquieme jour , je trouvai la malade dans un état à tout eſpérer pour ſa vie ; le ventre étoit , à peu de choſe près , dans ſon état naturel ; elle avoit peu de fièvre , & la nature commençoit à marquer , par un cercle qui paroifſoit aux tégumens , la ſéparation qu'elle alloit faire des parties gangrenées , d'avec les parties ſaines : pour tout remede , je me bornai aux panſemens , auxquels je ne changeai rien ; comme l'intestin étoit la partie qui m'intéreffoit le plus , je l'attirai doucement , pour m'affurer ſi ſon adhérence avoit toujours lieu ; la réſiſtance que je ſentis , en fut une preuve : le neuvieme jour , la ſéparation des parties gangrenées étoit avancée ; enfin , le quatorzieme jour , j'ébranlai la portion d'épiploon gangrenée , qui céda au moindre effort , & ſe détacha en entier de la partie ſaine : j'emportai la plus grande partie des tégumens ; quant à l'intestin , je ne l'ébranlai que très-peu , craignant toujours de rompre ſon adhérence avec le péritoine , qui ne ſe fait , comme on le ſçait , que par agglutination : enfin , au ſeizieme jour de l'ouverture de la tumeur , il tomba

en

en entier , & les deux extrémités saines restèrent adhérentes ; l'une , qui étoit celle qui répond à l'estomac , au bord supérieur de l'ouverture , & l'autre , au bord inférieur ; la partie de l'intestin , qui tomba , avoit près de trois pouces de longueur , & contenoit une portion entière du canal intestinal : l'écoulement des matieres stercorales se faisoit toujours en entier par la plaie ; ce qui me fit craindre qu'il ne restât un anus artificiel , ce qui auroit donné lieu à une incommodité , d'autant plus grande , qu'elle ne cesse qu'avec la vie : la plaie étoit en bon état ; & dès-lors , je ne la pansai plus qu'avec un plumasseau légèrement couvert de modificatif d'ache trempé dans l'eau-de-vie , à laquelle j'ajoûtois un tiers d'eau : le vingtième jour , les matieres stercorales se partagerent ; une très-petite partie passa par la voie naturelle ; ce fut assez pour me faire espérer que la malade guériroit radicalement. Depuis cet instant , celles qui ont passé par la plaie , ont toujours été en diminuant : au cinquantième jour de l'ouverture de la tumeur , j'eus la satisfaction de voir l'ouverture de l'intestin exactement fermée , & le ventre faire ses fonctions naturelles : la plaie des tégumens , quoique grande alors , fut cicatrisée , vingt jours après , & la malade parfaitement guérie.

Cet exemple fournira sans doute un sur-
Tome XVII. S

croît de preuves des ressources de la nature, dans les maladies les plus graves. Car, peut-on voir, sans admiration, son attention à former une adhérence des deux extrémités saines de l'intestin, & par ce moyen, empêcher un épanchement de matières fécales, qui auroit sûrement conduit la malade au tombeau, les ressources de l'art étant ordinairement insuffisantes dans ces cas.

L'expérience ayant appris que pareilles guérisons, non seulement ne mettent pas les malades à l'abri de la récurrence de la hernie, mais même font qu'ils y sont plus exposés, parce que les parties qui ont formé la cicatrice, offrent peu de résistance à l'effort des parties du bas-ventre ; il est de la prudence du chirurgien de faire porter un bandage à son malade, sur-tout dans un cas pareil à celui dont il s'agit, où l'arcade crurale n'ayant pas été coupée, pourroit donner lieu à un nouvel étranglement, dont les suites seroient plus à craindre que celles du premier, par les raisons qu'on peut appercevoir, & que ce précis ne me permet pas de détailler.

Cette femme a d'autant plus lieu d'être contente de sa guérison, que depuis ce tems, elle mange beaucoup, & des alimens grossiers, sans avoir ressenti les douleurs de colique, auxquelles sont exposés ceux qui ont eu de pareilles maladies. Il faut donc

croire que , dans ce cas , les deux extrémités de l'intestin se sont adaptées , de manière à n'en point rétrécir le canal , ou du moins à le rétrécir très-peu. Cependant l'exemple de cette femme , dont parle M. de la Peyronie , dans les Mémoires de l'académie de chirurgie (a) , m'a engagé de lui faire envisager quel danger elle couroit , en satisfaisant son appétit.

A V I S

Sur la terre foliée du Tartre.

La terre foliée du tartre est un sel neutre formé par la combinaison de l'acide du vinaigre distillé avec l'alcali fixe du tartre , ou tout autre alcali fixe bien pur. On l'emploie en médecine , comme le fondant & le désobstructif le plus doux & le plus efficace , sur-tout dans les laits répandus ; mais le prix excessif auquel les apothicaires sont obligés de le vendre , empêche qu'on n'y ait recours dans bien des cas. En effet , comment pouvoir ordonner à des gens peu aisés , un remède cher , dont l'usage doit être continué long-tems , & à assez grandes

(a) Mémoires de l'académie de chirurgie , Partie II du premier volume , pag. 178.

doses ; c'est donc rendre un vrai service au public , que de diminuer la dépense de cette préparation chymique , & de la mettre à la portée des plus pauvres gens. M. Liberge Dubois , élève de M. Rouelle , & actuellement apothicaire au Mans , nous a écrit pour nous prier d'annoncer au public , qu'il étoit parvenu , à force de travail , à trouver un procédé qui le met en état de donner la terre foliée , à raison de vingt-cinq sols l'once , en détail , & à vingt sols , lorsqu'on en prendra une livre ; au lieu que jusqu'ici , elle s'est vendue , à raison de douze livres l'once. La probité & les talens que nous connoissons au sieur Dubois , nous mettent en état d'assurer le public , qu'il peut s'adresser à lui en toute confiance , n'ayant à craindre de sa part , ni erreur , ni négligence dans ses préparations. Si les dépenses qu'il a été obligé de faire pour parvenir à cette découverte , ne le mettoient pas en droit de chercher à retirer ses déboursés , nous l'exhorterions à communiquer son procédé au public. Nous avons tout lieu de présumer que , lorsqu'il fera dédommagé de ses frais , il ajoutera ce service à celui qu'il rend actuellement , en diminuant si fort le prix d'un remède aussi utile.



EXTRAIT D'UNE LETTRE

ÉCRITE DE ROUEN,

A l'auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

Un ouvrage périodique de l'espece du vôtre, est comme un temple où l'on doit déposer l'histoire des succès des remèdes & des méthodes employés pour rétablir la santé des hommes.

En 1738, M. de Pontcarré, premier président au parlement de Normandie, en faisant imprimer le Programme, dans lequel l'académie de chirurgie prioit M. le Cat de ne plus entrer en lice, pour ne pas décourager les autres concurrens, jugea à propos d'y ajoûter ce qui suit : *Le bien public, l'honneur de la chirurgie, & en particulier de la chirurgie de Rouen, le progrès de la Taille latérale, à laquelle toutes les académies s'intéressent, & que M. le Cat a perfectionnée, nous engagent à ajoûter ici, que le même M. le Cat a taillé, il y a un mois, neuf personnes qui se portent actuellement très-bien ; qu'il a eu un pareil succès l'année précédente (1737 ;) qu'enfin, de sept printemps, qu'il a taillé dans cette province, il y en a cinq, dans lesquels il n'est mort aucun sujet.*

Depuis cette époque, la méthode de tailler de M. le Cat n'a fait qu'acquiescer de nouveaux degrés de perfection, & ses succès y ont répondu ; en sorte qu'en 1746, 48, 51, 53, 57, 59, 60, 61 & 62, il n'est mort aucun de ceux qu'il a taillés à l'Hôtel-Dieu ; & que sans un sujet qui, sur neuf, mourut en 1758, trois mois après l'opération, de ces engorgemens du bas-ventre, que l'on appelle ici le *Quarreau* ; il y auroit actuellement six années consécutives (sans compter les quatre années antérieures à 1757, & les cinq annoncées en 1738,) dans lesquelles tous ceux qu'il a taillés dans cet hôpital, seroient guéris. On ne croit pas qu'il y ait en Europe aucune méthode de tailler, dont on puisse citer un pareil succès.

E R R A T A,

Pour le Cahier du mois d'Août.

Page 114, note (b). *An colicis figulinis*, &c. lisez, *An colicis figulis*, &c.

Page 178, lig. 14, poids, lisez, pois.

Page 182, lig. 8, comporté, lisez, comportée.

Page 183, lig. 17, lisez, *Duverney*.

Même page, lig. 19, memebre, lisez, membre.

Page 184, lig. 3, *Treatise*, lisez, *Treatise*.

Même page, lig. 4, *itis*, lisez, *it is*.

Même page, lig. 7, physiciant, lisez, physiciens.

Page 188, lig. 12, fièvres, ajoutez, putrides.

LIVRES NOUVEAUX.

Défense de la faculté de médecine de Paris, pour servir à l'instruction de la cause pendante en la grand-chambre du parlement, au sujet de la place de médecin de l'Hôpital-général, précédée du Précis publié sur la même affaire, & suivie de l'Eloge historique de l'université & de la faculté de médecine. A Paris, chez la veuve Quillau, 1762, in-12.

Les doyen & docteurs régens de la faculté de médecine en l'université de Paris, ont été jusqu'ici, les justes & paisibles possesseurs de toutes les places de médecins des hôpitaux de cette capitale, qui forment leur école de pratique. MM. les administrateurs de l'Hôpital-général ayant nommé le sieur *Gaulard*, médecin des petites écuries du roi, pour remplacer M. *Latier*, membre de la faculté de médecine, & dernier médecin de cette maison, la faculté s'est vue contrainte d'implorer l'autorité & la protection du parlement, pour être maintenue dans la jouissance de cette place. Elle fonde son droit sur une possession non interrompue, qui date depuis l'établissement de l'Hôpital, & sur l'intérêt du bien public, qui est le premier & le plus sacré de tous les droits.

Sa Défense est précédée, comme le porte le titre, du *Précis* ou *Sommaire*, qu'elle avoit déjà publié sur cette affaire, & suivie de l'Eloge historique de l'université, & d'un Abbrégé de l'histoire de la faculté de médecine. Ces deux morceaux sont remplis de recherches sçavantes & curieuses, qui ont dû coûter beaucoup de tems & de travail à l'auteur. Tout l'ouvrage est écrit avec pureté; & avec cette force & cette noblesse qui sied si bien, quand on défend des droits aussi respectables. Nous voudrions pouvoir en rapporter quelques morceaux; mais les bornes, dans lesquelles nous sommes forcés de nous renfermer, ne nous permettent pas de nous étendre davantage. Nous nous contenterons d'inviter nos lecteurs à lire l'ouvrage même, bien persuadés qu'ils ne regretteront pas le tems qu'ils y auront employé.

Le Régime de *Pythagore*, traduit de l'italien du docteur *Cocchy*, à la Haye; & se trouve à Paris, chez *Gogué* & *Desain* junior, 1762, in-8°.

Le nom du célèbre *Cocchy* mis à la tête de cet ouvrage, suffit pour le faire rechercher. La traduction nous en a paru exacte & très-bien écrite. Le traducteur y a joint un très-grand nombre de notes sçavantes, pleines d'érudition & de recherches sur tout ce qui regarde *Pythagore*.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1762.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 3 h. du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	11 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
2	12 $\frac{1}{2}$	21	14 $\frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$
3	12	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$
4	11 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$
5	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{4}$	28	28 $2 \frac{1}{4}$
6	10 $\frac{1}{4}$	20	13 $\frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$
7	12	21 $\frac{1}{2}$	15	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$
8	13	20	16 $\frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{4}$
9	16	20	17	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{4}$
10	14 $\frac{1}{2}$	26	17 $\frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{4}$
11	14 $\frac{1}{2}$	26	17 $\frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{4}$
12	14 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
13	15	27 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$
14	18 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{2}$	22	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$
15	18 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{2}$	18	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
16	15	24 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
17	15	27	18 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$
18	15 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{4}$	19	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$
19	18	26 $\frac{1}{2}$	19	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
20	18	26 $\frac{1}{2}$	18	28 $3 \frac{1}{4}$	28 $3 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$
21	17	27 $\frac{1}{2}$	18	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$
22	17	27	16 $\frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $5 \frac{1}{4}$	28 $5 \frac{1}{4}$
23	15	26 $\frac{1}{2}$	18	28 $5 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$
24	16	25 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$
25	14 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$
26	14 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28
27	15 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	17	27 $11 \frac{1}{4}$	27 $10 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{4}$
28	15	25	19	27 $11 \frac{1}{4}$	28	28
29	17	26	17 $\frac{1}{4}$	28	27 $11 \frac{1}{4}$	28
30	15	20	16 $\frac{1}{2}$	28	27 $11 \frac{1}{4}$	28
31	15	25	16 $\frac{1}{2}$	28	28	28

ÉTAT DU CIEL.

	1	La Matinée.	1	L'Après-Midi.	1	Le Soir à 11 h.
1	N. fer. beau.	N-N-O. b.		Beau.		
2	N-N-O. fer. beau.	N-N-O. b.		Beau.		
3	N-N-O. fer. beau.	N-N-O. b. ferein.		Serein.		
4	N-O. beau.	N-O. beau.		Beau.		
5	O-N-O. b.	O-N-O. b. f.		Serein.		
6	N-N-O. b.	N-N-O. b.		Beau.		
7	N-N-O. b.	O. n. ond. b.		Beau.		
8	O-N-O. b.	O-N-O. n. b.		Beau.		
9	N-O. couv.	N-O. couv.		Nuages.		
10	N-O. beau.	N-O. b. fer.		Serein.		
11	N-O. ferein.	N-O. ferein.		Serein.		
12	N-O. ferein.	N-O. ferein.		Serein.		
13	N-O. ferein.	N-N-E. fer.		Serein.		
14	S-S-O. cou- vert. nuag.	S-S-O. nua. pl. ond. b.		Nuag. éc. la nuit. écl. ton.		
15	S-S-O. beau.	S-S-O. beau.		Nuag. éc. t.		
16	S-O. beau.	S-O. beau.		Beau.		
17	S-O. beau.	S-O. beau.		Beau.		
18	O-N-O. b.	O-N-O. b.		Beau.		
19	N-N-O. b.	O-N-O. b.		Serein.		
20	S-O. beau.	S-O. b. fer.		Serein.		
21	S. ferein.	O-N-O. fer.		Serein.		
22	N-N-O. fe- rein. couv. b.	O-N-O. b. f.		Serein.		
23	O-N-O. fer.	N-N-O. fer.		Serein.		
24	N. ferein.	N. ferein.		Serein.		
25	N. fer. beau.	N. beau. fer.		Serein.		
26	O-S-O. b.	O-S-O. b.		Beau.		
27	S-O. nuag.	S-O. n. pl. t.		Beau.		
28	O. beau.	O. b. nuag.		Nuages.		
29	O. couvert. nuages.	S-O. éc. ton. pluie. nuag.		Nuag. la nuit pluie.		

ETAT DU CIEL.

	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
30	E. couv. pl. f. ondée. tonn.	N. fort. ond. tonn. nuag.	Nuages.
31	O. beau.	O. nuag. éc. tonnerre.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 27 degrés & demi au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été 10 degrés un quart au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes a été de 17 degrés un quart.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes un tiers ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes trois quarts : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes cinq douzièmes.

Le vent a soufflé 8 fois du N-N-O.
7 fois de l'O-N-O.
6 fois du N-O.
5 fois du S-O.
4 fois du N.
4 fois de l'O.
2 fois du S-O.
1 fois du N-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S.
1 fois de l'O-S-O.

Il y a eu 14 jours de beau.
8 jours sereins.
2 jours couverts.
7 jours de nuages.
5 jours de pluie.
6 jours d'éclairs & de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1762.

Les catarrhes épidémiques qui avoient été observés dans les mois précédens , ont duré pendant tout ce mois : ils ont été plus ou moins accompagnés de fièvres , de maux de tête , de lassitudes spontanées , &c. La fièvre , comme toutes celles de cette espèce , étoit caractérisée par des horripilations fréquentes ; elle s'est terminée , le plus communément , par des sueurs , plus ou moins fétides.

Outre ces catarrhes , on a observé , pendant ce mois , des dévoiemens accompagnés de douleurs de colique ; des fièvres synoques , simples & putrides , & des fièvres intermittentes automnales , qui paroissent avoir commencé cette année , de très bonne heure. On a vu aussi , dans certains quartiers de Paris , une assez grande quantité de rougeoles , & quelques petites véroles , plus ou moins malignes.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Juin 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois a été pluvieux, sur-tout, après le 15, quoique le mercure, dans le barometre, n'ait descendu, de tout le mois, que peu de lignes au-dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est le 9, qu'il a baissé jusqu'à 27 pouces 6 lignes. Il y a eu, plusieurs jours, de grosses pluies, après le 15.

Nous avons essuyé encore, ce mois, d'assez vives chaleurs ; mais elles n'ont point augmenté proportionnellement dans le tems du solstice ; car, du 20 au 30, elles ont été modérées : la liqueur du thermometre avoit monté à 22 degrés, le 15 & le 16 ; depuis le 20 jusqu'au 30, elle n'est parvenue, aucun jour, au terme de 19 degrés.

Le vent a été Nord presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés : la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

286 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces précis; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes: la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 17 fois du Nord.

12 fois du Nord, vers l'E.

1 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

13. jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse, au commencement du mois, & une sécheresse médiocre, à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1762; par M. BOUCHER.

Ce mois a été remarquable par une fièvre catarrhale presque éphémère, qui attaquoit la tête & la poitrine, & souvent la gorge, avec toux & oppression, des maux de reins, ou de la courbature, accablément, pesanteur & lassitude générale. Cette

maladie a été très-commune, & répandue dans tous les états & conditions : il n'a pas été rare d'en voir des familles nombreuses attaquées en même tems, maîtres & domestiques : dans quelques-uns, il s'est joint aux symptômes désignés, une sorte d'éruption miliaire rouge, aux bras & sur la poitrine ; en d'autres, la diarrhée : la langue, à tous, étoit pâteuse, d'un blanc jaunâtre, & très-souvent chargée d'une crasse brune ou rousse, sur la partie postérieure : plusieurs ont eu des nausées, & quelques-uns ont vomi de la bile verte. Je l'appelle fièvre presque éphémère, parce que dans le plus grand nombre elle n'a pas duré plus de deux fois 24 heures ; mais quoique la fièvre eût cessé, les symptômes catarrheux n'en persistoient pas moins, & duroient plus ou moins : nombre de personnes ont été enrhumées, sans fièvre.

Les moyens de curation ont consisté dans une ou deux saignées, (une forte oppression de poitrine en demandoit parfois une troisième,) dans des boissons émollientes, anodines & tempérantes, les infusions des fleurs pectorales mucilagineuses, le lait coupé, de quatre à cinq parties d'eau d'orge ou de gruau, &c. dans les loochs adoucissans, & sur-tout le looch blanc. Il a été salutaire d'avoir recours à un émétique

mitigé ou à un émético-catharétique, dans le cas de signes de saburre dans les premières voies : la crise la plus ordinaire étoit par l'expectoration ; peu de personnes ont été guéries par des sueurs.

Il y a eu de plus, des fièvres continues ; les unes , vraies synoques putrides ; les autres , putrides vermineuses , avec un caractère de malignité ; des péripneumonies & pleurésies légitimes , d'un caractère fâcheux ; mais heureusement ces maladies n'ont pas été fort communes.

Nous avons eu aussi beaucoup de diarrhées bilieuses qui , dans quelques-uns , ont fort approché du *cholera-morbus* ; & nombre de personnes ont eu des éruptions cutanées , sans fièvre.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Septembre.

A Paris, ce 23 Août 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

OCTOBRE 1762.

TOME XVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1762.

É L E M E N S

De Pharmacie théorique & pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet art, & une explication de ces opérations, par les principes de la Chymie; la manière de bien choisir, de préparer & de mêler les médicamens, avec des remarques & des réflexions sur chaque procédé; les moyens de reconnoître les médicamens falsifiés ou altérés; les recettes des médicamens nouvellement mis en usage; les principes fondamentaux de plusieurs arts dépendans de la Pharmacie, tels que l'art du confiseur, & ceux de la préparation des eaux de senteur & des liqueurs de table; avec une Table des vertus & doses des médicamens; par M. BAUMÉ, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur en chymie. A Paris, chez la veuve Damoneville, & Mufier fils; Didot jeune, & De Hansy, 1762, gros in-8°. Prix relié 6 livres.

LA Pharmacie est cette branche de la médecine pratique qui apprend à con-
noître, à conserver & à préparer les différens

médicamens que le médecin peut appeler au secours de la nature pour le rétablissement de la santé. Les premiers médecins, qui n'ont employé qu'un petit nombre de remèdes simples, auxquels ils ne faisoient subir presque aucune préparation, paroissent s'être peu occupés de cette partie de l'art de guérir : ce n'est que long-tems après Hippocrate qu'on imagina, en faveur de quelques princes, ces fameux antidotes qu'un respect pour l'antiquité, que j'ose appeler superstitieux, a fait conserver jusqu'à ce jour, malgré la confusion qui régné dans le mélange des drogues qui les composent, & le peu de choix qu'on-y a apporté : la manie de cette espece de composition, dont les meilleurs esprits n'ont pu se garantir, a duré jusqu'au renouvellement des lettres. Les Arabes cultivèrent cependant la Pharmacie avec un peu plus de succès ; s'ils n'ont pas été plus exacts dans le choix des substances qu'ils ont fait entrer dans leurs médicamens, ils ont porté plus de soin dans les préparations qu'ils leur ont fait subir ; & quoique, même à cet égard, ils ne soient pas sans reproche, on doit cependant les regarder comme les restaurateurs de la Pharmacie ; mais ce n'est que depuis que la chymie a porté son flambeau dans cette science, qu'elle a paru faire des progrès solides.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la Phar-

macie, les uns ne se sont occupés que de la connoissance des médicamens & de leurs propriétés; les autres ont donné les formules des mélanges qu'on pouvoit en faire; d'autres enfin ont prescrit les règles qu'on devoit suivre pour faire ces mélanges avec exactitude. Quelque nombreux que soient les ouvrages que nous avons sur chacune de ces trois classes, parmi lesquels il y en a un très-grand nombre d'excellens. Nous ne pouvons pas nous flater encore d'avoir de bons élémens de Pharmacie; & on n'en sera pas étonné, si l'on réfléchit aux connoissances presque infinies qu'une telle entreprise suppose dans celui qui ose s'en charger; car il faut non seulement bien connoître toutes les substances dont les médecins ont pu faire usage jusqu'ici, mais encore les effets qu'elles sont capables de produire, quand elles sont appliquées au corps animé; celles des parties de ces substances qui produisent ces effets; la manière d'extraire & de séparer ces parties de celles qui n'ont pas la même efficacité, ou qui même produiroient des effets contraires, & quelquefois funestes; enfin les changemens que ces substances éprouvent, & par conséquent les effets qu'elles sont capables de produire, après qu'on les a préparées & mêlées avec d'autres substances; ce qui suppose un nombre si prodigieux d'expériences, dont une très-

grande partie n'est pas encore faite, qu'on doit craindre de ne pas voir paroître de si-tôt un ouvrage aussi desirable. Ce n'est pas qu'en recueillant avec soin les expériences qui sont répandues dans les livres, on ne pût en déduire des principes sûrs, & établir des règles qui feroient un corps de doctrine, suffisant pour conduire le médecin dans ses prescriptions, & l'artiste dans ses procédés; mais pour qu'un pareil ouvrage fût aussi utile qu'il peut l'être, il faudroit qu'il y régnât beaucoup d'ordre & de méthode; que les définitions fussent claires, & que les opérations y fussent décrites d'une manière précise & exacte. Voyons si les élémens que M. Baumé présente au public, réunissent ces avantages.

Dans une espece d'introduction que cet auteur a mis à la tête de son livre, il avertit qu'il a fait un très-grand usage de la Pharmacopée de Jacques Sylvius, traduite par Caille, en 1574; ouvrage qu'il met à la tête de ce que les modernes ont écrit sur cette science, ceux qui ont été publiés depuis, n'étant, selon lui, ni aussi méthodiques ni aussi concis; mais on sçait que le talent de M. Baumé n'est pas l'érudition. On pourroit même dire qu'il a puisé le très-petit catalogue d'auteurs qu'il indique dans une Lettre qui a été insérée dans le Mercure de France, pour le mois de Juillet 1761,

dont il a copié jusqu'aux fautes ; mais cette discussion est de trop peu d'importance, pour nous y arrêter maintenant.

Après avoir rejeté la division que l'on avoit fait de la Pharmacie, en galénique & en chymique, M. Baumé distribue son ouvrage en quatre parties, qui devroient traiter *de la connoissance*, de *l'élection ou choix*, de la *préparation* & de la *mixtion des médicamens* ; mais il paroît que, quoique des élémens ne dussent supposer la connoissance d'aucune partie de l'art, notre auteur a cru pouvoir se dispenser de traiter de la connoissance des médicamens, qui est cependant la base sur laquelle toute la doctrine pharmaceutique doit porter. Il s'étend un peu plus sur la seconde partie, qui traite du choix de ces mêmes médicamens ; & il donne des règles générales, prises la plupart de Sylvius, sur *le choix des simples*, sur *le tems de les cueillir*, sur *celui de se procurer les racines*. Il traite ensuite en autant d'articles particuliers, du *choix des plantes*, des *fleurs*, des *semences*, des *fruits*, des *bois*, des *écorces*, des *animaux* & de *leurs parties* ; des *minéraux*, de la *dessiccation des drogues simples*, de leur *conservation*, de la *sophistication de ces mêmes drogues simples*, & des *moyens de la reconnoître* ; enfin il termine cette partie, par un petit Traité des instrumens qui servent dans la Pharma-

cie. Ce petit Traité , sur lequel nous aurons lieu de faire quelques remarques , auroit fans doute mieux trouvé sa place dans l'Introduction ou à la tête de la troisième Partie. En général , si l'on retranchoit de cette partie les choses vagues , hasardées ou étrangères au sujet , on verroit que le reproche que M. Baumé fait à ceux qui ont écrit sur la Pharmacie , d'avoir traité cette matiere trop superficiellement , n'est pas , à beaucoup près , aussi bien fondé qu'il a pu le lui paroître. On trouve en effet dans presque tous les corps de Pharmacie , tels que ceux de Renodeau , de Lemort , de Charas , de Lemery , de Quincy , &c. à-peu-près tout ce qu'il dit d'essentiel , présenté à la vérité d'une façon plus précise , sans être moins exacte ; & Sylvius lui même avoit emprunté , (comme il en avertit en plus d'un endroit ,) de Dioscoride , de Galien , & principalement de Mesué , sur l'Antidotaire duquel il nous a donné un très-bon Commentaire , tout ce qu'il dit de général sur le choix , la dessication & la préparation des drogues simples ; ce qui se réduit à peu de chose. En effet , chaque substance a un caractère particulier qui la distingue ; ce n'est donc que dans la description des médicamens qu'on peut puiser les marques de leur bonté. Aussi Sylvius , dans le premier livre de sa Pharmacopée , s'attache-t-il plutôt à indi-

quer les marques particulières , auxquelles on reconnoît la bonté de telles ou telles substances , qu'à donner des regles générales , sujettes à un si grand nombre d'exceptions.

M. Baumé prescrit , page 32 de son Livre , de faire sécher les plantes au soleil ou dans une étuve ; & il cite à ce sujet Sylvius , à qui il fait dire que la méthode de faire sécher les plantes à l'ombre est très-défectueuse. On lit cependant dans le Chapitre XXII de la Pharmacopée de cet auteur , *qu'il faut faire sécher les roses le jour même qu'on les a cueillies , les mettant au soleil & les tournant souvent : car à grand peine se pourroient-elles sécher à l'OMBRE , ENCORE QU'IL VAUDROIT BIEN MIEUX ;* & un peu plus bas : *Toutes les autres herbes veulent être séchées à l'OMBRE , sinon que la nécessité qu'on en a , contraigne de les sécher au feu ou au soleil.* Nous tâcherons de développer ci-dessous les raisons qui ont pu engager M. Baumé à faire honneur à cet écrivain de la regle qu'il établit ; ce n'est pas ici le lieu de nous y arrêter ; nous ne releverons pas non plus l'explication qu'il donne du changement qui arrive à la couleur de certaines plantes pendant la dessiccation.

Malgré la promesse que M. Baumé fait dans l'avertissement qu'il a mis à la tête

de son Livre, de faire mieux connoître qu'on n'avoit fait jusqu'à lui, les moyens de découvrir les falsifications des drogues, il ne fait mention que de 34 substances dans l'article qu'il a consacré à cet objet ; & ce qu'il en dit, est plus propre à donner des leçons aux falsificateurs, qu'à prémunir contre leurs fraudes ; reproche que nous ferions également fondés à lui faire, relativement aux falsifications qu'il indique des remèdes composés. Parmi les falsifications des drogues simples qu'il rapporte, il y en a quelques-unes de si absurdes & de si faciles à découvrir, qu'il n'est pas possible qu'elles soient faites à dessein. Telle est la substitution ou le mélange des prunelles aux bayes de nerprun ; celui de la gomme-gutte à la résine de jalap, &c. Mais il est tems que nous passions à la troisième partie. En vain chercheroit-on quelque ordre, ou quelque méthode dans la distribution ou la disposition des matières qui y sont traitées ; tout y est confondu. Il décrit pêle-mêle les préparations des végétaux, des animaux & des minéraux ; il ne suit pas même l'ordre des opérations qu'il leur fait subir ; ainsi dans l'impossibilité où nous sommes de présenter à nos lecteurs une idée générale des matières contenues dans cette partie, nous nous contenterons d'examiner deux ou trois morceaux principaux, pour leur

donner une esquisse des connoissances qu'on peut espérer de puiser dans cet ouvrage.

Nous commencerons par le *soufre lavé*. M. Baumé prescrit *de prendre la quantité que l'on veut de soufre en canons, de le faire fondre à une douce chaleur, dans une terrine non vernissée, d'y ajouter le double de son poids d'eau bouillante; de faire bouillir le tout pendant un quart d'heure; de décanter l'eau qu'on peut jetter comme inutile; de réitérer la même opération jusqu'à quatorze fois; ensuite de faire sublimer le soufre pour le réduire en fleurs*. Les plus expérimentés des chymistes modernes avoient cru cette opération parfaitement inutile, & que le soufre sublimé sans lotions préliminaires, étoit aussi pur que celui qui avoit été lavé; mais M. Baumé nous apprend dans une remarque, que *le soufre est une substance qu'on retire ordinairement des pyrites, qui fournissent en même tems de l'alun & de la sélénite, qu'on se propose, par les différentes ébullitions, de dissoudre & de séparer les substances salines qui peuvent altérer sa pureté, & que la sublimation qu'on lui fait éprouver, est même nécessaire pour séparer les substances terreuses qu'il peut contenir*. Il ignore sans doute que cette sublimation suffit également pour en séparer les parties salines qu'il y suppose, ou il croit peut-être que l'alun & la sélénite peuvent

monter au degré de chaleur qui est nécessaire pour faire sublimer le soufre ; car si ces substances ne peuvent pas monter , toutes les lotions qu'il prescrit , sont superflues , & ne servent qu'à augmenter le prix du médicament , sans le rendre meilleur.

M. Baumé confond , sous le nom de suc , les parties fluides des végétaux & des animaux , dont il traite fort au long : il les divise en *sucs aqueux* , dans lesquels le principe aqueux domine ; en *sucs huileux* , sous lesquels il comprend les huiles , les graisses des animaux , les baumes naturels & les résines ; enfin , en *sucs laiteux* , qui sont , selon lui , des émulsions naturelles , & contiennent de la gomme & de la résine ; ce sont ceux qui fournissent les gommes-résines. Après cette division , il donne la manière de tirer le suc des différentes espèces de plantes , par l'expression , & celle de les clarifier. De-là , il passe aux sels essentiels qu'il définit , *des matieres salines qui conservent un certain nombre de propriétés des substances d'où on les a tirées*. Il distingue ces sels des sels vitrioliques , du nître & du sel marin , qu'on trouve aussi dans les plantes ; & il prétend que *ce sont eux* , (les sels essentiels sans doute ,) qui , en se combinant avec les parties SALINES , EXTRACTIVES , huileuses & GOMMEUSES , forment ce qu'on appelle EXTRAIT , dans les

plantes. On sent assez, sans que nous le faisons remarquer, combien l'idée qu'il donne ici des extraits, est absurde & ridicule. Ces sels essentiels sont, selon M. Baumé, composés d'acide, d'huile & de terre, & peuvent être comparés au tartre du vin, dans lequel il suppose sans doute la même composition; mais il paroît qu'il n'a pas encore examiné suffisamment ces matieres, parmi lesquelles il range le sucre, la manne & les autres concrétions sucrées. Ces recherches sur les sels essentiels, fort étrangères à la Pharmacie, le conduisent à l'examen du sel qu'on vend sous le nom de sel essentiel d'oseille *qu'il avoit d'abord cru tiré des tamarins*; mais le sel qu'il a obtenu de cette drogue, n'avoit qu'une très-legere saveur acide; ce qui ne s'accorde pas avec le sel essentiel d'oseille. Cela lui donne lieu de faire une nouvelle digression sur le sel essentiel des tamarins; & il dit que *l'acide vitriolique affoibli ou concentré, versé sur ce sel n'en dégage rien; qu'exposé au feu, ce sel brûle à-peu-près comme le tartre, qu'il exhale la même odeur, & qu'il laisse une cendre légèrement alkaline.* Ce sel demande moins d'eau bouillante, que la crème de tartre, pour être dissous; sa solution est presque sans couleur: elle a une très-legere saveur acide; elle rougit la teinture de tournesol, & précipite en caillé blanc la dissolution de

*mercure faite par l'acide nîtreux ; l'alkalî fixe y occasionne un précipité terreux peu abondant. M. Baumé conclut de ce prétendu précipité blanc, que ce sel pourroit contenir de l'acide marin qui y seroit combiné avec une base qui n'a que peu ou point d'affinité avec l'acide vitriolique, puisque cet acide même concentré n'en a point dégagé l'acide marin. S'il étoit permis de se contenter de conjectures dans une chose que l'expérience seule doit décider, on pourroit dire avec plus de vraisemblance, que cet acide est de nature vitriolique, les sels de cette espece produisant un *coagulum* blanc, lorsqu'on les mêle à la dissolution de mercure dans l'acide nîtreux, comme l'acide marin. On avoit cru jusqu'ici que l'acide des tamarins avoit, comme presque tous les autres acides des végétaux, la propriété de décomposer le sel de seignette, & le sel végétal, parce qu'on voyoit dégager du mélange des solutions de ces deux sels une matière pulvérulente saline qu'on avoit prise pour de la crème de tartre. M. Baumé pense, il ne dit pas sur quel fondement, que ce dépôt n'est autre chose que l'acide des tamarins précipité par ces sels végétaux plus solubles que lui ; mais ce n'est encore qu'une conjecture qu'il promet de vérifier.*

Dans l'article sur les féculs, que notre

auteur traite à la suite de cette digression sur la nature du sel essentiel de tamarins , il donne la méthode qu'on prescrit ordinairement dans les Pharmacopées , pour préparer les fécules des racines des végétaux , à laquelle il propose d'en substituer une qu'il prétend nouvelle & de son invention. Il décrit , à cette occasion , un procédé pour faire l'amydon , qu'il a copié dans Sylvius , d'après lequel on peut conjecturer qu'il n'a jamais fait ni vu faire cette préparation. Il propose cependant de substituer au bled qu'on emploie ordinairement pour cela , les fécules de certaines racines , ignorant sans doute , qu'il y a long-tems qu'on sçait que les racines d'arum , les pommes de terres , &c. peuvent être employées à cet usage , & qu'il y a même eu dans le Languedoc des établissemens faits à ce sujet. Ce que nous venons de dire est plus que suffisant pour faire connoître la manière dont M. Baumé traite ses sujets : nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit sur les sucres huileux , ni sur les sucres laiteux ; cela nous entraîneroit dans des discussions trop longues pour un extrait.

On mêle ensemble plusieurs substances , & on en forme des médicamens composés , soit pour les rendre moins dégoûtans ou plus efficaces , soit pour corriger ce que leur action peut avoir de trop violent , ou

pour en augmenter l'énergie , soit enfin pour pouvoir remplir plusieurs vues à la fois. C'est donc avec raison qu'on a regardé la partie de la Pharmacie , qui traite de ces mélanges , comme une des plus essentielles ; elle suppose la connoissance la plus parfaite de la nature des médicamens & de l'action réciproque qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres. C'est faute d'y faire assez d'attention , qu'il arrive très-souvent qu'on prescrit de mêler ensemble des substances qui , par l'action qu'elles exercent les unes sur les autres , se décomposent ou se combinent , & forment un tout , dont les effets ne répondent pas toujours aux vues que le médecin s'étoit proposées. Pénétré sans doute de l'importance de cette partie , M. Baumé y a consacré plus des deux tiers de son ouvrage ; mais ce qu'il en a dit , est plutôt relatif aux manipulations de l'artiste , qu'aux vues qui doivent conduire le médecin dans la prescription des drogues qu'il veut faire entrer dans chaque composition. Il s'étend cependant beaucoup sur les propriétés chymiques de certaines substances : nous aurons lieu de faire voir jusqu'où vont ses connoissances en ce genre.

Pour se donner un air de méthode , il divise les médicamens composés , en officinaux & en magistraux , & subdivise les premiers

premiers en internes & en externes. Il traite donc d'abord des médicamens officinaux internes, ensuite des externes; enfin des médicamens magistraux. On trouve, à la tête de cette partie, immédiatement après ces divisions & ces subdivisions, un Extrait fort succint de *l'art de faire les formules*, par M. Gaubius, après lequel il entre en matière, & commence par les *espèces*, qu'il définit, *la réunion de plusieurs simples coupés menu, dont on prend l'INFUSION COMME DU THÉ*: il ajoute tout de suite qu'on ne les emploie jamais pour les *décoc-tions*; cependant dans ses remarques, pag: 198, il dit qu'on y peut faire entrer des *semences*, des *gommes*, des *résines sèches*, des *matieres animales*, comme la *corne de cerf*, le *castoreum*, &c. Ignore-t-il donc que les *résines sèches*, la *corne de cerf*, &c. ne donnent rien dans les infusions proprement dites, dont le véhicule est toujours de l'eau; ou bien auroit-il confondu, sans en rien dire, les *espèces pour les infusions*, avec ces collections de drogues qu'on met en poudre pour les électuaires, auxquelles on donne le même nom?

Dans l'article suivant, après avoir défini les infusions des *médicamens liquides*, qui se font à froid, ou à l'aide d'une douce chaleur, mais jamais par ébullition, il con-

tinue : Les *principaux véhicules des infusions* sont l'eau , le vin , le vinaigre , l'eau-de-vie , l'esprit-de-vin , &c. ce qui prouve qu'il prend le mot infusion dans toute son étendue. Il ne donne cependant de règle que pour les infusions dans l'eau , qu'on appelle infusions par excellence ; & il renvoie les autres especes d'infusions , tels que les vins médicaux & les teintures , après les décoctions , & les infusions dans les huiles , parmi les médicamens externes ; mais , nous l'avons déjà dit : c'est en vain qu'on chercheroit quelque ordre & quelque méthode dans cet ouvrage : tout y est confondu , tout y est déplacé : l'article des décoctions , celui des vins médicaux & celui des teintures pourroient donner lieu à plus d'une remarque. Nous ne nous y arrêterons cependant pas ; car , qui pourroit relever toutes les fautes dont ces Elémens fourmillent ?

Ce que les médicamens ont de dégoûtant , ont fait rechercher , dès les premiers âges de la médecine , le moyen de pouvoir les administrer sous le moindre volume possible , sans leur rien faire perdre de leurs vertus. L'observation ayant appris que les suc qui s'extravaient sur les différentes parties des végétaux , épaissis par l'évaporation de leur partie la plus fluide , que la chaleur du soleil procuroit , contenoient la vertu de ces mêmes végétaux : on en con-

clut qu'on obtiendrait le même avantage, en faisant épaisir de la même manière les suc des végétaux tirés par art; c'est ainsi qu'on prépara d'abord l'élaterium; mais, comme beaucoup de plantes, faute d'une humidité suffisante, ne donnoient que peu ou point de suc, on suppléa à l'humidité qui leur manquoit, par le moyen de l'eau, & on obtint le même avantage. Insensiblement on a employé différens menstrues pour séparer ainsi, des parties inactives des plantes, celles dans lesquelles on croyoit que résidoient leurs vertus. On a donné à cette séparation le nom d'*extraction*; & celui d'*extraits*, aux substances qu'on obtenoit par ce moyen; mais la chymie ayant fait usage de ces extractions pour perfectionner l'analyse, on s'est bientôt aperçu que ces extraits n'étoient pas, à beaucoup près, de la même nature, & avoient des propriétés différentes; ce qui les a fait ranger sous différentes classes, & rapporter aux substances auxquelles ils appartenoient. C'est principalement aux travaux de MM. Boulduc, Neuman, Boerhaave & Rouelle, que nous sommes redevables des connoissances que nous avons de ces différentes substances. Le dernier, sur-tout, paroît avoir mis le complément à cette partie de l'analyse végétale: sa doctrine se trouve exposée, en partie, dans une Dissertation de M. Venel, insérée dans le recueil des

Mémoires présentés à l'académie ; & j'en ai donné le Précis dans le *Tableau de l'analyse végétale*, que j'ai ajoûté au *Flora saturniens de Henckel*. Il paroît que M. Baumé, ou n'a pas connu les découvertes de ces hommes célèbres, ou les a mal saisies. Son article des Extraits, qui seroit mieux placé dans un ouvrage de Chymie, que dans des Elémens de Pharmacie, ne présente que des idées très-vagues & peu exactes. Il divise les substances que la chymie retire des végétaux & des animaux, par le moyen des différens menstrues, en *extraits gommeux* ou *mucilagineux* ; *gommeux* & *résineux*, *savonneux*, & en *résineux*, ou *résines pures*. Il est aisé de juger par la définition qu'il donne de ces substances, sur-tout par celle de ses prétendus extraits *gommeux* & *résineux*, & par celle de ceux qu'il appelle *savonneux*, non seulement qu'il n'a point d'idées nettes sur les différentes substances qui entrent dans la composition des végétaux, ni sur l'ordre de leurs combinaisons, mais encore qu'il ne sçait même pas ce que c'est que combinaison ; puisque, après avoir dit que les *extraits gommeux* & *résineux* fournissent dans l'eau en même tems de la gomme & de la résine, il propose pour exemple le jalap, qui donne par l'extraction dans l'eau, un extrait amer insoluble dans l'esprit-de-vin. Il est vrai que la partie rési-

neuse, à la faveur de cet extrait, se tient suspendue dans la liqueur, tant qu'elle est chaude ; mais elle se dépose dans le refroidissement, au lieu que le quinquina qui lui fournit un second exemple, donne dans l'eau une substance également soluble dans l'esprit-de-vin. Cette propriété, quand même cette substance seroit composée de gomme & de résine, comme le prétend M. Baumé, auroit dû le faire distinguer du jalap, dont la partie extractive n'est pas soluble dans l'esprit-de-vin, d'autant mieux que la partie extractive du jalap est séparée de la partie résineuse, dans la racine même, comme le prouve l'observation qu'il rapporte, pag. 21 de son livre, où il dit avoir remarqué *que les vers qui se mettent aux racines, n'attaquent & ne se nourrissent que de la partie ligneuse* : (il auroit parlé plus exactement, s'il eût dit comme M. Neuman, qui a fait la même observation, la partie gommeuse ou extractive,) *sans altérer ni endommager la substance résineuse*. Imagine-t-il que la prétendue résine du quinquina & des autres substances du même ordre, telles que la rhubarbe, l'opium, la partie-résino-extractive de l'aloës, (qu'il confond avec la résine,) le safran, &c. est également séparée de la partie gommeuse ; mais poursuivons. Après avoir distingué quatre espèces d'extraits, il les

confidere , par rapport aux menstres qu'on emploie pour les préparer , & il traite successivement des *extraits dont l'eau est le véhicule* , de ceux qu'on prépare avec le vin ; enfin des *résines qu'on prépare avec l'esprit-de-vin* ou l'*æther*. Nous pourrions faire un volume de remarques sur ces différentes matières ; mais cet Extrait n'est déjà que trop long. Nous allons parcourir rapidement le reste de l'ouvrage. A la suite des extraits , M. Baumé parle de la distillation ; d'abord , de la distillation de l'eau simple ; ensuite de la distillation des plantes inodores , pour en avoir l'eau , puis celle des plantes odorantes , pour obtenir leur esprit recteur. Il annonce qu'il va donner le procédé de Boerhaave , qu'il n'a vraisemblablement pas lu , puisqu'il distille ses plantes au bain-marie , au lieu que Boerhaave , dans son premier procédé , propose de les distiller à feu nud , ce qui est à la vérité moins exact. Dans la distillation des huiles essentielles , M. Baumé conjecture qu'on pourroit obtenir l'huile essentielle des fleurs des plantes liliacées , (qui , selon lui , n'en donnent point par le procédé ordinaire , quoiqu'il soit très-aisé d'en retirer de plusieurs , entr'autres de la tubéreuse ,) si on les distilloit avec de l'huile d'olive , au lieu d'eau ; mais , ajoûte-t-il , *comme la chaleur de l'eau bouillante ne seroit peut-être pas suffisante pour faire*

élever les huiles essentielles de ces plantes , parce qu'elles sont plus pesantes , (Qu'en sçait-il ?) que les huiles des plantes AROMATIQUES. (Est-ce que les plantes liliacées ne sont pas aromatiques ?) Il voudroit qu'on mit dans la premiere pièce de l'alam-bic , en place d'eau pure , une lessive de sel , qui seroit chargée autant que l'expérience l'indiqueroit , pour procurer à l'huile tout le degré de chaleur qu'elle peut supporter , sans se décomposer.

La fermentation fait l'objet de l'article suivant: on y trouve cette définition sçavante de la putréfaction , qui , selon M. Baumé n'est point une fermentation , mais une analyse spontanée , SANS CHALEUR , ou un affaïssement , un déchirement des parties du corps , par le poids de leur masse , & par la dilatation des fluides qu'ils contiennent , à l'AIDE DE LA CHALEUR extérieure qui dégage les principes aqueux , huileux & salins qui les constituoient. Ce n'est pas sans raison qu'il a prévu que cette définition pourroit paroître extraordinaire ; elle l'est tellement à mes yeux , que je craindrois qu'on ne m'accusât de la prêter à M. Baumé pour lui donner un ridicule , si je n'indiquois exactement la page où elle se trouve. Voyez p. 324 , au troisieme alinea.

A la suite de la fermentation , notre auteur traite de l'esprit de vin , & de la

rectification. Il préfère l'ancienne méthode des distillations fracturées, & répétées sans fin, à celle de Kunkel, qui prescrit de mêler de l'eau à l'esprit de vin, & de le distiller; la raison qu'il en donne, est que ce *procédé est embarrassant, parce qu'il consomme beaucoup d'eau, & qu'il faut revenir à plusieurs distillations.* Il faut lui apprendre qu'il suffit de parties égales d'eau, & qu'il n'est pas nécessaire d'employer plus de trois distillations dans une courge qui ait un pied de col pour avoir l'esprit de vin parfaitement rectifié. Après avoir donné la manière de distiller le vinaigre, il passe aux remèdes qu'on prépare avec le miel & le sucre, & traite successivement du miel & des préparations où on le fait entrer, du sucre, des syrops, qu'il appelle des *conserves liquides*, des ratafiats, des confitures, parmi lesquelles il range la *gelée de corne de cerf* & le *bouillon en tablettes*; des conserves. Il traite ensuite des poudres, des électuaires, des confectons, des opiates, des tablettes, des pastilles, des rotules, &c. des pilules & des trochisques. Dans les médicamens externes, il comprend les huiles par infusion & par décoction, les baumes, les linimens, les pommades, les onguents, les cérats, les emplâtres. Ensuite il donne quelques médicamens particuliers, & enfin les remèdes magistraux; le Livre est terminé par un petit

Dictionnaire des termes de pharmacie, & par une table fort mal faite des vertus & doses des médicamens.

Quelque nombreuses que soient les erreurs que nous avons relevées, en faisant l'analyse de cet ouvrage, il s'en faut de beaucoup que nous ayons indiqué tout ce qu'il y a de défectueux : nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter les contradictions sans nombre qui s'y trouvent ; par exemple, il dit, p. 305, que plusieurs plantes ne rendent point tout leur esprit recteur pendant leur dessiccation dans un bain-marie, comme Boerhaave l'avoit prétendu : *Il en reste, dit-il, une grande quantité combinée avec l'huile essentielle renfermée dans les cellules de ces mêmes végétaux ; & quelque bien desséchés qu'ils soient, ils fournissent encore de l'huile essentielle, en les distillant avec l'eau : j'ai fait ces expériences sur le thym, la sabine, les fleurs de lavande, & les fleurs d'orange.* Il avoit oublié dans cet endroit ce qu'il avoit dit p. 37, où il rapporte la même expérience : *Quoique je n'aye fait cette expérience que sur les fleurs d'orange, il y a lieu de penser que la plupart des plantes aromatiques, sont dans le même cas, comme par exemple, le thym, le romarin, les différentes sauges, &c.* Quelle confiance peut-on donner aux expériences d'un homme qui se dément ainsi

lui-même ? Il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas plus d'accord avec lui-même sur des choses moins évidentes. Il regarde , p. 299, les eaux inodores comme chargées de principes qui peuvent monter dans la distillation , & il demande p. 347 ce qu'elles peuvent fournir dans les eaux spiritueuses. Il avoit dit, p. 90, qu'elles n'ont rien de volatil.

Ce n'est pas seulement dans ses raisonnemens & ses théories que M. Baumé pèche : ses procédés sont souvent incomplets ou défectueux ; par exemple , son appareil , pour distiller les fleurs de benjoin , ne doit en donner qu'une très-petite quantité à la fois ; le mélange de ces mêmes fleurs , avec le sable pour les purifier , ne signifie rien , le sable n'étant pas en état de se saisir de leur huile ; encore s'il eût proposé de se servir de l'argille. Son procédé pour distiller les huiles essentielles , doit en faire perdre beaucoup qui enduit le grand récipient dont il se sert , & l'entonnoir dans lequel il passe son eau. Voyez les p. 306 & 307. Il paroît qu'il ne connoît pas le vaisseau qu'on emploie pour recevoir cette huile. Il fait digérer du soufre dans de l'eau-de-vie pour faire le baume de L. L. p. 221. Il mêle des coquilles d'huitres préparées , des yeux d'écrevisse , du corail rouge préparé , &c. avec du vitriol dans *sa poudre absorbante* ,

p. 475, quoiqu'il n'y ait pas de garçon de laboratoire qui ne sçache que le soufre ne peut rien donner à l'eau-de-vie par la digestion, & que les terres absorbantes décomposent tous les sels métalliques, &c. &c.

Mais un reproche plus grave, qu'on est en droit de faire à M. Baumé, c'est la critique de mauvaise foi qu'il fait des Leçons de Pharmacie que M. Rouelle donne chez lui; Leçons auxquelles il n'a jamais assisté, & dont par conséquent, il ne peut pas avoir d'idée. Surquel fondement accuse-t-il donc ce sçavant chymiste de s'être donné pour l'inventeur du serpentín, p. 73; de s'être fait honneur de l'invention des syrops par distillation, p. 399. Qui lui a dit qu'il prescrivait de faire macérer pendant quelques jours les plantes aromatiques mucilagineuses, pour pouvoir en retirer le suc, comme il ose l'avancer, p. 90, & qu'il avoit adopté l'erreur de Sylvius qui prescrit d'ajouter quelque liqueur appropriée, en pulvérisant les substances, dont la partie la plus subtile s'envole? p. 161. De qui tient-il le fait qu'il avance, p. 244? *M. Rouelle prétend*, dit-il, *qu'en employant deux parties de fer sur huit de crème de tartre, il obtient des cristaux d'un sel neutre composé du tartre & du fer.* Quand M. Rouelle lui a-t-il nié que l'esprit de vin qu'on fait digérer longtemps sur du sel de tartre, & qu'on fait dis-

tiller ensuite, retient des propriétés alkalinés? Voyez la p. 243. Comment sçait-il que ce chymiste préconise l'ordre que *Sylvius établit pour la pulvérisation des substances qui doivent former une poudre composée, parce qu'il prétend l'avoir imaginé*, p. 465 & p. 467; qu'il prétend que c'est à la séparation de la cire avec l'huile qu'est dû le phénomène que présente la cire fondue avec l'huile d'amandes douces dans la proportion de deux & demi à quatre; phénomène qui consiste en ce que la cire paroît d'abord n'avoir rien perdu de sa dureté; mais si on la racle, elle devient molle, & ne reprend plus sa première consistance, à moins qu'on ne la fonde de nouveau? Voyez la p. 643. Quel but M. Baumé a-t-il pu se proposer en avançant ces faussetés? N'a-t-il pas dû prévoir que le démenti le plus formel seroit le prix de sa témérité, & que deux cent disciples de M. Rouelle, dont les noms, le sçavoir & les rangs doivent nécessairement entraîner la conviction la plus parfaite, témoigneront avec moi, que tous ces faits sont faux & controuvés? Mais qu'est-il besoin d'avoir recours au témoignage des disciples de ce sçavant chymiste que les lecteurs ne se donneront sans doute pas la peine de recueillir, lorsque nous pouvons les mettre à portée de se convaincre par eux-mêmes du degré de confiance

qu'ils peuvent accorder aux assertions de M. Baumé ?

Il dit, pag. 38 : *Plusieurs personnes se sont appliquées à dessécher les plantes, en conservant non seulement leurs couleurs vives & brillantes, mais même leur forme & leur port naturel ; il paroît que le procédé par lequel on y parvient, (ce procédé que M. Baumé décrit ensuite, consiste à les dessécher dans le sable,) a été publié, pour la première fois, par le pere Ferrari Jésuite, dans son excellent Traité de la culture des fleurs, imprimé en latin à Rome, en 1623 ; & réimprimé à Amsterdam en 1646. Le pere Ferrari avoue même tenir son procédé de Jean Rodolphe Camerarius. Mais, malgré son ancienneté, on vient de le donner dans le Mercure de France, comme une découverte nouvelle, & même dont l'honneur appartient à M. Rouelle. Qui ne croiroit après cela, que M. Rouelle se donne pour l'inventeur de la dessication des plantes dans le sable, ou du moins qu'on lui attribue cette découverte dans le Mercure ? Voici cependant ce qui en est. On trouve, p. 189 du second volume du Mercure de France pour le mois de Janvier 1761, & non pas pour le mois de Juin, comme le dit M. Baumé, une méthode pour dessécher les fleurs, & les conserver dans leur forme naturelle. L'auteur débute par ces*

mots : *Dans le Journal œconomique du mois de Décembre 1755, on rapporte une expérience faite à Bologne en l'année 1745 ; par M. Joseph Monti. Il décrit ensuite le procédé de M. Monti, tel que M. Baumé le rapporte, p. 39, à la fin duquel il ajoûte : Le tems le plus favorable à la dessiccation, est celui où l'air est en même tems chaud, sec & agité. Il y a long-tems que M. Rouelle enseigne dans son Cours de Pharmacie, que pour bien dessécher les plantes que l'on veut conserver pour la saison, où l'on ne peut s'en procurer de fraîches, il faut en hâter la dessiccation en les exposant au soleil & à un courant d'air rapide. Tout le monde a pu observer que le foin rapidement desséché, conserve une belle couleur verte, & qu'il a une saveur qui le fait préférer par les animaux qui s'en nourrissent, à celui dont la dessiccation a été lente. M. Rouelle enseigne donc qu'il faut, non pas dessécher les plantes dans le fable, mais au soleil, & rapidement. Cela est si vrai que M. Rigault de S. Quentin, dont M. Baumé cite la Lettre insérée dans le premier Vol. du Mercure pour le mois de Juillet 1761 ; Lettre qu'il appelle une réponse judicieuse, s'attache à prouver que M. Monti n'est pas l'inventeur de la méthode de dessécher les plantes dans le fable ; ce qu'il dit de M. Rouelle, se réduit au passage suivant. On*

trouve dans les Pharmacopées de Brandebourg, Augsbourg, Strasbourg, Vienne, Wirttemberg, &c. ce principe général & connu de tout le monde que pour dessécher les plantes d'une manière à les bien conserver, il faut les exposer au soleil & à un courant d'air rapide. Il y a apparence que c'est dans ces excellentes sources que M. Rouelle a puisé ce principe, dont il fait usage dans les leçons qu'il donne sur la pharmacie, ainsi que l'annonce l'auteur de la description. M. Rigault, à qui M. Baumé doit toute son érudition, ne dit donc pas encore que M. Rouelle ait prétendu être l'inventeur de la méthode de dessécher les plantes dans le sable, ou qu'on ait voulu lui en faire honneur, comme il ose l'avancer : il dit seulement que ce chymiste a puisé dans les Pharmacopées de Brandebourg, &c. le principe dont il fait usage, qu'il faut dessécher les plantes au soleil & rapidement ; mais il paroît que M. Rigault n'a pas consulté lui-même les ouvrages qu'il cite : car, à la réserve de la Pharmacopée d'Augsbourg, on ne trouve rien sur cette dessiccation dans les autres.

C'étoit peu d'attribuer à M. Rouelle des erreurs ou des plagiats, M. Baumé a cru pouvoir profiter de ses travaux, sans en rien dire. Il avoit vu démontrer au Jardin du Roi, par M. Rouelle, l'inutilité des

longues colonnes qu'on avoit interposées entre le chapiteau & l'alembic, pour rectifier l'esprit de vin, sous prétexte d'empêcher l'eau de monter; ce chymiste fait voir en effet que l'esprit de vin ne monte dans ces vaisseaux élevés, que lorsque le serpentín est échauffé autant que la partie inférieure; puisqu'on arrête la distillation en appliquant à ces colonnes des linges qu'on a imbibés d'eau froide. M. Baumé rapporte, p. 74, cette expérience, sans citer celui dont il la tient; mais comme les plagiaires se décelent toujours par quelque endroit, il ajoûte que les vaisseaux les plus commodes pour toutes sortes de distillations, & même pour la rectification de l'esprit de vin, sont ceux qui sont très-bas, bien évafés, & qui présentent le plus de surface.

Il se décele de même à la p. 165, où il dit que lorsqu'on pulvérise le kinkina, c'est toujours la portion ligneuse qui se réduit en poudre la première; que ce qui se pulvérise ensuite, a infiniment plus de vertu; & enfin, que la dernière portion qui est plus difficile à pulvériser, est la meilleure de toutes. C'est à M. Rouelle qu'on est redevable de cette observation utile: il y a été conduit par la remarque qu'il avoit faite, que la portion du kinkina qu'on avoit le plus de peine à pulvériser, & qu'on gar-

doit

doit pour cette raison en poudre grossière pour l'employer dans les apozèmes, avoit plus d'efficacité que celle qu'on donnoit en poudre. M. Baumé, à qui on a sans doute mal rendu ce qu'il enseigne à ce sujet, dit qu'on garde pour les apozèmes la partie qui se réduit la première en poudre.

Si nous en croyons M. Baumé, c'est à lui que nous sommes redevables de la découverte de la nature des principes de certaines plantes qui colorent les huiles & les graisses : principes que M. Rouelle paroît ignorer encore, malgré tout ce qu'il a dit sur cette matière. Voyez la p. 289. Toutes les plantes, dit-il, p. 609, communiquent à l'huile une couleur verte plus ou moins foncée, parce qu'elles contiennent toutes une résine verte qui se dissout dans l'huile. M. Rouelle prétend que cette partie colorante est une fécule ; & p. 610 : Les fécules des plantes, auxquelles M. Rouelle attribue la propriété de colorer les huiles & les graisses sont insolubles dans l'huile. Comment donc seroit-il possible qu'elles lui donnassent de la couleur sans troubler sa transparence ? Il me paroît démontré, d'après ce que j'ai dit sur les teintures faites avec l'esprit de vin, & sur celles que j'ai préparées avec l'æther, que ces substances colorantes des végétaux dont nous parlons, sont de vraies résines. Par le moyen des menstrues, j'ai enlevé les

réfines vertes des plantes ; j'ai coloré ensuite les huiles & les graisses avec ces mêmes réfines, en les y dissolvant sans troubler leur transparence ; toutes propriétés qui appartiennent à des substances résineuses, analogues aux menstrues spiritueux & huileux, & non à des fécules qui troubleroient ces liqueurs, & s'y déposeroient en peu de tems. Les écumes qu'on sépare, en clarifiant les sucres des végétaux dont nous parlons, contiennent presque toute la matière résineuse colorante, comme nous l'avons dit précédemment. On peut s'en assurer, en faisant chauffer modérément ces mêmes écumes avec de l'huile d'olives qui devient plus ou moins verte sur le champ.

On trouve encore, p. 754 : *La fécule tirée des sucres des végétaux, n'est point une substance terreuse & indifférente comme M. Rouelle le dit dans ses Cours de pharmacie. C'est un composé d'une portion de la plante brisée, d'un mucilage, & de beaucoup de résine colorante. Personne, autant que je sçache, ne s'est avisé de chercher une matière résineuse dans cette fécule qui s'élève en écume pendant la clarification des sucres des plantes. Enfin, p. 756 : J'ai remarqué que la fécule, (il s'agit de celle de ciguë) est d'un beau verd, tant qu'elle est humide ; que son odeur est plus forte que celle de la ciguë même, & qu'étant séchée, elle est d'une couleur verte très-foncée ; elle fournit*

dans l'esprit de vin une teinture verte très-foncée. Cette teinture un peu concentrée, blanchit avec l'eau, & laisse déposer une résine verte. Malgré l'obscurité qui regne dans quelques-uns de ces passages, il en résulte bien évidemment que M. Baumé s'attribue la découverte de la nature résineuse de la partie colorante verte des plantes. Voici un passage du Tableau de l'analyse végétale, extrait des leçons de chymie de M. Rouelle, dont j'ai déjà parlé qui suffira pour faire connoître à qui elle appartient à plus juste titre il est dit, p. 167, §. 39, de ce tableau. *La partie colorante verte des plantes est d'une nature résineuse, puisqu'elle ne se laisse extraire que par l'esprit de vin.* M. Baumé ne dira pas qu'il n'avoit pas connoissance de ce Tableau, puisqu'il le cite, à la page même où se trouve le passage que nous venons de rapporter : il est vrai qu'il prétend que ce n'est qu'un extrait de l'excellent Traité de Boerhaave sur le regne végétal ; mais il y a apparence qu'il n'entend ni l'un ni l'autre. Je ne m'arrêterai pas à réfuter les deux ou trois objections qu'il fait contre ce Tableau ; elles ne méritent pas d'être relevées.

Mais nous ne pouvons passer sous silence ce qu'on trouve, p. 183, sur l'efficacité des préparations du mars. *On pense, dit-il, que la plupart des préparations de fer qui*

n'ont point ces propriétés, (celle d'être attirables par l'aimant & celle d'être solubles dans les acides,) sont absolument sans vertu. . . . M. Rouelle, à qui nous sommes redevables de ce système, ignore-t-i que de tous les métaux qui sont susceptibles de perdre leur phlogistique, c'est le fer qui le reprend le plus facilement ? Les personnes qui font usage des préparations de fer privé de tout phlogistique, rendent des excréments très-noirs ; ce qui ne peut venir que de ce qu'il en reprend dans les premières voies M. Rouelle peut s'assurer de cette propriété du fer, en faisant digérer dans de l'huile d'olive, pendant une heure ou deux, un peu de l'une ou de l'autre préparation de fer privé de son phlogistique, ensuite séparer par imbibition dans le papier gris toute l'huile qui enveloppe le safran de mars ; il appercevra que ce safran de mars a repris du phlogistique, puisqu'il est attirable à l'aimant, & qu'il est dissoluble en entier dans les acides. Il arrive la même chose à ces préparations prises intérieurement ; le fer se ressuscite dans les premières voies, & produit ensuite tous les bons effets d'un fer très-divisé & pourvu de tout son phlogistique. L'expérience sur laquelle M. Baumé se fonde, est fautive dans tous ses points. M. de Montami l'a répétée avec l'exactitude qu'on lui connoît. Au lieu de deux heures, il a laissé digérer

du fer, dépouillé de phlogistique, pendant douze heures dans de l'huile d'olives : il l'a séché ensuite dans du papier brouillard qu'il a mis entre deux briques chaudes ; ce fer n'a été ni attirable par l'aimant, ni plus dissoluble dans l'acide nîtreux, qu'il ne l'étoit avant. Mais quand il seroit vrai qu'il reprît un peu de phlogistique dans l'huile, trouvera-t-il de l'huile dans l'estomac ? Supposons même pour un moment, qu'il reprenne du phlogistique dans ce viscere, à quoi bon le lui ôter, si ce phlogistique est nécessaire pour qu'il puisse agir ? M. Rouelle a donc raison de préférer pour l'usage de la médecine les préparations de fer qui ont le moins perdu de ce phlogistique.

Enfin M. Baumé dit, p. 784, que si Pomet n'eût pas écrit cinquante-cinq ans avant M. Rouelle, ce qu'il dit sur les embaumemens des anciens, pourroit passer pour un extrait lumineux du Mémoire obscur de M. Rouelle, inséré dans le Volume de l'Académie pour l'année 1750 : je laisse à ceux qui voudront se donner la peine de confronter l'un & l'autre morceau à qualifier cette imputation. M. Baumé ne s'est pas aperçu que cet acharnement ne pouvoit qu'à lui faire tort, & que sa basse jalousie ne porteroit pas la moindre atteinte à la réputation de l'homme célèbre qu'il croit déchirer. Il eût été à souhaiter pour lui, que

quelque ami lui eût fait lire la fable du *serpént & de la lime* ; je veux croire qu'il n'est pas assez aveuglé pour ne pas s'en faire l'application.

Terminons cet extrait, dont la longueur aura peut-être lassé nos lecteurs, par ce passage de l'excellent article sur les Elémens des sciences ; par M. d'Alembert, Encyclopédie, Tome V, p. 496, seconde colonne.

» Il ne faut pas s'imaginer que pour avoir
 » effleuré les principes d'une science, on
 » soit en état de les enseigner. C'est à ce
 » préjugé, fruit de la vanité & de l'igno-
 » rance, qu'on doit attribuer l'extrême di-
 » fette où nous sommes de bons livres élé-
 » mentaires, & la foule de mauvais dont
 » nous sommes chaque jour inondés. L'é-
 » leve, à peine sorti des premiers sentiers,
 » encore frappé des difficultés qu'il a
 » éprouvées, & que souvent même il n'a
 » surmontées qu'en partie, entreprend de
 » les faire connoître & surmonter aux au-
 » tres ; censeur & plagiaire tout ensemble
 » de ceux qui l'ont précédé, il copie, transf-
 » forme, étend, renverse, resserre, ob-
 » scurcit, prend ses idées informes & con-
 » fuses pour des idées claires, & l'envie
 » qu'il a eu d'être auteur, pour le desir d'é-
 » tre utile. On pourroit le comparer à un
 » homme, qui ayant parcouru un laby-
 » rinthe à tâtons, & les yeux bandés,
 » croiroit pouvoir en donner le plan.

M E M O I R E

*Sur la Gangrene épidémique , qui a régné
dans les environs de Lille en Flandres ,
dans les années 1749 & 1750 ; par
M. BOUCHER , médecin en cette ville.*

Les maladies épidémiques singulières ,
qui ont régné dans notre province de Flan-
dres , pendant le cours des années 1749 &
1750 , ont été un fléau d'autant plus triste ,
qu'il succédoit immédiatement à la guerre.

Nous n'eussions cependant pas eu beau-
coup à nous plaindre de la guerre , si la mor-
talité des bestiaux , qui s'y est jointe dès
son commencement , n'eût porté la déso-
lation dans nos campagnes , que nos armées
victorieuses avoient garanties des ravages de
l'ennemi.

Les fous des peuples ne se bernoient
pas au chagrin de se voir enlever , par une
main invisible , la principale richesse de la
campagne ; ils avoient encore à redouter
que cette épidémie , qu'on regardoit comme
l'effet de quelque intempérie maligne de
l'air , ne passât à leurs familles & à leurs
personnes.

On fut rassuré , lorsqu'on vit s'écouler
deux ou trois années , après la cessation

absolue de la mortalité des bestiaux, sans que d'autres maladies se manifestassent, que celles qui reviennent périodiquement dans les diverses saisons. On ne s'attendoit pas à voir éclore tout à coup trois especes de maladies, dont deux paroïssent absolument nouvelles, toutes trois portant un caractère de même nature, à sçavoir, un état de gangrene; je veux parler des esquinancies gangreneuses, des dyssenteries de même nature, & des gangrenes attaquant les extrémités du corps, qui ont ravagé la campagne, dans le cours des années mentionnées (a).

Les vicissitudes & les diverses intempé-

(a) La gangrene des extrémités, sans cause apparente, n'étoit pas absolument nouvelle pour quelques cantons de la campagne assis sur les marais. Le sieur Villebois, chirurgien établi au village de Gondecour, m'a dit avoir vu en 1721, au village de Bonvins, deux freres & leur sœur, qui en ont été attaqués, au point qu'il a été obligé de faire à la sœur, âgée de dix-huit ans, l'amputation du pied dans l'article: le frere aîné a perdu les cinq orteils d'un pied; & le plus jeune a été préservé de suites aussi fâcheuses, par les secours qui lui ont été administrés à propos. Le sieur Ramette, chirurgien à Sainghein en Weppe, m'a assuré que cette même maladie avoit lieu, de tems-en-tems, dans les environs de son établissement, qui est un canton marécageux.

Les dyssenteries ne se sont manifestées qu'à la fin de l'été de 1759.

riës de l'air sont rangées, avec raison, dans la classe des principales causes des maladies épidémiques, soit que cet élément agisse immédiatement sur nos corps, soit qu'il communique aux productions de la terre dont nous nous nourrissions, des altérations particulières, ou qu'il affecte les bestiaux, dont la chair & le lait font partie de nos alimens.

Le climat de notre Flandre est naturellement humide, & dans un état de température moyenne pour toutes les saisons. De grandes & longues sécheresses ne manquent jamais de produire des maladies populaires : un été trop chaud, un hiver rude, affectant d'une manière violente les corps de ses habitans peu disposés à se prêter à ces constitutions extraordinaires de l'air, en entraînent d'un autre genre. Il en résulte de différentes des diverses combinaisons du chaud & du froid avec le sec & l'humide, ou du passage subit de l'un à l'autre ; les maladies sont du plus mauvais caractère, lorsque l'air est infecté d'exhalaisons nuisibles.

L'automne de 1748 a été pluvieuse & fort douce ; la fin de l'hiver a aussi été très-pluvieuse ; & il en a été de même du printemps de 1749. Il y a eu beaucoup de brouillards & des chaleurs prématurées, dans cette dernière saison ; enfin l'été de 1749 a été sujet

à des alternatives fréquentes de chaud , de froid & d'humide.

Rien n'est si propre à engendrer les maladies gangréneuses , que de pareilles intempéries de l'air. C'est la chaleur , jointe à l'humidité , qui produit la putréfaction des sucx animaux : l'expérience journaliere en donne la preuve ; mais il faut , pour cela , que ces sucx soient dans l'inaction ou stagnans : or l'atmosphère , dans les grandes humidités , ne faisant qu'une foible compression sur le système vasculaire de nos corps , il doit s'ensuivre des ralentissemens proportionnels dans la circulation , & de-là des stases ou la stagnation des liquides soumis à ses loix ; si la chaleur se joint à l'inertie de l'atmosphère , ces sucx stagnans contracteront un état de putréfaction , plus ou moins considérable , & les solides en seront affectés en raison du plus ou moins de relâchement qu'ils auront souffert de la part de l'humidité de l'air. Il n'est point de mon sujet de déterminer ici par quelles raisons les effets de ces sortes d'intempéries tombent plutôt sur certains organes que sur d'autres ; il me suffira d'en faire une application succinte à la maladie qui fait l'objet de ce Mémoire , & qui consistoit dans une véritable gangrene sèche des extrémités du corps , & sur-tout des inférieures.

SECTION PREMIERE.

Description de la maladie.

C'est dans quelques villages situés dans les marais , au Midi de la châtellenie de Lille , que cette maladie a commencé , vers le milieu de l'été de 1749 ; elle régnoit aussi vers ce tems , dans les territoires d'Aire & de Béthunes ; ainsi , de ma connoissance , elle s'étendoit à la distance d'environ quinze lieues communes de France , du Nord-Est au Sud-Ouest de notre ville ; mais elle a fait bien moins de ravage vers le Nord , dont le territoire est bon & sain , que du côté du Sud , où se trouvent beaucoup de marais. Ce qu'il y a de singulier , c'est que la ville , quoiqu'entourée de l'épidémie , ne s'en est pas du tout ressentie ; & il paroît , par les relations qui m'ont été envoyées des autres villes , aux environs desquelles a régné la maladie , que l'intérieur de ces villes en a été aussi exempt.

En général , les pauvres en ont été beaucoup plus susceptibles que les gens aisés. Dans plusieurs villages , la maladie n'a attaqué que des gens réduits à manquer du nécessaire à la vie animale.

Il est mort peu de monde , à proportion du grand nombre des malades ; mais beaucoup ne s'en sont tirés qu'aux dépens de quelque membre , soit que la séparation s'en

soit faite par les seuls efforts de la nature, ce qui est arrivé à plusieurs, soit qu'on ait été obligé de recourir à l'amputation.

Dans le plus grand nombre des sujets, la maladie a eu une marche assez uniforme, & a paru indépendante de toute autre maladie; elle a été cependant quelquefois compliquée de fièvre continue-rémittente: elle a été aussi symptomatique dans quelques personnes, mais plus souvent critique ou succédant à une maladie aiguë, qu'elle terminoit.

Les extrémités inférieures en ont été bien plus susceptibles que les supérieures; ce qui a été sur-tout observé dans les cantons marécageux: très-rarement les autres parties du corps en ont été affectées. Le sieur Ramette a vu cependant une fille, du village de Marquillies, prise au visage. Ce chirurgien n'ayant été appelé qu'en second, trouva le visage de la malade dans une difformité affreuse, par la mortification qui s'en étoit totalement emparée, depuis le front jusqu'à la mâchoire inférieure, inclusive-ment, & par le gonflement qui l'accompagnait; elle guérit cependant, en conséquence de la séparation des escarres gangréneuses, dans lesquelles furent comprises plusieurs portions des muscles de la face, & sur-tout des orbiculaires des paupières: il s'est même détaché des esquilles des apo-

phyfes angulaires de l'os coronal.

La maladie étoit ordinairement annoncée par des contractions spasmodiques violentes des muscles des jambes, ou du bras & de l'avant-bras, & par des douleurs vives, qui se fixoient ensuite dans le pied ou la main, sans qu'il parût rien jusqu'alors à l'extérieur : elles se faisoient parfois sentir en même tems dans le pied & dans la jambe, ou dans la main & dans le bras : les contractions des muscles fléchisseurs étoient si violentes dans quelques sujets, qu'elles faisoient presque toucher les talons aux fesses ; les douleurs étoient plus ou moins aiguës, & n'avoient point de durée limitée : dans beaucoup de personnes, elles ont été aussi cuisantes que celles que pourroit causer l'application du feu : on eût dit, (ce sont les expressions des malades,) qu'un fer ardent traversoit le membre affecté : elles avoient leurs accès ou redoublemens, suivis d'un répit plus ou moins considérable ; c'étoit-là le premier tems de la maladie : il étoit souvent de quinze jours à trois semaines ; il étoit de moindre durée, lorsque les symptômes se trouvoient au plus haut point de violence.

Ces premières atteintes de la maladie ont été, dans quelques personnes, précédées de douleurs vagues dans le dos, dans les régions lombaires, &c. qui ensuite se fixoient

dans les extrémités : l'économie animale ne paroïssoit guères altérée dans ce premier période de la maladie ; le pouls se trouvoit à-peu-près dans son état naturel : il étoit seulement un peu gêné ; les fonctions animales & naturelles se faisoient ordinairement bien : quelques personnes ont eu des nausées ou de légers vomissemens (a).

A ces douleurs aiguës succédoit un engourdissement , ou une sorte de frémissement obscur dans le membre affecté , avec un sentiment de froid , plus ou moins glaçant ; l'un & l'autre commençoient par les parties que les contractions spasmodiques & les douleurs avoient d'abord attaquées , les jambes ou les bras , & passaient ensuite au pied ou à la main : les membres , en conséquence , devenoient pesans & inhabiles au mouvement , & le sentiment s'y éteignoit peu-à-peu ; mais il se ranimoit d'une manière fâcheuse , lorsqu'on réussissoit à y rappeler la chaleur , qui réveilleoit les douleurs vives : l'extérieur du membre étoit pâle & froid ; la peau se froissoit , la partie maigrissoit & s'appauvrissoit ; l'emmaigrissement se communiquoit bientôt à tout le corps : les fonc-

(a) Voyez une relation de cette maladie , par M. Cauvet , célèbre médecin de Béthunes , insérée dans le livre de M. Raulin , intitulé : Observations de Médecine , &c. pag. 320 & suiv.

tions animales n'étoient guères encore altérées dans ce second période de la maladie ; l'estomac faisoit encore bien ses fonctions. Ce second temps duroit plus ou moins , selon l'étendue du premier ; mais il ne passoit guères les dix jours.

La maladie , dans nombre de personnes , a commencé par les symptômes du second période , ceux du premier période ne s'étant fait ressentir en rien ou presque rien : (cette circonstance a été particulièrement observée dans les plus pauvres.) Le sentiment & le mouvement se perdoient peu-à-peu dans les membres affectés , sans que les douleurs précédassent ; les sujets ne s'appercevoient de la maladie que par un engourdissement subit de la partie , & par la difficulté de la mouvoir. Cet état en ceux-ci , duroit ordinairement à-peu-près autant de tems que le premier & le second période dans les autres sujets.

Plusieurs en ont été quitte pour avoir seulement ressenti les symptômes du second période , sans passer au troisieme. C'est ce qu'a observé M. Chuffart , sçavant médecin , établi dans la petite ville de Lannoi , dans un homme de 45 ans , à qui l'engourdissement , le frémissement sourd & le froid persisterent près de six semaines dans une main , sans douleurs préalables & sans autres suites. Cet homme n'employa

point d'autres remèdes qu'un liniment , composé d'huiles chaudes , & dont il s'oi-
gnit journellement la main & le poignet ,
qu'il tint exactement enfermés dans une sorte
de gand fait de peau d'agneau.

Le troisieme période de la maladie étoit
marqué par la lividité de la partie affectée ,
& bientôt par la noirceur de la peau , qui
dans quelques-uns étoit précédée de rou-
geur foncée ou bleuâtre , peu sensible ordi-
nairement , & parfois cependant accom-
pagnée d'une grande sensibilité & de cha-
leur brûlante , en forme d'érépelle phleg-
moneux. Cette rougeur , lorsqu'elle avoit
lieu , subsistoit plus ou moins , selon le de-
gré de malignité de la maladie : on l'a vue
se maintenir plusieurs jours ; & à d'autres
elle n'a duré que quelques heures : plus
elle subsistoit , & moins il y avoit à craindre.
Dans beaucoup de sujets , la noirceur de
la peau s'est manifestée sans aucun prélude
d'inflammation ni vive ni sourde ; ce qui
est arrivé , sur-tout à ceux qui n'ont point
essuyé les symptômes du premier période.
Dans ceux en qui la rougeur de la par-
tie a précédé , il s'est élevé sur le pied
ou la main une ou deux phlictènes renfer-
mant une sérosité jaunâtre , & sous lesquel-
les on trouvoit la partie gangrenée &
même sphacélée , le corps graisseux se trou-
vant non-seulement entrepris , mais sou-
vent.

vent avec lui les parties musculaires & tendineuses , & le périoste même.

Les phlyctènes cependant n'ont pas toujours été le signe positif de la mortification absolument établie. Elles ont paru dans quelques sujets , n'être rien autre chose qu'une décharge faite dans le tissu de la peau , d'une matière , qui ordinairement faisoit des impressions terribles sur toute la substance de la partie , dans laquelle elle étoit déposée ; & pour lors elles étoient réellement critiques , comme il le paroît manifestement dans l'observation suivante.

Une femme de 38 ans , d'une bonne constitution , sentit tout-à-coup , dans l'automne de 1749 , des douleurs très-aiguës dans la cuisse , la jambe & le pied , qui durèrent environ trois semaines , avec des alternatives de redoublement & de relâchement : ensuite de quoi succéda le froid & l'engourdissement de la partie , & enfin l'abolition presque totale du mouvement & du sentiment dans tout le membre. Cependant les douleurs se réveilloient lorsqu'on y rappelloit la chaleur par les frictions , par l'application des linges chauds & par le bain animé. Ce second état dura près de quinze jours , au bout duquel terme il parut , dans tout le contour du pied & dans une partie de la jambe , une rougeur d'un brun obscur , &

peu après des phlétènes , d'où découloit une sérosité jaune , âcre & brûlante ; tant que cet écoulement étoit libre , la malade se trouvoit sensiblement mieux ; elle reposit & supportoit la chaleur du lit : l'écoulement étoit-il suspendu ? les premières douleurs se faisoient ressentir : cette alternative eut lieu , à trois ou quatre reprises. L'écoulement reprenoit pour quatre à cinq jours , & discontinnoit ensuite quelques jours : à la dernière reprise , les phlétènes fournirent sans défister pendant plus de quinze jours , après quoi les douleurs & les autres accidens se dissipèrent sans retour , du moins pour cette jambe ; mais peu de jours après , elles passèrent à l'autre jambe , qui tout-à-coup parut fort rouge , avec un gonflement qui s'étendit depuis les orteils jusqu'au genou. La rougeur & le gonflement furent néanmoins dissipés en vingt-quatre heures , par l'application d'un cataplasme résolutif ; mais le même jour , la malade ressentit , dans le bras droit , des douleurs qui s'étendoient depuis l'omoplate jusqu'au bout des doigts ; les doigts devinrent crochus & presque paralytiques , & ils restèrent au moins quinze jours en cet état ; après quoi , la nature reprit le dessus , & la malade récupéra bientôt sa première santé , sans presque user de remèdes. M. Durez , médecin établi à Seclin , qui l'a traitée , a trouvé

le pouls fort concentré, dans presque tout le cours de la maladie.

Dans les malades, auxquels il n'a point paru de rougeur à la partie affectée, il n'a pas été ordinairement question de phlictenes : le membre devenoit noir presque tout-à-coup, avec abolition du sentiment ; ce qui commençoit le plus souvent à un des doigts ou orteils, assez souvent au gros orteil ; la mortification gagnoit plus ou moins vite les autres doigts, le métatarse ou le métacarpe, & de-là, tout le pied ou la main. Ceux qui étoient dans ce cas, avoient ordinairement le pouls si foible ou si petit, qu'à peine il se faisoit sentir ; l'abattement étoit extrême : les yeux étoient ternés ou éteints, & enfoncés dans les orbites : la peau du visage ridée, & les traits défigurés, au point qu'on eût donné quatre-vingts ans à des gens ; qui n'en avoient que quarante à cinquante : il survenoit enfin des syncopes, qui étoient les avant-coureurs d'une mort prochaine.

La mortification, dans le plus grand nombre des sujets, ne s'est guères cependant étendue au-dessus de l'articulation du pied avec la jambe, ou de la main avec l'avant-bras ; quoiqu'il y ait eu plusieurs exemples de son progrès au-dessus du genou. M. Dallennes, chirurgien établi à Aire, a traité un paysan des environs de cette ville,

à qui le mal avoit gagné jusqu'au-dessus des deux genoux. M. Cauvet m'a mandé qu'on a vu une femme , au voisinage de Béthunes , dans la situation cruelle de voir ses deux jambes prises de la maladie , & succomber , après avoir essuyé l'amputation des deux bras (a).

Dans les personnes en qui les symptômes de l'inflammation ont précédé la gangrene , la fièvre a eu lieu plus ou moins vivement : un peu de fièvre , avec un pouls développé , étoit plus favorable que contraire ; mais la fièvre violente ne faisoit qu'aggraver le mal , & hâter son progrès.

La maladie n'a pas eu généralement dans tous la marche ou le cours que nous venons de désigner. L'on a vu des pieds tomber tout-à-coup dans le sphacele décidé , comme s'ils eussent été frappés de la foudre , à la suite de douleurs atroces , dont la durée n'avoit pas été de vingt-quatre heures révolues. Un homme , dans la fleur de l'âge , venoit d'être guéri d'un dépôt dans les tégumens , à l'endroit de l'hypochondre gauche , lorsqu'il sentit des douleurs aiguës dans une jambe , sans indices d'inflammation : le lendemain , la jambe & le pied parurent gangrenés. Le sieur d'Halluin , chirurgien établi à Haubourdin , près de

(a) Il sera parlé ci-après de ces deux sujets.

Lille, appelé ce même jour, observa que le pied étoit sphacélé. De profondes scarifications qu'il fit dans le contour de la jambe, ne servirent de rien, quoiqu'elles eussent été en partie douloureuses, & avec effusion de sang ; le malade mourut quatre jours après.

L'on a vu, dans nombre de sujets, les deux premiers tems confondus, & dans quelques-uns, tous les trois. Après une alternative de douleurs & d'engourdissement, de plus ou de moins de durée dans le membre affecté, la fièvre s'est déclarée continue dans plusieurs, & a été funeste à quelques-uns.

Un fermier, du territoire de Seclin, d'un tempérament sain & robuste, quoiqu'agé de soixante-dix ans, ressentit tout-à-coup, à la fin de l'année 1749, des douleurs cuisantes, dans le pied droit, & en même tems de l'engourdissement dans la jambe & la cuisse, du même côté : ces douleurs se calmerent, & reprirent alternativement nombre de fois, pendant près de deux mois ; après quoi, il survint une fièvre violente, que M. Durez, médecin de Seclin, reconnut être inflammatoire, par la tension & la dureté du poulx, par la chaleur & la sécheresse de toute l'habitude du corps, &c. C'est pourquoi il prescrivit jusqu'à huit saignées,

qui paroïssent d'autant plus indiquées, que le sang étoit coëneux & ferme; les lavemens émolliens & les boissons antiphlogistiques furent prodigués; malgré tout cela, la fièvre dura quinze jours, avec des redoublemens violens. Ce qu'il y eut de singulier dans le cours de cette fièvre, c'est que les redoublemens faisoient presque cesser les douleurs du membre affecté, & qu'elles se réveilloient dans la rémission, au point de faire jetter au malade des cris aigus, & de le faire délirer; quoique la fièvre eût cessé, les douleurs persisterent, & l'on s'aperçut que le pied noircissoit: l'on eut la douleur de voir, chaque jour, la gangrene faire du progrès dans la jambe, malgré les scarifications faites profondément, & les fomentations aromatiques, animées d'eau-de-vie camphrée, employées assidument: on avoit emporté d'abord les orteils sphacelés; le sentiment se trouvant tout-à-fait éteint dans une bonne partie de la jambe, & la mortification ayant gagné jusqu'à la tubérosité du tibia, on chercha à en prévenir le progrès, par l'amputation de la jambe: on la pratiqua fort près du genou, pour s'assurer que l'on coupoit dans le vif; elle fut effectivement accompagnée des circonstances propres à en convaincre; mais on ne put obtenir de bonne suppuration: la gangrene

s'établit dans le moignon , peu de jours après , & le malade mourut au quinzième jour de l'opération.

La gangrene , dans ce sujet , paroît avoir été la crise de la fièvre continue ; cette espece de crise n'a pas été aussi funeste dans d'autres fébricitans : les uns en ont été quittes pour perdre quelques orteils ; d'autres ont perdu un pied ou une jambe. Un enfant de sept ans venoit d'effuyer une fièvre irrégulière , qui avoit duré quatre à cinq mois , lorsqu'il sentit , dans le printems de 1749 , les symptomes précurseurs de la gangrene épidémique , aux deux jambes. Un empirique employa des bains & des fomentations aqueuses , où entroient la nummulaire & les fleurs de sureau , auxquels on se borna dans le tems même de la mortification établie dans les deux pieds. Il s'y forma naturellement une ligne de séparation , à l'un , vers les malléoles , & à l'autre , à la base des orteils , qui , par le seul secours de la suppuration , se détacherent en entier , ainsi que le pied sphacélé ; & le malade guérit.

La fièvre continue , dans quelques-uns , s'est déclarée presque dans le même tems que les premiers symptomes de la maladie , & l'a accompagnée jusqu'au tems où la nature a paru victorieuse ou a succombé , comme on pourra l'observer dans quelques faits qui seront cités ci-après.

En général, la gangrene, après avoir fait un progrès plus ou moins considérable dans le membre affecté, s'arrêtoit en ceux en qui la nature opprimée venoit à se ranimer : alors le poulx se développoit, & prenoit du volume ; l'action systaltique rendue libre, tendoit à séparer le mort d'avec le vif ; & l'on avoit bientôt des marques de ces efforts salutaires de la nature, par une ligne de séparation, qui assuroit des bornes au mal. Il a été aisé de vérifier à quel point l'on a pu, dans les différens cas, se reposer sur la nature, nombre de personnes ayant refusé de se soumettre à l'amputation, avant que leurs membres ne fussent, pour ainsi dire, prêts à tomber : plusieurs les ont vu tomber d'eux-mêmes en entier. Nous aurions trop à faire de désigner les personnes auxquelles il est tombé des doigts ou otreils. Voici ce que m'a mandé, à cet égard, M. d'Allennes, chirurgien à Aire (a) : *J'ai vu plusieurs personnes, à qui les pieds se sont détachés des jambes, par le seul effort de la nature, & sans qu'aucun remède leur ait été administré.*

Cette séparation spontanée s'est faite même dans des personnes d'un âge avancé, dans lesquelles la nature paroïsoit devoir moins se suffire pour achever cette opération. Dans la liste que M. Cauvet, médecin de Béthun-

(a) Sa Lettre est du 10 Novembre 1754.

mes, m'a envoyée, des sujets qu'il a traités, ou dont il a eu connoissance, il y en a un de soixante-onze ans, qui vit tomber ses mains, sans secours extérieurs, environ un an après avoir ressenti les premières atteintes de la maladie. Cet homme vivoit encore à la fin de l'année 1754.

Pendant que la nature travailloit à cette séparation, le membre sphacélé se desséchoit; & ce desséchement a été, dans plusieurs, porté au point que la partie formoit une espèce de momie : séparés du corps, ces membres paroissent comme cautérisés dans l'intérieur, & les os comme s'ils avoient été réduits en charbon. Cette description porte l'empreinte d'une gangrene sèche, qui parfois est l'effet ou la suite d'une inflammation vive, souvent d'une inflammation sourde, & plus souvent encore d'une extinction pure & simple de l'action organique des vaisseaux sanguins, & des fonctions des nerfs de la partie affectée, sans inflammation préalable.

Nous donnerons la suite de cet excellent Mémoire, dans les Journaux suivans,



DEUX OBSERVATIONS

*Sur les bons effets de la Ciguë , dans les
tumeurs cancéreuses ; par M. PORTE ,
médecin à Pau.*

Les effets de la Ciguë se montrent de plus en plus salutaires dans la cure des cancers : quel bonheur pour les personnes qui en sont attaquées , de trouver dans une plante qu'on regardoit comme un poison , un puissant secours pour détruire la cause d'un mal incurable jusqu'à nos jours ! On ne doit donc plus craindre de s'en servir dans les tumeurs cancéreuses : car si la Ciguë n'a pas toujours la propriété de les guérir radicalement , elle a du moins celle d'en retarder la marche , d'en appaiser les symptômes , & de prolonger la vie des malheureux qui en sont tourmentés.

La première observation regarde une sœur converse des dames religieuses de Sainte Ursule de Pau appelée Sainte Marthe , âgée de trente-trois ans , d'un tempérament vif & sanguin. Elle avoit , depuis trois ans , à la mamelle gauche , une tumeur dure de la grosseur d'un œuf d'oie : elle y souffroit de tems en tems une douleur lancinante qui augmentoit à l'appro-

che des règles, dont le cours étoit presque supprimé. Elle me fit part de son état au mois de Février 1759, ne doutant point que son mal ne fût sans remède, ayant vu deux religieuses de sa Communauté périr d'une semblable maladie; je n'oubliai rien pour dissiper la crainte & la frayeur où elle étoit sur l'événement funeste qu'elle attendoit, & de lui faire naître quelque espoir d'une cure palliative, pourvu qu'elle voulût pratiquer les remèdes, à la faveur desquels on réussit quelquefois à arrêter les progrès rapides que font ces sortes de maux. Je lui prescrivis, dans cette vue, des bouillons adoucissans & légèrement apéritifs: elle les prit pendant un mois, & le petit lait pendant un autre; je la mis ensuite à l'usage du lait d'ânesse, qu'elle continua de prendre environ six semaines, & se baigna une vingtaine de fois dans un bain d'eau de riviere: je fis encore appliquer sur la tumeur un emplâtre résolutif & anodin. Ces secours calmerent la douleur du sein, la tumeur diminua beaucoup de son volume, & devint plus molle, de maniere que la malade se flatoit de la voir bientôt disparaître; mais ce calme ne fut pas de longue durée: car, peu de jours après, la tumeur reprit son premier volume, & sa dureté ordinaire; la douleur qui se réveilla avec plus de violence, faisoit craindre une suppuration.

prochaine. Telle étoit, au mois de Juin 1760, la triste situation de la malade bien disposée à faire le sacrifice de sa vie, instruite qu'il n'y avoit point de ressource pour la lui proroger ; je reçus dans ces circonstances le Journal où M. Storck, après avoir fait l'éloge de la Ciguë, rapporte la guérison de plusieurs tumeurs cancéreuses, opérée par l'extrait de cette plante. Je communiquai cette découverte à la malade, & lui conseillai d'employer l'extrait de Ciguë avec confiance : elle hésita d'abord d'en user, imbuë, que sous quelque forme qu'on la prenne, elle n'en étoit pas moins un poison mortel ; je la désabusai de sa croyance, lui assurant qu'un médecin ami de l'humanité, & d'une probité reconnue, se garderoit bien de publier un remède dont l'usage pourroit être pernicieux, elle céda enfin à mes instances, & prit une quinzaine de matins demi-grain de l'extrait de Ciguë, sans en éprouver aucune incommodité, si j'en excepte une soif assez vive, & une sécheresse de bouche, vers les quatre heures d'après-midi, mais qu'elle appaisoit par une large boisson d'eau nîtrée & de syrop de violettes. Il n'y avoit pas plus de huit jours qu'elle ufoit de l'extrait, lorsque la douleur du sein se changea en une pulsation fort modérée, ses mois qui, comme je l'ai observé ; étoient presque interrompus, coulerent alors

abondamment & fans douleur ; & la tumeur en se ramollissant , perdoit peu-à-peu de son volume. Un succès aussi inattendu la détermina à continuer l'usage de l'extrait , autant de tems que je le jugerois à propos ; j'en augmentai pour lors la dose d'un demi-grain pendant quinze autres jours : je l'augmentai encore de deux grains , pendant environ trois semaines ; mais comme la malade se plaignit de beaucoup de feu & d'ardeur dans les entrailles , & qu'elle avoit le sommeil fort difficile , je lui fis reprendre le lait d'ânesse & les bains domestiques. S'en étant bien trouvée , elle n'eut pas de plus grand empressement que celui de recourir , sans perte de tems , à l'extrait , comme au seul antidote qui pouvoit lui sauver la vie ; j'en portai pour lors la prise à quatre grains , bien résolu de le lui faire continuer sans interruption , un mois au moins. Il y avoit déjà dix jours qu'elle l'employoit au poids que je lui avois prescrit, lorsque, le onzieme, elle sentit une douleur aiguë à l'œil gauche, dont elle ne voyoit que confusément , sans qu'on y apperçût cependant ni tumeur ni rougeur : elle en fut effrayée , & craignit de perdre entièrement cet œil ; je la rassurai sur cet accident , autant qu'il me fut possible , & lui fis comprendre que le levain cancéreux qui avoit quitté la glande du sein s'étoit jetté sur l'œil dont il inter-

rompoit la fonction, & que pour l'en chasser, & en suspendre l'action, elle devoit persévérer dans l'usage de la Ciguë, à la dose que je lui avois prescrite : elle suivit mon conseil, & recouvra en effet la vue de cet œil, comme si elle n'en avoit jamais été incommodée. Mais ce levain qui n'avoit pas été encore entièrement dompté, gagna la tête, & y excita une douleur si vive, que je fus obligé de faire saigner trois fois la malade au pied, en moins de deux heures : cet orage étant calmé, elle reprit le lendemain l'extrait jusqu'au terme fixé ; je n'en ai point porté plus loin la dose, ni engagé la malade à le prendre plus long-tems, parce que tous les symptomes dont j'ai parlé, ayant totalement disparu, annonçoient la destruction entière du levain cancéreux ; & c'est sans doute à la vertu de la Ciguë, que cette religieuse est redevable de la guérison d'un mal qui l'auroit conduite au tombeau : elle jouit à présent d'une santé parfaite.

La seconde observation concerne madame de Cazulon, religieuse du couvent des Filles de Notre-Dame de Pau, âgée de quarante-quatre ans, d'un tempérament sanguin & robuste : il y avoit déjà bien du tems que sa santé étoit dérangée, lorsqu'au mois de Juillet 1759, elle souhaita de consulter le chirurgien de la Communauté, & moi, pour examiner sa mam-

melle gauche, dans laquelle elle ressentoit une douleur aiguë & lancinante : nous l'examinâmes, & nous y trouvâmes deux tumeurs dures & rénitentes, l'une de la grosseur d'un œuf de poule, placée au milieu, & l'autre comme une noix, située à la partie latérale, qui s'avançoit vers le creux de l'aisselle. Nous apperçûmes même dans la première tumeur une déchirure d'où suintoit un ichor qui y caufoit un sentiment vif, comme d'une brûlure : nous fîmes appliquer sur ces deux aposthemes un emplâtre un peu résolutif & calmant ; j'ordonnai en particulier à la malade des remèdes internes, comme bouillons adoucissans, le lait d'ânesse & les bains domestiques. Ces secours administrés en différens tems, & avec les précautions nécessaires, furent cependant inutilement employés, puisque la douleur du sein, au lieu de diminuer, croissoit au contraire chaque jour, & annonçoit une suppuration future. Je proposai, dans ces circonstances, à la malade de se faire extirper les deux tumeurs : elle s'y détermina avec courage ; & M. Quidel, chirurgien, en fit l'extirpation avec autant de prudence que de dextérité : la plaie fut cicatrisée en moins de deux mois ; mais parce que l'amputation des aposthemes cancéreux détruit seulement leurs effets, & non leur cause, le levain cancéreux ne dis-

féra pas de donner des preuves de son existence. La plaie déjà fermée, s'étant rouverte, il en découla une quantité de matière ichoreuse, d'une âcreté si forte, qu'elle rongeoit à vue d'œil toute la mammelle. Je conseillai à la malade réduite à cet état déplorable de recourir à l'extrait de Ciguë dont j'avois déjà reconnu les propriétés éminentes dans la religieuse de Sainte Ursule : je ne pus jamais l'y déterminer ; elle aima mieux passer les nuits dans la douleur, tomber dans le marasme, avoir la mammelle ulcérée, que d'user d'un remède qu'elle croyoit pernicieux & funeste, & qui néanmoins lui auroit été efficace & salutaire, si elle avoit voulu le prendre dans un tems où sa vertu eût été infiniment plus décisive. Mais réfléchissant enfin sur son triste sort, ne doutant plus du danger où elle étoit de mourir incessamment, & voyant qu'elle n'avoit d'autre ressource que la Ciguë pour éviter la mort, elle résolut d'y avoir recours, elle commença de s'en servir au mois de Juillet 1761, & la continua pendant quinze matins, à la dose d'un grain & demi. Dès que cet extrait eut pénétré la masse des liqueurs, il provoqua un écoulement abondant d'une humeur sanieuse, tant par le sein que par les selles, où l'on en distinguoit des flocons de couleur grise, & un peu verdâtre, j'en aug-

mentai

mentai alors la dose jusques à trois grains ; & un mois & demi après que je l'eus donné à ce poids , l'évacuation de l'humeur ichoreuse diminua considérablement : la douleur du sein étoit moins vive ; la malade recouvra à l'appétit & le sommeil qu'elle avoit presque perdus. Je fus cependant contraint de lui faire suspendre l'usage de la Ciguë , & de la mettre à celui des bouillons rafraîchissans , tant pour modérer les ardeurs qu'elle ressentoit , que pour rendre le levain cancéreux , moins rebelle à la vertu de la Ciguë. Ces bouillons ayant eu tout le succès qu'on pouvoit en attendre , notre religieuse s'empressa de puiser dans la plante qu'elle avoit eu tant en horreur , l'unique remede qui pouvoit lui prolonger ses jours : je me hâtai de satisfaire son desir ; & afin d'accélérer sa guérison , j'en portai la prise de l'extrait à cinq grains. On ne sçauroit s'imaginer , à moins d'en avoir été le témoin , quelle fut la tournure prompte & favorable qu'il procura dans l'ulcere ; puisque à proportion qu'il agissoit sur ce virus malin , on voyoit naître de tous les points des grains rouges charnus , assez fermes : je m'appercevois aussi de leur croissance & de leur allongement chaque fois que je l'examinois ; j'osai même assurer à la malade que cet ulcere seroit bientôt consolidé ; la cicatrice s'y forma en effet , & atteignit avant le

8 Octobre la perfection qu'on pouvoit désirer. Notre malade se flatoit alors d'être hors de tout danger ; elle en étoit si persuadée , qu'elle refusa d'aller à Bagnères prendre les bains de salut que je croyois lui être fort nécessaires. Je l'espérois moi-même , me rappelant combien j'avois crain pour sa vie , & je fondois mon espérance sur la vertu anti - cancéreuse de la Ciguë qui acheveroit de détruire entièrement le levain cancéreux qui restoit encore dans la masse du sang. Je lui prescrivis en conséquence de reprendre l'extrait , au poids de huit grains chaque matin : elle le continua toujours avec le même succès ; & il n'est pas douteux qu'il n'eût anéanti ce virus , & que notre malade n'eût été enfin à l'abri de ces assauts furieux , si un accident imprévu n'eût occasionné la métastase d'une partie de ce levain dans l'estomac , comme on a lieu de le soupçonner , & n'eût produit une inflammation dans ce viscere. Une nièce de la malade arrive dans un tems où elle ne l'attendoit pas, son aspect la frappe ; elle tombe dans une espece de syncope : revenue à elle , elle crie qu'on lui déchire l'estomac ; on m'appelle : je me rends pour lui donner mes soins ; & persuadé que cette douleur énorme ne vient que de l'action du levain cancéreux , j'emploie les saignées réitérées , les adoucif-

sans & les calmans les plus appropriés ; la douleur persiste cependant avec la même violence : la fièvre se déclare ; la malade vomit des flocons d'une matiere verdâtre ; tout secours devient inutile ; rien ne peut appaiser la vivacité de ses souffrances : la tête se prend ; la malade perd connoissance, & expire , après avoir enduré les douleurs les plus cruelles. J'aurois fait l'ouverture de son cadavre pour sçavoir le désordre qu'avoit fait dans l'estomac le levain cancéreux ; si la supérieure de la Communauté ne m'avoit témoigné avoir quelque répugnance pour cette opération.

L E T T R E

A M. LEVRET, *accoucheur de Madame la Dauphine ; par M^{lle} REFFATIN, accoucheuse , pensionnée de la ville de Nevers, Eleve de l'Hôtel-Dieu de Paris & de S. Côme, &c.*

MONSIEUR ,

En lisant vos Observations sur les accidens , qui arrivent dans plusieurs accouchemens laborieux , &c. & votre art des accouchemens, démontré par des principes de mécanique & de physique , j'y ai

remarqué avec attention ce que vous dites touchant l'implantation fortuite de l'arrière-faix sur l'orifice interne de la matrice ; événement qui occasionne presque toujours des pertes de sang mortelles pour la mere & pour l'enfant , si l'on ne parvient à proeurer un accouchement prompt.

J'y ai encore vu cette vérité que l'accouchement le plus laborieux , & dont on se défie le moins dans son commencement , est celui où l'enfant présente la tête placée obliquement , une oreille du côté du *pubis* , & l'autre du côté du *coccyx* , ayant une épaule accrochée à la symphise des os *pubis* , & l'autre sur la saillie de l'os *sacrum* ; & vous assurez qu'en ce cas , le seul parti pour sauver l'enfant & la mere , c'est de retourner cet enfant , ou , dans le cas de l'impossibilité, de le delivrer avec le forceps.

Entre les observations remarquables qui se trouvent sur mon registre , coté & parafé par le Juge ; & qui justifient les vôtres , en voilà deux que je viens de faire , & que je crois que vous voudrez bien me permettre de vous communiquer : vous y verrez la confirmation des solides vérités que vous enseignez , & dont j'ai tiré de grands avantages dans ma pratique ; les personnes de l'art , si vous permettez que cette lettre soit rendue publique , y verront aussi avec satisfaction , que , contre le sentiment

du docteur Deventer & de ses partisans, les obliquités de la matrice dépendent du lieu où le placenta se trouve implanté, & qu'il peut l'être aux parties latérales & sur l'orifice même de cet organe.

C'est à mon sens, Monsieur, une chose essentielle à sçavoir que cet événement, pour se déterminer à propos, & faire prendre à la femme qu'on veut accoucher les situations convenables pour l'accoucher avec succès.

I. OBSERVAT. Le 19 Mai 1762, j'accouchai damoiselle ***** d'une fille.

L'accouchement fut précédé d'une très-grande perte de sang qui dura quinze heures ; l'enfant présentoit la tête avec le cordon ombilical.

Dès que la perte eut commencé, la femme étant à terme, je la touchai, suivant votre méthode que j'ai adoptée ; & je reconnus que l'orifice du col de la matrice qui étoit porté fort haut vers l'os *sacrum*, un peu obliquement du côté droit, n'étoit que très-peu dilaté ; je sentis, en insinuant le droit *index* dans le fond de cet orifice, une masse charnue & spongieuse, qui, au toucher, ressembloit assez à la tête d'un petit choux-fleur ; je soupçonnai que c'étoit l'arriere-faix qui étoit implanté sur cet orifice, parce que la dilation de ce col se faisoit obliquement du côté du *coccyx*,

& que la femme portoit le ventre un peu en besace du côté gauche.

La perte qui augmentoit , à proportion de la dilatation du col de la matrice , l'éruption prématurée des eaux du bain de l'enfant & la sortie de son cordon ombilical me déterminèrent à retourner promptement cet enfant & à le délivrer par les pieds , pour lui sauver la vie & celle de sa mere que la perte menaçoit de faire périr ; je fis placer la femme un peu penchée sur le côté gauche ; j'aidai la dilatation du col de la matrice , dans lequel je pouvois à peine introduire deux doigts ; la femme n'avoit que très-peu de douleurs : je manœuvrai selon l'art , & je tirai l'enfant vivant : il fut baptisé sur le champ , étant fort foible, à cause de la perte longue & très-abondante qu'avoit essuyée la mere.

Je délivrai ensuite la mere ; le placenta que je trouvai attaché sur la partie antérieure un peu latérale de la matrice , & en partie sur son orifice interne , étoit fait en raquette ; le cordon ombilical étoit attaché à un de ses bords le plus près de l'orifice de la matrice ; je terminai cet accouchement heureusement pour l'enfant qui fut baptisé , comme je l'ai dit , & plus heureusement encore pour la mere qui s'est bien portée depuis ; l'enfant est mort peu de tems après.

Il est aisé de voir par cette observation

la cause pourquoi la perte a paru dès que la dilatation du col interne de la matrice a commencé à se faire ; pourquoi l'obliquité du col de la matrice s'est portée fort haut vers l'*os sacrum*, un peu du côté droit, & enfin la raison pour laquelle le cordon ombilical a paru le premier avant la tête de l'enfant, aussi-tôt que la dilatation de la matrice a permis sa sortie.

II. OBSERVAT. Le 24 Mai 1762, je fus appelée pour accoucher la femme d'un boulanger de la paroisse de S. Martin de cette ville de Nevers de son premier enfant ; je trouvai la femme dans des douleurs fréquentes, mais de peu de durée : elles continuèrent de cette manière pendant huit heures, sans que le col de la matrice se fût que très-peu dilaté ; après quoi, les douleurs augmentèrent, & la dilatation se fit en entier, en trois heures de tems ; les eaux du bain de l'enfant s'étant bien préparées, la tête de cet enfant suivit la rupture des membranes qui s'étoient portées jusqu'au bord des grandes levres : la tête étant en cet état, la femme eut encore quatre ou cinq douleurs assez fortes, pour faire espérer l'accouchement : mais je l'attendis en vain ; à mesure que les douleurs se faisoient sentir, la tête de l'enfant avançoit ; & aussi-tôt qu'elles cessoient, elle remontoit : surprise de ce travail, je cherchai à en découvrir la cause ;

j'insinuai ma main du côté du *coccyx* ; je trouvai la tête de l'enfant placée obliquement, une oreille du côté du *pubis*, & l'autre du côté de l'os *sacrum* ; je jugeai par-là, que le corps de l'enfant étoit aussi placé obliquement dans la matrice ; & je m'en assurai, en portant ma main jusqu'à l'épaule que je trouvai effectivement accrochée à la symphise des os *pubis* ; l'autre épaule portoit sur la saillie de l'os *sacrum*.

Prévoyant que la vie de l'enfant étoit en danger, si, en le retournant, je ne parvenois à le dégager, je représentai à la femme qu'il étoit nécessaire de l'accoucher sur le champ, & qu'au reste elle n'avoit rien à craindre ; mais s'y étant opposée par des cris redoublés ; & plusieurs commeres qui étoient présentes, ayant applaudi à son opposition par leurs murmures indiscrets, je pris le parti de faire appeler un chirurgien pour éviter d'injustes reproches. Je rendis compte au chirurgien appelé de la situation de l'enfant dans la matrice, & je l'assurai qu'il falloit absolument décrocher l'épaule, & lui faire faire un demi-tour pour lui mettre le corps, & en même tems la tête droite, ou bien le retourner tout-à-fait, & le tirer par les pieds ; ce qui me paroissoit alors le moins difficile. Ce chirurgien travailla tout de suite à tirer cet enfant, mais par la tête, sans tenter de lui dé-

crocher l'épaule , ou de le retourner : toutes ses tentatives furent inutiles ; on fut obligé d'appeller un autre chirurgien fort expérimenté , qui , après plusieurs manœuvres , assez longtems pratiquées , fut forcé de tirer l'enfant avec le forceps : ces ferremens ont échappé trois fois de dessus la tête de cet enfant ; & ce ne fut qu'à la quatrième , qu'on parvint à l'attirer : comme il étoit encore vivant , il fut endoyé. La fourchette se déchira en partie , le travail ayant été très-laborieux.

Je conseillai l'usage des fomentations émollientes & résolutes sur le ventre de l'accouchée , & une embrocation sur ses parties déchirées , avec la décoction de fleurs de fureau & de camomille bouillies dans le lait : la femme s'est peu-à-peu rétablie , & s'est bien portée ensuite.

Je vous prie , Monsieur , de vouloir bien recevoir favorablement ces deux Observations , comme un hommage que je vous dois des lumières que j'ai puisées dans vos sçavans ouvrages sur l'Art des accouchemens.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Nota. Nous publions d'autant plus volontiers ces Observations , qu'elles ont mérité l'approbation de l'académie royale de chirurgie.

L E T T R E

*A M. WOULFE, chymiste, contenant
quelques Problèmes de Chymie ; par M.
H. M. ROUELLE le jeune, apothi-
caire de Mgr le Duc d'Orléans.*

Je n'ai pas oublié la promesse que je vousfis, Monsieur, la dernière fois que vous vîntes à Paris. Je vais la tenir, en rendant publics les différens Problèmes de Chymie, que je vous proposai alors, ainsi qu'à plusieurs autres personnes qui s'amusent de cette science. Quand je me sers du terme d'*amusement*, j'emprunte le langage des chymistes François, qui ont écrit de nos jours. Au reste, ne vous attendez point à retrouver ici tous les Problèmes qui firent souvent l'objet de nos entretiens. Des raisons m'obligent d'en mettre quelques-uns en réserve. Je vous ferai part une autre fois de ces raisons ; & je me flatte d'avance, que vous les approuverez.

Le Problème sur le charbon vous parut d'autant plus singulier, que je vous assurai que la solution en étoit très facile, & les expériences bien connues ; quoique tous les chymistes s'accordent à dire que le charbon n'est altérable ni destructible que par le

feu, encore, ajoutent-ils, qu'il faut que ce soit à l'air libre; que les acides les plus concentrés, ni les alcalis fixes n'ont sur lui aucune action, & qu'on ne sçait pas encore si cette substance souffre quelque altération dans la terre, & s'il est possible qu'elle se détruise à l'air.

La plûpart des chymistes avoient cru qu'il entroit de l'huile dans la composition du charbon. M. Stahl a démontré qu'il n'y en avoit point, & qu'il ne s'y trouvoit que du phlogistique. Les preuves qu'il apporte pour appuyer son sentiment, paroissent si fortes, qu'il n'est pas possible de ne pas s'y rendre. Il est impossible de démontrer de l'huile dans le charbon parfait; & on ne l'y avoit supposé, que parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit que l'huile qui donnât de la flamme. Mais ne connoît-on pas plusieurs corps qui brûlent sans huile, & qui donnent pareillement de la flamme.

Lorsque mon frere, dans ses Leçons de Chymie, traite l'article du charbon, voici comment il s'exprime: *Nous regardons le charbon, avec M. Stahl, comme un composé formé par l'union de beaucoup de phlogistique, de la terre & d'un peu de sel; mais, quoiqu'il donne cette définition, il est persuadé qu'elle n'est pas juste. D'autres le définissent un composé de terre & de phlogistique. Cette dernière définition est fausse,*

& la premiere approche plus de la vérité ; mais , comme je l'ai dit , d'après mon frere , elle n'est pas exactement vraie ; ce qu'il feroit très-poffible de démontrer par des expériences connues.

Voilà , Monsieur , ce que l'on a dit , en général , du charbon. Les mêmes chymiftes , dont on a parlé ci-deffus , donnent , dans leurs ouvrages , des procédés dans lesquels le charbon fe décompofe ; ce qui eft diamétralement oppofé à leurs idées. La plus legere expérience leur auroit prouvé qu'ils fe contredifent , & que le charbon a pluſieurs diſſolvans. Il y a même des chymiftes qui l'ont diſſous. Je vais plus loin : il y en a qui ont donné des procédés pour le diſſoudre. Car prefque tous les chymiftes qui font de petits Mémoires , & même des Livres & des Articles de Dictionnaire , font continuellement en contradiction avec eux-mêmes , & fouvent dans une même page , comme je fuis en état de le démontrer.

Je crois devoir prévenir le public que , quelques jours après que je vous eus propofé mes Problèmes , vous me donnâtes la ſolution de celui du charbon , en me difant que l'encre de ſympathie faite avec la chaux vive & l'orpiment , & le foie de foufre , par l'alcali fixe , étoient des diſſolvans de la matiere en queſtion.

J'ai cru devoir joindre à chaque Problème que j'annonce l'année où je l'ai proposé pour la première fois ; ayant déjà communiqué la solution d'une partie de ces Problèmes à quelques personnes qui pourroient les donner comme le fruit de leurs observations : c'est aussi ce qui m'a déterminé à les publier plutôt que je n'aurois fait , sans cette considération. Mon premier dessein étoit d'y joindre les autres ; mais il me reste encore quelques expériences à faire pour pouvoir en donner une démonstration qui ne laisse rien à désirer. Dès que je serai parvenu à mon but , je ne manquerai pas de vous en faire part ; en attendant , voici fix de ces Problèmes.

I. PROBLÈME , année 1742. *Il est possible , avec l'eau pure & le feu , de donner au soufre commun la couleur de sang de bœuf , & une mollesse telle , qu'il puisse se pétrir sous les doigts.*

Il ne faut faire subir au soufre aucune préparation , ni lui chercher aucune addition , non plus qu'à l'eau. On trouve , dans les auteurs de chymie , une expérience où cela arrive ; mais elle n'a pas été faite en vue de mettre le soufre en cet état.

II. PROBLÈME , année 1742. *Il est possible de rendre le phlogistique à plusieurs chaux métalliques , & cela dans la paume de la main.*

La plûpart des chymistes qui se sont livrés aux expériences ont fait cette réduction. On peut apprendre ce procédé chez certains ouvriers, qui le font sans le sçavoir.

III. PROBLÈME, année 1746. *Il est possible de faire l'esprit volatil de sel ammoniac par la chaux vive, sous forme concrète ou fluide, à la volonté de l'artiste.*

J'ai proposé ce Problème pour faire voir que, sans préparation, ni addition de corps étrangers, il est possible de faire de l'alcali volatil sous forme concrète, par un procédé qui ne le donne que fluide. Quelques chymistes ont fait par hazard de l'alcali volatil concret avec la chaux vive; mais ils n'ont pu y revenir.

IV. PROBLÈME, année 1746. *Il est possible de disposer en quelques minutes la partie métallique de l'antimoine, de façon qu'elle soit toute soluble dans l'eau pure.*

On n'a pas besoin pour cela des dissolvans ordinaires. Tout corps qui forme un sel est à rejeter. Ce procédé se trouve tout fait dans les chymistes.

V. PROBLÈME, année 1750. *Il est possible de dissoudre le charbon végétal dans la paume de la main.*

Il y a peu de chymistes, parmi ceux qui travaillent; qui n'ayent fait ce dissolvant; & qui n'ayent dissous le charbon avec. Outre ce dissolvant, il y en a d'autres qui ont

bésoin du feu. Plusieurs en ont dissous par ces dissolvans même , & ont donné à ce sujet des procédés qui sont vrais. J'ai observé ci-devant , que vous aviez résolu ce Problème.

VI. PROBLÈME , année 1756. *Il est possible de faire plusieurs livres de savon de Starkey en un seul jour.*

C'est d'après le moyen que M. Stahl a proposé , pour accélérer la formation du savon de Starkey , que je suis parvenu à le faire en un jour , & même en moins de tems. Si l'on ne veut avoir que six à huit onces de cette composition , cinq à six heures suffisent pour cela. On observera que ce procédé est décrit dans certains auteurs. Quiconque voudra réussir à le faire tel que je le propose , n'a qu'à faire l'application des deux procédés. Mais il est bon d'avertir qu'on ne demande pas , pour cette opération , l'alcali fixe préparé avec la chaux vive , comme le veulent des écrivains qui ont prétendu que ce moyen en abrège la composition. L'alcali fixe ordinaire suffit.

Les remarques que j'ai jointes à ces Problèmes en rendront la solution plus facile. Vous voyez , Monsieur , que j'ai suivi à-peu-près la méthode de M. Stahl. Il proposoit ses Problèmes aux chymistes Allemands ; à son exemple , je propose ceux-ci à mes compatriotes , j'en excepte nommément M. Baron & mon frere.

Tout ce que je viens de dire vous met à portée de juger des progrès rapides que la chymie fait à Paris. Le nombre des chymistes s'est prodigieusement accru depuis votre départ, & les ressources sont telles, que plusieurs ont enseigné & enseignent encore cette science sans la connoître.

Je donnerai à part quelques observations sur différentes matieres, dans lesquelles je tâcherai de relever les fautes grossieres de quantité de nos chymistes. Il y en a dont les ouvrages ne méritent pas même de critique : toute la grace qu'on peut leur faire, c'est de donner une liste de leurs fautes.

Je reviens au Problème du savon de Starkey, pour vous dire que la solution m'en a été donnée sur le champ par M. le M. de C. Dès que l'occasion s'en présentera, je me ferai un vrai plaisir de vous communiquer le tour de main de cette composition. Mais je ne m'apperçois pas que c'est une lettre que je vous écris : elle n'est déjà que trop longue.

Une autre fois je vous adresserai des notes critiques sur plusieurs procédés chymiques de la Pharmacopée de Londres, dans lesquels les éditeurs ont donné dans des erreurs grossieres, en voulant critiquer des procédés chymiques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

L E T T R E

De M. SURET, de l'académie royale de chirurgie, & chirurgien herniaire de l'Ecole royale-militaire, à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine.

J'ai été extrêmement surpris, Monsieur, en lisant votre Journal du mois de Juillet dernier, d'y trouver la description d'un *nouveau Bandage pour contenir les chûtes du fondement ou de l'anüs*; dont M. Cousin, expert pour les descentes, se donne le mérite d'être l'inventeur. Comme l'invention de ce Bandage m'appartient absolument; qu'il y a plus de douze ans, qu'il a été présenté, pour la première fois, à l'académie de chirurgie; & qu'il est d'ailleurs fort connu aujourd'hui des gens de l'art, par son utilité & ses bons effets. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien, en insérant ma Lettre dans votre premier Journal, faire connoître au public le procédé de M. Cousin, qui, depuis

Tome XVII. A a

370 LETTRE A L'AUTEUR DU JOURNAL
ce tems , est convenu que cette découverte m'appartient. C'est moins la vanité , qui m'engage à vous prier de me faire connoître pour être l'auteur véritable de ce Bandage , que le desir que j'ai d'empêcher que l'on n'en impose au public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nota. Ayant examiné le Bandage que M. Suret avoit inventé , long-tems avant le sieur Cousin ; & l'ayant comparé avec celui de ce dernier , la seule différence que j'y ai trouvée , se réduit à ce que le sieur Cousin a substitué une chaînette aux cordes à boyau , employées par M. Suret , & qu'il a percé son écuffon de plusieurs trous , ceux de M. Suret n'en ayant qu'un. Voyez la Description du Bandage du sieur Cousin , Journal de Juillet , pag. 74.



LIVRES NOUVEAUX.

An account of the topical application of the Sponge, in the stoppage of Hemorrhages. Read before the royal society; by Charles White, F. R. S. one of the corporation of surgeons in London, and surgeon to the Manchester infirmary. London, Johnston, 1762, in-8°. C'est-à-dire, Mémoire sur l'application extérieure de l'Eponge, pour arrêter les Hémorragies, lu devant la société royale, par M. Charles White, membre de la société royale, & de la communauté des chirurgiens, de Londres & chirurgien de l'hôpital de Manchester. A Londres, chez Johnston, 1762, in-8°.

Les Hémorragies qui surviennent à la suite des grandes opérations de chirurgie, ont toujours été une des plus grandes difficultés que les chirurgiens aient eu à surmonter. L'application du feu, à la manière des anciens, ne les suspendoit que pour un tems, & on les voyoit ordinairement se renouveler à la chute de l'escarre; la ligature des vaisseaux est souvent accompagnée des symptômes les plus funestes; enfin l'agaric de chêne, dont on a renouvelé l'usage, de nos jours, se trouve insuffisant dans bien

des occasions. M. *White* a entrepris de lui substituer l'Eponge. Il rapporte l'histoire de de treize opérations de chirurgie , parmi lesquelles il y a neuf amputations , où il prétend l'avoir employée avec succès. Voici sa méthode. Il choisit l'Eponge la plus fine & la plus serrée : il la coupe en lames minces , non pas horizontalement , & dans le sens des couches dont elle est composée , mais perpendiculairement ; de façon que chaque lame soit composée de différentes couches. Après avoir appliqué ces lames d'Eponge sur les vaisseaux , il les comprime légèrement avec une bande de linge ou avec deux bandelettes de quelque emplâtre qu'il applique en croix. L'auteur qui cite en témoignage plusieurs chirurgiens de l'hôpital de Manchester , ajoute : « L'E-
 » ponge ne m'a jamais manqué , quoique je
 » l'aie employée , depuis seize mois , sur plus
 » de cinquante personnes , sans avoir été
 » obligé d'avoir recours à la ligature , que
 » dans deux occasions.

Il y avoit long-tems que Dioscoride lui avoit reconnu la propriété d'arrêter le sang ; & Galien , *De simpl. medicam. facult. l. xj* , dit : « L'Eponge est âcre , & a la propriété
 » de digérer. Un de mes précepteurs s'en
 » servoit pour arrêter les hémorragies qui
 » demandoient le secours de la main. Il en

» avoit toujours , à cet effet , de toute dessé-
 » chée & de toute prête ; & lorsqu'il en étoit
 » besoin , il la trempoit dans du bitume ,
 » ou s'il n'en avoit pas , dans de la poix , &
 » l'appliquoit presque brûlante sur la plaie ,
 » afin de faire une croûte , & que le corps
 » même de l'éponge brûlée servît de cou-
 » vercle. Au reste, l'éponge n'est pas , comme
 » la laine ou la charpie , un corps qui boit
 » les humeurs ; mais elle a la propriété
 » de dessécher , ce dont on peut se con-
 » vaincre aisément , en l'employant seule
 » dans une plaie , avec de l'eau , de l'oxy-
 » crat ou du vin , suivant les cas , comme
 » nous l'avons dit ci-dessus : elle la conso-
 » lida aussi-bien que les astringens ; mais
 » celle qui est récente , l'emporte de beau-
 » coup sur celle qui a été apprêtée pour
 » l'usage : ce dont on s'apperçoit bientôt , si
 » on l'applique sur quelque plaie , soit avec
 » de l'eau , soit avec de l'oxycrat , soit avec
 » du vin. Cela n'est pas étonnant , puisque
 » l'éponge récente conserve la propriété de
 » dessécher modérément les corps ; pro-
 » priété qu'elle a reçue de la mer ; & elle
 » peut produire cet effet , tant qu'elle con-
 » serve l'odeur de la mer ; car , au bout de
 » quelque tems , sans même qu'on l'ait pré-
 » parée , elle perd cette odeur , & n'est plus
 » aussi siccativ.

Par où l'on peut juger que les anciens n'en avoient pas fait usage dans les grandes hémorragies ; ce que *Galien* n'auroit pas manqué d'observer ; car ce qu'il rapporte de son précepteur, ne prouve pas que l'éponge ait par elle-même la propriété d'arrêter le sang, puisque ce n'étoit plutôt en cautérisant les parties avec le bitume ou la poix bouillante, qu'il arrêtoit les hémorragies. Mais quand les anciens lui auroient reconnu toutes les propriétés que *M. White* lui attribue, on devroit toujours lui sçavoir gré d'en avoir rappelé l'usage. Cette Observation nous a paru assez importante pour mériter l'attention des opérateurs. Il seroit à souhaiter que quelqu'un voulût bien se donner la peine de nous traduire l'ouvrage de *M. White*, qui est très-court & très-précis.

Joan. Theod. Eller, Med. Doct. Borussorum Regi à consiliis intimis & archiatri, &c. Observationes de cognoscendis & curandis morbis, præsertim acutis. C'est-à-dire, Observations sur le diagnostic & la cure de maladies, & principalement des maladies aiguës ; par *M. Jean-Theodore Eller*, docteur en médecine, conseiller intime de sa Majesté Prussienne & son premier médecin. A Leipzig, chez la veuve *Wolsterdorf*, 1762, in-8°.

Nous pourrons rendre compte, dans la suite, de cet excellent ouvrage.

Joan. Friderici Cartheuser, *Med. Doct.* & *Prof. publ. ordin. &c. Fundamenta Pathologiæ & Therapeutiæ prælectionibus suis academicis accommodata; Tomus II, morbos abdominis, artuum, cutaneos & universales continens.* C'est-à-dire, Fondemens de la Pathologie & de la Therapeutique, pour servir de base aux leçons académiques; par M. J. Fréd. Cartheuser, docteur & professeur en médecine, &c. Tome II, contenant les maladies de l'abdomen, des extrémités, cutanées & universelles. A Francfort sur l'Oder, chez Kleyb, 1762, in-8°.

Le premier volume de ces Fondemens de Pathologie a paru en 1758.

Henr. Joan. Nepom. Crantz, *S. C. A. M. consiliarii, Institutionum medicarum, & Materię medicę Vindobonensis prof. &c. Materia medica & chirurgica, juxta systema naturæ digesta.* C'est-à-dire, Matière médicale & chirurgicale, disposée selon le système de la nature; par M. Henr. Jean Nepom. Crantz, conseiller de S. M. C. A. professeur des Institutions de médecine & de matière médicale à Vienne, &c. A Vienne en Autriche, chez Jean-Paul Kraufs, 1762, in-8°, 3 tomes en un volume.

Nous ne manquons pas de matière médicale; nous osons même dire que ces sortes de livres se sont trop multipliés depuis que

que tems. Celui que nous annonçons pourra avoir son utilité , par la maniere claire & succinte dont les matieres y sont traitées. L'ordre naturel que l'auteur annonce dans son titre n'est qu'indiqué dans chaque article ; car il a adopté la distribution de ceux qui rangent les médicamens selon l'ordre de leurs vertus ; cependant il nous a paru que ses divisions étoient un peu mieux entendues que celles de la plupart des livres où l'on a suivi cet ordre.

Catalogus librorum Medicinæ, Chirurgiæ, Anatomix, Physiologiæ, Pathologiæ, Pharmacix, Botanicæ, Historiæ naturalis, &c. ex variis Europæ regionibus accersitorum, qui venales prostant Parisiis, apud Cavelier. C'est-à-dire, Catalogue des livres de Médecine, de Chirurgie, d'Anatomie, de Physiologie, de Pathologie, de Pharmacie, de Botanique, d'Histoire naturelle, &c. recueillis des différentes parties de l'Europe, qui se trouvent à Paris, chez Cavelier, 1762, in-12.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES A O U S T 1762.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	14 $\frac{1}{2}$	24	15 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
2	13 $\frac{1}{2}$	25	18	28 2	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
3	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 2 $\frac{1}{2}$
4	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	18	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	23	18	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
6	15	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
7	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
8	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$
9	11 $\frac{1}{2}$	20	14	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11
10	12	22 $\frac{1}{2}$	15	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
11	13	22	14	28 1 $\frac{2}{3}$	28 1 $\frac{2}{3}$	28 1 $\frac{2}{3}$
12	13 $\frac{1}{2}$	23	15	27 11	27 11	27 10
13	13 $\frac{1}{4}$	22	13 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10
14	12 $\frac{1}{2}$	20	12	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
15	11	18	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
16	12 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	10 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	14	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
18	11	17 $\frac{1}{2}$	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
19	11	17	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
20	12	16 $\frac{1}{2}$	14	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11
21	14 $\frac{1}{2}$	20	17	27 11	27 11	27 11
22	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
23	15	23	17 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
24	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{3}{4}$	27 11	28	28 1
25	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11	27 10
26	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	13	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	28
27	11 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
28	12 $\frac{1}{2}$	16	10	27 11 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
29	9	15	10	27 9	27 9	27 9
30	9	18	12	28	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
31	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. beau.	O. beau.	Beau.
2	O. beau.	O N-O. b.	Beau.
3	O. nuag. b.	O. b. ferein.	Serein.
4	O. beau.	O-S-O. nua. pluie.	Nuages.
5	S-O. nuag. ondée.	S-O. f. ond. nuages.	Couvert.
6	S O: couv. ond. nuag.	S-O. nuag.	Nuages.
7	S-O. couv. forte ond.	O-N-O. nua.	Nuages.
8	O. nuag. b.	O-N-O. nua.	Nuages.
9	N. beau.	N-O. beau.	Beau.
10	N-E. beau.	O-S-O. b.	Beau.
11	O. beau.	O. beau.	Nuages
12	S-O. nuag.	S-S-O. nua. pl. écl. tonn.	Gr. pl. écl. tonnerre.
13	S. nuag. b.	S S O. beau. nuag. gr. pl. écl. tonn.	Nuages.
14	S-S O. nuag.	S-S-O. nuag.	Nuages.
15	S. couv. pl. nuag.	f. ond. écl.	
16	O. nuag.	S S-O. nuag. f. ond. écl.	Nuages.
17	N-O. beau. nuag.	O. nuag. pl.	Nuages.
18	O couvert. nuages.	N-O. nuag.	Nuages.
19	S-O. beau.	O-S-O. pl.	Pluie.
20	O. couv. pl.	O-S-O: nua.	Nuages.
21	S-O. couv. nuag. pl.	S. pluie.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	S - O. couv. nuag. beau.	S-O. pluie.	Couvert.
23	O - N-O. b.	O - S - O. b. nuag.	Beau.
24	N-E. beau.	N-O. b. fer.	Serein.
25	O. couv. pl. nuag. f. ond.	E. b. nuag. écl.	Nuages. écl. tonnerre.
26	S - O. nua. forte ond.	O. nuag.	- Couvert.
27	N - E. beau. nuag.	O. nuag.	Beau.
28	N. nuages.	N-N-E. nua.	Nuages.
29	N - E. beau. serein.	N. nuag.	Beau.
30	N-E. beau.	N-E. b. fer.	Serein.
31	N-O. nuag.	N-E. b. nua. N-O. couv. pluie.	Nuages. Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes a été de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes trois quarts; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes un quart : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes & demie.

Le vent a soufflé 11 fois de l'O.
8 fois du S-O.
5 fois du N-E.

380 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 5 fois de l'O-S-O.
 4 fois du S-S-O.
 4 fois du N-O.
 4 fois de l'O-N-O.
 3 fois du S.
 1 fois de l'E.
 1 fois du N-N-E.

Il y a eu 17 jours de beaux.
 3 jours sereins.
 9 jours couverts.
 15 jours de nuages.
 14 jours de pluie.
 5 jours d'éclairs.
 3 jours de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1762.

Les catarrhes épidémiques qui régnoient depuis si long-tems, ont presque entièrement cessé, ce mois-ci. On a observé un grand nombre de fièvres intermittentes, la plupart quotidiennes, tierces, doubles-tierces ou tierces continues. On a vu aussi beaucoup de petites véroles, discretes & confluentes, & de rougeoles. Quoiqu'il soit mort quelques personnes de la petite vérole, elle n'a cependant pas été bien dangereuse.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Juillet 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les chaleurs de ce mois, secondées de la sécheresse & de la sérénité de l'air, ont hâté considérablement la moisson. Depuis le 10 jusqu'au 25, le thermometre ne s'est pas élevé à une moindre hauteur que de 20 degrés, & il ne s'est guères, de tout le mois, éloigné de ce terme : le 15, le 19 & le 21, il a monté à 23 degrés, & le 24, à 24 $\frac{1}{2}$.

Nous n'avons eu de pluie considérable, que quatre à cinq jours; encore n'a-t-elle pas été de durée : le mercure, dans le barometre, ne s'est point cependant élevé, aucun jour, jusqu'à la hauteur de 28 pouces, quoiqu'il ait été observé souvent très-près de ce terme. Il étoit, le 27, à 27 ponceés 5 $\frac{1}{2}$ lignes; & les quatre derniers jours du mois, il est resté à la hauteur de 27 ponceés 7 lignes.

Les vents, du premier au 15, ont été souvent *Nord*; & ils ont été presque toujours *Sud*, le reste du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 $\frac{1}{2}$

382 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

dégrés au - dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 27 pouces $11\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé

- 4 fois du Nord.
- 4 fois du Nord. vers l'E.
- 2 fois de l'Est.
- 3 fois du Sud-Est.
- 4 fois du Sud.
- 11 fois du Sud vers l'Ou.
- 11 fois de l'Ouest.
- 10 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 18 jours de tems nuageux.

11 jours de pluie.

1 jour de grêle.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne , au commencement du mois , & la grande sécheresse , à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1762 ; par M. BOUCHER.

Les maladies de ce mois ont été des fiéres.

vres continues , d'un fâcheux caractère , grand abbatement , angoisses , violens maux de tête & des reins ; la peau sèche & brûlante ; la langue sèche & souvent chargée d'une croûte brune ou noire ; des déjections séreuses , pâles & fétides ; des soubresauts , des disparates ; en un mot , toutes les circonstances dénotant la fièvre putride-maligne : elle a été presque généralement vermineuse. Plusieurs malades ont eu des symptômes d'embarras inflammatoire dans le cerveau , annoncé par une tête pesante , des yeux étincellans , battement violent des carotides , affection comateuse , &c. Quelques-uns ont eu des hémorragies & des parotides , que je n'ai vu abs céder que dans un seul : ni l'un ni l'autre n'étoient pas ordinairement critiques.

Beaucoup de personnes ont été attaquées de pleurésies ou pleuropneumonies , qui participoient du caractère de cette fièvre. La lymphe du sang étoit , à la vérité , ordinairement coëneuse ; mais la partie rouge se trouvoit assez souvent noirâtre & peu ferme ; circonstance qui obligeoit à ménager les saignées , dans la vue de prévenir l'affaîssement , auquel les malades étoient enclins , dans le progrès de la maladie , quoique le pouls parût , dans le commencement , fort & élevé. L'on a tiré un

grand fruit de l'application des cantharides ,
& des décoctions de quinquina , mariés
avec des pectoraux , dans le cas de menaces
d'affaïssement gangréneux.

Il y a eu aussi des angines bilieuses ;
dont la cure a dû principalement consister
en boissons nitrées , & chargées des suc
des fruits acides , & en lavemens suivis
d'apozèmes laxatifs & anti-phlogistiques.

A P P R O B A T I O N :

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le
Chancelier, le *Journal de médecine* du
mois d'Octobre.

A Paris, ce 23 Septembre 1761.

FOISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

NOVEMBRE 1762.

TOME XVII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
NOVEMBRE 1762.

EXTRAIT.

*De la Santé, ouvrage utile à tout le monde,
avec cette épigraphe :*

*Si tibi deficiant medici , medici tibi fiant
Hæc tria , mens hilaris , requies moderata ,
diæta. Schol. Salernit.*

*A Paris , chez Durand , Libraire , rue
du Foin , 1762 , in-12.*

L'ART de conserver la santé a fait , dans tous les tems , un des principaux objets de l'étude des médecins : c'est à leurs observations & à leurs recherches qu'on doit les règles qu'il faut suivre , pour prévenir les accidens qui peuvent résulter de l'usage inconsideré des choses qui concourent à notre conservation , telles que l'air

que nous respirons , les alimens & les boissons dont nous nous nourrissons , l'exercice & le repos que nous prenons , &c. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons , a puisé dans leurs écrits les préceptes qu'il donne sur ces différens objets ; & il paroît ne s'être proposé , que de les mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

Il traite successivement, 1^o des différens tempéramens ; 2^o de l'air, des vents, des climats, des saisons & du choix d'une habitation ; 3^o des alimens solides & de leurs assaisonnemens, des boissons & de la sobriété ; 4^o du sommeil & de la veille ; 5^o du travail & du repos ; 6^o des excrétiions & des sécrétions ; 7^o de la propreté ; 8^o des différens sexes, âges & états ; 9^o des causes morales qui influent sur la santé, telles que les passions & les affections de l'ame ; 10^o des dangers auxquels on s'expose , quand on fait des remèdes sans nécessité. Nous allons parcourir succinctement ces différens articles.

Après avoir donné une idée de la santé ; en général , & fait le tableau de la santé la plus parfaite , l'auteur entre en matiere , & fait observer d'abord qu'il seroit aussi ridicule de prescrire également à tous les hommes les mêmes préceptes pour la conservation de leur santé , que de prétendre guérir toute sorte de maladies avec un seul remède. Il veut , qu'avant de donner des règles de

santé, on examine les nuances qui distinguent chaque individu, ou s'il n'est pas possible d'en saisir toujours bien exactement la gradation admirable, du moins qu'on établisse certains points capitaux auxquels on puisse rapporter les autres; c'est ce que les médecins ont désigné par le nom de tempérament. La description que l'auteur en fait, & qu'il a puisée dans le Galénisme, pourra paroître peu exacte à ceux qui, imbus de la physique moderne, n'y verront que des idées vagues, qui ne sont appuyées sur rien de réel. Cependant les signes qu'il donne pour reconnoître ces quatre tempéramens, & les règles de santé qu'il leur prescrit, sont également exactes & judicieuses. Il tire, de tout ce qu'il a dit dans ce Chapitre, deux conséquences bien importantes; la première, qu'il n'y a point de régime général, comme il n'y a point de remède propre à toutes sortes de maladies; la seconde, que les personnes sujettes à de fréquentes maladies, doivent toujours se servir du même médecin qui, connoissant mieux leur tempérament, agira avec plus de sûreté.

Le Chapitre qui traite de l'air, contient un grand nombre d'excellentes observations. L'auteur recommande, en général, un air pur, serein & tempéré. Par un air pur, il n'entend pas une pureté absolue, c'est-à-

dire , un air dépouillé de toutes matières étrangères ; un air de cette espece seroit peu propre à la respiration , mais un air dégagé des matières putrides & nuisibles , qui n'infectent que trop souvent l'atmosphère de certains lieux. Afin de rendre ses règles plus utiles , l'auteur considere les qualités & les avantages de l'air , par rapport aux vents , aux climats , aux saisons & au choix d'une habitation. Il donne , sur chacun de ces objets , des préceptes particuliers , utiles sans doute ; mais les raisons dont il les accompagne , pourront leur ôter une partie de leur autorité. C'est une réflexion que nous avons faite plus d'une fois, à la lecture de cet ouvrage. L'envie que l'auteur a eu de rendre raison de toutes les règles , dont l'expérience a démontré l'utilité & la sagesse , ne nous ont paru propres qu'à affoiblir ses préceptes , & à les rendre problématiques aux yeux de quiconque connoît combien les hypotheses qu'il adopte , sont gratuites & peu fondées ; mais ce léger défaut n'ôte rien du mérite d'un ouvrage où se trouvent rassemblées , avec beaucoup de soin , les observations de pratique les plus importantes pour la conservation de la santé. Ainsi nous dirons à nos lecteurs : Suivez exactement les préceptes qu'on vous donne , sans vous embarrasser des raisons dont on cherche à les étayer ; mais poursuivons.

Le Chapitre troisieme traite des alimens solides, de leurs assaisonnemens, des boiffons & de la sobriété. L'auteur parcourt les différentes sortes d'alimens, qu'il a divisées en sept classes. 1^o Les alimens acides, parmi lesquels il met le pain fermenté; 2^o les alcalins; 3^o les âcres & aromatiques, par où il entend sans doute les alimens assaisonnés avec des matieres de cette nature: car il n'y a point de véritable aliment qui ait ces qualités; 4^o les alimens visqueux; 5^o les aqueux, tels que les infusions des plantes émollientes, dont peu de gens seront tentés de faire usage comme aliment; les bouillons legers, &c. 6^o les alimens gras & huileux; 7^o enfin les alimens salins, ou les alimens assaisonnés avec une grande quantité de sel. Non content d'avoir fait connoître, en général, les effets salutaires & nuisibles, que ces différentes especes d'alimens sont capables de produire, il les envisage encore sous un autre point de vue; & il traite, en particulier, des végétaux & des animaux. Les végétaux nous fournissent leurs racines, leurs feuilles, leurs fruits, leurs semences. L'auteur examine leurs qualités générales, & indique, avec assez de justesse, ce qu'ils ont de sain & de dangereux. De-là il passe à l'examen particulier des différentes sortes de pains, du riz, dont il donne différentes préparations prises des *Moyens de conserver*

la santé aux équipages de vaisseaux, par M. Duhamel ; & du Traité des Maladies épidémiques, qui régnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris, par M. Boyer ; du miel, des olives, des oranges, citrons & limons ; de melons, des citrouilles, des truffes, champignons, morilles & mousserons. Il traite ensuite des alimens que nous tirons du règne animal, qu'il divise en quadrupèdes, volatiles & poissons : il subdivise ces derniers, en poissons d'eau douce, en poissons de mer, & en poissons salés. Il fait un article particulier de quelques alimens, qu'il n'a pu ranger dans les classes précédentes ; ce sont le lait, la crème, le beurre, le fromage, les œufs & la soupe. Non content de donner des préceptes sur la nature de ces différentes espèces d'alimens, il a consacré un article particulier aux assaisonnemens qu'on a coutume de leur ajouter, & aux préparations qu'on leur fait subir.

Vient ensuite le Traité des boissons ; & il parle de l'eau, du vin, du cidre, de la bière, de l'hydromel, du café, du thé, du chocolat, des liqueurs spiritueuses, des liqueurs rafraîchissantes, qu'on appelle communément liqueurs fraîches. Il termine ce Chapitre, qui ne paroîtra pas trop long, si l'on réfléchit à son importance, par un article sur la sobriété dont la conclusion est,

Plus occidit gula quàm gladius ; vérité qu'on ne fçauroit trop inculquer aux hommes, fur-tout aux habitans oisifs des grandes villes.

Quoique le Chapitre qui traite du sommeil & de la veille, & celui qui a pour objet l'exercice, soient beaucoup moins étendus, on y trouve cependant tout ce qu'il est utile de fçavoir, pour retirer des uns & des autres tous les avantages qu'ils sont capables de produire, & pour éviter les inconvéniens auxquels on s'expose, lorsqu'on s'y livre trop ou trop peu. Un Chapitre non moins important, c'est celui qui traite des excrétiions & des fécrétions. L'auteur y fait connoître les loix que la nature s'est prescrites dans ces fonctions, afin que chacun pût appercevoir si elle s'en écarte. Les articles qui composent ce Chapitre, sont ceux qui traitent des évacuations du ventre & des urines, de la transpiration, des fécrétions qui se font par la bouche, de celles qui se font par le nez ; ce qui le conduit naturellement à parler du tabac ; (il s'élève, avec raison, contre l'abus qu'on en fait.) De-là, il passe à l'article des larmes, enfin à celui qui a pour objet l'union des deux sexes, dans lequel il donne ce précepte si sage :
» L'union des deux sexes est salutaire, toutes
» les fois qu'il n'est suivi d'épuisement ni
» de douleur. L'homme sage & délicat doit

» se persuader que c'est doubler ses plaisirs ;
» que de les économiser.

Nous ne nous arrêterons pas à ce qu'il dit sur la propreté. Cet objet, dont il paroît que la plûpart des auteurs qui ont traité de l'hygiène, se sont peu occupés, fait la matiere du septieme Chapitre. Il donne , dans le huitieme , des régles de santé pour les différens sexes, les différens âges & les différens états. Il s'étend , sur-tout , sur le soin qu'on doit prendre de la santé des soldats & des gens de mer , ceux qui servent les hôpitaux ; & les gens de lettres n'y sont pas oubliés.

Le Chapitre qui traite des causes morales qui influent sur la santé , telles que les passions & les affections de l'ame , n'est pas un des moins essentiels de l'ouvrage. L'auteur regarde les passions comme une impression subite & respective de l'ame sur les sens , & des sens sur l'ame. Il est difficile d'expliquer bien clairement la nature de cette impression. L'auteur considere chaque individu , comme une espece d'instrument de musique, dont les cordes touchées , avec plus ou moins d'accord , donnent des sons plus ou moins harmoniques , & excitent ou le plaisir , ou l'ennui. Les nerfs sont les touches & les cordes. Les objets extérieurs qui frappent leurs extrémités , sont les mains , plus ou moins sçavantes , qui touchent l'in-

trument. L'ame , avertie par le reflux des esprits animaux , & éprouvant du plaisir & de la douleur, est l'oreille de celui qui écoute, qui se trouve , ou agréablement flatée , ou cruellement déchirée. Quelquefois , l'ame excitée par la réminiscence ou par la volonté , éprouve la premiere telle ou telle impression qu'elle communique aux sens , par l'entremise de ces mêmes organes ; alors c'est une corde de l'instrument ébranlée , par les vibrations d'une autre corde montée à l'unisson. Après avoir donné cette idée des passions , l'auteur en conclut que le bon ou mauvais état du système nerveux, influe sur les passions, c'est-à-dire, qu'il concourt à produire certaines passions , & à les modifier. Il trace en conséquence le tableau des passions qui résultent de tel ou tel état des nerfs. Il prétend , par exemple , qu'avec des fibres fort minces , actives & élastiques , on aura des sensations vives & des passions violentes : Tels sont , ajoute-t-il , les organes des poëtes , des peintres , des musiciens , &c. Aussi ces sortes de caractères sont-ils plus susceptibles que les autres hommes , des plaisirs , & savent-ils mieux les rendre. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails où il entre à ce sujet ; nous ne discuterons pas non plus si ses idées sont bien ou mal fondées : c'est une matiere si obscure & si éloignée de notre portée , qu'on peut donner carrière

à son imagination ; mais ces systêmes ne changent rien aux effets sensibles que les passions ont coutume de produire. Il nous a paru que l'auteur les avoit décrits avec exactitude , & avoit indiqué les moyens qu'on a cru jusqu'ici les plus propres à en prévenir les suites.

Enfin l'ouvrage est terminé par le Chapitre où il traite des dangers auxquels on s'expose , quand on fait des remèdes sans nécessité ; mais ce sujet n'y est qu'ébauché : ce dont on ne sera pas étonné , quand on sçaura que l'auteur n'est pas médecin , & qu'on réfléchira à la longue suite d'observations qu'il faudroit faire pour approfondir cette matiere.



S U I T E

Du Mémoire sur la Gangrene épidémique , qui a régné dans les environs de Lille en Flandres , dans les années 1749 & 1750 ; par M. BOUCHER , médecin en cette ville.

SECTION DEUXIEME.

Cause de la maladie.

Nous avons déjà insinué , au commencement de ce Mémoire , que c'est dans l'intempérie & les fréquentes variations de

l'air, observées vers le tems de la maladie, & quelque tems avant son développement, que l'on doit en chercher la source : les alimens, dont on fait communément usage à la campagne, n'ayant point été observés avoir contracté de dégénération particulière, n'ont pu être soupçonnés d'y avoir eu part. On comprend qu'une intempérie chaude & humide de l'air produit le germe d'une pareille maladie, en disposant les liquides de nos corps à la putréfaction, par le relâchement qu'elle entraîne dans les solides, & le ralentissement qui s'en ensuit dans la circulation. Que si l'atmosphère devient ensuite sujette à des variations, qui la fassent passer promptement, & à diverses reprises, à des états opposés ; les solides ébranlés ne pouvant se prêter à ces variations, entrent en spasme ; de-là, la stagnation des liquides dans les capillaires, & leur coagulation : ces effets doivent être plus marqués, lorsque les corps sont exposés à des brouillards froids, comme l'ont été presque tous les sujets attaqués de la maladie, tous habitans de la campagne, & la plupart d'endroits marécageux, & dont les travaux journaliers les exposent continuellement aux impressions des brouillards, & de toutes les variations ou intempéries de l'air. Il est visible que les parties du corps, les plus disposées à s'en ressentir, sont celles qui se trouvent immé-

diatement exposées à l'action de l'atmosphère ; celles dans lesquelles la circulation est naturellement lente , soit en conséquence de leur conformation particulière , soit par rapport à leur éloignement du cœur ; celles qui , par le grand nombre de nerfs , qui entrent dans leur composition , ont plus de disposition à l'irritabilité ; celles , dans lesquelles les liquides , qui y circulent , ont plus de pente à la dégénération putride , comme la lymphe & la sérosité jaune qui arrosent spécialement les parties tendineuses & ligamenteuses ; & enfin celles dans lesquelles il se trouve de la synovie , qui , étant une matière huileuse , est susceptible d'une acrimonie rance & caustique. Ces parties , sont les mains & les pieds , qui , dans les habitans de la campagne , sont d'autant plus susceptibles des impressions de l'atmosphère , que ceux-ci sont dans l'habitude de les avoir à découvert , dans le tems du travail ; impressions qui seront sur-tout fâcheuses , les matins , au moment que ces organes échauffés encore par le lit d'où ils sortent , se trouveront de suite & sans précaution , exposés à un air frais ; impressions qui se feront , de préférence , sur les pieds où les liquides ont plus de pente à la stagnation.

Il est bien aisé de concevoir pourquoi ceux qui habitent des lieux bas & maré-

cageux, en ont été plus susceptibles. Là, l'atmosphère est toujours plus ou moins chargée de vapeurs grasses & humides, qui, affaiblissant l'élasticité de l'air, donnent aux solides de nos corps une pente au relâchement. A ces vapeurs, sont mêlés d'autres principes, qui s'élèvent ordinairement des eaux croupissantes & marécageuses, à sçavoir, des miasmes salins & sulfureux âcres, qui, dans des constitutions humides de l'air, se trouvent délayés dans un surcroît de parties aqueuses, acquièrent des qualités corrosives, dès qu'ils viennent à être volatilisés par les chaleurs du tems : de-là, les fièvres putrides-malignes, très-fréquentes dans les lieux marécageux. D'ailleurs, l'on conçoit qu'une semblable atmosphère doit produire des affections scorbutiques, qui disposent prochainement aux maladies gangréneuses, sur-tout dans des gens, en qui la masse du sang se trouve déjà appauvrie par la disette, par les mauvais alimens, ou par des écarts considérables dans le régime ; & ces maladies gangréneuses doivent tomber, de préférence, sur les parties qui trempent journellement dans ces humidités pernicieuses, à sçavoir, les pieds.

Ce n'est pas seulement aux impressions faites immédiatement sur les parties, qui ont été le siège de notre maladie, que l'on doit en attribuer le développement. La cause,

à laquelle nous en rapportons le principe, a dû faire, sur toute l'habitude des corps qui y ont été exposés & sur la masse générale des liquides, des impressions proportionnées, que l'on conçoit y avoir aussi contribué (a). La fièvre continue ou double-tierce, qui a souvent précédé ou accompagné la maladie, en est une bonne preuve, cette fièvre n'étant le plus souvent que le produit d'une tendance de la nature à la séparation de quelque matière étrangère de la masse générale des fluides, & nuisible à l'œconomie animale, séparation qui ne pouvoit ici s'accomplir par les voies communes des urines, des sueurs, &c. mais seulement par des dépôts sur les parties qui ont été le siège de notre maladie.

Cette tendance à la séparation d'une matière hétérogène de la masse des liquides, quoiqu'elle eût assez rarement son effet, par une fièvre continue ou double-tierce, qui étoit la voie la plus prompte, n'en étoit pas moins réelle dans la marche ordinaire ou la plus commune de la maladie, qui étoit plus lente; ce qui paroît évident, par l'exposé de l'Observation de la page 337.

..(a) C'est aux impressions faites par cette cause sur le gosier & sur les poumons, que l'on doit attribuer le développement des esquinancies gangréneuses, & des péripneumonies de même nature, qui parurent vers le même temps.

du Journal dernier. L'écoulement critique du liquide fourni, par les phlétènes, & la métastase qui s'est ensuivie de l'imprudent usage d'un topique, prouvent manifestement la présence d'un délétère mêlé à la masse commune, dont la nature tend à se délivrer, en le déposant sur quelque membre; mais ce dépôt se jettoit bien plus communément dans l'intérieur du membre, & faisoit tomber les nerfs dans l'atonie, après y avoir excité le spasme le plus violent : la suspension, & souvent l'extinction totale de l'action organique des artères de cette partie, devoit naturellement en être l'effet ou la suite; & le sang, en conséquence, devoit rester sans mouvement dans ses vaisseaux, & s'y figer. L'engourdissement du membre annonçoit cette extinction de l'action organique des artères, avant que la gangrene ne fût ouvertement déclarée, à sçavoir, dans le second tems de la maladie; & son étendue étoit vraisemblablement proportionnée à l'étendue locale du spasme ou de l'irritation qui avoit précédé l'engourdissement, quoique la gangrene ou la mortification ne dût pas toujours s'étendre proportionnellement. En effet, on a observé, dans nombre de sujets, auxquels on a fait l'amputation, avant que la mortification ne fût bornée, que le ton & l'action des artères se trouvoit annéantie beaucoup au-dessus de l'endroit gangrené.

1 Lorsque cette cause attaquoit en premier le système artériel, elle en augmentoit considérablement l'action, & y produisoit un engorgement inflammatoire ou l'inflammation vive, que la fièvre symptomatique accompagnoit, comme il arrive dans toutes les vraies inflammations; mais ce cas étoit rare, comme nous l'avons dit. C'est à la communication du spasme particulier de la partie affectée à tout le genre nerveux, que l'on a dû attribuer la concentration du pouls, ainsi que les nausées & les vomissemens, les maux de tête, la pâleur excessive du visage, l'enfoncement des yeux dans les orbites, &c. suite naturelle du rapport sympathique entre toutes les parties du système nerveux. Les syncopes & les convulsions, symptômes avant-coureurs de la mort, étoient le produit du spasme poussé au plus haut point, dans toute l'étendue du genre nerveux.

Lorsque l'hétérogène pernicieux étoit de nature à faire d'abord, sur les principales branches de nerfs de la partie affectée, des impressions assez fortes pour en arrêter subitement les fonctions, alors la gangrene se déclaroit sans douleurs préalables; c'est dans ce cas qu'elle étoit annoncée par l'engourdissement, la pesanteur, & un frémissement sourd dans l'intérieur du membre; ces symptômes cependant n'étoient

pas toujours les signes positifs de la gangrene établie ou prête à s'établir ; que s'il restoit de la sensibilité & de la chaleur dans la partie , on avoit lieu de présumer qu'ils n'étoient l'effet que des stases des liquides dans leurs vaisseaux respectifs ; ou , s'il y avoit déjà un commencement de gangrene , on pouvoit espérer d'en arrêter le progrès & d'en dissiper les effets , sans en venir aux remèdes extrêmes.

Nous avons cru ne pouvoir nous dispenser de donner ces courtes réflexions sur la cause de la maladie , pour rendre raison de la méthode curative qui a dû être suivie. L'expérience & l'observation seront nos guides dans ce point , ainsi qu'elles l'ont été dans l'explication de la cause.

SECTION TROISIÈME.

Cure de la maladie.

Examinons d'abord quelles sont les indications curatives que l'on a dû se proposer , lorsque la maladie paroissoit simple & primitive ; ces indications sont différentes dans les trois périodes observées ; elles ont dû l'être encore à raison des circonstances variées , qui ont été remarquées dans le développement & le progrès de la maladie. On peut , ce semble , quant à cette

derniere considération , s'en tenir , d'une part , à la maniere sourde & traîtreſſe avec laquelle la gangrene ſe déclaroit , miſe en oppoſition , de l'autre part , avec la marche rapide de la maladie.

Dans ce dernier cas , quoique l'on fût ſouvent averti , par les contractions ſpaſmodiques & par les douleurs aiguës , de ce qui ſe préparoit , long-tems avant que la gangrene ne fût décidée. Il n'en étoit pas moins difficile aux miniſtres de la ſanté d'arrêter le progrès du mal , en ſuppoſant qu'ils fuſſent appellés dans le premier période de la maladie ; (car la plûpart des malades , gens pauvres , n'en appelloient que lorsque la gangrene étoit établie.) On avoit alors deux indications à ſuivre ; la premiere , de calmer les contractions ſpaſmodiques & les vives douleurs , & de mettre en tout les malades à l'abri des ſuites dont ces ſymptomes étoient les précurſeurs ; la ſeconde étoit de travailler à garantir la maſſe du ſang & de la lympe , des progrès de la dégénération putride.

Il n'étoit pas aisé de ſatisfaire pleinement à cette derniere indication. On ſçait quelle eſt la difficulté de rendre aux ſucs lymphatiques dégénérés leurs qualités bienſaiſantes , & quel long eſpace de tems il faut pour y parvenir , ſur-tout ; lorsqu'ils forment déjà des ſtaſes dans quelques parties du

corps. On avoit ici à craindre que la maladie n'eût atteint son plus fâcheux période, avant que les moyens employés à cette fin, n'eussent fait un effet suffisant pour le prévenir. Ces moyens ne pouvoient guères être choisis que dans les plus puissans antiseptiques, capables de s'insinuer dans les plus petits vaisseaux, pour y aller chercher les sucs en stase : or, les remèdes les plus appropriés à cette fin, sont ceux qui abondent en sels volatils, & les sels volatils extraits chymiquement; mais ces remèdes animant toujours beaucoup l'action systaltique du genre artériel, il étoit à craindre, qu'employés d'abord, & sans préparation, ils n'augmentassent les congestions inflammatoires. On avoit d'autant plus à craindre cet effet du surcroît d'impulsion communiquée au cours du sang, que dans la plûpart des sujets, à l'égard desquels on s'est cru obligé d'avoir recours à la saignée, on a trouvé le sang très-épais.

Cet état du sang exigeoit visiblement, qu'avant tout, on en diminuât la masse, proportionnément à la plénitude des vaisseaux, ainsi qu'à la constitution & aux forces des malades; ce qui a été exécuté souvent avec fruit. Quoique la fièvre assez ordinairement n'eût pas lieu dans ce premier période, il y avoit dès-lors des engorgemens sourds; & il étoit important de prévenir le tems,

où le développement de la fièvre & des autres symptômes du second & du troisième périodes marquoit que la maladie étoit à son comble. Il est de fait que la saignée allégeant les vaisseaux surchargés d'un sang lourd & massif, l'action systaltique engourdie, se ranimoit en conséquence au point que la nature opéroit parfois la séparation du délétère, & le chassoit au-dehors, sans le déposer dans les parties, qui étoient le siège ordinaire de la maladie.

Un homme, d'une bonne constitution, & dans la vigueur de l'âge, fut, dans l'hiver de 1749, consulter M. Dwez, pour des douleurs aiguës & lancinantes, qu'il ressentait, depuis plusieurs jours, dans le bras gauche & la main, avec une grande pesanteur ou lassitude de tout le corps. Ce médecin trouvant le pouls du malade concentré au point qu'il le sentait à peine, lui ordonna la saignée, qui fut suivie d'une seconde & d'une troisième, parce que l'on s'aperçut que la saignée développait le pouls : le malade but d'une tisane anti-phlogistique, que l'on rendit légèrement camphrée : il se baigna souvent le bras malade, & se le fit frotter avec des serviettes chaudes. Il fut préservé, par ces moyens, des suites fâcheuses que l'on avait justement à craindre ; & il reprit son travail journalier, au bout de trois semaines.

M. Cauvet a observé (a) que , dans le troi-
 sieme période , les malades se plaignoient
 de legers maux de tête , qu'un saignement
 du nez soulageoit. Cette circonstance vient
 encore à l'appui de l'indication de la sai-
 gnée. Il faut convenir cependant , que ce
 remede ne devoit être employé qu'avec
 beaucoup de circonspection : en poussant
 trop loin la saignée , on ôtoit à l'action
 affoiblie ou énervée du système artériel
 l'aiguillon propre à la soutenir au point
 désiré. C'est ici équivalement le cas d'une
 fièvre putride-maligne , dont les effets por-
 tent principalement sur les extrémités du
 corps. Il n'est point question d'une inflam-
 mation causée par une impulsion trop vive
 des liquides , dans des parties souffrant
 obstruction ; c'est une inflammation sourde ,
 qui est le produit d'un délétère capable d'é-
 teindre l'action organique du genre vascu-
 leux , en attaquant les ressorts de cette
 action , qui sont les nerfs : le but de la sai-
 gnée doit être borné à décharger les vais-
 seaux de la surabondance des liquides qui ,
 en les surchargeant , affoibliroient leur
 action , & mettroient obstacle aux efforts
 salutaires de la nature aidée par les autres
 moyens de curation, appropriés à la maladie.

(a) Observations de Médecine de M. Raulin ,
 pag. 324.

Ces moyens , dans le premier tems de la maladie , devoient être des anti-spasmodiques tempérans , incisifs & cardiaques , tels que l'antimoine diaphorétique uni aux absorbans , la poudre tempérante de Sthal , le camphre , les infusions des fleurs de sureau , de muguet , de bétoine , d'armoïse , des fantaux , &c. Le régime devoit être diapnoïque , légèrement cordial & antiseptique : le bon vin trempé , & impregné légèrement de l'acide du citron , étoit une des meilleures boissons ; tout cela , en supposant la maladie dans sa marche la plus ordinaire , & lorsque les symptômes de l'inflammation n'avoient pas lieu. Les boissons , dans l'un & l'autre cas , pouvoient être rendues aigrelettes , avec fruit , par le vinaigre.

Je ne sçache pas que l'on ait osé employer l'opium pour calmer les douleurs aiguës & les contractions spasmodiques des membres affectés ; mais nous osons croire que la défiance sur l'usage de ce remède étoit peu fondée. L'on a observé ailleurs , qu'il avoit produit de bons effets dans des gangrenes sèches (a) ; toute crainte devoit céder à l'idée de l'employer uni avec le camphre , puisqu'enfin l'on n'avoit point d'autre moyen pour appaiser les dou-

(a) Traité de la Gangrene , par M. Quesnay , pag. 380.

leurs atroces , qui , abandonnées au cours de la nature , ne cessoient que par la manifestation de la gangrene.

On n'a guères retiré de fruit des topiques dans ce premier période. Les fomentations anodines & émollientes ne procuroient aucune sorte de soulagement ; chaudes , elles irritoient les douleurs ; tièdes , il étoit à craindre qu'en se refroidissant , elles nuisissent plus qu'elles ne pouvoient en tout profiter : les onctions huileuses pouvoient être suspectes par plus d'une raison. Je ne sçais si l'on a employé dans les topiques la jusquiame , la belladonna , la mandragore , &c. Quoi qu'il en soit , ces plantes engourdissantes paroissent d'autant moins convenir , que l'état d'engourdissement qui succédoit aux douleurs , étoit plus à craindre que les douleurs mêmes , & les autres symptômes du premier période. Les bains d'eau chaude , précédés de legeres frictions faites avec de la flanelle , ont paru être favorables à cet état. Mais c'est sur-tout dans le second période de la maladie , que les frictions chaudes faisoient de bons effets : outre qu'elles ranimoient la circulation dans le membre engourdi , elles facilitoient , en ouvrant les pores absorbans , l'introduction de la partie la plus déliée des topiques appliqués immédiatement après : les ventouses

auroient pu procurer à un plus haut point les effets des frictions. Mais les frictions & les bains ne réussissant qu'autant qu'ils réveilloient le mouvement & la chaleur engourdis, il étoit de la dernière conséquence de ne pas abandonner dans les intervalles le membre affecté à son état de froid & d'engourdissement : en conséquence, l'on étoit obligé de mettre en usage les moyens les plus efficaces pour ranimer la chaleur & la conserver, quoique son retour réveillât très-souvent les premières douleurs. Les huiles impregnées des parties volatiles des plantes aromatiques & de sels volatils, paroissent très-propres à cette fin : loin d'avoir les inconvéniens des topiques dont la base est l'eau-de-vie qui racornit les fibres animales, il semble qu'elles devoient procurer aux fibres tendues un relâchement salutaire, & révivifier doucement leur ton. C'est ce que l'expérience a vérifié.

M. Dwez m'en a cité un exemple, concernant un paysan de son canton, à qui il avoit prescrit deux saignées, l'usage de sa tisane camphrée, les bains & les frictions de la partie affectée, pour une alternative d'engourdissement & de douleurs vives qu'il ressentoit dans le bras gauche. Celui-ci, sans la participation de ce médecin, ajouta à ces remèdes des onctions

avec les quatre huiles chaudes qui ont achevé de diffiper le tout , la maladie n'ayant pas été plus loin. Deux femmes des environs de la Bassée , ont prétendu avoir un remède souverain pour arrêter les progrès de la maladie , & en prévenir le plus fâcheux période : c'étoit un liniment huileux , qui paroïssoit être un composé des huiles chaudes , dans lesquelles on avoit fait infuser les plantes anti-septiques les plus accréditées , telles que la rhue , le scordium , la tannésie , &c. Les payfans couroient en foule chez elles , de tous côtés ; & il paroît vérifié que ce topique a effectivement empêché dans plusieurs la maladie d'être portée au plus fâcheux état. Le sieur Agache , chirurgien de campagne , m'a cité, entr'autres , deux hommes qui , s'étant adressé à ces femmes dans le tems où la rougeur foncée de la peau , & les autres symptômes précurseurs d'une gangrene très-prochaine avoient lieu , s'en étoient retournés , au bout de peu de jours , chez eux , parfaitement guéris par le seul usage du liniment (a).

(a) On pourroit ici se servir , avec fruit , du baume de Leucatelli , ou du baume rouge , dont il est fait mention dans la Gazette de Médecine , du 12 Mai 1762 , & qu'on dit avoir été employé , avec succès , en pareil cas. Il est composé de trois demi-septiers de vin , trois livres d'huile d'olive , une livre de térébenthine lavée dans l'eau-rose , demi-livre de cire jaune , & deux onces de santal rouge.

Les remèdes internes , appropriés à ce second période , devoient être de la classe des anti-septiques , capables de redresser & de soutenir l'action systaltique du genre artériel. M. Cauvet déclare s'être bien trouvé des alkalis volatils , ainsi que du camphre , unis aux absorbans dans des portions légèrement cordiales. C'étoit ici le cas , ce semble , d'employer de préférence un remède connu très - efficace pour arrêter les progrès de la gangrene , & surtout de la sèche , & pour la prévenir dans bien des cas : on sent assez que je veux parler du quinquina , qui est tout ensemble un puissant anti-septique & un excellent anti-spasmodique. La concentration du pouls indiquoit son usage en infusion dans le vin avec des plantes cordiales , telles que les racines de carline , d'angélique , de zédoaire , de serpentaire de Virginie , &c. Mais c'est sur-tout dans le troisième période , & lorsque la concentration du pouls étoit l'effet de la vraie atonie , que les cordiaux animés étoient nécessaires.

Il est à remarquer néanmoins que cette dernière classe de remèdes convenoit peu aux malades , en qui la soif , une langue sèche & le sentiment d'une grande chaleur intérieure annonçoient que la concentration du pouls & l'abbatement n'étoient que l'effet d'une tension violente de tout le système nerveux , causée par le

spasme porté au plus haut point. En pareil cas, l'on employoit avec fruit les extraits des fruits acides & cordiaux en même tems, tels que le citron, la bigarade, la pomme de grenade, l'épine-vinette & les acéteux unis aux cordiaux tempérans : la vieille thériaque dissoute dans du vinaigre, avec un peu de camphre, étoit bien un des meilleurs remedes que l'on pût alors administrer. Dès que le pouls étoit ranimé, & la gangrene bornée, les seuls analeptiques suffisoient jusqu'à la guérison.

On n'a pu guères s'assurer des effets du quinquina dans le cas en question, quoiqu'il ait été employé par quelques praticiens, à cause du peu d'exactitude des payfans à se conformer à ce qui leur étoit prescrit pour le régime & pour les remedes internes. Mais ce remede n'a pas dû être employé dans tous les cas & dans tous les tems de la maladie ; son administration déplacée, a paru même quelquefois plutôt la déterminer que la prévenir, ou en arrêter le progrès. Un homme, habitant du village de Wavrin, se trouvant pris de la fièvre tierce, au mois d'Octobre 1749, prit le quinquina au troisieme accès : il n'en esfuya plus qu'un ; mais peu de jours après, il sentit, dans l'épine du dos & les lombes, des douleurs accompagnées d'un sentiment

de froid , qui passèrent dans les cuisses & les jambes, & enfin dans les pieds. Ces douleurs, en se fixant dans le pied droit , devinrent très-aiguës , & ne s'appaierent qu'ensuite de la manifestation de la gangrene dans la base du petit orteil , qui , ayant été reconnu sphacélé , fut amputé tout de suite. L'on fit des scarifications dans une partie du pied , dont les plaies furent pansées avec assez de succès , pour que l'on pût espérer , au bout de quatre semaines , de voir incessamment le tout cicatrisé ; mais tout-à-coup les douleurs vives s'étant réveillées à la pointe du pied , on trouva , vingt-quatre heures après , les quatre autres orteils gangrenés , ou plutôt sphacelés , puisque le chirurgien ordinaire crut devoir les amputer tous quatre. Au bout d'environ encore un mois de pansemens , les douleurs vives se réveillèrent de nouveau dans le pied malade , & furent le prélude d'une nouvelle invasion de gangrene dans toute l'étendue du métatarse , qui obligea à amputer encore le cinquieme os du métatarse & le bout du premier , & ensuite le reste du métatarse à sa jonction avec le tarse , parce que l'on reconnut évidemment qu'il étoit absolument sphacélé. Pour lors il n'y eut plus de fâcheux retour. Cette dernière invasion de gangrene avoit déterminé à revenir à l'u-

sage du quinquina, qui fut continué pendant près de deux mois, & presque jusqu'à la guérison absolue.

On étoit fondé de bien augurer, à cette seconde fois, de l'emploi du quinquina; mais il a été déplacé au commencement de la maladie. La fièvre est très-souvent un soulèvement salutaire de la nature, qui tend à débarrasser l'œconomie animale d'une matiere qui lui est ennemie, mais qui ne peut être évacuée ou chassée du corps, que lorsque la coction ou l'affimilation en est faite à certain point : c'est ce que Sydenham & nombre de bons médecins ont avancé avec fondement. Si l'on arrête, ou si l'on trouble la nature dans son opération, cette matiere non suffisamment élaborée, ne peut être déposée dans les voies excrétoires qui peuvent lui servir de décharge; & restant dans le corps, il faut nécessairement, ou qu'elle altere de plus en plus la masse commune des liquides, ou qu'elle soit déposée sur quelque partie du corps : c'est ce qui arrivera dans une fièvre régulière, par l'emploi déplacé des remèdes quelconques, & sur-tout des fébrifuges. Il étoit également imprudent de traverser une fièvre semblable, dans le tems de l'épidémie en question, puisque l'on pouvoit espérer qu'elle serviroit à la nature, de moyen propre à affoiblir & énerver la matiere

qui l'excitoit , & à en préparer la décharge hors du corps ; au lieu qu'en arrêtant la fièvre , on devoit naturellement craindre que cette matiere ne se déposât sur les membres dans lesquels s'étoient déjà fait ressentir les prémices du mal.

Lorsque la maladie se déclaroit de la maniere traîtresse que nous avons observée , (p. 335 du Journ. précédent ,) sans douleurs préalables , & de maniere que toute fonction vitale s'anéantissoit imperceptiblement dans le membre affecté , c'étoit alors le cas de la traiter comme la mortification qui est l'effet de l'atonie absolue ou du défaut d'influence des esprits animaux dans les organes du sentiment & du mouvement , comme cela arrive dans la décrépitude. Toutes les vues des ministres de la santé devoient consister , quant à l'intérieur , à ranimer l'action systaltique abbatue , en corroborant le genre nerveux , par le moyen des plus puissans cordiaux , & en rendant à la masse du sang appauvrie des sucres analeptiques & restaurans : c'étoit sur-tout ici la place des vins médicamenteux , avec le quinquina & les plantes cordiales , auxquels la constitution des sujets exigeoit très-souvent que l'on associât les anti-scorbutiques. On devoit de plus travailler à rappeler la chaleur dans la partie , par les moyens les plus efficaces , par les frictions , les ventouses , les bains aromatiques ;

matiques, & par les topiques huileux & balsamiques, proposées, (page 410.)

La rougeur vive & brûlante de la peau, qui avoit quelquefois lieu dans le membre attaqué, au commencement du troisième période, indiquoit la saignée; elle devoit même être réitérée, en supposant qu'elle eût été omise dans le premier période. L'expérience a fait voir qu'on devoit s'éloigner, en pareil cas, de toutes fomentations répercutives. Les infusions des plantes émollientes, anodines, & légèrement résolatives, telles que les fleurs de sureau, de mélilot, la mauve, le bouillon blanc, &c. dans le petit lait ou dans de l'eau avec une partie de vinaigre, soit en bains, soit en fomentations, ont rempli les vues proposées.

Quand la rougeur de la peau étoit plombée, brune, violette, ou tirant sur le noir, insensible ou presque insensible, il y avoit lieu de craindre qu'elle ne fût le signal de la mortification établie dans l'intérieur du membre; cela n'étoit cependant point toujours absolument. On est quelquefois parvenu, en pareil cas, à réveiller suffisamment dans les vaisseaux de la partie l'action systaltique presque abolie, & à faire reprendre aux suc stagnans la fluidité & le mouvement, par les moyens mentionnés; mais lorsqu'une pareille rougeur étoit accom-

pagnée de phlicènes, remplies d'une sérosité jaune, on n'avoit plus guères à douter de la réalité de la gangrene. On avoit alors ordinairement recours aux scarifications jufqu'au vif, qui paroiffoient néceffaires, tant pour donner ifſue aux ſucs ſtagnans & dégénérés, que dans la vue de faciliter le rétabliffement du jeu des vaiſſeaux, dont le tiſſu n'étoit pas détruit, en levant l'étranglement formé par la peau qui tendoit à ſe deſſécher & à ſe racornir, & en procurant par-là les moyens d'appliquer immédiatement ſur les parties dans leſquelles le principe vital n'étoit pas aboli, les topiques indiqués. Les ſcarifications étoient ſur-tout néceffaires dans les endroits où un volume épais de tiſſu graiſſeux tombé en mortification, étoit capable de ſuffoquer un reſte d'action organique dans les parties vafculaires, mufculeuſes & nerveuſes; mais elles devoient être ménagées, de maniere qu'elles intéreſſaſſent très-peu les parties non altérées, & ſur-tout les parties nerveuſes, de crainte que des plaies faites dans ces parties déjà irritées ou en ſpaſme, n'ajoutaſſent un ſurcroît d'irritation, propre à les faire tomber dans l'excès du mal qu'on vouloit éviter par leur moyen, & ne facilitaffent par les ouvertures des veines entamées la réſorption des ſucs ſtagnans & putrides.

Le pansement des plaies faites par le bistouri, devoit consister dans l'application immédiate de digestifs balsamiques, émolliens & anti-septiques en même tems, ayant soin de les laver, à chaque pansement, avec des infusions de plantes émollientes, résolutives & anti-septiques, dans du vin, ou dans un mélange d'eau & de vinaigre, aiguillées d'un peu de sel armoniac, & entourant le membre de compresses imbibées des mêmes infusions ou de cataplasmes de même nature. L'eau-de-vie aromatique & l'esprit-de-vin devoient être pros crits de ces pansemens, comme plutôt propres à aider le progrès du mal, qu'à lui donner des bornes, par l'irritation qu'ils excitoient dans des parties très-sensibles & mises à découvert. Ces topiques, loin d'aider les efforts salutaires de la nature, tendans à opérer la séparation des escarres gangréneuses, étoient bien plus propres à empêcher le développement de l'action des vaisseaux, requise à cette fin, en recoignant & racornissant les solides, & achevant d'épaissir les suc stagnans & capables de concrétion. Ils s'opposoient, en conséquence, à l'établissement de la suppuration, seul moyen propre à opérer, d'une manière salutaire, la séparation souhaitée. Nous pourrions citer un grand nombre d'exemples des inconvéniens de cette

pratique, adoptée indiscretément par la plupart de nos chirurgiens de campagne, ainsi que de l'abus des scarifications qu'ils ont souvent poussées trop loin, si nous ne craignons d'outre-passer les bornes d'un simple Mémoire.

En général, il est à observer que l'on avoit peu de fruit à attendre des topiques & des autres secours extérieurs, dans les circonstances énoncées, où toute l'œconomie animale étoit dans l'inertie ou l'affaïssement. En vain travailloit-on, si la nature opprimée n'étoit puissamment ranimée par les moyens propres à relever les forces vitales, les sujets périssans bien moins par les progrès immédiats de la mortification, que parce que les fonctions vitales s'abolissoient par la même cause qui l'avoit produite. Que si les facultés vitales venoient à se ranimer, en conséquence de la cessation ou de l'affoiblissement de cette cause, le ton des nerfs rétabli, & l'action systaltique du système vasculaire relevée, ramenoient la chaleur & la vie dans les parties où l'une & l'autre n'avoient pas été entièrement éteintes, & opéroient par elles-mêmes la séparation de celles dans lesquelles toute action organique se trouvoit abolie. En vain prétendoit-on suppléer à l'ouvrage de la nature, ou le prévenir par des incisions & par l'amputation. L'art étoit

en défaut, si la nature ne lui avoit préparé les voies, en marquant, par un commencement de suppuration établie dans les limites de la gangrène, qu'elle étoit victorieuse de la cause du désordre; ou si du moins on n'avoit lieu de juger par la cessation des symptômes dénotant l'oppression des forces vitales, qu'elle étoit prête à secourir les ressources de l'art.

*Nous donnerons la fin de ce Mémoire ,
dans le Journal du mois suivant.*

OBSERVATION

Sur une vomique considérable, accompagnée d'accidens extraordinaires, guérie par le quinquina; par M. BORNAINVILLE, médecin à Lisieux.

Au mois de Décembre 1759, vint à l'hôpital de cette ville, un homme âgé d'environ trente-cinq ans, attaqué depuis quatre ou cinq mois d'une toux fréquente, accompagnée d'une difficulté de respirer continuelle, qui augmentoit si considérablement, au moindre mouvement, qu'il en étoit menacé de suffocation. Il ressentoit une douleur gravative dans tout le lobe gauche du poulmon; & une fièvre lente

qui augmentoit tous les soirs, ne l'avoit point quitté depuis le commencement de sa maladie. Ses crachats, quoiqu'en petite quantité alors, étoient purulents, & les insomnies d'une opiniâtreté insurmontable.

M'étant informé de ce qui avoit précédé l'état où je le voyois, il me répondit qu'il avoit eu un gros rhume, pour avoir passé des nuits dehors dans des brouillards; que depuis ce tems-là, il avoit ressenti, par intervalles, une oppression qui augmentoit particulièrement dans les tems nébuleux & humides; & qu'enfin une toux importune & la fièvre lente s'étoient mises de la partie.

Quelques jours après son arrivée, la difficulté de respirer augmenta, ainsi que les autres accidens. Je soupçonnai que le malade portoit une vomique qui s'étoit formée insensiblement & par congestion. Tous les signes rationels l'indiquoient assez, ainsi que la nécessité de donner quelques legeres secousses, afin de l'ébranler & d'en accélérer l'ouverture. Mais il y avoit tout lieu de craindre, en cas de rupture subite, que les bronches ne fussent inondées de pus, & que le flot ne suffoquât le malade, vu l'extrême foiblesse où il étoit, & l'impuissance par conséquent, de faire & de soutenir les efforts nécessaires.

L'événement justifia ma conjecture. Une nuit qu'on crut que le malade seroit suf-

foqué, la vomique soupçonnée s'ouvrit; & le pus ayant par bonheur défilé assez doucement, il soutint ce choc plus courageusement qu'on n'auroit eu lieu de l'espérer.

Une chopine, à-peu-près, de pus rendu dans l'espace de quelques heures, faisoit bien voir que le réservoir en devoit être spacieux, & qu'il dût se faire en cet endroit un ulcère proportionné à la grandeur du délabrement. Effectivement le malade rendoit par la suite au moins un demi-septier par jour de crachats purulens d'une très-mauvaise qualité, & d'une odeur abominable, tant pour lui que pour ceux qui l'approchoient.

Alors la fièvre augmenta, tant par le repompement du pus dans la masse du sang, qui occasionnoit aussi des frissons irréguliers, que par l'inflammation presque inévitable des bords de l'ulcère. Les redoublemens étoient de même plus marqués tous les soirs, & se prolongeoient bien avant dans la nuit, qu'ils rendoient très-laborieuse, spécialement par l'augmentation de la toux, & la privation par conséquent du repos; de sorte que le malade s'acheminoit, à grands pas, vers le marasme, dans lequel il tomba réellement avec le tems.

Cet état, comme on voit, étoit déjà assez triste. Les choses, cependant, n'en demeurèrent pas encore là. Au bout de quinze

jours , ou environ , de l'ouverture de la vomique , la matiere purulente ayant fait quelques fusées vers la superficie du poumon , se fit jour entre la cinquieme & la sixieme des vraies côtes vers leur partie moyenne , par deux trous distans d'un pouce l'un de l'autre , Chaque fois que le malade touffoit , le pus sortoit en forme de jet par ces deux trous , avec tant de force , & si abondamment , que ni les plumasseaux , ni les emplâtres n'y pouvoient tenir. On se contenta donc d'y mettre des linges en double , qu'on changeoit souvent , vu qu'il s'échappoit par-là presque autant de matiere purulente que par les crachats. De cet effet , on peut conclure avec fondement , qu'en cet endroit le poumon étoit adhérent à la plevre ; autrement le pus se seroit épanché dans la cavité de la poitrine , pour peu qu'il y eût eu d'espace intermédiaire.

Le malade avoit constamment fait usage des béchiques vulnéraires les plus appropriés , de toutes façons , & sous toutes les formes imaginables , précédés & entre-mêlés de minoratifs doux. Les baumes , cependant , n'y avoient pas été admis , dans la peur que leurs parties sulfureuses n'augmentassent la fièvre qui étoit déjà assez forte. On n'a que trop souvent la triste expérience que dans une situation aussi périlleuse , & dont , pour l'ordinaire , on ne

doit attendre qu'un dénouement tragique, on conseille plutôt ces sortes de remèdes par habitude, quoique bien indiqués, & pour ne pas décourager les malades, que par l'espérance du succès, aussi n'en eurent-ils aucun.

N'imaginant donc plus de ressources dans la pratique ordinaire, & voyant le malade pencher sensiblement vers une fin inévitable, je fis de sérieuses réflexions sur les vertus anti-septiques du quinquina, & résolu de lui en donner, malgré le préjugé dominant, qu'il est nuisible à la poitrine, dont, à la vérité, je ne voudrais pas entreprendre de le disculper à tous égards. Mais ici, où étoit l'inconvénient ? La mort ne pouvoit guères s'en suivre, ni plutôt, ni plus misérablement. & c'étoit-là le cas, à mon avis, ou jamais, de se servir de cette maxime de Celse : *In casu desperato, melius est remedium anceps experiri quam nullum.*

Dans ce point de vue, j'ordonnai que dans une pinte de décoction de vulnéraires de Suisse, on fit bouillir une demi-once de bon quinquina grossièrement concassé, & que le malade prît cette pinte dans l'espace de vingt-quatre heures. Au bout de huit ou dix jours, j'aperçus du changement en mieux dans la qualité des crachats; mais la quantité étoit toujours la même,

ce qui me déterminâ à augmenter la dose du quinquina jusqu'à six gros , & ensuite une once. J'étois obligé de l'employer de tems en tems dans le petit lait bien clarifié , pour éviter une certaine astriction dans la poitrine dont le malade se plaignoit. Mais il falloit le quitter dès que l'estomac s'en lassoit ; ce qui étoit plus ou moins de tems à se manifester par des gonflemens de ventre , & des borborygmes suivis d'une diarrhée. Je changeois alors , & cette alternative fut continuée pendant tout le cours de la maladie.

Dès que la dose du quinquina fut augmentée , je vis , avec beaucoup de satisfaction , que le pus devenoit non seulement plus louable , mais que la quantité diminuoit sensiblement , au point que les deux trous qui s'étoient formés entre les côtes , tarirent peu-à-peu , & se fermerent entièrement d'eux-mêmes.

L'excrétion purulente, diminuée au moins des trois quarts , très-peu de fièvre , des nuits plus tranquilles , un air plus vivant faisoient bien voir que les choses étoient en bon chemin , & qu'il y avoit tout lieu de se rassurer , lorsqu'on eut la complaisance meurtrière de donner au malade deux œufs cuits au beurre noir. Il en eut une indigestion si terrible , qu'il pensa lui en coûter la vie. Les parties régénérées , qui

n'avoient encore qu'une foible confistance , furent si violemment secouées & tourmentées par les efforts des vomiffemens , qu'il y revint une nouvelle suppuration , presque aussi abondante que la premiere. Elle ne se borna pas , non plus qu'elle , à une simple expectoration. Il se forma une nouvelle fusée , qui perça entre les deux côtes supérieures à celles entre lesquelles s'étoient formés les deux trous précédens , & jouoit le même rôle. La fièvre revint aussi sur ses pas , avec la même force qu'auparavant , à peu de chose près.

J'avoue que ce revers me déconcerta , & que mes espérances s'affoiblirent beaucoup sur le succès dont je commençois à me flatter. Me rappelant , cependant , cette pensée de Baglivi : *Quandiu anima hæret in corpore , semper aliquid sperandum ex arte* , & encouragé d'ailleurs par ce que je venois d'observer , je me remis à travailler sur nouveaux frais.

Je purgeai le malade avec un minora-tif , & lui prescrivis un régime au quel il se soumit d'autant plus volontiers , qu'il étoit effrayé de son aventure , & qu'il ne pouvoit pas se dissimuler le péril qui renaïssoit de son imprudence. Il reprit donc le quinquina alternativement dans le petit lait , & dans la décoction de vulnéraires de Suisse , & de deux jours l'un , une

prise de pilules de cynoglosse le soir , pour amortir la violence de la toux , & procurer des nuits plus calmes. Je remarquai encore peu-à-peu les mêmes changemens que la première fois ; & au bout de trois semaines, ou environ , il fut remis dans le même état où les œufs l'avoient trouvé. J'augurai de-là, qu'il y avoit encore une fois lieu d'espérer. Effectivement les accidens diminuèrent à vue d'œil , quand les choses furent à un certain point ; ce qui fit aussi diminuer la dose du quinquina par degrés , ou , pour mieux dire , la quantité , jusqu'à n'en prendre plus qu'une prise tous les matins pendant long-tems , jusqu'à guérison bien confirmée.

On pense bien que ce traitement dut être long ; aussi le fut-il , tant par la nature de la maladie , que par le retardement qui y survint. Je n'en ai point fait de journal. Cette exactitude n'appartient qu'aux maladies aiguës , dans lesquelles il se fait , pour l'ordinaire , des changemens considérables dans des tems marqués , qui obligent souvent à changer de conduite. Mais ici , c'étoit toujours la même indication à remplir ; & s'il s'en est trouvé quelques autres , elles émanoient de la principale , & s'apaisoient par les moyens ordinaires , dont le détail seroit inutile. Il suffit de faire remarquer que le quinquina semble seul avoir eu l'honneur

de cette cure , privativement aux remèdes qui lui ont été associés , qui ne lui ont servi que de véhicule. Il est vrai cependant que le malade n'en prenoit pas toujours sans interruption. Il s'en trouvoit quelquefois échauffé. Alors on le suspendoit pour quelques jours , & on lui substituoit , dans cet intervalle , une eau miellée , dans laquelle on faisoit infuser des feuilles de véronique mâle & des fleurs de mille-pertuis , pour y revenir dès que les circonstances le permettoient.

Depuis ce tems-là , j'ai vu le malade , plusieurs fois par occasion , se portant parfaitement bien. Il est exposé par état à des travaux pénibles pour gagner son pain ; & il les supporte avec la même facilité que si sa santé n'avoit jamais éprouvé de dérangement.

Comme il n'y a si mauvaise religion qui n'ait ses miracles , il n'y a de même si mauvaise pratique qui n'ait ses observations , qui semblent déposer en sa faveur. L'ignorance , toujours superstitieuse dans l'une , & d'heureux hazards dans l'autre , ont été des sources de faits , qui ayant subjugué la raison d'un côté , & attiré la confiance de l'autre , sont devenus des écueils célèbres par les naufrages. Nos livres , entr'autres , ne fournissent la plûpart , que trop de ces exemples isolés , qu'il n'est pas toujours sûr de

suivre , & qui sont souvent des guides trompeurs pour ceux qu'une trop aveugle crédulité empêche de faire usage du discernement nécessaire. Une seule réussite ne suffit donc pas pour constater l'efficacité d'un remède employé en désespoir de cause , quoique par raisonnement & analogie.

C'est pour cette raison que j'ai différé de donner cette Observation , jusqu'à ce que j'aye été en état de la confirmer par une autre. J'en eus l'occasion , il y a sept ou huit mois. Un de mes amis , d'un tempérament délicat , & d'une poitrine naturellement foible , fut pris d'une fièvre putride , qui le mit à toute extrémité. Dans sa convalescence , qui paroissoit imparfaite , il ressentoit toujours une douleur importune , dans le côté droit de la poitrine , qui s'étoit déjà manifestée pendant le cours de sa maladie. Sa respiration étoit courte & gênée. Il se plaignoit sans cesse d'une certaine anxiété , & d'un mal-aise indéfinissable , le tout accompagné d'une petite fièvre qui ne cédoit à rien. Enfin une vomique considérable , qui probablement étoit critique , vint à s'ouvrir par les bronches , dans le tems qu'on s'y attendoit le moins , & mit en évidence la cause de tous ces accidens.

L'épuisement dans lequel étoit le malade , n'étant encore que dans le commencement de sa convalescence , joint à la délicatesse

antécédente de sa poitrine, donnerent de justes alarmes. Comme il est homme d'esprit, & pourvu de notions suffisantes pour entrevoir toutes les conséquences de l'état où il se trouvoit, il n'étoit pas facile de l'amuser d'espérances plus souvent trompeuses qu'autrement. Pour le rassurer, je lui fis le récit de la cure opérée ci-devant, & des moyens que j'avois employés. Il consentit, & même exigea d'être traité de même; ce qui fut fait, au petit lait près, dont il avoit l'expérience que son estomac ne s'accommodoit point. Les changemens devenoient sensibles, & la guérison s'ensuivit dans son tems; de sorte qu'aujourd'hui sa santé est la même qu'elle étoit auparavant.

De ces observations, je suis bien éloigné d'inférer que le quinquina soit doué d'une qualité absolue & déterminée pour la guérison de toutes les vomiques & suppurations internes. Il ne l'est pas même indistinctement, comme l'expérience l'apprend, pour toutes les especes de fièvres intermittentes, qui lui sont en général dévolues de droit, & sur lesquelles il a une hypothèque spéciale. Il est tonique, comme on sçait, & doit aussi être dessicatif, comme on voit, outre une vertu anti-putride qu'il possède éminemment, confirmée par nombre de gangrenes spontanées, guéries par son administration. C'est sous ce point de vue que

je l'ai envisagé, quand je me suis déterminé à l'employer dans les circonstances présentes, qui prouvent, si je ne me trompe, qu'on peut s'en servir dans des cas pareils, du moins sans inconvénient, quand les secours ordinaires deviennent insuffisans.

OBSERVATION

Sur une Abstinence de trente-trois jours, avec des circonstances singulieres ; par M. ALLIET, médecin à Gisors.

Quoique cette Observation ne soit pas sans exemple, elle peut cependant concourir avec celles qu'on a publiées jusqu'ici, dans différens ouvrages, à établir, contre le préjugé vulgaire, l'authenticité d'un fait merveilleux ; elle renferme d'ailleurs des circonstances assez intéressantes & assez remarquables pour lui mériter la publicité.

La fille de Jérôme Provôt, jardinier de cette ville, âgée d'environ dix ans, tomba, le 21 Octobre 1760, à l'occasion d'une peur que lui fit un soldat qui voloit des légumes dans un jardin de ses parens, où elle se trouvoit alors, dans un assoupissement périodique, de la durée de trois quarts d'heure environ, avec de fortes convulsions de toutes les parties du corps. Les yeux

yeux étoient fermés, les dents serrées; & le sentiment, en général, étoit fort émouffé. Au sortir du paroxysme, la malade appelloit ses parens, crioit & se plaignoit d'un grand mal de gorge & d'une lassitude générale. Ayant été prié de visiter la malade, après quelques accès, j'ordonnai la saignée au bras & au pied, des anti-spasmodiques, des tisanes, des lavemens, des bains & des évacuans convenables. Ces remèdes mal administrés, ou non exécutés, peu suivis, entr'autres, le bain, ne soulagerent pas la malade; les accès devinrent même plus fréquens, mais ils furent moins violens & moins longs. Cette maladie m'ayant paru accompagnée d'une fièvre intermittente assez peu marquée pour n'avoir pas attiré l'attention des parens, je voulus tenter les fébrifuges anti-spasmodiques. Je prescrivis, entr'autres, l'électuaire anti-épileptique de Fuller. La malade en prit à peine quelques doses qui modérèrent seulement les accès. C'étoit un enfant volontaire; & ses parens déjà rebutés & entichés de sortilège, auroient voulu, comme le demandent toujours gens de cette classe, une guérison opérée en un moment, sans frais, & sans remèdes suivis & variés. C'est pourquoi, sans la perdre de vue, j'abandonnai la malade, à laquelle on fit cependant une seconde saignée au pied, qui, comme je le prognostiquai au chirurgien

gien , qui m'en demanda avis , n'eut pas plus de succès que les remèdes précédens.

La malade passa le mois de Novembre , & une bonne partie du mois de Décembre , dans une situation assez triste. Ses accès étoient de courte durée , & sans beaucoup d'intensité , mais fréquens. L'accès le plus violent , car elle en subissoit deux alors , se faisoit toujours remarquer vers minuit. Elle devint méchante , tenant de tems en tems des propos grossiers , indécens & furieux ; elle ne prit plus qu'un peu de nourriture , par caprice , & sa foiblesse augmenta de jour en jour , jusqu'au point qu'elle fut forcée de garder continuellement le lit. Vers le 20 Décembre , la malade perdit l'usage de l'ouïe & de la vue ; les paupieres à demi-fermées , conservant un mouvement médiocre , laissoient appercevoir le globe de l'œil légèrement mu , enfoncé dans l'orbite , la prunelle dilatée & portée supérieurement. Elle refusa & rejetta absolument toutes sortes d'alimens , & de médicamens liquides ou solides. Elle ne fut plus en proie alors , qu'au paroxysme du milieu de la nuit , à la fin duquel elle appelloit sa mere , & repassoit dans son esprit aliéné , avec frayeur & fureur , & avec des cris perçans & lamentables , mille choses extraordinaires , toutes relatives à la peur qui avoit déterminé sa maladie ; enfin le calme succédoit , & elle prenoit du repos.

Mais, croira-t-on que la malade s'occupoit dans le jour, & s'amusoit avec tout l'air de gaieté & de satisfaction propre à son âge, dans l'état de la meilleure santé, à faire avec ses mains, seules parties de son corps qui avoient conservé beaucoup de force, toutes les autres étant presque anéanties, à faire, dis-je, tout ce dont son caprice lui suggéroit l'idée : elle enfiloit son aiguille, cousoit, tranchoit des liqueurs fort adroitement ; elle faisoit des rôties, des bouillies ; (le tout sans feu ;) des pâtes pour nourrir des oiseaux & des poulets qu'on avoit été forcé de lui donner dans des cages sur son lit ; car elle exigeoit, sans céder, tout ce qu'elle demandoit & ce qui lui venoit en phantasie ; & , à la moindre résistance, elle pouffoit des cris horribles, juroit & entroit en fureur ; elle conservoit le sentiment du tact exquis, & distinguoit tout ce qu'on lui donnoit, avec plus d'exactitude que si elle avoit fait usage de ses yeux : elle ne confondoit pas même le lait & l'eau ; mais alors, pour éviter l'erreur, elle en portoit un peu sur le bord de ses lèvres, qu'elle rejettoit aussi-tôt comme un poison ; enfin elle s'entretenoit avec elle-même, chantoit, sifflait & rioit de tout son cœur, principalement quand on la chatouilloit. C'est dans cet état qu'elle a passé trente-trois jours d'abstinence entière,

sans perdre de son embonpoint & de ses couleurs ordinaires, & sans cesser d'uriner plusieurs fois par jour, involontairement & sans en avertir : elle a même été deux ou trois fois à la selle, pendant cet intervalle de tems : la salive se filtroit assez abondamment : quant à la transpiration, je l'ai cru diminuée ; mais le peu de propreté de la malade m'a mis hors d'état de bien reconnoître les changemens qui ont pu arriver à cette évacuation. Un rhume, avec fièvre évidente, survenu vers la fin de cette abstinence, a commencé de diminuer le paroxysme périodique de la maladie ; il l'a dissipé enfin ; & la malade, vingt-quatre heures après, a recouvré, comme par miracle, l'usage de ses sens perdus. On lui a présenté des alimens, qu'elle n'a plus rejetés ; mais elle a donné la préférence au lait & au cidre, avec du pain ou des échaudés, dont elle a pris en très-petite quantité : son pouls petit, concentré dans l'invasion de sa maladie, un peu plus foible au commencement de son abstinence, n'a pas changé sensiblement jusqu'à la fin, où je l'ai trouvé presque imperceptible ; la foiblesse étoit extrême, excepté dans les bras qui ont toujours conservé beaucoup de vigueur : la tête restoit penchée sur les épaules, lorsqu'on la portoit, ou qu'on la mettoit sur son séant, dans son lit ou dans un fauteuil.

La malade a soutenu pendant trois mois environ cet état de foiblesse, d'épuisement & d'inaction ; & la fin de cette convalescence imparfaite a été le commencement d'une nouvelle scène. Réduite en effet pour la seconde fois au lit, elle perd derechef l'usage de la vue, conserve celui de l'ouïe, & ne veut d'autres alimens que des échaudés. A cela près, dans cette rechute, mêmes accidens que dans le second tems de la maladie, mêmes inclinations, mêmes caprices, mêmes entêtements. Sept semaines s'étant écoulées dans cette situation, la malade recouvre tout d'un coup l'usage des yeux qu'elle demandoit sans cesse à ses parens ; avec importunité ; elle sort de son lit, s'habille & marche avec assez de force & d'aisance. Ceci ne tient-il pas du miracle ? Tout sera opéré, lorsque la malheureuse Proyoût aura joué de nouveau la première scène de sa maladie. La voilà donc encore, pendant douze jouts de suite, agitée de douze accès périodiques, d'affoupissement & de convulsions semblables à ceux qu'elle a subis d'abord. C'est l'après-midi que ces accès reviennent. La durée des convulsions, & l'abolition de tous les sens est à-peu-près d'une demi-heure : les convulsions cessent, & la malade devient sensible au toucher, parle, entend, mais ne voit pas. Son ef-

prit demeure aliéné jusqu'à deux ou trois heures du matin, & est agité de frayeur, de fureur, & de mille idées singulieres & phantastiques, accompagnées de cris, de pleurs & de lamentations; en un mot, ce sont les mêmes circonstances à peu-près, qu'on a observées dans la premiere époque de la maladie : l'orage se calme, & la malade s'endort. Eveillée, elle se leve, s'habille, va se promener, & prend la même nourriture que ses parens, comme si elle n'avoit aucun mal. Enfin un douzieme accès, plus violent que les précédens, termine sans retour, sans en laisser aucun vestige, & presque sans le secours de l'art, une maladie des plus graves & des plus singulieres dans ses circonstances.

OBSERVATION

Sur un Enfant qui vit depuis deux ans, sans boire ni manger; par le Frere CALIXTE GAUTIER, religieux de la Charité, démonstrateur en Anatomie, de l'hôpital royal & militaire de Grenoble.

M. Pajot de Marcheval, intendant du Dauphiné, faisant sa tournée dans la province, apprit qu'il y avoit au village de

Châteauroux, diocèse d'Embrun, le nommé Guillaume Gay, fils de Laurent & d'Elisabeth-Antoine Laboureur, âgé de treize ans trois mois, qui vivoit depuis deux ans & demi, sans boire ni manger. S'étant arrêté pour le voir, il voulut engager le pere & la mere de l'enfant, à l'envoyer à Grenoble, ce qu'il ne fut pas possible d'obtenir; mais pour s'assurer de la réalité du fait, il m'envoya pour vérifier & s'assurer si effectivement il n'y avoit point de supercherie dans le procédé de cet enfant & dans celui de ses parens; & afin de pourvoir, s'il étoit possible, au rétablissement de sa fanté qui dépérit tous les jours, & qui probablement ne peut se soutenir long-tems dans cet état. M'étant donc transporté, par ses ordres, au village de Châteauroux, le 10 du mois d'Août 1762; après m'être exactement informé du curé, des notables & du chirurgien de l'endroit; des maladies qui avoient précédé le dégoût absolu de cet enfant pour les alimens de toute espece, je le mis dans une chambre où je l'ai gardé jusqu'au 15 du même mois, sans l'avoir quitté d'un instant. Je commençai par visiter ses poches, ses habits, son lit, & la chambre où je couchois avec lui: je n'y apperçus aucun aliment, ni solide ni fluide. J'ai eu un soin tout particulier de tenir la porte exactement fermée durant

nuits ; & je puis assurer que^l, pendant tout ces tems, je ne lui ai vu mettre à la bouche aucun aliment. M. le marquis du Menil, lieutenant général & commandant de la province, le vit à son passage, en faisant sa visite.

Voici à-peu-près, la situation où il fut, durant tout le tems que je passai avec lui.

Le dix, je le trouvai fort tranquille & assez bien portant. La nuit du dix au onze, il fut agité, & ne dormit presque pas : je lui trouvai le pouls fort agité. Il se plaignit d'un violent mal de tête, de douleurs dans le ventre, & d'un point de côté. Le seul remède qu'il exigea, fut des serviettes chaudes, qu'on lui appliqua. Il se le leva ; & on fut obligé de l'habiller. Il ne pouvoit se soutenir, ni marcher, qu'avec le secours d'un bâton.

Le soir, vers les sept à huit heures, il eut un frisson ; ce qui l'obligea de se mettre auprès du feu ; mais il ne put se réchauffer ; on le coucha vers les neuf heures du soir ; il ne dormit presque pas.

La nuit du douze au treize se passa à-peu-près de même, toujours des inquiétudes continuelles, & des maux de tête ; le matin, je lui trouvai beaucoup de chaleur sans aucune moiteur, le pouls petit & moins réglé, le visage un peu enflammé. Il passa toute la journée, couché sur le plan-

cher ; c'est la position la plus commode qu'il puisse trouver quand il souffre , & alors il est soulagé.

Il est bon de remarquer qu'il ne crache jamais , qu'il transpire très-peu : il ne se mouche point pendant l'été , & très-rarement dans l'hiver : il ne fait aucune évacuation sensible. Je lui appliquai un miroir sur la bouche , à peine pus-je y appercevoir quelque trace d'humidité.

Le treize , il se trouva un peu mieux : il dormit tranquillement toute la nuit , & se promena un instant , soutenu de son bâton.

Le quatorze , il se trouva encore mieux , à beaucoup de foiblesse près ; je visitai alors son ventre ; je trouvai les muscles abdominaux , si émaciés , qu'ils paroissent presque effacés , excepté les deux droits qui sont beaucoup plus sensibles & exactement distincts l'un de l'autre ; les tégumens communs collés sur les vertèbres lombaires ; la rate ; les reins , pour ainsi dire , insensibles ; l'hypocondre droit un peu plus élevé que le gauche ; le grand lobe du foie peu sensible ; le petit encore moins ; le diaphragme fort tendu ; la peau des régions iliaques exactement attachée sur les muscles du même nom.

La région moyenne hypogastrique assez enfoncée : je trouvai la verge & le scrotum desséchés & racornis ; je n'apperçus

aucune trace des testicules ni des vaisseaux spermatiques. En appliquant la main sur son ventre, on sent le battement de l'aorte inférieure & des arteres mésentériques; je n'ai rien remarqué d'extraordinaire dans tout le reste de l'habitude du corps. Je différâi jusqu'à ce jour à le visiter, crainte de l'intimider & de lui causer quelque inquiétude. Il est d'un naturel fort doux, mais extrêmement susceptible; la plus petite peine qu'on puisse lui causer, le jette dans une mélancolie qui le rend malade pour plusieurs jours.

Le quinze, je le laissai en assez bonne santé. Il éternua plusieurs fois durant la nuit & le jour, sans qu'il fût obligé de se moucher: il est actuellement âgé d'environ treize ans trois mois, d'un tempérament triste & mélancolique, d'une grandeur proportionnée à son âge. Il a la peau des extrémités exactement sèche & terreuse, celle du visage polie & vermeille: il a une physionomie fort gracieuse; son poulx ordinairement est très-petit, mais cependant réglé: son peu de goût pour les alimens de toute espece lui est venu depuis une angine qu'il eut au mois d'Avril 1760. Il ne prit aucun remede pour cette maladie; & depuis cette époque, il a absolument renoncé au boire & au manger. Il fut attaqué d'une petite vérole confluante

au mois de Mai de la même année : il ne prit aucun remède , & guérit dans l'espace de trois semaines sans le secours de la médecine ; dans le cours de cette maladie , il rendit par le fondement quantité de vers morts , sans aucuns excréments : actuellement il est fort foible , & ne peut marcher que courbé. On demande quels sont les moyens par lesquels cet enfant peut subsister , sans prendre des alimens ?

DESCRIPTION

*D'une Chenille rejetée par le vomissement ,
communiquée par M. VETILLART DU
RIBERT , médecin au Mans.*

Mademoiselle Cabaret , demeurant au Mans , paroisse de Notre-Dame de la Couture , âgée de trente & quelques années , étoit malade depuis environ trois mois , d'une phthisie pulmonaire , pour laquelle je lui avois fait prendre le lait d'ânesse , le printemps & l'automne de 1759 ; je l'ai gouvernée en conséquence , depuis ce tems-là.

Le 8 Juin 1761 , sur les dix à onze heures du soir , la malade , après de violens efforts occasionnés , disoit-elle , par un chatouillement vif & extraordinaire au creux

de l'estomac , rejetta une partie de rôtie au vin , qu'elle avoit prise dans l'après-dînée. Quatre personnes présentes alors , avec plusieurs lumières pour secourir la malade qui croyoit être à sa dernière heure , apperçurent quelque chose qui remuoit autour d'une parcelle de pain que la malade venoit de rejeter. C'étoit un insecte , armé d'un grand nombre de pattes , qui cherchoit à se détacher du petit morceau de pain qu'il entouroit d'abord , en forme de cercle. Dans l'instant , les efforts cessèrent , & la malade se trouva foulagée. Elle réunit son attention à la curiosité & à l'étonnement des quatre spectatrices qui reconnoissoient à cet insecte la figure d'une chenille : elles la ramassèrent dans un cornet de papier qu'elles laissèrent dans la chambre de la malade. Le lendemain , à cinq heures du matin , on me fit avertir de ce phénomène que j'allai aussi-tôt examiner. On me présenta une chenille que je crus morte ; mais l'ayant réchauffée avec mon haleine , elle reprit vigueur , & se mit à courir sur le papier. Mon jugement fut que cette chenille s'étoit trouvée sur la tête ou sur l'épaule de ceux qui s'étoient empressés de secourir la malade ; qu'elle étoit tombée sur le lit , dans l'instant du vomissement , ou qu'elle s'y étoit trouvée par quelque autre hazard. Plus je considérois ce petit animal , plus

je me confirmois dans mon sentiment, qui étoit le plus vraisemblable. La malade & les témoins combattirent mon opinion de tout leur pouvoir, m'assurant, avec serment, avoir vu l'insecte sortir de la bouche de la malade qui s'en apperçut aussi dans la minute, & qui éprouva un soulagement marqué. Après beaucoup de questions & d'objections faites à la malade & aux témoins, je me déterminai à tenter quelques expériences, & à ne point mépriser, dans une affaire de physique, le témoignage de cinq personnes, qui toutes m'assuroient un même fait, & avec les mêmes circonstances.

L'histoire d'un ver chenille, rendu par un grand vicaire d'Alais que je me rappelai avoir lu dans la *Génération des vers de M. Andry*, tom. I, p. 332, & suiv. de la 3^e édit. contribua à me faire regarder la chose comme possible, & à me faire renoncer pour un tems à mon premier préjugé.

J'emportai la chenille chez moi, dans une boîte que je perçai de plusieurs trous pour lui donner de l'air : je lui présentai d'abord des feuilles de différentes plantes légumineuses, ensuite de différens arbres & arbrisseaux : voyant qu'elle n'y touchoit point, & qu'elle étoit encore à jeun le 9 au soir, je tentai de lui donner les mêmes alimens

que ceux dont nous nous nourrissions ; je lui présentai successivement de la rôtie au vin qu'elle fuit , du pain sec , différentes especes de laitage , différentes viandes crues , différens fruits : elle passoit par-dessus , sans paroître s'en embarrasser , & sans y toucher ; elle s'arrêta sur le bœuf & le veau cuits que je lui présentai un peu chauds , mais sans en manger. Voyant mes tentatives inutiles , je pensai que si cet insecte avoit été élevé dans l'estomac , comme on me l'assuroit , les alimens ne passant dans ce viscere qu'après avoir été préparés par la mastication , & imprégnés des suc salivaires , devoient être d'un goût différent , & que par conséquent , il falloit lui offrir des alimens mâchés , comme plus analogues à sa nourriture ordinaire. Après plusieurs expériences de ce genre , faites & répétées sans succès , je mâchai du bœuf , & le lui présentai ; l'insecte s'y attacha , l'asujettit avec ses pattes antérieures ; & j'eus , avec beaucoup d'autres témoins , la satisfaction de le voir manger pendant deux minutes , après lesquelles il abandonna sa proie , & se remit à courir. Je lui en donnai de nouveau , maintes & maintes fois sans succès. Je mâchai du veau ; l'insecte affamé me donna à peine le tems de le lui présenter : il accourut à sa proie , s'y attacha , & ne cessa de manger pendant une

demi-heure. Il étoit environ huit heures du soir, & cette expérience se fit en présence de huit à dix personnes dans la maison de la malade où je l'avois reporté. Il est bon de faire observer que les viandes blanches faisoient partie du régime que j'avois prescrit à cette demoiselle, & qu'elles étoient sa nourriture ordinaire; aussi le poulet mâché s'est-il également trouvé du goût de ma pensionnaire.

Je l'ai nourrie de cette manière, depuis le 8 Juin jusqu'au 27 qu'elle périt par accident, quelqu'un l'ayant laissé tomber par terre. J'aurpis été fort curieux de sçavoir si cette chenille se feroit métamorphosée, & comment. Malgré mes soins & mes attentions à la nourrir selon son goût, loin de profiter pendant les dix-neuf jours que je l'ai conservée, elle a dépéri de deux lignes en longueur, & d'une demi-ligne en largeur; je l'ai conservée dans l'esprit de vin.

Depuis le 17 Juin jusqu'au 22, elle fut paresseuse, languissante; & ce n'étoit qu'en la réchauffant de mon haleine, que je la faisois remuer: elle ne faisoit que deux ou trois petits repas dans la journée, quoique je lui présentasse de la nourriture bien plus souvent. Cette langueur m'avoit fait espérer de la voir changer de peau, mais inutilement; vers le 22, sa vigueur & son ap-

petit revinrent, sans qu'elle eût quitté sa dépouille.

Plus de deux cent personnes de toute condition ont assisté à ses repas qu'elle recommençoit dix ou douze fois le jour, pourvu qu'on lui donnât des mets de son goût, & *récemment machés* : car si-tôt qu'elle avoit abandonné un morceau, elle n'y revenoit plus. Tant qu'elle a vécu, j'ai continué de mettre tous les jours dans sa boîte différentes especes de feuilles, sans qu'elle en ait accueilli aucune.

Voici les faits exactement rapportés : prévenons quelques-unes des objections & des réflexions dont ils paroissent susceptibles, en exposant notre sentiment sur ces faits. On m'objectera peut-être, que si, comme M. Peluche le prétend, chaque espece de chenille est bornée à telle plante, & qu'elle se laisse mourir de faim, plutôt que de toucher à un autre feuillage, il peut très-bien se faire que je ne lui aye pas présenté la feuille ou la plante qui lui auroit convenu ; mais en convenant que cette chenille auroit pu trouver quelque plante de son goût, il est toujours fort singulier que, si c'étoit une chenille ordinaire, comme je le crois, elle ait choisi sa nourriture dans le genre animal, aucun naturaliste n'ayant remarqué, que je sçache, que les chenilles ordinaires vivent de viande. J'ai fait chercher, & j'ai
cherché

cherché moi-même des chenilles de toutes les espèces. Je les ai fait jeûner plusieurs jours, & je n'en ai trouvé aucune qui ait pris goût à la viande crue, cuite ou mâchée. M. de Reaumur prétend que les chenilles rongent indifféremment différentes espèces de feuillés. Il est pourtant vrai, dit-il, qu'il n'y a qu'un certain nombre de plantes & d'arbres qui conviennent à chaque espèce, (Hist. des insect. Tom. I, p. 95 ;) il n'est point question de nourriture animale pour aucune espèce. Notre chenille a donc quelque chose de singulier : je crois cependant, comme je l'ai déjà dit, que cet insecte & celui dont on voit la figure dans l'ouvrage de M. Andry, sont des chenilles ordinaires.

Pour concevoir leur production, on peut raisonnablement supposer que la semence de la chenille, *prête à éclore*, a passé dans l'estomac avec les alimens ; la chaleur de ce viscère a pu hâter le développement de l'œuf : l'insecte une fois éclos, a dû, pour éviter sa destruction, se nourrir de ce qu'il a trouvé dans l'estomac. L'habitude de naissance, est devenue pour lui une seconde nature, tant pour la nourriture, que pour la chaleur du lieu.

Je regarde donc comme une condition essentielle, que l'œuf parvienne à l'estomac, au moment où il est prêt à éclore ; ce

qui ne peut pas arriver dans toutes les saisons ; encore est-ce un hazard , si dans l'instant qui précède son développement , quelque court qu'il soit , cet œuf n'est pas entraîné avec la masse alimentaire. Mais je veux qu'il soit éclos , & qu'il ait évité le premier péril ; la quantité , la qualité & la diversité des alimens , tant solides que fluides , rendent sa conservation presque impossible dans l'estomac des personnes saines ; cette conservation est bien plus facile dans l'estomac des malades , qui prennent peu de nourriture à la fois , & presque toujours de même genre ; c'est la difficulté de voir réunir toutes ces conditions , qui rend cette espèce de phénomène si rare.

Mademoiselle Cabaret étoit , comme je l'ai déjà dit , réduite au laitage & aux viandes blanches pour toute nourriture ; elle ne buvoit ni vin ni liqueurs ; elle s'avise une fois de prendre de la rôtie au vin & au sucre ; cet aliment ne fut pas sans doute du goût de la chenille , qui , pour l'éviter , s'éloigna du fond de l'estomac , monta le long de ses parois vers l'orifice supérieur , où elle occasionna un chatouillement & une irritation qui exciterent des soulèvemens d'estomac , jusqu'à ce que l'animal fût jeté dehors. Le grand nombre de ses pattes rendoit son expulsion difficile ; les violens efforts de la malade lui auront sans doute fait lâcher

prise ; & en retombant au fond de l'estomac , l'insecte a dû se cramponner au morceau de pain avec lequel il a été expulsé. S'il se fut encore attaché aux parois de l'estomac , ce combat auroit été bien plus long pour la malade ; peut-être auroit-il continué d'y vivre.

Telle est ma façon de penser sur la formation , la nourriture & l'expulsion de cette singulière chenille. M. Andry , (Tome I , pag. 282 de sa Génération des vers ,) prétend que ces sortes de vers monstrueux , qu'il divise en plusieurs classes , ne sont point effectivement des scorpions , des lézards , des *chenilles* , &c. mais qu'ils ont une apparence qui , à l'aide de l'imagination , les fait ressembler en quelque chose à ces animaux. Que les naturalistes jugent si le cas présent est de cette nature , par le signalement que voici.

Le 10 Juin , le corps de cette chenille se trouva long de onze lignes : il étoit composé de douze anneaux membraneux ; elle avoit , au milieu du corps , qui étoit la partie la plus large , environ deux lignes de diamètre ; la partie supérieure ou le dos étoit convexe , & l'inférieure , ou le ventre étoit aplatie : trois bandes brunes , (cette couleur étoit la dominante ,) s'étendoient depuis la tête jusqu'à l'extrémité opposée ; celle du milieu , qui occupoit le dos , étoit

452 DESCRIPT. D'UNE CHENILLE

divisée dans toute sa longueur par une ligne noire, & terminée de part & d'autre par une ligne rousse, qui étoit suivie d'une autre ligne noire; ensuite venoient les deux bandes latérales, qui étoient terminées, comme celle du milieu, par une ligne rousse; la partie inférieure ou le ventre étoit d'un brun plus clair, que les trois bandes de la partie convexe.

Des trois premiers anneaux partoient fix jambes, trois de chaque côté. Ces premières jambes, que nous nommerons antérieures, étoient terminées par un petit crochet écaillé, noir & luisant. Le quatrième & le cinquième anneau n'avoient pas de jambes; les sixième, septième, huitième & neuvième en avoient chacun deux, ce qui faisoit huit jambes moyennes; celles-ci étoient terminées, non par un crochet, mais par une petite masse charnue: le dixième & le onzième anneau n'avoient pas de jambes; le douzième ou dernier en avoit deux, un peu différentes des autres, en ce qu'elles étoient placées plus horizontalement; elles étoient terminées par une petite masse noire.

Dans le mouvement de progression, la marche commençoit pour l'ordinaire par les deux dernières jambes: le douzième anneau se rapprochoit du onzième, celui-ci du dixième; alors les jambes moyennes se mettoient en mouvement, & attiroient à elles les derniers anneaux, comprimoient & ref-

ferroient le quatrième & le cinquième ; alors les jambes antérieures avançoient , tous les anneaux se déployoient : les jambes postérieures , pendant tout ce tems , restoient tendues , & ne repartoient pour un second pas , qu'après être devenues plus allongées & plus saillantes que le dernier anneau ; l'anüs se trouvoit entre ces deux dernières jambes.

On appercevoit au-dessous des deux bandes latérales , au milieu de chaque anneau , de petits paquets de poils , en forme d'aigrette ; on en découvroit aussi sur le dos ; à l'aide de la loupe , mais en moindre quantité. Le microscope faisoit voir cet insecte presque tout hérissé de poils , qui étoient inclinés de la tête vers la queue. Les poils du centre de chacune des aigrettes , dont nous avons parlé ci-dessus , étoient plus longs que ceux de la circonférence. La tête étoit noire , brillante , écailleuse , & divisée par un sillon en deux parties égales ; ce qui pourroit faire prendre ces deux parties pour les deux yeux. Cette tête étoit attachée au premier anneau. Lorsque la chenille s'allongeoit , on appercevoit , entre la tête & ce premier anneau , un intervalle membraneux , d'un blanc sale qui se trouvoit aussi entre les autres anneaux , mais qui devenoit de moins en moins sensible , en s'éloignant de la tête.

On voyoit, au devant de la tête, un espace triangulaire blanchâtre, au bas duquel étoit une partie noire & écailleuse, comme celle qui formoit les deux angles supérieurs, qu'on pouvoit regarder comme une espèce de museau. Quand ce petit animal mangeoit, il assujettissoit sa proie avec ses pattes antérieures qu'il allongeoit, de façon que les premières se trouvoient pour le moins de niveau à la partie antérieure de la tête; & l'on distinguoit, en dessous du museau, une action très-rapide, qui ressembloit à celle des ciseaux qui coupent horizontalement.

Les couleurs n'ont point changé pendant tout le tems qu'elle a vécu, ni les crotes qui ont toujours été d'un brun clair. Je crois, d'après cet exposé, que l'on pourroit placer cette chenille dans la première classe de M. Réaumur.

P. S. Depuis le huit Juin jusqu'au premier Septembre, que la malade est morte, elle a rendu, différentes fois, par le fondement, des vers ascarides, qui n'avoient rien de particulier.

Nota. M. Vetillart avoit joint à sa relation un certificat signé de la malade, de sa tante, de deux de ses sœurs & d'une autre personne qui attestent avoir vu sortir la chenille de la bouche de la malade.

OBSERVATION

Sur un Abscès de l'intérieur du crâne, qui s'est vuïdé par les oreilles & par le nez ; par M. LE BLANC, chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, professeur d'anatomie & d'opérations aux Ecoles royales de chirurgie de la même ville, associé de l'académie royale de chirurgie de Paris, & de celles des sciences, belles-lettres & arts de Rouen & de Dijon.

La singularité des faits qui paroissent contre l'ordre naturel, nous portent souvent au Pyrrhonisme ; parce que nous jugeons, d'après nos connoissances, que ces faits ne peuvent arriver ; que les circonstances qui les ont accompagnés, en ont imposé, & que l'auteur a pu se tromper, faute de lumières ou d'examen suffisant. Mais lorsqu'un observateur a été lui-même affecté de la maladie qui fait le sujet d'une Observation, & qu'il est d'ailleurs connu pour un homme vrai, tous les doutes doivent tomber, & l'on doit ajoûter plus de croyance aux phénomènes qu'il décrit, parce qu'il a dû les bien observer, les bien connoître, en ayant ressenti les effets.

Au mois de Juin 1756, j'accompagnai des dames à l'Hôtel de la Monnoie, pour leur faire voir la fabrique des écus. En regardant verser l'argent fondu dans les moules destinés à le mettre en lames, j'aperçus qu'il s'élevoit de ces moules, des gerbes de feu de différentes couleurs, à-peu-près semblables à celles que l'on voit dans les expériences de l'électricité. Ma curiosité me fit approcher de plus près : je regardai perpendiculairement au dessus & dans la cavité d'un de ces moules, dans le tems qu'un ouvrier y versoit l'argent pour l'emplir ; dans l'instant, je me sentis frappé d'un coup violent, semblable à celui de la commotion électrique, qui partit de ces gerbes & se porta dans l'intérieur de ma tête, où il se fit le plus sentir : * l'ébranlement

** Les expériences par lesquelles les physiciens se sont convaincus que les métaux ne s'électrifient jamais, que par le contact d'un corps électrique par lui-même, actuellement électrisé, & que le feu détruit toute sorte d'électricité, pourroient faire douter de l'existence de la cause à laquelle l'auteur de cette Observation a cru pouvoir attribuer l'origine de sa maladie ; d'autant mieux que la chaleur excessive du lieu, la vapeur du charbon, celle qui s'élève des moules, lorsqu'ils ne sont pas bien secs,*

où la commotion se communiqua sur le champ dans les bras & dans les jambes ; de maniere que si on ne m'eût retenu , je serois tombé. On me conduisit dans la cour voisine, où , après y avoir respiré un air plus frais, je repris mes sens , & me trouvais tout couvert de sueur. Revenu de cet état , j'affurai les personnes qui m'entouroient, que ce n'étoit rien ; & je ramenai ces dames chez moi , où elles devoient dîner. Malgré la douleur de tête qui me restoit de cette commotion , je fis les honneurs de la table , & me dissipai dans l'après-dinée. Le lendemain, je me levai avec mal à la tête. Mes affaires m'empêcherent de me faire saigner : l'exercice & la dissipation diminuoient la douleur. Je restai dans cet état, pendant huit jours, allant & venant , vacant à mes occupations , & ayant toujours la tête lourde , pesante & douloureuse. Les douleurs devinrent si grandes, que le huitieme jour, je rentrai chez moi , avec un mal de tête violent. Il me sembloit que les os du crâne s'écartoient. L'ardeur de la

&c. peuvent très-bien avoir occasionné les effets qui se sont ensuivis d'une premiere impression, dont il étoit bien difficile de démêler la cause. Le soulagement que le malade ressentit, en respirant un air frais, semble favoriser cette conjecture.

fièvre & la dureté du pouls furent bientôt de la partie. Je fus saigné, en quatre jours, trois fois au bras, trois fois au pied; le cinquième jour, à la jugulaire & au pied; le sixième, à la jugulaire & à l'artere temporale; & le septième, à l'artere temporale. Ces saignées appaisèrent un peu la fièvre & les douleurs; mais ce ne fut pas pour long-tems: car, depuis le huit jusqu'au quatorze, les douleurs devinrent si fortes & si violentes, qu'il me prenoit souvent, sur-tout vers le soir, dans les muscles de la face & dans tous les membres, des contractions & des roidiffemens involontaires. Dans ces momens, je déchirois & mettois en pièces tout ce qui se trouvoit sous mes mains; je tombois ensuite dans des foiblesses qui faisoient craindre que je n'y succombasse. J'avois des soubresauts ou contractions dans les tendons des muscles extenseurs & fléchisseurs du poignet; le pouls devint petit, concentré, & a resté, à-peu-près, dans le même état, jusqu'à la fin de la maladie. Je sentois un poids énorme, dans l'intérieur du crâne, près la future sagittale, du côté gauche. Le cuir chevelu devint oedémateux. Les douleurs étoient si vives & si continuelles, qu'il m'étoit impossible de fermer la paupière.

Depuis le quinze jusqu'au trente, les accidens se calmerent peu-à-peu; je ne pouvois

cependant prendre un moment de sommeil ; la tête étoit toujours lourde , pesante , sur-tout du côté gauche. Quand on me mettoit dans mon fauteuil , ce poids me la faisoit pencher , & l'entraînoit de ce côté.

Du trente au cinquante-fixieme jour , les accidens augmentèrent par degrés ; les douleurs devinrent plus violentes , les contractions plus fréquentes & plus considérables. Il me sembloit qu'une puissance située sous le crâne , m'écartoit les sutures avec force. Je m'écriois souvent : Hélas ! que je serois heureux si le sentiment du célèbre Haller , sur l'insensibilité de la dure-mère , étoit vrai dans tous les cas. Mes douleurs sont des preuves bien convaincantes que la dure-mère est susceptible de sensibilité (a). Je

(a) Je ne prétends pas soutenir , avec les adversaires de M. Haller , que la dure-mère est sensible *par elle-même*. Les expériences nombreuses que cet observateur a données , ainsi que ses partisans (b) , prouvent d'une manière incontestable , l'insensibilité de cette membrane *par elle-même*. Mais je pense , avec cet observateur (c) , que des nerfs moins connus que ceux qui sont décrits par les anatomistes , rampent sur la surface des artères. Que la branche de la carotide externe , qui passe par le trou épineux de l'os sphénoïde pour se distribuer à la dure-mère , & former ce que l'on appelle la feuille de figuier , est accompagnée ,

(b) Mémoire sur les parties sensibles & irritables du corps animal. A Lausanne , 1760.

(c) *Idem*. Tome 4. pag. 80.

sentois une sorte de déchirement, ou plutôt un décollement intérieur, depuis la future sagittale jusqu'à l'oreille gauche.

Le siège de la douleur indiquoit que le foyer qui renfermoit le pus, que j'assurois être sous le crâne, étoit entre la dure-mere, & le pariétal gauche, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, pour faire cesser les accidens, que d'y appliquer une couronne de trépan, afin de donner issue à la matiere. M. Le Cat, à qui on rendoit souvent compte de ma situation, étoit de cet avis. Je lui fis écrire que j'étois bien déterminé à l'opération, mais que je desirois le voir, avant de m'y soumettre; que je le priois de partir; que j'espérois qu'il seroit encore tems de la faire à son arrivée. Ce fidèle ami n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il prit la poste, & se rendit à Orléans. On doit le reconnoître à ce trait.

ou est couverte, sous le crâne, de nerfs mous qui naissent de l'intercostal & de la huitieme paire (d); ce qui doit rendre sensible les endroits où passent ces filets. Les cruelles douleurs dont j'ai été si violemment tourmenté, avoient donc pour causes, non seulement la contusion des vaisseaux sanguins de la dure-mere, mais encore celle des filets nerveux qui accompagnent les arteres, l'inflammation qui y a succédé, la suppuration qui a suivi, & la présence du pus; toutes causes capables d'irriter ces filets nerveux, & de causer les plus vives douleurs,

(d) *Idem.*

Pendant les quatre jours qui s'écoulerent depuis cette lettre jusqu'à l'arrivée de M. Lecat, je fus à l'extrémité. Je n'avois pas encore dormi depuis cinquante-six jours, malgré les somnifères dont je faisois usage. Une heure avant son arrivée, les douleurs se calmerent un peu; je dormis, pour la première fois, une demi-heure. A mon réveil, je trouvai mon couffin mouillé de pus qui sortoit de l'oreille gauche, d'un fil continu, comme d'une source; ce qui me soulagea beaucoup. Un instant après, on vint m'annoncer que M. le Cat descendoit de sa chaise. Il resta deux jours auprès de moi, & repartit pour Rouen.

Le pus qui étoit épais, & d'une assez bonne qualité, s'étant frayé une voie par où il couloit, l'opération projetée ne fut point faite. On étoit étonné, & je l'étois moi-même de la quantité de matière que je rendis pendant les quinze premiers jours. J'eus plusieurs fois la curiosité de ramasser avec un cure-oreille tout celui qui couloit dans l'espace d'une heure, que je mettois sur un mouchoir blanc; chaque goutte y formoit une tache grande comme un denier. J'en ai compté par heure jusqu'à 18 à 20 gouttes. Vers la fin de ces quinze jours, je n'en retirois que 8 à 10 gouttes par heures. On estima que chaque goutte pouvoit peser un grain, & qu'on pouvoit évaluer la

quantité que j'en rendis, pendant les huit premiers jours, à plus de de cinq onces, & pendant la seconde huitaine, à plus d'une once & demie; ce que j'aurois de la peine à croire, si ce fait étoit arrivé à tout autre. Cet écoulement a diminué insensiblement, de maniere que pendant six mois, je n'en rendis que 2, 3, 4 ou 5 gouttes par jour; ensuite, 3, 4 à 5 gouttes par semaine, jusqu'au mois de Septembre 1757.

Le dixieme jour de cet écoulement, ou le soixante-sixieme de la maladie, je sentis au sommet de la tête, dans l'intérieur, vers la suture sagittale, à l'endroit où s'attache la faux, une espece de mouvement douloureux. Il me sembloit qu'une liqueur passoit du côté gauche au côté droit. Quelques jours après, les douleurs se firent sentir sous le pariétal droit, & descendirent jusqu'à l'oreille. Le peu de sommeil qui m'avoit pris depuis l'évacuation, fut interrompu. Au bout de vingt jours, quelques gouttes de pus coulerent par l'oreille droite, & je dormis. Dans le même tems, en secouant la tête, je sentoís sous le pariétal gauche une espece d'ondulation, à peu près semblable à celle que l'on remarque, lorsqu'on secoue une phiole au deux tiers pleine d'huile, & j'avois un bourdonnement considérable dans les oreilles; il en sortoit

de tems en tems un bruit qui frapoit l'air , & qui a été plusieurs fois entendu par quelques-uns de mes confreres. Ce bourdonnement étoit si fort, qu'il me sembloit qu'un torrent passoit dans ma tête.

Dès le sixieme jour de la maladie , je devins si sourd , que le plus grand bruit ne me faisoit aucune impression ; je restai dans cet état de surdité jusqu'au quatre-vingt-dixieme jour. Cette sensation a été près de deux ans à se rétablir dans son état parfait.

Comme je n'avois pu supporter de bonnet de nuit , & qu'au lieu de bonnet , on m'enveloppoit la tête de linge & d'un morceau de flanelle , je ne m'étois pas apperçu que son volume avoit augmenté. Quelle fut ma surprise , quand je voulus mettre ma peruke & mon chapeau. Je reconnus dans ce moment , que ma tête étoit devenue beaucoup plus grosse , quoiqu'il ne parût aucun intervalle entre les futures, & que l'œdeme du cuir chevelu fût entièrement dissipé. Pour connoître de combien elle avoit grossi , je mesurai le diametre de mon chapeau , & le comparai avec celui d'un chapeau que je fis acheter. Le chapeau neuf avoit cinq lignes de diametre plus que le vieux. Conséquemment , ma tête se trouvoit dans sa circonférence , quinze lignes plus grosse qu'elle n'étoit avant la maladie. Cette augmentation paroît formée , prin-

principalement par l'élevation des pariétaux ; le gauche l'étant un peu plus que le droit. La violence des douleurs, l'insomnie & une diète sévère m'avoient rendu maigre, sec, & décharné ; mon corps étoit comme un squelette. Depuis le trentième de la maladie jusqu'au quatre-vingt-dixième ; je ne vécus que de lait d'ânesse, que je prenois soir & matin ; trois à quatre bouillons en vingt-quatre heures, & le petit lait clarifié pour boisson ordinaire. Malgré le fâcheux état où cette maladie m'avoit réduit, j'ai toujours conservé le jugement & la mémoire.

Depuis le mois d'Octobre de la même année 1756, jusqu'à celui de Septembre 1757, les grimaces furent moins fréquentes ; elles ne me prenoient que tous les huit à dix jours : quelques gouttes de pus qui sortoient par l'oreille gauche les faisoient cesser.

Dans le mois de Novembre suivant, j'allai pour la première fois me promener en voiture ; je m'apperçus que ses mouvemens faisoient couler du pus. Pour me procurer cet avantage aussi souvent, & autant que mon état encore foible pouvoit me le permettre, j'achetai un cheval & un cabriolet. Plus j'allois dans cette voiture, plus il couloit de matière, plus ma tête se dégageoit ; moins j'avois de grimaces, & mieux je me trouvois.

Vers

Vers la fin de Décembre, je ne pus me refuser d'aller en poste pour voir un malade, à douze lieues de cette ville. Comme il avoit beaucoup gelé ce jour-là, le chemin étoit raboteux. La dureté de la chaise, le bruit qu'elle faisoit, & les cahots m'étonnerent la tête, de façon que mes anciennes douleurs se réveillèrent : je fus deux jours dans cet état terrible ; les douleurs se calmerent un peu ; le dégel étant venu, je revins doucement chez moi. Quelques jours après, il parut une petite tumeur derriere l'oreille gauche, qui n'étoit point douloureuse au toucher, & qui paroissoit être formée par le gonflement du corps de l'os. Les douleurs quitterent le pariétal, & se rassemblèrent dans la tumeur. On proposa de découvrir l'os pour le perforer & le cautériser, afin de donner issue à la matiere que l'on soupçonnoit dans l'intérieur de cette roche osseuse. Mais comme la nature m'avoit déjà si bien servi, je rejettai toute opération. Le pus ayant ensuite pris son cours par l'oreille, la tumeur s'est dissipée avec le tems. Je repris mon train ordinaire, en continuant à me promener dans ma voiture, deux à trois fois la semaine. Je prenois depuis long-tems tous les matins, deux tasses d'infusion de fleurs de tilleul, coupée avec le lait, & par le nez, comme du tabac, une ou deux fois la semaine ; une

prise de poudre capitale, qui, en me faisant éternuer, faisoit sortir par l'oreille quelques gouttes de pus.

La matiere ayant cessé de couler pendant près de deux mois, je me trouvai, dans celui de Novembre 1757, la tête plus pesante & plus douloureuse, & un malaise dans tout le corps ; les grimaces étoient fréquentes, un rhume de cerveau me prit ; je devins enchifrené au point d'en perdre l'odorat, & même l'appétit ; tout ce que je prenois sentoît le pus. Un soir, après avoir pris une soupe legere, ne sentant aucune pesanteur à l'estomac, mais me trouvant plus fatigué, je me couchai sur les huit heures, & m'endormis. Je m'éveillai vers le minuit avec une pesanteur douloureuse sur l'estomac, & de grandes envies de vomir. Je fis faire du thé, je n'en eus pas avalé quatre à cinq tasses, que je rendis avec de violens efforts, le thé & une grande quantité de matieres purulentes, épaisses, & d'une puanteur extrême qui paroissoit venir de l'estomac. J'en emplis une cuvette. Mon épouse & ceux de ma maison qui vinrent à mon secours étoient surpris de voir tant de pus, & pouvoient à peine en supporter l'odeur. Quoique j'eusse perdu l'odorat, elle m'infectoit.

Dans les efforts que je faisois pour vomir, je sentoîs descendre le pus des fosses nazales dans le gosier & dans le nez. Le vomisse-

ment passé, je pris quelques tasses de thé, & un lavement. Si-tôt que je l'eus rendu, je m'endormis tranquillement jusqu'au matin. A mon réveil, je me trouvai beaucoup mieux que je n'avois été jusqu'alors. Il me sembloit que je respirois un autre air, & que j'étois dégagé de tous mes maux. Aussi, depuis ce jour, il n'a plus été question ni de maux de tête, ni de grimaces, ni d'écoulement de pus, ni même d'aucun des accidens qui m'avoient si violemment tourmenté. L'odorat s'est ensuite rétabli; j'ai repris mon embonpoint, mes forces & ma vigueur. Il ne m'est resté qu'une espece d'engourdissement intérieur dans l'étendue du pariétal gauche, qui m'incommode peu.

Il paroît, par tout ce que je viens de rapporter, que je ne dois ma guérison & mon parfait rétablissement; qu'à la force de la nature, & à mon vigoureux tempérament.

Je suis très-persuadé, que si l'on avoit pris le parti d'appliquer une couronne de trépan sur le pariétal gauche, vers le trente de la maladie, que l'évacuation du pus qui se feroit faite par cette ouverture, m'auroit plutôt guéri, & qu'on auroit évité les accidens & les douleurs qui m'ont tourmenté si long-tems.

En supprimant les réflexions qu'on peut faire sur la cause, les symptomes, les accidens, le tems & la terminaison de cette

maladie, on se contentera de dire que les circonstances qui l'ont accompagnée, font connoître que la nature ne fait rien par faut; qu'elle est sage, prudente & économique dans ses opérations; que les moyens qu'elle emploie pour la curation d'une infinité de maladies, n'agissent que par degrés. Quel modele pour les gens de l'art ! Si nous voulons réussir dans l'art de guérir, suivons la nature pas à pas : cherchons à découvrir, à connoître les causes qui en dérangent l'harmonie, la voie qu'elle est disposée à prendre, ou celle qu'elle a déjà prise pour rétablir le désordre de ses fonctions, ou pour se débarrasser du fardeau qui l'opprime. Saisissons les momens favorables qu'elle nous présente, ne les laissons point échapper ; que tous les moyens curatifs soient d'accord avec elle ; imitons-la dans ses opérations, & ne perdons jamais de vue qu'elle ne fait rien par faut.

COURS PUBLICS.

M. Descemet, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, commencera, le 8 du mois de Novembre, un Cours d'Anatomie, dans lequel il s'appliquera à faire connoître la nature & la structure des parties du corps humain comparées avec celles des animaux, tant quadrupedes que volatils & poissons, qui peuvent servir le plus à les faire connoître. Il y ajoutera une exposition chymique des principes, dont les solides & les fluides sont composés, accompagnée des raisonnemens physiologiques & pathologiques, qui conduisent à la connoissance de leurs fonctions & de leurs maladies.

Cours de Chymie, ou Analyse des substances végétales, animales & minérales.

Guillaume-François Rouelle, maître apothicaire, démonstrateur en Chymie, au Jardin du roi, & des académies royales des sciences de Paris & de Stolckom, & de l'académie électorale d'Erfort, commencera ce Cours, le Lundi 15 Novembre 1762, à trois heures après midi, en sa maison, rue Jacob, au coin de la rue des Deux Anges, fauxbourg S. Germain.

COURS DE CHYMIE.

M. J. F. Demachy, de l'académie royale de Prusse, & maître apothicaire de Paris, fera un Cours de Chymie, dans lequel il expliquera & démontrera :

1^o Les propriétés générales des corps que la chymie a découvertes ou développées ; ce qui forme la premiere Partie de ce Cours, ou la *Chymie physique* :

2^o Les analyses des corps des trois régnés, les propriétés, origines & combinaisons nouvelles de leurs produits ; c'est-à-dire, la *Chymie analytique & synthétique* :

3^o Les secours que la Chymie procure & peut procurer aux arts qu'elle a inventés ou perfectionnés, parmi lesquels la *Pharmacie* tient un rang distingué ; & cette troisieme Partie est la *Chymie appliquée aux arts*.

Ce Cours de Chymie commencera, le Lundi 15 Novembre 1762, à trois heures de l'après-midi, dans le laboratoire du sieur Demachy, rue du Bacq, vis-à-vis les Dames Saint Marie, & continuera les Lundi, Mercredi & Samedi de chaque semaine, à la même heure.

LIVRES NOUVEAUX.

Abrégé de l'Embryologie sacrée, ou du Traité du devoir des prêtres, des médecins & autres, sur le salut éternel des enfans qui sont dans le ventre de leur mere. A Paris, chez Nyon, Libraire, Quai des Augustins, 1762, in-12, chez qui on trouve aussi des exemplaires du grand ouvrage latin de M. Cangiamila, dont celui-ci est l'abrégé.

M. Cangiamila annonce dans sa préface qu'il n'a entrepris son ouvrage que pour la conservation spirituelle des enfans, qui, par la négligence ou par le peu de religion de leurs parens, meurent avant que de naître au monde, ou sont ensevelis vivans avec leur mere morte, ou qui, faute de secours donnés à propos dans un accouchement difficile, périssent sans recevoir le baptême. Il l'a adressé aux princes, aux évêques, aux magistrats, aux curés, aux médecins, aux chirurgiens qui ne sont pas moins obligés de veiller au salut éternel des enfans qui sont dans le sein de leur mere, qu'à leur vie corporelle. Les différentes personnes qui remplissent ces états, trouveront ici les devoirs qu'ils ont à remplir à cet égard, & les moyens qu'ils peu-

vent prendre pour s'en acquitter. C'est donc un vrai service que M. l'abbé *Dinouart* a rendu à la nation françoise, que de lui donner un abrégé de cet ouvrage important. Il l'a augmenté des décrets des assemblées du clergé, des synodes & des conciles, & des différentes loix que les Rois de France ont portées en différens tems, concernant les sages-femmes & les nourrices : on verra avec quelle sagesse ils ont pourvu à la sûreté des hommes dans ces momens, où, incapables de veiller à leur conservation & à leur subsistance, l'amour paternel ne suffit pas pour la leur procurer.

Méthode de M. *Keyser* pour l'administration de ses dragées, dans le traitement des maladies vénériennes, imprimée par ordre du Roi. A Paris, 1762, in-8°.

Le Roi, instruit des avantages qu'un grand nombre de ses sujets, & en particulier, de soldats de ses armées, avoient retirés du remède anti-vénérien du sieur *Keyser*, a bien voulu, pour nous servir des termes du brevet qui lui a été accordé, agréer l'offre que ledit sieur *Keyser* lui a faite du secret de sa composition; & dans la vue de proportionner la récompense à l'utilité de ce remède, soit pour les hôpitaux militaires, soit pour le bien général de l'humanité, elle l'a gratifié d'une pension annuelle de dix mille

livres. Par ce même brevet, Elle a réservé au sieur *Keyser* pendant sa vie le privilège de composer & débiter ses dragées pour le prix de 14 livres 10 sols par traitement. La Méthode qu'il distribue en même tems, & dont on vient de lire le titre, indique non seulement les différens procédés qu'on doit suivre pour administrer ce remède dans les différens cas, mais encore de prévenir les accidens qui peuvent survenir dans le traitement. On y indique comment on doit remédier à la foiblesse des estomacs qui ne peuvent pas supporter le remède; aux tempéramens qui sont insensibles à son effet; à l'insensibilité produite par l'habitude que la nature semble contracter avec lui; la conduite qu'on doit tenir quand le mal s'irrite dans les cas compliqués; dans le tems périodique du sexe; dans les cas de grossesse; pour traiter les enfans nouveaux nés. Le sieur *Keyser* assure qu'aucune vérole curable ne résiste à son remède, lorsqu'il est dûement administré: enfin il donne un traitement particulier pour les gonorrhées des hommes, & pour celle des femmes, &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

SEPTEMBRE 1762.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	9	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10
2	9	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
3	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3
4	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1	28
5	12	16 $\frac{1}{2}$	13	27 11 $\frac{2}{3}$	27 11	28
6	10 $\frac{1}{4}$	19	15	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
7	12	17 $\frac{1}{4}$	12	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3
8	10 $\frac{1}{2}$	16	13	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
9	12	16 $\frac{1}{2}$	12	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
10	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
11	8 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
12	8 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11 $\frac{1}{2}$
13	10	20 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{2}{3}$	28	27 11
14	12	21 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{2}{3}$
15	15	22 $\frac{1}{4}$	15	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
16	14	15 $\frac{1}{4}$	11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
17	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	11	28 1	28 1	28
18	9	15 $\frac{1}{4}$	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28
19	7	16	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
20	10	15 $\frac{1}{2}$	8	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
21	6	14 $\frac{1}{4}$	9	27 11 $\frac{2}{3}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
22	9	19	13	28 1 $\frac{1}{3}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
23	12	18 $\frac{1}{2}$	13	27 10	27 8 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$
24	10	17 $\frac{1}{4}$	10	27 9	27 10	27 10
25	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$
26	8 $\frac{1}{2}$	14	12	27 11	28	28 1
27	13	18	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
28	14	19	15	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 3
29	14	20	14	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
30	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	14	28 2 $\frac{1}{4}$	23 2	28 1 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-O. couv. nuag. v. pl.	N-O. gr. v. couv. gr. pl.	Gr. v. gr. pl.
2	N-O. nuag. beau.	N-O. beau.	Serein.
3	N-E. fer. b.	N-E. beau.	Beau.
4	S. beau.	S. beau. fer.	Serein.
5	O. beau.	O. nuag. b.	Serein.
6	S-O. vent. b. gr. vent.	S-O. gr. v. beau.	Gr. v. nuag. pluie.
7	S-O. gr. v. nuag. ond.	O. gr. vent. nuag.	Beau.
8	N. fer. beau.	N. beau.	Beau.
9	N-O. couv. pet. pl. nua.	N-O. nuag. beau.	Beau.
10	N-N O. b.	N. beau.	Serein.
11	E. ferein.	E. ferein.	Serein.
12	E. ferein.	E-S-E. fer. b.	Beau.
13	N-E. beau.	E. beau.	Beau.
14	E. ferein.	S-E. b. écl. tonnerre. pl.	Couvert. pl.
15	S. couv. nua.	S. pluie.	Pluie.
16	O. pl. contin.	O. couvert.	Couvert.
17	O. beau.	O-N-O. b. nuag. pet. pl.	Beau.
18	N-O. beau.	N. b. nuag.	Serein.
19	N. fer. beau.	N. beau. fer.	Serein.
20	S-O. pl. ven. couvert.	N. nuag. b.	Serein.
21	N-O. fer. b.	S-S-O. beau.	Beau.
22	S-S-O. nuag. pet. pl. nua.	S-S-O. couv. nuages.	Nuages.
23	S-S-O. cou- vert. nuag.	S-S-O. nua. gr. vent. écl.	Gr. v. pl.

ÉTAT DU CIEL.

	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	S-S-O. couv. nuag.	S-S-O. nua. tonn. f. ond.	Beau.
25	S. b. nuag. forte ondée.	S-S-O. nua. pet. pluie.	Nuages.
26	S-S-O. couv. nuag.	S-O. nuag.	Nuages.
27	S-O. couv. vent.	S-O. couv.	Couvert.
28	S. couv. b.	S-S-E. b. fer	Serein.
29	S-E. serein.	S-E. serein.	Serein.
30	S-E. serein.	S-E. serein.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $22\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes a été de 16 degrés trois quarts.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes & demie; & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes & demie : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du S-S-O.
5 fois du N-O.
5 fois du N.
5 fois du S-O.
4 fois du S.
4 fois de l'E.
3 fois de l'O.
3 fois du S-E.
2 fois du N-E.
1 fois du N-N-E.

476 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-S-E.
 1 fois de l'O-N-O.
 1 fois du S-S-E.

Il y a eu 12 jours beaux.
 10 jours fereins.
 7 jours de nuages.
 9 jours couverts.
 6 jours de vent.
 13 jours de pluie.
 2 jours d'éclairs.
 2 jours de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1762.

Les fièvres intermittentes automnales ont continué pendant ce mois-ci, & ont même paru augmenter. Les petites véroles qui ont été le plus souvent confluentes, ont été accompagnées d'accidens fâcheux, & ont fait périr beaucoup de monde. Mais la maladie qui a paru dominer le plus, pendant ce mois, sur-tout parmi les pauvres, a été le flux dyssentérique. Il a cédé assez généralement à l'ipécacuanha, lorsqu'il a été administré à tems; & on n'a vu périr que ceux qui n'ont pas été secourus à propos.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois d'Août 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il est tombé beaucoup plus de pluie, ce mois, que le précédent; & elles ont été assez abondantes, sur-tout au commencement du mois, & après le 15.

Nous n'avons pas essuyé de chaleurs vives, la liqueur du thermometre n'ayant monté, aucun jour, jusqu'au terme de 20 degrés: il s'est trouvé quelques jours, après le 15, où elle n'a pas dépassé 12 degrés.

Le vent, jusqu'au 26, a été le plus souvent *Sud*; mais il est resté au Nord, les six derniers jours du mois.

Il y a eu assez de variations dans le barometre, quoique le mercure ne se soit porté, aucun jour, jusqu'au terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $18\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés: la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces $11\frac{1}{2}$ lignes;

178 OBS. METEOR. FAITES A LILLE:

& son plus grand abaissement a été de 27
pouces 3 lignes : la différence entre ces deux
termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
7 fois du Nord. vers l'E.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
4 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ou.
2 fois de l'Ouest.
8 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.
5 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande
sécheresse la première moitié du mois,
& une sécheresse moyenne, l'autre moi-
tié.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
d'Août, 1762; par M. BOUCHER.*

Les fièvres continues ont persisté ce mois,
& ont été même plus communes que le
mois précédent : elles ont eu, dans leur
invasion, deux caracteres différens; aux
uns, la fièvre s'annonçoit avec les symp-
tomes d'une fièvre bilieuse & inflammatoire;

en même tems ; dans les autres , elle tenoit plus de la fièvre putride & vermineuse ; dans tous ou presque tous , il y avoit de la malignité : l'une & l'autre espece de fièvre a été décidément double-tierce dans nombre de personnes , les accès , plus violens , de deux jours l'un , se trouvant caractérisés par un frisson. Presque tous les malades ont eu le cours de ventre , dès le commencement de la maladie : aux uns , c'étoit une sérosité jaune & fétide ; aux autres , c'étoit des matieres jaunes , grasses & écumeuses : la surdité étoit presque générale ; ainsi qu'un délire obscur ou une affection comateuse. Il s'est fait , en quelques malades , une éruption miliaire , dans le fort de la maladie , que j'ai vu blanche & abondante dans deux hommes qui ont échappé aux plus violens symptomes : des selles grasses étoient la crise ordinaire. Il s'y est joint de l'expectoration en ceux qui avoient été pris de la poitrine ; ce qui n'a pas été rare.

Ce genre de fièvre étoit opiniâtre , & sujet à récidive. J'en ai vu une , de l'espece putride , aller à près de soixante jours. La personne a eu deux parotides , qu'on n'a pu faire abs céder. La convalescence , en général , étoit fort longue.

La fièvre bilieuse étant inflammatoire ;

& portant ou à la tête ou à la poitrine, exigeoit des évacuations sanguines, proportionnées à l'engorgement.

Les décoctions de quinquina ont dû être employées de bonne heure, lorsque la fièvre a été caractérisée par des accès réguliers : ces décoctions ont aussi pourvu efficacement aux menaces d'affaiblissement gangreneux dans l'une & l'autre espèce de fièvre ; & l'application prompte des cantharides a fervi, dans les mêmes circonstances, à relever le ton abbatu du genre nerveux & à détourner les dépôts mortels, dont la tête & la poitrine se trouvoient menacées.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Novembre.

A Paris, ce 23 Octobre 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Médecin de la Faculté
de Paris, Membre de l'Académie Royale
des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bor-
deaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

DECEMBRE 1762.

TOME XVII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1762.

DISSERTATION

*Sur l'Education physique des Enfans ,
depuis leur naissance jusqu'à l'âge de
puberté : ouvrage qui a remporté le prix ,
le 21 Mai 1762 , à la société Hollan-
doise des sciences ; par M BALLEX-
SERD , citoyen de Geneve , avec cette
épigraphe :*

*Sartam & tectam ab omnique molestiâ &
incommodo servate prolem : inde fanitas ,
robur & longævitæ.*

*A Paris , chez Vallat-la-Chapelle 1762 ,
in-8°.*

S'IL est un tems où les préceptes de la
médecine hygiastique, c'est-à-dire, de
celle qui s'occupe de la conservation de la

santé, puissent être de quelque utilité, c'est, sans contredit, dans les premiers momens de la vie, où le corps à peine formé, exposé à l'action de mille nouveaux agens, se développe, croît & acquiert la vigueur & la force qui lui sont nécessaires pour parcourir la carrière que le Créateur lui a prescrite. En vain tenteroit-on, dans un âge plus avancé, de corriger les désordres qu'une conformation foible ou viciée, ou la négligence de ces premières années auroient enfantés. Aussi les médecins se sont-ils toujours occupés, avec beaucoup de soin, à observer ce qui pouvoit contribuer à perfectionner les fonctions de l'œconomie animale, & à écarter tout ce qui pouvoit nuire à cet âge; mais malheureusement leurs préceptes inconnus à la plûpart de ceux qui se chargent de veiller sur les premiers momens de notre vie, sont, ou méprisés, ou mal exécutés. L'académie de Harlem, dont les travaux sont plus particulièrement consacrés à l'utilité publique, touchée, sans doute, des malheurs qui résultent d'une négligence si condamnable, avoit proposé pour le sujet du Prix qu'elle devoit distribuer cette année 1762 : *Quelle est la meilleure direction à suivre dans l'habillement, la nourriture & les exercices des enfans, depuis le moment où ils naissent, jusqu'à leur adolescence; pour qu'ils vivent long-tems & en santé ?*

M. Ballexferd, dont elle a couronné les travaux, a divisé sa Dissertation en quatre époques précédées d'une Introduction. Il indique dans cette Introduction la conduite que le pere, & sur-tout la mere, doivent tenir jusqu'à la naissance de l'enfant. Il suit, dans chaque époque, l'ordre énoncé dans le Programme, c'est-à-dire, qu'il traite successivement de l'habillement, de la nourriture & des exercices qui conviennent aux enfans. La premiere de ces époques commence au moment de la naissance, & finit au tems où l'on cesse d'alaiter l'enfant. La seconde commence à l'âge d'un an ou environ, & finit à celui de cinq ou six. Le tems qui s'écoule depuis l'âge où l'on change en Europe l'habillement des garçons, jusqu'à celui de dix ans, compose la troisieme. La quatrieme enfin, qui commence à l'âge de dix ans, finit à l'âge de puberté. L'article de l'exercice est précédé, dans chacune de ces époques, de quelques observations qui entrent nécessairement dans l'éducation physique des enfans. Entrons dans quelques détails.

Un pere & une mere mal conformés jusqu'à un certain point, foibles ou valétudinaires, ne peuvent guères donner le jour qu'à des enfans qui leur ressemblent; leur semence, sans énergie & sans vertu, ne fournissant qu'une base foible & peu solide

à l'homme qui doit en résulter. Ainsi , pour avoir des enfans sains & bien constitués , il faut que le pere & la mere jouissent d'une bonne santé, & pour cet effet, qu'ils n'abusent d'aucune des choses que les médecins appellent non naturelles ; qu'ils respirent un air pur ; qu'ils se nourrissent d'alimens sains & de facile digestion ; qu'ils fassent un exercice suffisant , mais modéré ; qu'ils ne goûtent les plaisirs que leur permet le mariage , que lorsqu'ils y seront excités par le besoin. La mere sur tout doit être fort attentive sur elle-même, pendant tout le tems de sa grossesse, & ne rien faire de ce qui pourroit nuire au fruit qu'elle porte. Elle doit faire en sorte de tenir ses passions dans ce juste équilibre , qui fait les délices de l'ame, & contribue plus que toute autre chose au libre exercice des fonctions animales ; qu'elle résiste à ces goûts dépravés, qui font le supplice des femmes enceintes , &c.

Sans s'arrêter aux accidens qui peuvent survenir dans l'accouchement , M. Ballexferd indique , au commencement de sa premiere époque , les soins qu'exige l'enfant , dès qu'il a vu le jour. Ensuite il traite de l'espece de nourriture qui lui convient le mieux. La nature , en faisant remonter le suc lacteux aux mammelles , indique suffisamment qu'elle l'a préparé pour cet usage. C'est donc contre ses intentions que la

plûpart des femmes aujourd'hui plus dénaturées que les bêtes les plus féroces, refusent de remplir le devoir le plus sacré que leur impose l'état de mere. En vain s'excusent-elles sur leur délicatesse, & sur la nécessité de conserver leurs charmes pour plaire à leurs maris. A quoi ne s'exposent-elles point, en forçant leur lait de prendre une route que la nature ne lui a pas tracée. Combien ne voit-on pas périr de malheureuses victimes de ce préjugé insensé. D'ailleurs, qu'on compare le sein d'une nourrice, après qu'elle a cessé d'allaiter son enfant, avec celui de ces meres qui osent sacrifier leur devoir à leurs charmes : on verra combien ces dernieres se trompent dans leur calcul. Mais ce n'est pas seulement la santé de la mere qui est en danger ; celle de l'enfant ne court pas de moindres risques ; car, sans parler des différentes maladies qu'une nourrice mal choisie peut lui communiquer, quels ravages ne peut pas faire une nourriture que la nature avoit souvent destinée pour des organes, ou plus forts, ou plus foibles que les siens. C'est en vain que les médecins s'élèvent tous les jours contre un usage aussi barbare ; on ne peut pas se flater de le voir changer dans ces tems corrompus. Forcé de prononcer sur le choix d'une nourrice, le médecin doit connoître celle qui est la plus propre à remplacer la

mere. Il faut , autant qu'il est possible , qu'elle approche de son tempérament , qu'elle réunisse à une bonne santé des mœurs sans tache ; qu'elle soit douce , vive , enjouée , & même un peu sans souci. On doit la nourrir d'alimens simples , mais sains. Il est nécessaire qu'elle fasse un exercice modéré , & qu'elle respire un air pur & serein : on ne sçauroit croire combien l'air de la campagne est préférable à celui des villes pour l'éducation des enfans.

Il y a bien de l'apparence que le maillot ne doit son origine qu'à la coupable indifférence de quelques nourrices mal avisées , qui empaqueterent ainsi leurs nourrissons , pour courir à d'autres soins , & qui crurent en avoir assez fait , que de les garantir seulement du froid. C'est sans fondement qu'on semble craindre qu'un enfant en si bas âge , qui , par l'inaction de ses sens , dort la plus grande partie du jour & de la nuit , que la faim seule , ou les douleurs qu'occasionne le maillot , réveillent , puisse faire des mouvemens capables de corrompre l'assemblage de son corps. On conçoit bien plus aisément , que les mouvemens forcés qu'il se donnera pour se débarrasser des liens qui le gênent , lui feront pousser des cris & des gémissemens capables d'occasionner une descente , de nuire à ses digestions & d'altérer sa constitution. Qu'il seroit plus sage ,

lorsqu'il est bien conformé, de le mettre tout simplement dans des linges doux & bien secs, & de l'envelopper, sans le serrer, dans une petite couverture de laine ; on pourroit le placer ainsi sur un petit matelas, dans un berceau, dont les rebords matelassés, surpasseroient de huit ou dix pouces la hauteur de la couche. Nous ne nous arrêterons point à faire sentir tous les avantages de cette méthode. Nous renverrons également à l'ouvrage que nous analysons, pour les cas où il convient de faire usage du maillot, & pour la maniere de s'en servir.

C'est dans le neuvieme mois, au plutôt, que notre auteur veut qu'on commence à apprendre à marcher aux enfans. Il prétend même qu'il n'y auroit pas de mal d'attendre pour cela, qu'on pût les sevrer, parce que, dit-il, si l'on commence plutôt, ils auront les hanches & toutes les parties qui doivent soutenir le poids de leur corps trop foibles ; ce qui les obligera de marcher, en dandinant ; & il pourroit leur en rester une foiblesse ou plutôt une difformité aux vertebres lombaires ; les jambes même pourroient en souffrir des difformités & des foibleses, & les enfans devenir cagneux. Il désapprouve la méthode d'apprendre à marcher aux enfans, en les soutenant par les lisières ; il aimeroit mieux que l'enfant

s'accoutumât à marcher de lui-même. Pour l'y accoutumer, il veut qu'on lui présente, d'une petite distance, quelque chose qui lui fasse plaisir, afin que le desir de le posséder lui fasse oublier le danger qu'il y a d'aller le chercher tout seul; & ainsi, en continuant toujours d'un peu plus loin, on parviendra bien vîte à le faire marcher de lui-même.

C'est à l'âge de dix, douze ou quinze mois, qu'il faut sevrer les enfans de la mamelle. Les dents qui leur viennent alors, indiquent que leur estomac est assez fort pour digérer d'autres alimens que du lait. On ne doit point être étonné, qu'une mere qui a dédaigné d'allaiter son enfant elle-même, confie à des mains étrangères le soin de le sevrer. Mais à combien d'inconvéniens ne sont pas exposés les enfans chez ces femmes mercénaires, uniquement touchées des avantages pecuniaires qu'elles retirent de leur métier?

Nous voici parvenus à la seconde époque. A peine l'enfant est-il délivré des liens du maillot, qu'on le met à la torture dans des corps de baleine, qui peuvent bien ne lui pas causer autant de pleurs & de gémissemens, mais qui peut-être altéreront autant les bonnes dispositions qu'il avoit apportées, en venant au monde. Ces corps sont une espece de cuirasse incommode, qui gêne les mouvemens de la respiration, & la circu-

lation dans les viscères du bas-ventre , qu'il presse contre la colonne des vertèbres ; les viscères ainsi pressés , s'obstruent nécessairement , & deviennent le siège d'un grand nombre de maladies , dont on chercheroit inutilement la cause ailleurs , que dans cette compression. Ils ne nuisent pas seulement à la santé ils corrompent encore la taille ; qu'on croyoit embellir par leur moyen. On ne sçauroit donc , à cet âge , faire porter aux enfans des habillemens trop aisés , qui leur laissent le libre exercice de tous leurs membres , & un cours facile aux liqueurs qui circulent dans leurs vaisseaux.

A mesure que l'enfant avance en âge , il faut varier & augmenter sa nourriture , à proportion de ses forces & de son âge. La bouillie qu'on leur donne , les deux ou trois premières années de leur vie , est un aliment très-indigeste pour eux ; elle seroit moins malfaisante , si l'on en faisoit cuire la farine. Il faudroit aussi que , dans les premiers jours , on y mît très-peu de cette farine , qu'on augmenteroit peu-à-peu , à mesure que leur estomac s'y accoutumeroit. Notre auteur semble préférer la crème de riz , le pain bien cuit , émiétté dans du bouillon de bœuf , ou du lait récemment trait , &c. Il prescrit de leur donner à manger , de trois en trois heures , plutôt que de leur en donner trop à la fois. Quand les enfans prennent leurs grosses dents , c'est une mar-

que que leur estomac est assez fort pour digérer la viande. On peut leur en donner un peu, coupée par petits morceaux avec du pain; mais à cet âge, la soupe doit être leur principale nourriture; c'est un très-bon aliment pour eux, tant qu'ils la mangent avec plaisir & appétit. M. Ballexferd conseille de la laisser refroidir auparavant, pour éviter une foule d'inconvéniens qui résultent de la trop grande chaleur. Il ne faut leur donner jamais de vin, qu'on n'y ajoûte les trois quarts d'eau. On se gardera bien de leur donner des liqueurs spiritueuses. En général, les enfans ont beaucoup moins besoin de boire que les adultes.

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans les observations qu'il fait sur la dentition, sur le tems du sommeil & des repas, sur leurs évacuations, sur quelques indispositions salutaires qui leur surviennent, sur le danger de les faire marcher ou réciter trop vite, sur les abus de l'extrême condescendance & des soins trop recherchés, sur les convulsions auxquelles ils sont sujets, sur les dangereux effets de la peur & de la crainte, sur ceux de la jalousie & de l'envie, enfin sur les sens externes. Ces observations sont remplies de remarques très-intéressantes; mais il faudroit presque copier le livre en entier, si nous voulions rapporter toutes les choses excellentes qui s'y rencontrent.

Il faut donner beaucoup de liberté aux enfans de cinq à fix ans. Il est bon de leur laisser prendre souvent le grand air, par le froid & par le chaud, afin que dès leur plus tendre jeunesse, ils s'accoutument à braver l'intempérie des saisons. Il faut leur permettre tous les exercices qui secouent modérément la machine, parce que le mouvement que la nature leur dicte, & qui est si fort de leur goût, est très-salutaire à leur santé. On ne doit pas les contraindre, pour les instruire ; il vaut bien mieux paroître les amuser : les talens n'y perdent rien, & la santé ne peut que gagner à ce louable artifice.

Nos lecteurs sentent suffisamment, sans que nous le disions, que les préceptes que notre auteur donne dans les deux dernières époques, doivent être une suite de ceux que nous avons indiqués jusqu'ici. En effet l'auteur conseille, pour ces deux âges, de vêtir les enfans avec des habillemens aisés, plutôt légers que trop chauds ; de les nourrir avec des alimens simples, faciles à digérer, d'éviter tout ce qui ne sert qu'à exciter un appétit contre nature ; de les accoutumer à l'intempérie des saisons, de fortifier leur corps par des exercices de différentes especes. Il accompagne ses préceptes d'observations utiles. Parvenu à la dernière époque, il trace un tableau des différens tempéramens, pour lesquels il donne des avis

particuliers, qui nous ont paru mériter l'attention de ceux qui se chargent d'élever la jeunesse.

Ce que nous avons rapporté de cet excellent ouvrage, fera applaudir sans doute au jugement de l'académie de Harlem, qui l'a couronné. Nous ne devons pas oublier que l'auteur, disciple de M. Petit, a dédié son ouvrage à ce sçavant médecin, dans les leçons duquel il a puisé, dit-il, la plus grande partie des préceptes qu'il donne. L'Épître dédicatoire qui est très-bien écrite, fait également honneur au maître & au disciple.

ESSAI HISTORIQUE

*Sur la Médecine en France. A Paris, chez
Lottin l'aîné, 1762, in-12.*

L'histoire des arts, des sciences & des hommes qui les cultivent pour le bien de l'humanité, tiendra toujours le premier rang, aux yeux du philosophe accoutumé à juger des choses par leur utilité, plutôt que par le prix que le vulgaire semble y mettre. A ce titre, il n'en est point de plus intéressante que celle de la médecine; après l'agriculture, l'art le plus utile que les hommes aient pu inventer. Le Livre que nous annonçons, n'est qu'un Essai pour pressentir le public sur un ouvrage plus étendu, que l'auteur prépare depuis long-tems, & pour lequel il a

rassemblé un très-grand nombre de matériaux. Il s'est proposé de donner une histoire exacte de la Médecine en France, & principalement de l'origine de la faculté de médecine de Paris; des médecins qui se font le plus distingués dans cette compagnie, & enfin des maladies épidémiques & contagieuses les plus universelles. Il s'arrête, dans cet Essai, au quatorzième siècle, s'étant contenté de débrouiller l'histoire de la médecine, dans les Gaules; l'origine de la faculté de Paris, & l'époque de sa séparation de la faculté des arts, avec laquelle elle a fait corps pendant long-tems; ce qui l'a obligé d'entrer dans différentes discussions, qui pourroient paroître, au premier coup d'œil, étrangères à son sujet, mais qui y tiennent cependant, & servent à lier la chaîne des faits. Nous allons tâcher de présenter à nos lecteurs un Sommaire des principaux faits contenus dans cet Essai.

Il seroit difficile de rien dire sur la médecine des Gaulois : ce peuple ayant eu pour principe de ne rien écrire, on ne peut s'en former quelque idée, que d'après les auteurs contemporains, qui nous ont transmis l'histoire des nations voisines. On sçait cependant, que, tandis que la doctrine d'Hippocrate s'établissoit & s'affermissoit dans la Grèce, les Druides cultivoient la médecine avec succès. Il y avoit à Marseille, Autun, Narbonne, Lyon, Arles, des collé-

ges, & des sçavans distingués en tout genre, parmi lesquels les médecins ne tenoient pas le dernier rang. Galien qui vivoit vers le milieu & à la fin du deuxieme siècle de l'ère chrétienne, parle, avec beaucoup d'estime de la personne & des écrits de Démosthene, né à Marseille, & élève d'Alexandre Philalethe. Crinias, cité par Pline, étoit aussi de Marseille, & vivoit en même tems que Démosthene. Après avoir exercé, pendant quelque tems, la médecine dans son pays, il alla s'établir à Rome, où il partagea la pratique avec Theffale qui y tenoit le premier rang. On vit encore dans cette capitale du monde un troisieme médecin Gaulois, originaire de Marseille, comme les deux premiers, nommé Charmis, dans le même tems qu'y brilloient Crinias & Theffale, son émule. Il se distingua, en renouvelant l'usage des bains froids, qui étoient tombés dans le discrédit, par la mort de Marcellus. Marseille n'est pas la seule ville des Gaules, qui, dans ces tems reculés, ait fourni des médecins célèbres. L'Aquitaine a produit Jules Aufone, natif de Bazas, & non pas de Bordeaux, comme le dit l'auteur de l'Essai, quoiqu'il exerçât la médecine dans cette dernière ville; ce que prouve ce vers que son fils, le poète Aufone, met dans sa bouche :

... *Vasates patria, sed lare Burdigalam.* Eyd. II.
 Marcel,

Marcel, surnommé l'Empyrique, maître des offices, sous les empereurs Théodose & Arcadius; & Disaire, dont Symmaque l'orateur, & Macrobe sur-tout, parlent avec éloge.

Le cinquième siècle vit presque détruire, dans les Gaules, le goût pour l'étude, par l'irruption des Barbares & par la dépravation des mœurs. La Médecine se ressentit de cette malheureuse révolution; elle ne fut cependant pas entièrement négligée. Dès l'origine du Christianisme, on avoit vu s'établir, dans toutes les églises un peu considérables, des écoles, non seulement pour enseigner la religion, expliquer les saintes écritures, fortifier & éclairer les fidèles, dissiper leurs doutes, réfuter les hérétiques, corriger les mœurs, mais encore pour apprendre à la jeunesse les lettres & les sciences; ces écoles épiscopales ne furent pas absolument détruites; elles se relevoient par intervalles, & elles ont continué de subsister jusqu'à l'entier établissement des universités qui les ont remplacées. Cependant les sciences commencèrent à se relever de leur ruine, sous le règne de Charlemagne, vers la fin du huitième siècle. On a voulu faire honneur à ce prince de la fondation de l'université de Paris; mais, selon notre historien, tout

le monde convient aujourd'hui qu'elle ne fut fondée que long-tems après lui. En effet, ses premiers statuts furent dressés sous Philippe-Auguste, & le nom d'université ne lui fut donné, que sous S. Louis; mais dès le douzieme siècle, on y enseignoit le droit canon & le droit civil, la philosophie, la médecine & la théologie.

Nous nous hâtons d'arriver à cette époque; ce qui nous engage à passer sous silence un grand nombre de médecins, la plupart moines, qui, malgré la barbarie de leur siècle, ont cependant mérité de transmettre leur nom à la postérité. L'université ne parvint pas tout d'un coup à l'état où nous la voyons aujourd'hui. Elle éprouva plus d'une révolution, avant que d'avoir des loix, des réglemens, des chefs & des officiers. Pour sortir du chaos où elle étoit, sous la dénomination vague de maîtres & d'écoliers, elle se partagea d'abord en quatre nations différentes, France, Picardie, Normandie & Angleterre, depuis Allemagne. Chacune de ces nations avoit un lieu pour s'assembler & pour donner ses leçons, & dès le commencement, se choisissoit un chef particulier, sous le nom de procureur: ces quatre procureurs nommoient le recteur; & dans la suite, ils ont été & sont encore représentés par quatre électeurs.

En 1215, le cardinal du titre de Saint-

Etienne *in calio monte*, & légat du saint siège, fut chargé, particulièrement par le pape, d'employer ses bons offices pour affermir l'état de l'université, & la réformer, s'il étoit nécessaire. On fit pour lors des statuts composés de plusieurs articles, parmi lesquels il y en avoit de particuliers pour les théologiens qui commençoient dès-lors à vouloir se séparer des nations ; ce qu'ils effectuèrent en effet, peu de tems après. La faculté de Médecine suivit bientôt cet exemple, & se forma des statuts qui lui devinrent propres, & dont plusieurs articles subsistent encore aujourd'hui, malgré l'éloignement des tems. Il y a lieu de croire que les professeurs donnoient leurs leçons dans le cloître. Il est du moins constant que ses assemblées générales se tenoient tantôt près le bénitier de Notre-Dame, tantôt à sainte Genevieve des Ardens, tantôt au Prieuré de S. Eloy, &c. Quant aux actes particuliers, examens, theses, redditions de comptes, ils se faisoient chez les docteurs. Elle avoit dès-lors, comme il paroît évidemment par ses anciens statuts, qui, selon toutes les apparences, furent faits vers l'an 1270, un chef particulier, des bedaux, un sceau, des usages, des écoles, des cours publics ; chaque bachelier étoit attaché à un maître particulier, qui dirigeoit ses études, qui lui apprenoit la

médecine , & qui le présentoit au chancelier pour en recevoir la licence. On voit , parmi les auteurs approuvés par la faculté , dès le milieu du treizieme siècle , & sans l'étude desquels nul ne pouvoit être admis , Hippocrate & ceux de ses traités qui lui ont acquis le plus de réputation , c'est-à-dire , ses *Aphorismes* , ses *Prognostics* , le *Traité des Maladies aiguës* , &c. l'*Introduction à l'Art abrégé de Galien* , par Joannitins ; un *Traité anatomique de Théophile* , & un *Traité des Urines* du même ; un *Traité de Philarete sur le pouls* ; le *Traité en vers de Gilles de Corbeil* , médecin de Paris , *sur les Urines* , & sur les différences du pouls. On lisoit encore dans les écoles plusieurs *Traités de Médecine théorique & pratique d'Isaac* , médecin Arabe , du septieme siècle.

La discipline intérieure de l'école ainsi réglée , le tems d'étude marqué , les livres permis & nécessaires , indiqués ; les statuts destinés aux écoliers , bacheliers , licenciés & maîtres , qui vouloient être du collège , étant dressés & arrêtés , il fut question de travailler à des articles particuliers de règlement , sur l'exercice de la médecine ; ce qu'on exécuta en 1271 ou 1281. L'auteur que nous abrégeons , rapporte ce règlement en entier. Nous nous contenterons de remarquer qu'il paroît par-là , que , dès le commencement du treizieme siècle , la

faculté de médecine étoit dans le droit & dans l'usage , comme partie publique , de faire prêter serment aux apothicaires , aux herboristes & aux chirurgiens. Cette compagnie crut devoir munir , tant les loix qu'elle s'étoit imposées à elle-même , que les réglemens qu'elle avoit faits pour l'exercice de la médecine , du sceau de l'autorité royale. Elle fit confirmer & même renouveler , en tant que besoin fut , ses statuts & ses privilèges , par le roi Jean , & le roi Charles VI.

Anciennement les statuts dont nous avons parlé , ainsi que les chartres , privilèges , &c. s'écrivoient sur des feuilles volantes , principalement faites de parchemin. Ce n'est qu'en 1350 , sous le décanat d'Adam de Francheville , qu'elle les rassembla & les rédigea en un corps comprenant tout ce qui concernoit les régens ou maîtres , le doyen , les examinateurs , les écoliers aspirans au baccalauréat , les bacheliers , les licenciés , &c.

Dans cet intervalle de tems , on vit fleurir à Paris quelques médecins célèbres. On trouve , sous Philippe Auguste , Gilles de Corbeil , Jean de Saint-Alban ou de Saint-Quentin , Jean de Saint-Amand , Pierre d'Espagne , pape , sous le nom de Jean XXI , & Pierre d'Appone. Les régnés suivans furent , à la vérité , moins fertiles en grands hommes.

Le règne de Louis VIII ne présente qu'un seul fait relatif à la Médecine, qui mérite notre attention. En 1225, ce prince légua par testament à chacune des deux mille léproseries de son royaume, cent sols. Notre auteur s'étonne, avec raison, que ce fléau qui, au rapport de Pline, n'avoit fait que paroître en Italie, sous le règne de Tibere, fit des progrès aussi terribles dans des pays dévastés, par tant d'émigrations & moins chauds, où, par conséquent la contagion devoit faire des progrès moins rapides. Il y a bien de l'apparence que cela ne vient que de l'ignorance des médecins de ce tems. La lèpre en effet n'étoit pas une maladie incurable, lorsqu'on l'attaquoit dans son principe, comme il paroît par la belle description, & par le traitement qu'en donne Arétée de Cappadoce, que notre auteur a rapportés en entier. Après avoir démontré que cette cruelle maladie n'étoit pas la vérole, il fait une digression sur la maladie dont fut attaquée l'armée de Saint Louis, lors de la première Croisade; & il prouve très-bien que c'étoit le scorbut, d'où il conclut que cette maladie étoit plus ancienne, que quelques médecins ne l'ont cru.

L'histoire nomme trois médecins, sous le règne de Saint Louis, sçavoir Robert de Douay, Roger de Provins, &

Dudes ou Dudon , qui paroissent avoir suivi le roi dans ses pénibles campagnes. Les autres , qui n'étoient pas en petit nombre , étoient désignés par le nom générique de physiciens. Tel est le tableau racourci des faits contenus dans cet essai. Nous ne doutons point que le public ne desiré avec empressement d'en voir bientôt la suite.

On trouve, à la tête, une nomenclature des chanceliers de l'église de Paris, composée, 1^o d'après les cartulaires & registres de l'église de Paris ; 2^o d'après le livre de Claude Hémeré , docteur de Sorbonne, intitulé, *De Academiâ Parisiensî. Parisiis*, 1637, in-4^o ; & les noms & surnoms des premiers médecins ou archiatres de nos rois ; à la fin , les noms , surnoms & qualités de quelques anciens maîtres régens de la faculté de médecine en l'université de Paris, tels qu'on a pu les découvrir dans les histoires du tems , ou dans différens actes publics , jusqu'en l'année 1395 , auxquels on s'est contenté d'ajouter une liste exacte & suivie, sans interruption des doyens de la même faculté, depuis la même année 1395, que ses registres ont commencé d'être en bonne forme, jusqu'à l'année présente 1762.





S U I T E

Du Mémoire sur la Gangrene épidémique, qui a régné dans les environs de Lille en Flandres, dans les années 1749 & 1750; par M. BOUCHER, médecin en cette ville.

SECTION QUATRIÈME.

Tems de l'amputation dans le sphacèle décidé.

L'amputation ne pouvoit dissiper ou anéantir la cause qui arrêtoit ou détruisoit les fonctions des nerfs & du système artériel, dans un membre pris de sphacèle : elle ne pouvoit donc pas empêcher les effets de cette cause, ni par conséquent mettre des bornes à la maladie. D'ailleurs, avant que l'on eût des indices sûrs de la révivification de la partie du membre, qui n'étoit pas manifestement sphacélée, comment pouvoit-on s'assurer de l'endroit où l'amputation devoit être pratiquée ? Enfin, quelle apparence que l'on pût espérer, dans l'état d'oppression où la nature se trouvoit, & dans l'abattement de toutes les fonctions vitales, avant la révivification désirée, d'obtenir une bonne suppuration, & d'amener la plaie de l'amputation à une heureuse consolida-

tion ? au lieu qu'en retardant l'opération jusqu'à ce que la nature eût marqué, par une ligne de séparation entre le mort & le vif, qu'elle étoit victorieuse de la cause du désordre, on étoit, pour ainsi dire, assuré de la réussite. Entre plusieurs faits qui viennent à l'appui de cet énoncé ; en voici deux, qui sont d'autant plus remarquables qu'ils concernent des vieillards.

Une femme de soixante-treize ans, habitante de la petite ville de Lannoi, fut prise, dans le tems de notre épidémie, d'un froid & d'un engourdissement ou frémissement douloureux dans la main gauche. M. Chusart, médecin du lieu, ayant été consulté quelques jours après, trouva la peau de cette main d'un noir livide, & la main privée de sentiment, avec un pouls petit & concentré. Ayant jugé qu'il étoit question d'une gangrene de cause interne, il travailla à ranimer l'œconomie animale, ainsi que la partie malade, par des moyens relatifs à cet état, mais que la malade laissa bientôt, pour se livrer à l'empyrisme : elle revint cependant, peu de jours après, à ce médecin qui, voyant que la gangrene avoit gagné le poignet, & que les doigts étoient sphacelés, opina à y faire des scarifications. Les digestifs & les teintures animées, avec lesquelles on pansa les plaies, n'empêchèrent point la gangrene de s'étendre jusqu'à

la partie supérieure de l'avant-bras : on fit des taillades ; l'on employa les topiques les plus animés , & intérieurement les cordiaux les plus propres à relever la malade de l'état d'affaiblissement où elle se trouvoit. Au bout de quelques jours , on apperçut un commencement de suppuration aux plaies de l'avant-bras ; & la mortification parut décidément bornée dans les environs du carpe , huit jours après les dernières scarifications pratiquées : une suppuration louable s'y établit ; la malade reprit des forces ; & ce ne fut que dans ces circonstances , que l'on songea à amputer la partie sphacélée : comme toute la main étoit dans le cas , on la sépara d'avec le poignet à l'articulation du carpe avec l'avant-bras. Cette femme fut parfaitement guérie en moins de quatre mois.

Un homme de soixante-quinze ans ayant ressenti de la pesanteur & de l'engourdissement dans l'avant-bras & la main , s'apperçut , au bout de quelques jours , que cette main noircissoit. Un chirurgien appelé , fit de suite , dans toute l'étendue de la main , des scarifications qui ne causèrent aucune douleur , & qui furent sans effusion de sang. Il les étendit jusqu'à la partie moyenne de l'avant-bras , où la gangrene paroissoit s'étendre , & fomenta les plaies avec de l'eau de chaux animée de sublimé corrosif. M. Van-

dergracht, chirurgien de cette ville, ayant été appelé, deux jours après, & reconnoissant que la main & la partie inférieure de l'avant-bras étoient sphacélées, fut d'avis que l'on attendît à faire l'amputation, jusqu'à ce que la mortification parût absolument bornée. On travailla à dessécher la partie sphacélée, par l'application de l'huile de térébenthine bouillante; & l'on pansa les parties adjacentes avec l'onguent de styrax, & des fomentations de décoctions aromatiques & émollientes. Dès-lors la gangrene ne fit plus de progrès; & l'on apperçut, huit à dix jours après, à la partie moyenne de l'avant-bras, une ligne circulaire de séparation, qu'une suppuration louable avoit formée, & qui détermina à l'amputation. M. Vandergracht la fit un peu au-dessus de cette ligne, parce qu'elle étoit inégale; & dans la vue de s'éloigner des tendons, il fut obligé de faire la ligature des artères, qui toutes trois fournirent du sang. Le malade guérit sans accidens.

On ne devoit pas craindre d'inconvéniens, en retardant l'amputation jusqu'à ce que la nature eût, par un commencement de séparation spontanée, donné des preuves qu'elle étoit au-dessus de cet état d'oppression & d'abattement, qui accompagnoit la maladie. Nous avons observé que le membre sphacélé se desséchoit ordinairement de

lui-même ; ainsi l'on ne devoit pas présumer que la communication du mal pût avoir lieu par contagion , comme on pourroit le croire de la gangrene humide ; en tout cas , il étoit bien aisé de prévenir les mauvais effets de la pourriture , en supposant qu'on eût lieu de l'appréhender , par les topiques propres à dessécher ou à embaumer la partie sphacélée , ou en amputant même une grande portion du membre sphacélé , à quelque distance du vif.

Ce n'est point seulement dans le cas du sphacélé , qui étoit l'effet d'une abolition primitive & subite de l'influence vitale dans la partie affectée , qu'on devoit attendre des indices positifs , que le mal étoit décidément borné ; cette précaution étoit également nécessaire dans les autres cas , soit que la maladie fût idiopathique , soit qu'elle fût sympathique ou critique.

Lorsque la maladie étoit critique , c'est-à-dire , l'effet de quelque décharge de matière morbifique opérée par la nature , quel fruit devoit-on espérer de retirer de l'amputation du membre , sur lequel se faisoit cette décharge , avant que la nature n'eût terminé son ouvrage ? De deux choses l'une ; ou le dépôt devoit s'achever sur le moignon ; ou ce qui restoit à déposer de matière morbifique , devoit se jeter sur quelqu'autre partie du corps. N'est-on pas en droit d'attri-

buer à une métastase de cette espèce le sort funeste de cette femme, dont nous avons fait mention, (p. 340, Journ. d'Octobre ;) elle venoit de rechapper de l'amputation des deux bras, faite avant que la nature n'eût marqué des bornes à la mortification ; & les plaies étoient cicatrisées. Lorsque la maladie s'empara des pieds, & gagna les jambes, cette pauvre femme, dont le corps devoit être considérablement ébranlé par les douleurs qu'elle avoit essuyées, & épuisé par les veilles & par les suppurations abondantes, mourut, sans qu'il fût possible d'arrêter les progrès du mal.

Si l'on suppose que la gangrene a été quelquefois le symptôme d'une autre maladie, comme d'une fièvre continue, il est plus clair que le jour, que c'étoit à cette maladie primitive, ou à sa cause, que l'on devoit s'attacher pour arrêter le progrès de celle-ci ; non seulement on ne gagnoit rien, en recourant à l'amputation, avant de l'avoir domptée ; mais on risquoit d'aggraver cette maladie, & d'attirer des accidens funestes, par le surcroît d'irritation que l'opération devoit causer, dans ces circonstances, dans le membre affecté.

Un habitant du bourg de Tourcoin, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, fut pris, vers la fin de l'année 1749, de la fièvre continue, avec des douleurs aux jambes, &

les autres symptomes précurseurs de la gangrene, auxquels se joignoit le gonflement des jambes. M. Fievez médecin du lieu, ne fut appelé que lorsque la maladie avoit fait bien du progrès : la fièvre persistoit & étoit forte ; le pied étoit tout sphacélé, ainsi que la jambe, jusqu'à sa partie moyenne ; l'un & l'autre étoient noirs, & comme réduits en charbon. Ce médecin opina à une amputation prompte, dans la vue d'empêcher le progrès de la gangrene : elle fut faite de suite, quatre à cinq doigts au-dessus des parties gangrénées. La fièvre ne désista point, malgré trois saignées pratiquées immédiatement avant & après l'opération, & d'autres remèdes appropriés à cet état : la plaie de l'amputation ne fournit qu'une sanie ichoreuse ; les chairs du moignon se flétrirent ; le malade tomba dans l'affaïssement, & succomba, quinze jours après l'opération.

La fièvre, en pareil cas, quand on la supposeroit n'être qu'un symptome de la maladie, étant violente & continue, est un obstacle actuel à l'amputation, par rapport à l'état d'érétisme où se trouve le genre nerveux, & qui ne pourroit qu'être aggravé par l'opération ; outre que l'agitation & le trouble de l'économie animale ne peuvent alors faire espérer une suppuration assez louable pour obtenir la fin souhaitée.

Cette suppuration desirable ne peut s'établir & se soutenir jusqu'à la guérison, que lorsque la nature reprend le dessus, & rentre dans ses droits, en conséquence de la cessation ou de la diminution de la fièvre; c'est alors qu'elle prépare à l'art les moyens de le seconder avec succès, en opérant une ligne de séparation entre le vif & le mort, qui est le signal du moment favorable pour opérer.

Un homme de soixante-dix ans, du village de Capenghem, ressentit, dans le bras droit, les symptômes précurseurs de la gangrene, dans l'invasion d'une fièvre continue. Un chirurgien des environs, appelé, plusieurs jours après, reconnut que la mortification s'étoit emparée de presque toute l'étendue du bras; &, deux jours après, il apperçut, à trois travers de doigt du gros de l'épaule, une entamure circulaire, fournissant un suintement purulent, & marquant les bornes de la mortification qui s'étoit emparé de la main, de l'avant-bras & d'une bonne partie du bras même: le bord supérieur de ce cercle se trouvoit dans un léger état de phlogose; la fièvre se trouvant encore assez marquée, on remit au lendemain l'amputation devenue nécessaire. Le chirurgien la fit, un doigt au-dessus de la ligne de séparation, pour s'assurer de ne rien laisser de gangrené; l'artere brachiale

fournit très-bien ; & le sujet ayant perdu assez de sang dans l'opération, on n'eut point recours après à la saignée ; la guérison suivit sans accidens , & en peu de tems.

Nous croyons qu'il est inutile d'insister davantage sur la nécessité du retardement de l'amputation , dans les cas où la gangrene étoit évidemment critique , ou compliquée de fièvre continue. Les raisons que nous allons avancer en preuve de la nécessité de la même conduite , lorsque la maladie étoit idiopathique & simple , viennent encore en grande partie à l'appui des preuves spécialement applicables à la maladie compliquée ou critique.

Nous avons fait voir , (pag. 400 & suiv. Journal de 9^{bre} ,) que la cause de notre gangrene n'étoit pas simplement bornée à la partie affectée ; que le dérangement , plus ou moins considérable de l'œconomie animale , l'ébranlement du genre nerveux & la dégénération de la masse des liquides y avoient plus ou moins de part. Que pouvoit-on espérer de l'amputation , avant que l'on eût des signes positifs que cette cause se trouvoit domptée ? Avant cela , tout paroît devoir s'opposer à la réussite.

1^o L'état du membre affecté au dessus de l'endroit de la mortification ; cette partie se trouve alors dans un état d'éretisme , plus ou moins violent ; ou bien elle est dans l'engourdissement ,

ment , suite du spasme porté au plus haut point. Dans le premier cas , la section des parties nerveuses , plus sensibles que dans l'état naturel , leur imprimera un surcroît d'irritation , qui , en portant l'étranglement des vaisseaux au suprême degré , entraînera la gangrene dans le moignon. Un chirurgien de campagne avoit amputé à une jeune femme les cinq orteils d'un pied , qu'il avoit reconnu sphacelés. Un autre chirurgien appelé , deux jours après , ayant jugé que la partie antérieure du premier os du métatarse étoit altérée , scia cet os dans son milieu ; cette opération excita des douleurs vives , qui furent suivies d'inflammation dans la plaie & dans tout le pied , & à laquelle succéda une nouvelle invasion de gangrene dans tout le trajet du métatarse , que l'on fut aussi obligé d'amputer.

Que si le membre attaqué se trouve dans l'engourdissement , est-il vraisemblable que dans cet état , où les fonctions des nerfs sont presqu'abolies , & l'action des arteres anéantie , l'on puisse tirer parti de l'amputation. Dans la plûpart des amputations faites avant que la mortification ne fût décidément bornée , on a trouvé les principales arteres paralysées , à une hauteur plus ou moins considérable , au-dessus de la partie manifestement gangrenée , & le sang figé

dans leur capacité. Il est de fait que cet état des arteres subsistoit , tant que la gangrene s'étendoit ; & au contraire , dès qu'elle se bornoit , c'étoit un signe positif que l'action systaltique se trouvoit rétablie dans tout leur trajet , jusqu'au terme du sphacele décidé , & que le sang qui y avoit croupi , avoit repris sa fluidité & sa mobilité. Plusieurs chirurgiens ont reconnu cet état paralytique des arteres , dans les amputations qu'ils ont faites , avant que la mortification ne fût bornée.

L'amputation , en tronquant les vaisseaux paralyfés , ne pouvoit pas contribuer à en rétablir l'action , comme la nature bien secondée le faisoit dans la suite ; au contraire , elle devoit faire craindre que beaucoup de vaisseaux collatéraux perdant leur continuité & les avantages de leurs anastomoses entr'eux , il ne s'ensuivît , immédiatement au-dessus de l'endroit amputé , un surcroît de stases & de congestions , propres à y entraîner plus sûrement la gangrene. Dans les observations que M. Cauvet m'a communiquées , il s'en trouve une d'un homme dans la fleur de l'âge , à qui l'on fit l'amputation de la jambe , avant que la mortification ne fût bornée ; la maladie gagna bientôt le moignon , & l'on fut obligé d'amputer la cuisse : cette seconde opération eut

le succès désiré (a) ; on n'étoit cependant pas autorisé d'y compter, si elle a été faite avant que la nature n'eût fixé des bornes absolues à la maladie ; & l'on devoit craindre le sort des amputations que firent, dans des circonstances semblables, M. Saviart (b), & un chirurgien cité par M. Delamotte (c).

Pour être fondé à se déterminer à l'amputation, avant que la mortification ne soit bornée, il faudroit pouvoir s'assurer, jusqu'où s'étend l'état paralytique des artères, au moment qu'on veut l'entreprendre, ou jusques dans quel point de l'étendue du membre leur action pourra se révivifier ; il faudroit de plus que l'on fut sûr que cette action se révivifiera immédiatement après l'amputation ; sans quoi il est visible qu'on n'amputera, qu'au hazard de revoir la mortification dans le moignon. En effet, nulle règle, nul signe ne peuvent faire prévoir jusqu'où doivent s'étendre les effets de la cause productive de la maladie, tant qu'on la voit faire du progrès. Faire l'amputation dans ces circonstances, c'est s'exposer à

(a) M. Cauvet m'a marqué que la première opération avoit été faite dans une partie douteuse ; *ce que l'événement*, ajoute-t-il, *a justifié*. Mais tant que la maladie étoit à même de s'étendre, on ne pouvoit amputer que dans un endroit douteux.

(b) Observ. 16.

(c) Observ. 303.

faire une opération infructueuse , par rapport à la maladie , & dangereuse par elle-même. Que si , par exemple , la gangrene doit s'étendre jusques vers le genou , l'amputation du pied & même de la jambe sera infructueuse ; & si la mortification devoit se borner au tarse , & qu'on ampute la jambe , on expose le malade à l'incertitude d'une grande opération , dangereuse par elle-même & par ses suites.

2^o Tant que la gangrene s'étend , peut-on espérer , à la suite de l'amputation , une suppuration assez louable & assez soutenue , pour en obtenir les fruits souhaités ? Il faut pour l'établissement d'une bonne suppuration , premierement , que l'action des artères soit libre & aisée , qu'elle soit même plus forte ou plus accélérée que dans l'état naturel , sans l'être trop : or dans le cas où la gangrene continue à s'étendre , cette action se trouve bridée & interceptée plus ou moins , abolie même dans la plupart des branches qui se distribuent à la partie malade , peut-on compter sur l'établissement d'une suppuration louable ; & , en supposant qu'on en obtienne un commencement , doit-on s'attendre qu'elle se soutiendra assez bien pour conduire la plaie au terme souhaité ?

Un garçon de vingt-huit ans , du village de Sainghein , se trouvant pris à une jambe

de la gangrene épidémique , se confia au chirurgien du lieu qui , trouvant le pied & le bas de la jambe sphacelés , fit de suite l'amputation de la jambe , quoiqu'il n'y eût point encore d'apparence de séparation spontanée , & que le pouls ne se fît pas sentir à cause de sa grande concentration ; la suppuration néanmoins s'établit dans la plaie , & persévéra jusqu'au dix-huitieme jour , sans que jusques-là le pouls parût se développer. Le dix-neuvieme , il prit au malade des vomissemens qu'on regarda comme l'effet d'une indigestion , & auxquels succéderent des convulsions de tout le corps , qui le firent périr le vingt-cinquieme jour (a).

En second lieu , il faut , pour obtenir une suppuration louable & soutenue , que le sang & la lymphe soient de bonne qualité ; que la lymphe , en particulier , n'ait point considérablement perdu de cette qualité balsami-

(a) Ce n'est pas le seul sujet , dont la mort ait été attribuée à une indigestion , ensuite de l'amputation faite dans les circonstances énoncées ; cette idée n'étoit fondée que sur les vomissemens. Mais , qui ne sçait que ce symptome est très-souvent sympathique , & arrive en conséquence des irritations quelconques des nerfs composant des parties très-éloignées de l'estomac. Il n'est pas rare de le voir en particulier s'établir à la suite de l'amputation d'un membre considérable ; & l'on est très-fondé de croire qu'il a eu ici lieu par le surcroît de spasme, ajouté à celui qui accompagnoit la maladie

que, qui en fait le caractère essentiel. Or peut-on présumer que l'un & l'autre soient dans cet état souhaité, lorsque la gangrene s'étend ? Nous avons observé des preuves sensibles de la dégénération du sang dans celui qu'on tiroit des veines : il étoit noir, épais, veiné de jaune & de verd, & ressemblant à de la boue.

Un homme de trente-deux ans fut transféré à l'hôpital de Seclin, au mois de Septembre de l'année 1749, pour la gangrene au pied. Les scarifications & les topiques les plus appropriés à cet état, n'aboutirent qu'à procurer un suintement de mauvaise qualité. Deux chirurgiens de notre ville, appelés en consultation, trouvant les orteils & le métatarse sphacelés, opinèrent à l'amputation dans l'articulation du métatarse avec le tarse. Le chirurgien de l'hôpital leur représenta inutilement l'appauvrissement du sang du malade, dont il avoit des indices suffisans, & l'état de langueur ou d'oppression de l'économie animale ; circonstances qui, selon lui, ne laissoient pas lieu d'espérer que l'on pût tirer parti de l'opération : elle fut faite de suite ; & le sujet mourut, quelques jours après, avec la mortification dans la jambe.

On peut ajouter aux motifs du retardement de l'amputation, des raisons tirées du rapport de notre maladie avec la gan-

grene épidémique qui a régné dans les environs d'Orléans, en l'année 1710. Il paroît, par les expressions de l'historien de l'académie des sciences (a), qu'on ne s'est pas bien trouvé de l'amputation faite dans la vue d'empêcher le progrès de la maladie, lorsqu'elle menaçoit encore de s'étendre; puisqu'après avoir dit que la gangrene, à quelques-uns, s'étoit séparée naturellement, & sans qu'on y eût rien fait; qu'à d'autres, elle s'étoit terminée par le secours des scarifications & des topiques, il ajoûte qu'il y en eut quatre ou cinq qui moururent après l'amputation de la partie gangrenée, parce que le mal continua à monter jusqu'au tronc. Cet énoncé n'a pas besoin d'interprétation: d'un côté, cesont des malades qui guérissent par le seul secours des scarifications & des topiques, ou même par les seuls efforts de la nature. On rapporte que la maladie fit tomber successivement les pieds, les jambes & les cuisses, à un paysan d'auprès de Blois, sans qu'il mourût: de l'autre côté, ce sont des sujets, auxquels le mal gagne jusqu'au tronc, & qui succombent, quoiqu'on ait employé le moyen présumé le plus propre à en arrêter le progrès.

Il est donc évident que, dans l'espece de gangrene dont il est question, l'on n'est

(a) Voyez les Mémoires de l'académie royale des sciences, année 1710, hist. pag. 61.

fondé d'espérer un heureux succès de l'amputation, que lorsque l'on a des indices sûrs que la cause en est domptée ou corrigée, au point de ne pas mettre obstacle à l'établissement d'une suppuration louable, & des autres conditions relatives à la cure de la plaie de l'amputation, que lorsque l'irritation, ou le spasme qui suspendoit les fonctions des nerfs & arrêtoit le jeu des arteres, se trouve dissipé, & l'action des arteres rétablie : or ces indices ne peuvent être que les effets extérieurs qui résultent du rétablissement des fonctions vitales en général, & de celles du membre affecté. On étoit d'autant plus autorisé, dans notre maladie, d'attendre que l'on eût des indices positifs, que la nature en triomphoit ; qu'il paroît, par un grand nombre d'observations, que la gangrene ne s'est guères étendue au-delà de la partie moyenne de la jambe, dans la plupart des sujets qui en ont été attaqués (a).

Enfin, avant que le rétablissement des fonctions vitales du membre affecté ne soit évidemment constaté par un commencement

(a) De neuf sujets que le sieur Villebois, chirurgien au village de Gondecour, a traités de cette maladie, il ne s'en est trouvé qu'un, à qui la mortification ait dépassé l'articulation du pied avec la jambe. Si l'on ajoute à ces neuf sujets les deux qu'il a traités en 1721, ce sera un sur onze,

de séparation spontanée entre le mort & le vif, une partie du trajet des arteres aboutissantes à la partie sphacélée, est dans les mêmes circonstances où ces arteres se trouvent après l'amputation, c'est - à - dire, qu'elles forment autant de culs-de-sac, où le fluide qui y afflue, est stagnant : il y a même quelque chose de plus, puisqu'elles sont paralytiques dans une étendue considérable, au-dessus de ce qui est décidément gangrené. C'est la séparation commencée, qui donne la preuve que la nature a rétabli leur action, & a suppléé au défaut de leur continuité, en établissant une circulation nouvelle dans les extrémités des chairs vives, par l'expansion des rameaux collatéraux ; & c'est à cette nouvelle circulation, ou plutôt à l'action augmentée de ces petits vaisseaux, que l'on doit attribuer, & l'établissement de la suppuration, & la séparation qui en est l'effet. Alors se rencontre la principale des conditions requises au succès de l'amputation, à sçavoir la disposition à une bonne suppuration, qui se soutiendra d'autant mieux que l'on aura donné le tems aux vaisseaux collatéraux de se prêter & de se dilater, au point de pouvoir suppléer, autant qu'il est nécessaire, aux principaux vaisseaux tronqués.

La ligne de séparation est donc non seulement le signal favorable pour opérer avec

avantage ; mais elle est encore par elle-même une circonstance qui doit faciliter le succès de l'opération ; elle annonce les dispositions de la nature les plus propres à s'y prêter.

Le sieur Cuvelier, chirurgien établi à Roubaix, fut appelé, le 9 Mai 1750, chez un particulier de soixante ans, qui avoit la gangrene épidémique à un bras. Il n'y avoit pas quinze jours que cet homme avoit ressenti les premières atteintes de la maladie, à sçavoir, des douleurs dans la main, qui avoient gagné l'avant bras, avec des intervalles d'engourdissement. Il avoit eu recours d'abord à un empirique, qui fit appliquer des topiques très-répercussifs. M. Cuvelier trouva la main & l'avant-bras très-noirs, comme s'ils eussent été parfaitement sphacelés. Il y avoit, dans toute l'étendue du bras proprement dit, jusqu'au-dessus de l'épaule, une rougeur foncée, du gonflement & une tension très-forte ; la poitrine étoit oppressée, le pouls petit & fort concentré. Persuadé que le gonflement inflammatoire étoit un obstacle à l'amputation, ce chirurgien, de concert avec un médecin, se borna à faire des scarifications dans les parties moyenne & inférieure du bras, qu'il fit fomentier assidument avec du fort vinaigre, dans lequel il avoit fondu du sublimé corrosif. Il eut la satisfaction,

le lendemain, de trouver la tension & le gonflement diminués considérablement; la respiration étoit plus libre, & le pouls relevé. A ces circonstances favorables s'en joignoit une autre, à sçavoir un commencement de ligne de séparation à la partie moyenne supérieure de l'avant-bras, qui lui fit augurer qu'il seroit fondé d'entreprendre l'amputation le jour suivant. Il trouva effectivement autour de l'avant-bras une ligne circulaire qui avoit près d'un travers de doigt de large. Il fit l'amputation dans la ligne même, & elle eut tout le succès désiré, le malade ayant guéri en peu de tems.

C'étoit précisément dans la ligne qu'on devoit toujours amputer; sans quoi l'on sacrifioit une partie des avantages que présentoiént, & la séparation commencée, & la suppuration qui l'accompagnoit. C'est après avoir réfléchi sur ces avantages, que M. Dallenès, habile chirurgien d'Aire, a cru devoir prendre ce parti, après avoir suivi, à l'égard de quelques sujets, le torrent des praticiens, qui tous amputoient au-dessus de la ligne de séparation. Entr'autres malades qu'il eut à opérer, il s'en trouva un qui avoit les deux pieds sphacelés; ainsi que les jambes, jusqu'à la partie moyenne, où la gangrene se borna: l'amputation ne fut faite que lorsque la ligne de séparation fut bien marquée. Quoique la

gonflement de la partie saine, dit M. Dallennes, m'eût fait mal augurer pour le succès de l'opération, en hasardant d'amputer ces membres dans la ligne même, j'en fis cependant l'amputation de cette manière, qui me réussit aussi heureusement que je pouvois le desirer. J'ai continué, ajoûte-t-il, cette méthode avec succès, & j'ai traité ainsi tous ceux qui se sont confiés à mes soins (a).

Le succès a justifié cette pratique ; toutes les opérations faites dans ces circonstances, avec les mesures requises d'ailleurs, ayant réussi. Plus la séparation est avancée, & plus l'on peut compter sur le succès : la circulation nouvelle, établie dans le moignon, se faisant alors avec toute la liberté désirable pour l'entretien d'une bonne suppuration, écarte la plupart des inconvénients inséparables de l'amputation. On conçoit que l'art ne peut suppléer aisément le concours des circonstances favorables, qui accompagnent l'ouvrage de la nature ; & c'est sur-tout lorsque la partie a du volume ou de l'épaisseur, & qu'elle se trouve voisine du tronc, que l'on doit attendre que cet ouvrage soit avancé. Les séparations que la nature a faites en entier de membres

(a) Lettre de M. Dallennes, du 10 Novembre 1754.

considérables , sont des preuves évidentes de la solidité de cette assertion.

Il n'est pas moins essentiel d'attendre que la ligne de séparation soit très-avancée , avant d'en venir à l'amputation , lorsque la gangrene se trouve arrêtée à une articulation. On sçait la difficulté qu'il y a d'obtenir une bonne suppuration dans la plaie , qui suit l'amputation faite dans des parties toutes tendineuses & ligamenteuses , & surtout dans des articulations d'un volume & d'une épaisseur aussi considérables que celles du pied & du genou : ici la suppuration doit s'établir tout-à-la-fois dans une étendue considérable , & dans des parties qui en sont très-peu susceptibles : au contraire celle qui résulte des efforts de la nature victorieuse dans le cas de la séparation spontanée , s'établissant graduellement , & étant compassée par la nature même , elle procure , avec une sorte d'assurance de succès , cette séparation qui en est l'effet ; & les bourgeons charnus , qui succèdent peu-à-peu , achèvent d'établir les dispositions requises au succès (a). Aussi a-t-on vu des gens rester

(a) S'il est des cas où l'on a pu être autorisé de déroger à la règle établie d'amputer dans la ligne même de séparation , il semble que ce soit précisément dans celui-ci. Outre les difficultés pour l'établissement d'une suppuration louable & soutenue , il se présente un autre motif , à sçavoir , l'incommodité du membre tronqué , qui

abandonnés , sans inconvéniens , à cette seule ressource de la nature , voir tomber d'eux-mêmes leurs pieds ou leurs mains , & se rétablir ensuite , sans presque avoir besoin des secours de l'art.

Mais il étoit sans doute imprudent d'abandonner à la nature toute l'étendue de ce travail , quand la maladie se trouvoit bornée à des articulations , telles que le pied & le genou ; de-là nécessairement , des suppurations de longue durée , qui doivent affoiblir & même énerver les sujets : si ce sont des vieillards , le desséchement ou le racornissement des solides , qui a lieu plus ou moins dans un âge avancé , prolongera encore de beaucoup le tems de la séparation complète. Près d'une année s'est écoulée , avant que les deux mains du vieillard , dont il est parlé , p. 345 du Journ. d'Octobre , ne se fussent tout-à-fait séparées.

L'on peut donc assurer que la ligne de séparation , qui établit des bornes à la gan-

paroît plus à charge qu'utile pour les mouvemens du corps ; ce que l'on suppose sur-tout pour une jambe privée du pied. Mais il est prouvé par les faits , que l'on peut tirer parti d'une jambe sans pied , pour les usages ordinaires. J'ai vu une fille , au village de Wartignies , près de Lille , à qui le sieur Villebois avoit fait l'amputation du pied , marcher & travailler , au moyen d'une petite botte bien adaptée , tout comme si elle n'eût pas été privée de son pied.

grene , est , à tous égards , le signal favorable pour la réussite de l'amputation , & que le succès en est d'autant plus sûr , que cette séparation spontanée se trouve plus avancée. Dans son commencement , elle peut n'être que l'effet du rétablissement de l'action des arteres cutanées & de quelques branches musculaires , partant d'un tronc d'arteres situé beaucoup au-dessus des bornes de la mortification , pendant que la continuation des principales arteres & leurs distributions les plus considérables sont encore dans un état de paralysie : en pareil cas , il est évident qu'on a lieu de s'attendre à voir , après l'amputation , la gangrene s'emparer du moignon ; ou du moins l'on ne peut se flater de voir s'établir , dans la plaie de l'amputation , une suppuration aussi prompte & aussi louable , qu'il est à désirer ; & l'on flottera quelque tems entre la crainte & l'espérance pour les suites de l'opération , comme il est arrivé dans l'observation suivante.

Le sieur Ramete , chirurgien cité ci-dessus , fit l'amputation des deux jambes à un garçon de vingt-deux ans , du village d'Allen-nes , auquel les pieds se trouverent sphacelés jusqu'au - dessus des malléoles , à la suite des symptômes primitifs de notre maladie ; il ne s'y détermina néanmoins , que lorsqu'il vit la gangrene décidément bornée

par une ligne de séparation entre le mort & le vif, qui eût lieu à chaque jambe, vers la partie moyenne. Il laissa même deux jours d'intervalle entre chaque opération, pour ne pas trop fatiguer le sujet; mais, dans l'une comme dans l'autre, les artères tronquées ne fournirent point de sang; preuve certaine qu'elles étoient encore dans un état paralytique, & que le sang restoit figé dans leur calibre. Ce chirurgien rapporte, dans le détail de son observation, que le pouls du malade ne se faisoit point sentir dans le tems qu'il fit ses opérations, & qu'il resta sans pouls, encore près de douze jours; aussi la cure fut-elle traversée par les accidens les plus fâcheux: le malade eut une diarrhée qui l'affoiblit extrêmement & traversa l'établissement d'une bonne suppuration; ensuite il y eut des fusées le long des tendons des muscles de la jambe, & un grand dépôt sous le *fascia-lata*; le sujet fut quelques jours entre la vie & la mort; cependant tout fut enfin surmonté, & la guérison s'accomplit au bout d'environ cinq mois.

Un commencement de séparation spontanée ne suffit donc pas pour assurer le succès de l'amputation, tant que le développement du pouls n'y est pas joint: ce n'est que de l'union de ces deux points qu'il peut résulter positivement, que la nature est victorieuse de la cause de la maladie, & que
l'on

l'on a lieu d'être assuré du rétablissement suffisant des fonctions de l'économie animale pour la réussite de l'opération. Au reste, nous estimons la circonstance du développement du pouls d'une si grande importance, qu'elle pourroit, à notre avis, suppléer, en certains cas, à l'établissement de la séparation souhaitée, pourvu que l'on en eût obtenu les signes précurseurs, tels qu'un gonflement léger & bien élastique à l'extrémité des chairs vives, & une rougeur inflammatoire médiocrement sensible, présages d'une suppuration prochaine.

Ce ne peut être que dans de pareilles circonstances, que les amputations faites avant l'établissement de la ligne de séparation, aient réussi. Il consiste, par une liste que nous a envoyée M. Cauvet, médecin de Béthunes, de sept personnes opérées dans ce tems, que quatre ont guéri, sans accidens & sans récidives, quoiqu'il y ait eu amputation des deux jambes, à l'égard de deux de ces quatre sujets. Mais la preuve que tous quatre se trouvoient dans les circonstances énoncées, lorsqu'on procéda à l'amputation, c'est que les artères, selon le récit de M. Cauvet, fournirent toutes du sang, en lâchant le tourniquet; ce qui n'a pu avoir lieu, qu'en conséquence de leur action rétablie dans tout leur trajet, au-dessus de la partie sphacélée, & de l'aboli-

tion de la cause qui tenoit en contrainte le système artériel & le genre nerveux.

Enfin , s'il est vrai que la nature ou l'économie animale se soit relevée dans quelques personnes , & se soit prêtée au succès de quelques amputations pratiquées avant que l'on eût des indices suffisans des dispositions exigées , que peut-on en conclure de positif ? Rien sans doute. Il suffit que nous ayons fourni plusieurs exemples d'opérations infructueuses , pratiquées avant l'établissement de ces indices ; au lieu que le succès étoit presque sûr , lorsqu'ils avoient lieu (a).

Le progrès d'une gangrene de l'espece de celle dont il est question , n'ayant pas d'autre cause que celle qui a produit le développement de la maladie , on ne devoit pas craindre la communication contagieuse , qui n'a pas lieu dans la gangrene sèche ; ainsi l'on n'avoit rien à craindre du retardement de l'amputation. Pour que la communication fût possible dans cette espece de gangrene , il faudroit supposer une cause ou une action qui fit agir la partie gangrenée , ou

(a) Des sept amputés de M. Cauvet , deux sont morts ; & l'on a été obligé de faire à un autre l'amputation de la cuisse , après avoir fait infructueusement celle de la jambe. M. Cauvet a ajouté à cette liste celle de trois autres personnes , auxquelles l'amputation faite dans les circonstances que nous exigeons , a eu le succès désiré.

sphacélée, sur la partie saine. Ce n'est que dans l'air ou en d'autres agens extérieurs, capables de faire tomber la partie gangrenée dans une dissolution putride, que cette cause pourroit se rencontrer ; mais le cas ne peut avoir lieu ici, où la partie tend par elle-même à un état opposé, si ce n'est que par des scarifications déplacées, on ne donnât accès aux impressions de l'air, ce qui n'arrivoit que trop souvent à nos chirurgiens de la campagne. D'ailleurs l'action organique des artères, comprises depuis le cœur jusqu'à la partie affectée, quelque affoiblie qu'elle soit, tend toujours à empêcher la réaction supposée de la partie morte, sur le vif ; le terme de l'impulsion des liquides, par cette action, est à la partie sphacélée, qui leur offrant une barrière insurmontable, ne permet pas non plus aux veines d'en ramener des miasmes putrides : d'un autre côté, l'état de coagulation, où se trouve le sang dans les vaisseaux voisins de la partie sphacélée, est encore un obstacle à la résorption de pareils miasmes ; ainsi l'on doit regarder la partie sphacélée, comme n'ayant plus du tout de communication avec le vif, quoiqu'elle lui soit encore adhérente.

Le grand nombre de sujets, en qui l'on a attendu que la nature marquât des bornes à la mortification, par la séparation désirée ;

sans qu'il s'ensuivît d'inconvéniens, & ceux en qui elle a opéré la séparation en entier de la partie morte, démontrent la solidité de ce raisonnement. Il y a plus : nous avons par-devers nous plusieurs exemples de personnes, dans lesquelles la pourriture de la partie sphacélée, procurée par des topiques humides & aqueux, n'a pas produit de communication contagieuse, ni opéré d'impression fâcheuse sur l'œconomie animale. Outre l'exemple de l'observation, p. 343, Journal d'8^{bre}, nous pouvons citer plusieurs sujets traités par M. Villebois, dont il faisoit baigner les membres, en partie sphacelés, dans des décoctions aqueuses d'herbes appropriées à cet état, & même dans de l'eau chaude ; il n'en est résulté d'autre effet que l'accélération de la séparation de la partie sphacélée.

On n'avoit donc nullement à craindre, en temporisant, que la partie saine contiguë à la partie gangrenée, en contractât rien. Pour éloigner toute ombre de crainte à cet égard, il n'étoit question que d'aider, par des topiques convenables, la tendance de la partie morte au dessèchement. Quelques chirurgiens se sont déterminés, en pareil cas, à emporter la partie sphacélée, à peu de distance de la partie saine, non à la vérité, dans la vue qu'ils devoient uniquement se proposer, à sçavoir, d'éviter

les incommodités de la putréfaction, mais dans la croyance qu'ils pouvoient, par ce moyen, arrêter le progrès ou la communication de la maladie, & faciliter la séparation de ce qui restoit de partie morte attachée au vif, par l'application des remèdes appropriés à cette fin.

OBSERVATION

SINGULIERE

Sur une Tumeur carcinomateuse. Traitement de cette Tumeur, par la ciguë. Suite & conjecture relative à ce traitement ; par M. HAZON, docteur de la faculté de Paris.

Une fille âgée de soixante-sept ans, d'un assez bon tempérament, apperçut, au mois de Juin 1761, une petite tumeur grosse comme une aveline, à la partie latérale moyenne gauche de la mâchoire inférieure. Elle étoit, dès son commencement, un peu douloureuse ; ce qui engagea cette demoiselle à consulter : le chirurgien jugea cette tumeur d'un mauvais caractère. Il fut confirmé dans son opinion, lorsqu'il vit les progrès rapides qu'elle fit, malgré les topiques & les remèdes généraux qu'il y opposa.

Je fus appelé au mois de Novembre de

la même année, pour voir cette tumeur ; c'est-à-dire, cinq mois après que l'on s'en fût apperçu. Elle étoit déjà grosse, comme un pain d'un sol ; elle avoit une base large, & étoit un peu pyramidale. Je n'hésitai point à la caractériser carcinomateuse ; car elle étoit douloureuse, lancinante, inégale, livide ; elle grossissoit, dans toute sa circonférence, de jour en jour ; elle s'étendoit sous le menton, entroit jusques dans la bouche, par-dessous les muscles de cette partie ; elle alloit jusqu'à repousser la langue du côté droit ; elle gênoit beaucoup la parole, & le passage des alimens dans la bouche, sans cependant intéresser le pharynx. Je ne connoissois, contre une tumeur de cette nature, que la ciguë, dont les vertus anciennement prévues, avoient été depuis peu célébrées par M. Storck, célèbre médecin de Vienne en Autriche ; cependant je n'avois pas grande opinion de l'extrait de cette plante, que j'avois eu occasion d'employer, parce que je n'y avois pas observé les grandes vertus fondantes & résolutes qui lui ont été attribuées à Vienne ; & d'ailleurs ayant consulté des médecins & quelques chirurgiens célèbres, personne n'avoit pu me citer d'observation tant soit peu satisfaisante. Je résolus donc d'employer la ciguë en substance, en poudre bien séchée & pulvérisée. Je ne doutai pas d'y trouver

plus de vertu que dans l'extrait, dont l'ébullition & la longue évaporation peut dissiper les principes actifs, & énerver la force. Je formai un électuaire avec demi-once de ciguë en poudre, incorporé dans une suffisante quantité de syrop de la même plante. Je commençai par six grains ; car la poudre a bien plus d'âcreté que l'extrait ; & j'augmentois tous les jours de six grains, jusqu'à ce que l'âcreté & la virulence de la poudre fût quelque peine à la gorge de la malade ; pour lors j'en restois à cette dose, jusqu'à ce que le mal de gorge fût passé ; si-tôt que l'impression étoit cessée, j'augmentois la dose de l'électuaire, de six grains ; & j'ai été jusqu'à un gros, le matin à jeun, en buvant un verre d'eau ou de tisane par-dessus. Parvenu à cette dose, le matin, je commençai à en faire prendre aussi le soir, sur les dix heures, avec la précaution de ne manger qu'un potage, plus de deux heures avant la prise du soir : j'augmentai aussi la dose du soir par degrés, jusqu'à demi-gros ; de façon que la malade prenoit un gros & demi d'électuaire de ciguë par jour. Je n'étois pas d'avis de purger pendant l'opération de ce remède fondant, ou au moins que de loin en loin. Mais le conseil (que je n'avois pas choisi) fut d'avis que la malade fût purgée, de huit en huit jours, parce que, dans le même tems, paru-

rent, dans un ouvrage périodique de Médecine de Paris, deux observations de maladies de carcinomes, l'un au visage, l'autre à la mammelle, qui avoient été guéris par l'extrait de ciguë, & le purgatif de huit en huit jours. Ce purgatif consistoit en douze grains de pâte alexitere de Rotrou, dont la base, comme on sçait, sont les pignons d'Inde, ou le *ricinus americanus semine nigro*, dépouillé cependant de son huile virulente, par expression, & séchée au soleil, étendue avec la viperine de Virginie & le tartre blanc.

L'effet de mon électuaire de ciguë étoit de faire cracher beaucoup, & de faire évacuer par la bouche une lymphe épaisse & gluante, en assez grande quantité, pendant toute la journée. J'espérois quelques succès de cette fonte marquée; cependant indépendamment de cette fonte apparente, de la bonne préparation du remède & du purgatif fondant & alexitere de Rotrou, je ne trouvai aucune diminution dans la tumeur; elle augmentoit au contraire tous les jours; elle étoit parvenue à remplir la forme d'un chapeau ordinaire: elle défiguroit tout le visage: elle remplissoit la bouche comme un bâillon; & j'avois de la peine à introduire le petit doigt entre la tumeur & le palais. Dans cette position, la préparation de ciguë la

plus forte n'opérant aucune diminution de la tumeur, n'en empêchant pas même l'augmentation, la tumeur étant prête de s'ulcérer à la base, nous crûmes devoir suspendre le remède, & abandonner cette tumeur à la nature.

Deux mois se passèrent, sans que j'entendisse parler de la malade. Enfin ayant été mandé de nouveau pour mademoiselle sa sœur, j'appris que la malade, peu de après que je l'eus quittée, avoit été attaquée d'une fièvre violente qui avoit duré quarante jours; qu'après ce tems, pendant lequel on n'avoit pratiqué aucun remède, la fièvre avoit quitté subitement, & que la tumeur avoit disparu en même tems presque entièrement. Je l'examinai de nouveau: je fus fort surpris de la voir effacée; il ne restoit plus qu'un gonflement spongieux encore sensible au toucher; le dedans de la bouche étoit entièrement désempli: en même tems je trouvai la malade dans un marasme effrayant, avec une petite fièvre lente: plusieurs petits furoncles s'étoient élevés au dos & à la cuisse, & paroissoient d'un très-mauvais caractère, bleuâtres, livides, plusieurs mal pansés, comprimés par la situation du corps, étoient gangrenés; cependant je vins à bout de les ranimer par le styrax & l'eau-de-vie,

& de les amener à suppuration. Je jugeai à propos de purger doucement plusieurs fois, pour entraîner une portion de l'humeur cancéreuse, qui avoit reflué vraisemblablement dans la masse des liqueurs.

J'aurois souhaité pouvoir entreprendre le traitement de ce marasme, soit par le lait, soit par les anti-scorbutiques, ou les antiseptiques de différentes especes. Je me serois retourné de différens côtés, suivant le bon ou le mauvais effet des remedes, & les indications; mais la malade qui ne vivoit plus que machinalement, vivoit tellement de phantaisie, & d'un si mauvais régime, qu'il ne fut pas possible de rien entreprendre. Elle mourut au bout de quelque tems. S'il est permis de se livrer à quelques conjectures au sujet de ce carcinome affaîlé, & peut-être métastaté, il y a apparence que les sels âcres de la ciguë ayant roulé long-tems & abondamment dans la masse du sang, aidés de la fièvre critique de quarante jours, qui est survenue, ont enfin fondu la tumeur, mais que les principes de cette humeur ayant été repompés, après la fonte, dans la masse du sang, l'ont altéré au point de l'infecter & de la corrompre. La preuve en est dans le marasme qui s'est ensuivi, dans les cloux & les petits furoncles de mauvais caractère, qui se sont répandus à

la surface du corps, après l'affaiblissement de la tumeur. On ne peut point accuser le défaut de purgatif, pendant l'usage de la ciguë, car la malade a été purgée avec le purgatif drastique de Rotrou, tous les huit jours, & quelquefois tous les cinq jours. Peut-être doit-on accuser la négligence des parens qui ont abandonné cette fièvre de quarante jours, à sa propre crise; fièvre, pendant laquelle j'ai appris que la malade n'avoit gardé aucun régime. Ce qui m'a engagé à donner au public l'histoire de cette maladie, c'est, premièrement, l'observation rare, & peut-être unique, de l'affaiblissement subit d'une tumeur carcinomateuse, aussi énorme; secondement, un affaiblissement subit, après l'usage de la ciguë, & une fièvre de quarante jours; fièvre vraisemblablement critique. Les praticiens tireront de ce récit des conjectures plus justes & plus lumineuses que moi.

Il est à remarquer que la ciguë n'a donné d'autres marques de sa virulence, que le mal de gorge & l'impression passagère d'âcreté, lorsqu'on en avoit augmenté la dose, pendant plusieurs jours de suite; d'ailleurs, ni foiblesse, ni mal de cœur, ni éblouissement dans les yeux, ni foiblesse de jambe, ni mal à la tête; de la force, au contraire, pendant tout le tems qu'elle en a usé; du sommeil & de l'appétit,

OBSERVATION

Sur un Dépôt arthritique , accompagné de phénomènes singuliers , extraite d'une Lettre de M. STRACK , docteur en médecine , & professeur de chirurgie , à Mayence.

Un homme éprouva , pendant quelque tems , des douleurs arthritiques , qui attaquoient tantôt un membre , tantôt l'autre. A la fin , la matiere se jetta sur la cinquieme , fixieme & septieme des vraies côtes du côté droit , les enfla & y forma un très-grand dépôt , qui , après avoir été ouvert de tout son long , donna près d'une demi-chopine de pus. L'abcès ouvert , on découvrit une ouverture entre la cinquieme & la fixieme côte , près de leurs cartilages ; & on trouva qu'il s'y étoit formé une poche entre les côtes & la plèvre , dans laquelle on introduisit la sonde , qui descendit jusqu'à la région du foie.

Cet abcès devint fistuleux ; les douleurs arthritiques continuerent à se faire sentir ; les chairs & les forces diminuerent à vue d'œil ; la fièvre lente se mit de la partie ; on crut le malade perdu sans ressource. Après cinq mois , la matiere sentoit l'œuf

pourri ; & l'appareil parut livide , toutes les fois qu'on le levoit. On conclut de-là , qu'il devoit y avoir carie aux côtes. Pour sauver ce malade , on lui fit une incision sur la fixieme & la septieme côte dans la vue de parvenir au fond du sac pour donner issue à la matiere qui pouvoit y être retenue.

Après avoir fait une incision aux tégumens , on disséqua les extrémités des muscles abdominaux qui s'y attachent ; mais lorsque les côtes furent découvertes , il ne fut pas possible de pénétrer jusques dans la poche ; tant ces côtes par leurs exostoses étoient près l'une de l'autre.

Il fallut guérir cette nouvelle plaie ; & comme elle étoit fraîche , simple , & faite par un instrument tranchant , on la pensa simplement en rapprochant ses levres , & la couvrant d'un plumasseau sec : le quatrième jour la suppuration s'y établit comme dans toutes les plaies simples , mais ce qu'il y eut de plus singulier , c'est que le pus qui en sortoit , sentoit l'œuf pourri , & teignoit l'appareil en noir comme celui qui sortoit de l'ouverture de la fistule. On dira peut-être , qu'il y avoit entre les côtes une ouverture , imperceptible qui communiquoit avec la poche , & donnoit une issue à la matiere puante qui teignoit l'appareil : mais il y a très-grande apparence que non : car

cette plaie guérit très - promptement , & la fistule resta. D'ailleurs , lorsque les chairs de cette même plaie furent parfaitement réunies , & qu'il n'y eut plus que la peau & la graisse à consolider la matiere , continua à teindre les plumasseaux , & à puer comme au paravant , ce qui dura jusqu'à ce que la cicatrice fut faite.

On doit conclure de-là , que si la chair & la graisse peuvent fournir un pus capable de teindre l'appareil en noir , & d'une odeur puante , ces deux signes n'indiquent pas toujours une carie. Ne seroit-ce pas un effet du virus arthritique ? Je me rappelle d'avoir vu un homme âgé de 60 ans , sujet à cette maladie qui étoit extrêmement propre , & malgré cela , teignoit toutes les fois qu'il se lavoit l'eau en noir , comme s'il y eût mis de l'encre de la Chine.

La fistule ci-dessus subsista encore quelque tems ; on la pensa légèrement. Le malade continua l'usage de l'antimoine crud , de la décoction des bois & des bains. Il en sortit tous les jours moins de matiere : la plèvre se réunit aux côtes ; la fistule guérit radicalement , & fut fermée à la fin du neuvieme mois par une forte cicatrice. Il y a quatre ans de cela , & le malade se porte parfaitement bien.

Cette plèvre se seroit-elle réunie aux côtes , s'il étoit vrai , comme le prétendoit

M. Hamberger, qu'il y a de l'air entre les poumons & la plèvre ? Je crois que non ; & je pense que M. Haller a raison, quand il dit que les poumons restent toujours appliqués contre la plèvre. Cette compression des poumons a empêché le séjour de la matiere dans cette poche, & a été cause que la plèvre, toujours appliquée aux côtes, s'y est enfin unie.

PHÉNOMENE SINGULIER;

Par M. ALLIET, médecin à Gisors.

Le 10 du mois de Novembre 1760, Julien E bourrelier de cette ville, travaillant chez le fermier de Grainville, à un quart de lieue de Gisors, reçut au sortir de dîner, par quelqu'un de sa compagnie, qui badinoit avec lui, un coup de main vers le creux de l'estomac, comme pour l'éloigner. Ce coup fut porté avec si peu de force, que cet homme qui étoit debout alors, ne chancela pas. Néanmoins il en ressentit dans le moment une douleur vive, qui lui fit jeter un cri de plainte, & dire à celui qui l'avoit frappé : *Quel coup vous venez de me donner !* Cette douleur perdit aussi-tôt de sa force, & parut des-

cendre, en s'amortissant, le long du ventre, jusques dans les parties génitales. En effet, cet homme observant le soir ces parties, où il éprouvoit une douleur sourde, remarqua que ses bourses & son testicule droit étoient gonflés, & que celui-ci étoit sensible jusqu'à la douleur, lorsqu'on le pressoit légèrement. Les deux jours suivans, il prit de l'inquiétude, voyant que cette incommodité qui le gênoit même pour son travail, ne se dissipoit point. Il me fit prier de l'aller voir : je le visitai, & après les recherches les plus scrupuleuses sur la cause de sa maladie, je n'en découvris pas d'autre que le coup qu'il avoit reçu. C'est pourquoi j'ordonnai seulement de baigner la partie affectée avec une décoction d'écorce moyenne de sureau dans le vin rouge, & d'y appliquer des compresses imbibées de la même décoction. Le gonflement & la douleur disparurent presque entièrement. Il survint cependant une demangeaison, avec boutons sur cette partie : on fomenta alors avec la décoction d'écorce moyenne de sureau dans le lait ; mais comme ce topique agissoit trop faiblement & trop lentement, & que la demangeaison caufoit au malade des insomnies & des inquiétudes très-grandes, j'y fis substituer l'oxycrat qui apaisa tout. Cependant le gonflement du testicule

n'a totalement disparu qu'à la longue.

Voilà le phénomène ; mais comment l'expliquer ? Si le coup en question en est la cause, quel rapport entre un effet si violent & si prompt, & la cause apparente ? Le vrai physicien ennemi du pur système fera-t-il satisfait d'une explication entièrement fondée sur la communication du plexus stomachique, avec le plexus rénal qui donne des nerfs aux parties génitales ? Pour moi qui ne vois pas qu'on puisse étayer une semblable explication de raisons solides & évidentes, & qui ne puis y en substituer une plus vraisemblable, j'applaudirois beaucoup à celui qui expliqueroit ce phénomène d'une manière satisfaisante.

A ce phénomène, je pourrois en joindre un autre, d'une explication plus facile, à la vérité ; mais curieux & semblable à ceux qui ont été observés par MM. Boerhaave & Astruc, & cités par M. Bonté, médecin à Coutances, dans son Exposition des symptômes de la colique de Poitou végétale, Journal de Méd. Tom. XVI, pag. 315 : le voici.

Le 13 Novembre 1760, Pierre Penchenard de la Belle-Lande hameau de la paroisse de Longchamps dans le Vexin Normand, étant monté sur un poirier, après dîner, tomba presque perpendiculairement

sur la tête : le tronc & les extrémités de son corps , excepté la tête , l'estomac , les intestins & la vessie furent aussitôt paralysés ; la respiration seulement , & le mouvement du cœur parurent assez libres ; quelques momens après la chute , le malade avoit une pleine connoissance , & tous ses sens s'exerçoient assez librement. On appella un chirurgien qui fit évacuer le malade , avec le tartre stibié ; l'estomac conserva encore assez de vie pour favoriser son action : on saigna ensuite le malade ; on lui donna des lavemens que les intestins & le sphincter de l'anus sans ressort ne purent retenir : l'estomac ne digéroit les boissons qu'avec peine , & très-imparfaitement : la fièvre se mit bientôt de la partie. Cependant les bras & le tronc commençoient déjà à reprendre leur ton naturel , mais la vessie qui demeura pleine d'urine , & qu'on n'eut point l'attention de vider par la sonde , devint gonflée , douloureuse , enflammée ; & ce fut dans ce moment qu'appelé de chez M. le marquis d'Amert où j'étois alors , pour visiter le malade , je le jugeai perdu sans ressource , l'inflammation de la vessie , accompagnée des symptômes ordinaires , étant à son dernier période ; en effet , le malade mourut environ vingt-quatre heures après ma visite.

E X T R A I T

De deux Lettres ; l'une du 12 Juillet ; l'autre du 28 Août 1762, de M. DUMONT fils, lithotomiste à Bruxelles ; à M. LECAT, écuyer, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Rouen ; &c. sur la méthode de tailler de ce dernier.

MONSIEUR,

Si la seule inspection de votre gorgeret cystitome (a) nous a épris en sa faveur, avant même que nous eussions lu votre recueil & votre parallele, tellement que nous renonçâmes d'abord, mon pere & moi, à nos propres inventions, pour ne nous servir que de votre instrument ; si la lecture que nous fîmes ensuite des ouvrages cités ci-dessus, nous confirma de plus en plus dans notre projet, en conséquence de la solidité des preuves, tant de fait que de raison, que nous rencontrâmes par-tout dans ces ouvrages. Jugez, Monsieur, combien peu nous sommes disposés à renoncer à la façon, ainsi qu'aux instrumens avec lesquels vous exécutez cette opération, à présent que nous sommes convaincus de

(a) On trouve ce gorgeret cystitome, à Paris, chez Perret, coutellier, à la Coupe d'or, rue de la Tisseranderie.

M m ij

leur bonté, par des expériences réitérées sur les morts & sur les vivans. Oui, Monsieur, les essais que nous avons faits de votre instrument sur les cadavres, nous ont toujours si constamment donné une opération latérale des plus parfaites, que nous n'aspirâmes dès-lors, mon pere & moi, qu'à l'occasion d'en faire l'essai sur le vivant, seuls essais vraiment décisifs de la bonté d'une méthode ou d'un instrument, quand des succès constans en couronnent l'usage. C'est le cas où nous nous trouvons, Monsieur, par rapport à votre gorgeret cystitome, d'après les observations, dont voici l'histoire.

Nous avons taillé, cette année, avec cet instrument, trois sujets; sçavoir, deux ce printems, & un troisieme cet été.

Le premier étoit un garçon de vingt ans, assez bien constitué en apparence. Il fut taillé par mon pere, en sept minutes, avec votre gorgeret cystitome. La pierre, d'un très-grand volume, pesoit environ trois onces. Il n'y eut point d'hémorragie de conséquence, & le malade se portoit très-bien en tout, jusqu'au troisieme jour, que, son imagination frappée qu'il alloit mourir ce jour-là, il se fit en lui une révolution si terrible, qu'il tomba plusieurs fois en syncope, & manqua de mourir de peur; mais à peine fut-il entré dans le quatrieme jour, qu'il commença à se tranquilliser. Il se porta

ensuite de mieux en mieux , & se trouva enfin guéri parfaitement, au bout de cinq semaines.

Le second , qui étoit un garçon de quinze ans , fut taillé par moi , dans notre hôpital. Je lui tirai , en moins d'un demi-quart d'heure , une pierre murale , de la grosseur d'un petit œuf de poule , en partie brisée. Le malade , aussi - tôt après l'opération , dormit plusieurs heures , & encore mieux les nuits suivantes. Il retint parfaitement ses urines , & urina à volonté , le sixieme jour. Enfin il fut parfaitement guéri le neuvieme jour.

Mon pere opéra , le 17 de ce mois d'Août , en deux minutes , un garçon de quinze ans , fort exténué des douleurs de la pierre qui étoit murale , & grosse comme un marron. Le sixieme jour , il n'urinoit plus du tout par la plaie ; & aujourd'hui , onzieme jour , la cicatrice des tégumens est telle , que je compte , dans huit jours , le voir parfaitement guéri.

Quoiqu'il soit vrai , Monsieur , que nous ayons eu différentes fois des succès pareils , en opérant à notre façon , (qui ne differe en rien de la vôtre , quant aux principes ,) & avec des instrumens de notre invention , il faut cependant vous avouer que nous faisons cette opération bien plus facilement , plus promptement & plus parfaitement avec votre gorgeret cystitome , qu'avec tout

autre instrument , même les nôtres. Oui , Monsieur , nous y avons rencontré , par l'usage que nous en avons fait , un si grand nombre d'avantages supérieurs à ceux de tout autre lithotome quelconque connu jusqu'à présent , qu'il me semble que vous n'en avez point dit encore tout le bien qu'il y a à en dire. C'est le témoignage que la vérité nous force de vous rendre en faveur de votre instrument , lequel nous n'abandonnerons point , que quelque génie heureux & supérieur nous en montre un meilleur ; c'est ce que je crois être très-difficile , pour ne point dire impossible (a).

J'ai l'honneur d'être , &c.

O B S E R V A T I O N

Sur une Tumeur dure & indolente , remplie de vers , d'une grosseur extraordinaire ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit , de la même ville , &c.

Je fus appelé , le 3 du mois de Mars de l'année 1761 , pour un jeune homme de campagne , âgé d'environ trente ans , d'un tempérament robuste & replet , réduit , par

(a) Voyez dans le Journal de Médecine , mois de Septembre 1762 , pag. 277 , les succès de la même méthode à Rouen.

sa misérable condition, à bêcher tous les jours la terre. Ce jeune homme portoit, depuis long-tems, sur la hanche droite, une tumeur dure & indolente; son volume étoit pour le moins de la grosseur de la forme d'un chapeau, avec une enflure qui occupoit toute l'étendue de la cuisse, & la tuméfaction s'étendoit jusqu'au bas du pied. Cette tumeur ne lui causant point de douleur, & ne le gênant presque pas en marchant, il méprisoit le remède, & le repos qu'on lui conseilloit; mais le tems vint où il se repentit de ses inattentions; d'un jour à l'autre, cette tumeur grossissoit de plus en plus, & commença à se faire sentir, de tems-en-tems, par des vifs élancemens, & sur-tout, pendant la nuit: la cuisse, la jambe & le pied enflerent tellement, qu'au bout de quelques mois, il ne fut plus en état de marcher, parce que le poids de la tumeur, & l'inflexibilité de la jambe & du pied, le fatiguoient, au bout de quelques pas. Il fallut enfin y remédier, sous peine de ne plus gagner sa vie. Ce fut alors qu'on m'appella pour le visiter; & après l'avoir bien examiné, & employé les remèdes généraux, je me servis d'abord de quelques cataplasmes émolliens & résolutifs, que j'appliquai sur la tumeur pour la résoudre. Cette manœuvre, qui dura un mois, n'aboutit à rien. Il fallut en venir à des remèdes plus forts, c'est-à-

dire , aux cataplasmes maturatifs & suppurans , qui furent mis alternativement en usage , pendant environ un mois & demi , au bout duquel tems , cette tumeur vint en maturité ; & lorsqu'elle fut prête à ouvrir , je me disposai d'en faire l'ouverture , comptant de tirer une grande quantité de matiere purulente. Mais , quelle fut ma surprise , & de ceux qui furent présens à cette opération , de voir sortir , par pelotons , plus de quatre mille vers tous en vie. Il y en avoit de gros , de petits & de longs. Ce jeune homme a été guéri avec tout le succès possible , & jouit actuellement d'une parfaite santé.

Je laisse aux phyficiens à expliquer ce phénomène , & de quelle façon s'est engendrée cette prodigieuse quantité de vers.

Comme vous nous recommandez , Monsieur , dans votre Journal , de vous adresser des Observations graves & importantes , j'ai cru que celle-ci pourroit y avoir quelque place.

O B S E R V A T I O N

Sur une Hydrocele , avec pierre au périnée , & une autre plus considérable dans la vessie ; par M. TERLIER , maître en chirurgie , & lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , à Martigues.

Je fus appelé , au commencement du mois d'Avril 1762 , pour voir un payfan âgé

d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux, ayant une infiltration d'urine très-considérable dans la substance du scrotum, avec une tumeur fort remarquable & très-dure au périnée, qui lui caufoit une douleur très-vive. Il se plaignoit sur-tout de beaucoup de difficulté, toutes les fois qu'il vouloit rendre ses urines. Comme j'avois ce jour-là beaucoup de malades à voir, & que cet homme étendu sur un peu de paille à demi pourrie, étoit d'une mal-propreté capable de faire soulever le cœur, je renvoyai au lendemain pour examiner de plus près cette fâcheuse maladie, & me retirai après avoir expressement recommandé aux parens de le nettoyer, & cela fait, d'appliquer sur la bourse un défensif & un cataplasme émollient sur le périnée. Ces remèdes furent continués les trois jours suivans, après lesquels le malade urinoit avec beaucoup moins de peine. Les tégumens étoient bien moins tendus au périnée. La douleur y étoit calmée; & certaines petites taches rouges, répandues auparavant par-ci-par-là sur le scrotum, s'étoient totalement dissipées, au moyen de ce défensif. J'appris le quatrième jour, que ce malade avoit été porté à l'Hôtel-Dieu de cette ville, où le chirurgien homme fort habile, & qui se distingue sur-tout par son excessive modestie, entreprit la cure de cette hydrocele par des escarrotiques; ce

qui lui réussit. Aussi-tôt que la tumeur au périnée se fut ouverte, elle laissa voir un corps dur que ce chirurgien se pressa de retirer, au moyen de ses pincettes. C'étoit une pierre assez considérable, du poids d'environ demi-once.

On vit alors les urines sortir goutte à goutte par cette voie plus courte ; & les tuniques du scrotum n'en étant plus abreuvées, celles qui s'y trouvoient déjà accumulées, furent bientôt épuisées, & cette partie fut promptement rétablie en son premier état. La sonde avoit déjà montré que l'obstacle que rencontroient les urines, dépendoit d'une pierre fortement chatonnée dans le col de la vessie, par une de ses extrémités. Elle ne pouvoit en être retirée, que par l'opération de Celse ou de Gui de Chauliac. Elle fut résolue aussi-tôt par ce chirurgien, & renvoyée ensuite à un tems plus favorable, de l'aveu du médecin de mois.

Cette façon d'extraire la pierre, n'a pas, à la vérité le brillant d'aucune autre ; elle n'exige pas, comme celles-là, une grande connoissance de l'anatomie : elle a d'ailleurs une si grande simplicité, & il y a tant de facilité à la faire, qu'elle a été rejetée de nos grands maîtres qui se plaisent à montrer leur adresse & leur habileté si peu commune. Cependant, quoique le grand Heister nous dise qu'elle a été abandonnée, tant en Allemagne qu'en Ita-

lie , à cette sorte de vils opérateurs , ou guérisseurs ambulans qui s'efforcent de montrer toute leur science sur les treteaux des places publiques , cette façon d'opérer étoit ici de nécessité absolue ; & je ne vois pas qu'on doive , en aucun cas , sacrifier le salut du malade à l'envie de briller.

On rendit justice au mérite de l'opérateur ; & sa dextérité plut infiniment en cette occasion , & lui valut les applaudissemens d'un cercle très-bien choisi , & qui n'étoit composé que de connoisseurs. Et en effet , le haut appareil eût rencontré des difficultés insurmontables à l'esprit humain , par l'impossibilité qu'il y avoit à injecter la vessie , ou à faire garder au malade ses urines. Il n'y en avoit pas moins à introduire une sonde qui en eût relevé le fond au-dessus des os pubis , & cette dernière raison ne s'opposoit pas moins au grand appareil qu'à l'appareil latéral. C'étoit donc une nécessité que cette pierre fût tirée par une simple incision faite au col de la vessie , & dans l'endroit où l'on la voyoit saillir en dehors ; si quelqu'un eut à s'en plaindre , ce fut sans doute l'opérateur qui perdit , cette fois-là , l'occasion de montrer ce qu'il peut faire.

Cette observation n'est présentée ici , qu'attendu , que la pierre qui sortit du perinée , peut servir de nouvelle preuve qu'il se rencontre quelquefois des pierres urinaires qui

se sont formées , & ont pris accroissement hors des voies naturelles des urines , par l'infiltration de cette liqueur dans les cellules du tissu graisseux , qui se rencontrent auprès des réservoirs & des canaux qui servent à la contenir , ou à son excrétion , ainsi que l'ont avancée en dernier lieu quelques-uns de nos plus grands maîtres , à la tête desquels doit être placé M. Louis.

Au reste , il est aisé de voir que cette pierre n'a pris naissance au périnée , qu'en suite d'un dépôt des urines dans cette partie , ce qui suppose un déchirement aux membranes de l'uretre , qui ne peut être attribué qu'à la grande âcreté corrosive de la liqueur que séparent les reins ; & en effet , outre que le malade est d'un tempérament bilieux , comme je l'ai observé , il vivoit du travail pénible de ses mains ; & outre qu'il ne s'abstenoit point du vin , il se nourrissoit d'alimens salés & grossiers. Or de cette façon de vivre , il ne pouvoit en résulter que des mauvaises digestions , & la formation de la pierre. MM. Vater & Heister prétendent que c'est à cette cause principalement que doivent être attribuées la plupart des pierres qui se forment dans le corps humain : le premier ajoûte que c'est la raison pour laquelle les hypocondriaques & les scorbutiques y sont si sujets. Ce médecin dit aussi qu'elles se forment par le séjour des

parties tartareuses, salines & aériennes, rassemblées dans un lieu étroit.

M. Ledran, ce chirurgien si estimable, & qui s'est immortalisé par tant d'ouvrages, & sur-tout par son Parallele des tailles, conclut de cette croûte graveleuse, qu'on voit après l'évaporation de l'urine, au fond du vase où elle a été déposée, que la pierre se forme par l'assimilation des parties salines, sulfureuses & terrestres de l'urine, en un mot, par les solides quelconques qui entrent dans la composition de quelque liquide que ce puisse être. Or rien n'est plus capable d'en fournir, de ces matieres solides, & plus abondamment que les mauvaises digestions; de-là vient qu'on a rencontré, dans presque toutes les parties de notre corps, des pierres de différente grandeur. Les Ephémérides d'Allemagne font mention d'une femme qui, en vomissant, rendit deux pierres grosses comme une amande. Lanzo-
nie y parle d'un rhumatique qui en vomissoit de blanches, & dit en avoir trouvé fix dans l'estomac d'une femme, dont une pesoit une once. Greifilius y dit aussi, qu'une femme de 72 ans, ayant été saignée pour un catarrhe & une rétention d'urines, rendit, avec le sang, une prodigieuse quantité de petits graviers, dont on entendoit le bruit à mesure qu'il tomboit dans les palettes. On a des observations de pierres trouvées dans

les oreillettes du cœur, ainsi que dans cette cloison qui en sépare les ventricules. Cheselden en a rencontré dans l'aorte. Un fameux anatomiste François dit qu'il est rare qu'on n'en trouve pas dans la glande pituitéale ; qu'on en rencontre dans les ventricules du cerveau, & à la base du crâne, qu'on en trouve tous les jours au cerveau, sans que ces sujets en aient paru incommodés pendant leur vie ; qu'il s'en rencontre quelquefois aux testicules, aux vésicules féminales, à la matrice & au placenta ; & qu'enfin rien n'est plus commun que les concrétions tophacées au poumon, & à ses bronches.

R E M E D E

CONTRE L'OZENE,

Communiqué par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, &c.

M. Leautaud ayant été consulté par un de ses confrères, sur un ozene d'une puanteur insupportable, dont étoit attaqué un jeune homme qui n'avoit jamais eu aucun commerce avec les femmes, & dans lequel par conséquent on ne pouvoit pas soupçonner de virus vérolique, conseilla, après

l'usage des remèdes généraux, qui devoient être prescrits par les médecins, & celui des applications adoucissantes & émollientes pour appaiser l'irritation de la partie, conseille, dis-je, l'usage du remède suivant, qui fut employé avec le plus grand succès :

Prenez, *De Litharge.*

De Plomb brûlé.

De Céruse.

De Pierre calamine, de chacun deux gros.

Après les avoir réduits en poudre subtile, mettez-les ensemble dans un mortier ; triturez, en y ajoutant successivement une cuillerée d'*Huile rosat*, & une cuillerée de parties égales de *Suc de morelle & de joubarbe*, jusqu'à ce que le tout ait pris la consistance d'un onguent.

On enduira une tente de cet onguent, & on la portera dans le nez ; ce qu'on renouvelera trois fois le jour.

Lorsque l'ulcère sera bien détergé, on pourra faire quelques injections avec l'eau de Barèges ; & on tâchera de le dessécher avec du pompholix, auquel on ajoutera une demi-partie de plomb brûlé.

Nous croyons faire plaisir au public de lui communiquer, à cette occasion, la recette suivante, d'une poudre dont M. Hundertmark, célèbre professeur de Berlin, prétend avoir éprouvé les meilleurs effets dans

560 REMEDE CONTRE L'OZÈNE.

Pozene vénérienne. Comme le Programme , dans lequel il a annoncé ce remede , n'est pas parvenu dans ce pays , j'ai cru qu'on me sçauroit gré de le faire connoître.

Prenez , *De Magnésie blanche* , un demi-scrupule.

De Panacée mercurielle , six grains.

De Camphre , trois grains.

De soufre doré d'antimoine de la troisieme précipitation , deux grains.

Mêlez le tout , sans le triturer , pour une dose.

Comme la magnésie , le soufre doré d'antimoine & la panacée , en réagissant les uns sur les autres , pourroient se décomposer , si on leur donnoit la fluidité qui pourroit les mettre en état d'agir , il a préféré de les donner en poudre , qu'on doit prendre , pour cette raison , dans un peu de confiture , plutôt , que dans un fluide.



LIVRES NOUVEAUX.

Quæstio medica ex Hygieine deprompta : An potus Caffé quotidianus , valetudini tuendæ , vitæque producendæ noxius , proposita ab illustr. ac nobil DD. Spiritu Claudio Calvet , almæ facultatis medicinæ doctore aggregato ac professore primario , quam pro altero ex punctis sibi assignatis , Deo duce & auspice Dei-parâ , tueri conabitur nobil. D. Petrus-Josephus-Maria Collin , Orgonensis , medicinæ licenciatus , pro doctoratu. C'est-à-dire , Question de médecine tirée de l'Hygiène : Si l'usage journalier du Caffé est capable de nuire à la santé , & d'abréger la vie , proposée par M. Esprit-Claude-François Calvet , docteur agrégé , & premier professeur de la faculté de médecine , que soutiendra , &c. M. Pierre-Joseph-Marie Collin d'Orgon , licencié en médecine pour le doctorat. A Avignon , chez Joly , 1762 , in-4^o de 22 pages.

M. Calvet , recommandable par ses connoissances en Histoire naturelle , & par beaucoup d'autres , applique au Caffé ce que *Horace* avoit dit de l'arbre qui pensa lui être si funeste : *Ille nefasto te posuit*

Tome XVII.

N n

die, &c. En effet, après avoir donné l'histoire naturelle de ce fruit, il prouve, fondé sur l'analyse chymique & sur les effets sensibles que le Caffé a coutume de produire, que s'il peut être employé, avec succès, dans quelque cas, comme, par exemple, dans les personnes phlegmatiques, ou qui ont la fibre lâche, l'usage habituel qu'on en fait, ne peut être que très-nuisible; car, en distendant & desséchant les solides, en augmentant le mouvement & l'acrimonie des humeurs, enfin, en les épaisissant par la dissipation qu'il procure de leurs parties les plus volatiles, il doit nécessairement, lorsqu'on en continue long-tems l'usage, occasionner différentes maladies, suivant la disposition antérieure du sujet; ce que l'observation n'a que trop démontré. Aussi M. *Calvet* croit-il pouvoir lui attribuer plusieurs maladies, qui sont plus fréquentes aujourd'hui qu'elles n'étoient autrefois.

C O U R S P U B L I C

D'HISTOIRE NATURELLE.

M. Valmont de Bomare, démonstrateur d'histoire naturelle, &c. fera l'ouverture d'un huitieme Cours d'histoire naturelle, en son cabinet, rue de la Verrerie, à la Roie blanche, près la rue du Coq, le Samedi, 4 Décembre 1762, à trois heures de relevée; & le continuera, l.s Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à dix heures & demie précises du matin.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1762.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	11	20 $\frac{1}{2}$	13	28 1	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
2	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
3	14	14	8	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
4	8	11	6 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
5	4 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
6	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
7	5	11 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28	28	28
8	5 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	5	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
9	4 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
10	8	12 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
11	5 $\frac{1}{2}$	11	6	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
12	4 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1
13	5	11	6	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
14	5	10	6	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
15	3	8	5 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
16	3	7 $\frac{1}{4}$	3	27 10	27 10	27 10
17	2	5	2 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
18	$\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11
19	2	10	6 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 9
20	5	13	12	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8	27 5 $\frac{3}{4}$
21	11 $\frac{1}{2}$	15	11	27 7	27 7	27 7 $\frac{1}{4}$
22	10 $\frac{1}{2}$	12	7 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 8
23	6 $\frac{1}{4}$	11	9 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8
24	9	14	8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
25	8	11	7 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 1
26	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$
27	3 $\frac{1}{2}$	9	3	27 8 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11
28	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
29	3 $\frac{1}{2}$	8	6 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 9 $\frac{1}{4}$
30	6	10 $\frac{1}{4}$	6	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
31	4 $\frac{1}{2}$	8	5	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10

ÉTAT DU CIEL.

	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-E. ferein.	S. ferein.	Serein.
2	S. beau.	S. b. nua. écl.	Beau.
3	S-O. gr. v. couv. beau.	O-S O. gr. vent. beau.	Beau.
4	O-N-O. ven. couv. pl.	N-O. vent. couv. beau.	Beau.
5	N-O. fer. b.	N-O. beau.	Beau.
6	N. b. nuag. pet. pluie.	N. nuag. pl.	Serein.
7	N-O. couv. beau.	O-N-O. b. ferrein.	Serein.
8	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
9	O-N-O. b.	S-O. nuag.	Couvert.
10	S-O. pl. nua.	S-O. nuag. ondée.	Beau.
11	O-S-O. pl. couvert.	N-O. couv. pl. couvert.	Couvert.
12	S. fer. beau.	S. beau.	Beau.
13	S. couvert. b. vent.	E. b. vent.	Beau.
14	N-E. couv. vent.	N-E. vent. couvert. pl.	Pluie. couv.
15	E-N-E. b. couvert.	E-N-E. cou.	Couvert
16	E-N-E. b. nuag.	N-E. nuag. couvert.	Couvert.
17	N. couv. b.	N. beau.	Beau.
18	N-O. fer. b.	S-O. beau.	Beau.
19	S-E. couv. b.	S-E. nuag.	Couvert.
20	S-E. fer. cou.	S. couv. pet. pluie.	Couvert.
21	S. couv. b.	S. beau. fer. écl.	Couvert. écl. tonnerre.
22	S. pl. contin.	O. nuag. pl.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	O-S-O. cou.	S-O. couv.	Couvert.
24	S-S-O. pl. couvert.	S-S-O. couv. pet. pluie.	Pluie.
25	S. couvert.	S-S-O. cou. pluie.	Couvert.
26	S-S-O. beau. couvert.	O. pl. gr. v.	Vent. couv.
27	O. fer. beau.	O. beau.	Beau.
28	E. giboulée. fer. beau.	S-E. beau.	Couvert.
29	S. couvert.	S. pluie.	Couvert.
30	N-O. pl. cou.	N-O. nuag.	Nuages.
31	N. couvert.	N-N-E. cou.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été d'un demi-degré au-dessus du même point : la différence entre ces deux points a été de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement de 27 pouces une demi-ligne : la différence entre ces deux termes est d'un pouce une demi-ligne.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
1 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E-N-E.
2 fois de l'E.
4 fois du S-E.
9 fois du S.
3 fois du S-S-O.
4 fois du S-O.

N n iij

566 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 3 fois de l'O-S-O.
3 fois de l'O.
3 fois de l'O-N-O.
7 fois du N-O.

Il y a eu 12 jours beaux.
3 jours sereins.
7 jours de nuages.
15 jours couverts.
5 jours de vent.
11 jours de pluie.
2 jours d'éclairs.
1 jour de tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1762.

On a observé, pendant ce mois, des dysenteries, des rougeoles, des petites véroles, des maux de gorge & des fièvres intermittentes. Mais les flux dysentériques ont été la maladie dominante; ils se sont compliqués, dans quelques personnes, avec la rougeole & la petite vérole; lorsqu'ils ont été simples, ils n'ont cédé qu'aux vomitifs répétés.

Les rougeoles ont paru assez bénignes; quoique le plus grand nombre des petites véroles aient été discrètes, elles n'ont pas été sans danger. On a été obligé d'avoir recours aux remèdes les plus actifs; les émétiques & les vésicatoires ont été ceux qu'on a employés avec le plus de succès.

On a cru observer que les fièvres intermittentes, les quartes même, cédoient plus aisément au quinquina administré après les remèdes généraux, qu'elles n'ont coutume de faire dans cette saison.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Septembre 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des alternatives de tems serein & de tems pluvieux. La pluie a été copieuse & de durée, plusieurs jours : le 22, l'après-dîner, elle a tombé pendant deux heures, avec la plus grande impétuosité ; & les éclairs, pendant ce tems, se sont succédés presque sans interruption : le 23, le mercure, dans le barometre, étant à 27 pouces 3 lignes, il y a eu une temête dans la nuit.

Les variations du barometre ont correspondu à l'état de l'air ; le mercure n'a guères cependant monté au-dessus du terme précis de 28 pouces.

Il y a eu aussi des variations dans la température de l'air ; la liqueur du thermometre ne s'étoit guères élevée au-dessus de 12 degrés, pendant sept à huit jours, vers le milieu du mois ; les derniers jours, ainsi que le premier Octobre, elle a monté entre 18 & 19 degrés.

Le vent, du premier au 20, a été plus souvent *Nord* que *Sud* ; &, depuis ce jour, il a été toujours *Sud*.

368 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au - dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés : la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé

6 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'E.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
10 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
4 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse legere presque tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1762; par M. BOUCHER.

La fièvre putride-maligne s'étendoit à la

campagne, ainsi qu'à la ville ; & cependant elle restoit presque bornée au petit peuple. Beaucoup en mouraient ; mais, c'étoit plus par les défauts de la cure, & sur-tout, par l'abus de la saignée, que par la violence de la maladie : d'autres, dans la convalescence, ont été attaqués de bouffissure ou d'enflure, sur-tout aux extrémités inférieures ; & quelques-uns ont eu un commencement d'ascite compliquée de leucophlegmatie. La diarrhée n'étoit pas si commune dans cette fièvre, qu'elle l'avoit été les mois précédens. Il s'est fait, dans quelques-uns, des éruptions miliaires, d'un rouge foncé & d'un mauvais caractère.

Ce n'étoit pas seulement la fièvre continue, qui portoit un caractère de malignité. Nous avons eu des fièvres intermittentes, doubles-tierces ou quotidiennes, décidément malignes, les malades étant menacés de succomber aux accès qui étoient accompagnés de délire, de *coma*, de soubresauts, &c. si on n'en arrêtoit promptement la fougue par le quinquina donné à grande dose. L'emploi de ce remède devoit aussi avoir lieu de bonne heure, lorsque la fièvre continue étoit rémittente & caractérisée par des redoublemens réglés & plus violens, de deux

jours l'un. La plupart de nos fièvres continues ont été de ce genre, depuis le solstice d'été.

La fièvre continue - maligne a été décidément colliquative dans quelques sujets, & a exigé, dans la cure, l'usage de l'acide vitriolique, uni aux remèdes toniques & cordiaux.

Fin du Tome XVII.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1762.

E X T R A I T S D E L I V R E S .

M É D E C I N E .

T RAITÉ des Maladies des femmes. Par M. J. Astruc, professeur royal de médecine, & médecin consultant du roi.	Page 13
Leçons sur les Maladies des nerfs. Par M. Boer- haave, publiées par M. Van Eems, médecin à Leyde.	195
De la Santé.	387
Dissertation sur l'Education physique des enfans. Par M. Ballexferd.	483
Essai historique sur la Médecine en France.	494

C H Y M I E E T P H A R M A C I E .

Opuscules chymiques de M. Margraf.	99
Elémens de Pharmacie théorique & pratique. Par M. Baumé, apothicaire à Paris.	291

B O T A N I Q U E .

Catalogue du Jardin royal d's plantes de Montpel- lier. Par M. Gouan.	111
--	-----

572 TABLE GENERALE
LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

- Les Œuvres de Baillou, avec une Préface de M. Tronchin.* 87
Relation d'une Maladie épidémique qui a régné en 1757, sur les bestiaux, dans la Brie. Par M. de Chaignebrun. Ibid.
Traduction angloise du Traité des Maladies des femmes de M. Astruc. 184
Régime de Pythagore, traduit de l'italien du docteur Cocchi. 280
Observations sur le diagnostic & la cure des maladies, principalement des maladies aiguës. Par M. Eller. 374
Tome II des fondemens de la Pathologie & de la Thérapeutique. Par M. Cartheuser. 375
Matière médicale & chirurg. Par M. Crantz. 375
Méthode de M. Keyser, pour l'administration de ses dragées 471
Dissertation sur l'usage du Caffé. Par M. Calvet. 561

CHIRURGIE.

- Nouvelles Observations sur le traitement des cors aux pieds. Par M. Rousselot.* 88
Traduction angloise du Traité des Maladies des Os, de M. Duverney. 183
Mémoire sur l'application extérieure de l'Eponge, pour arrêter les hémorragies. Par M. White, chirurgien. 371

OUVRAGES MÊLÉS.

- Prospectus d'une Histoire de la société royale des sciences de Montpellier, avec les Mémoires de mathématiques & de physique, tirés de ses registres.* 88.
Défense de la faculté de médecine de Paris, au sujet de la place de médecin de l'hôpital général. 279

DES MATIERES. 573

Catalogue des livres de Médecine , de Chirurgie , d'Anatomic , &c. qui se trouvent à Paris, chez Cavelier. 376

Abbrégé de l'Embryologie sacrée. 470

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Sur quelques Fièvres vermineuses singulieres. Par M. Marteau de Grandvilliers , médecin à Aumale. 24

Sur l'usage de l'Huile de lin dans l'érachement de sang. Par M. Michel , méd. de Montpellier. 41

Sur une Hydropisie aseite , guérie par un vomissement spontané. Par M. Moublet , médecin à Tarracon. 46

Sur une Fièvre urticaire qui avoit le type d'une fièvre tierce. Par M. Planchon , méd. à Peruwels , près Condé. 75

Recherches sur l'opinion de M. Dubois , au sujet de la Colique des potiers. Par M. Borden , médecin de Paris. 114

Suite des Recherches sur l'opinion de M. Dubois , au sujet de la Colique des potiers. Par M. Borden , médecin de Paris. 207

Observations & Réflexions sur le traitement de la petite Vérole. Par M. Gontard , médecin à Villefranche en Beaujollois. 143

Sur une quantité très-considérable de pierres rendues , tant par les urines que par les selles , communiquée par M. Lemaître , chirurgien d'Asseville , élection de Peronne. 173

Sur une Suppression d'urine & des douleurs néphrétiques , survenues à une femme enceinte de sept mois & demi , à la suite d'une chute , & qui furent suivies de l'accouchement laborieux d'un enfant hydropique mort. Par M. Costes , chirurgien de Mézieres & Charleville. 180

Réflexions sur l'Inoculation. Par M. Gontard , médecin à Villefranche en Beaujollois. 221

574 TABLE GENERALE

<i>Remarques de M. Roux, sur ces Réflexions.</i>	233
<i>Description d'un Abscès au rein droit, méconnu pendant le traitement. Par M. Billebault fils, médecin à Cosne-sur-Loire.</i>	247
<i>Mémoire sur la Gangrene épidémique qui a régné dans les environs de Lille en Flandres, dans les années 1749 & 1750. Par M. Baucher, médecin en cette ville.</i>	327
<i>Suite de ce Mémoire.</i>	396
<i>Fin de ce Mémoire.</i>	504
<i>Deux Observations sur les bons effets de la Ciguë, dans les tumeurs cancéreuses. Par M. Porte, médecin à Pau.</i>	346
<i>Sur une Vomique considérable, accompagnée d'accidens extraordinaires, guérie par l'quinquina. Par M. Bornainville, med. à Lisieux.</i>	421
<i>Sur une Abstinence de trente-trois jours, avec des circonstances singulières. Par M. Alliet, médecin à Gisors.</i>	432
<i>Sur un Enfant qui vit depuis deux ans, sans boire ni manger. Par frere Calixte Gautier, religieux de la Charité.</i>	438
<i>Observ. singulière sur une Tumeur carcinomateuse, traitée par la Ciguë. Par M. Hazon, médecin de la faculté de Paris.</i>	533
<i>Maladies qui ont régné à Paris. 92, 188, 283, 380, 476, 566.</i>	
<i>Maladies qui ont régné à Lille. 94, 190, 286, 382, 478, 568.</i>	

CHIRURGIE.

<i>Sur un Sarcocèle, guéri par les frictions mercurielles. Par M. Yvon, médecin à Poissy.</i>	67
<i>Sur un Coup à la tête. Par M. Hoin, chirurgien à Dijon.</i>	168
<i>Sur un Porreau au prépuce, d'une grosseur extraordinaire. Par M. Leautaud, chirurgien-juré de la ville d'Arles, &c.</i>	178
<i>Sur deux Plaies considérables du bas-ventre, gué-</i>	

- ries sans sutures.* Par M. De la Combe, chirurgien-major du régiment royal Cantabres. 257
- Sur un Anévrisme de l'artere crurale.* Par le même. 262
- Sur une Hernie crurale, avec étranglement, suivie de gangrene, guérie.* Par M. Bertrand, chirurgien à Mery-sur-Seine. 268
- Extrait d'une Lettre écrite de Rouen, sur les succès de la méthode de M. Le Cat, pour la taille de la pierre.* 277
- Extrait de deux Lettres de M. Dumont fils, lithotomiste à Bruxelles, sur la méthode de tailler de M. Le Cat.* 547
- Lettre à M. Levret, accoucheur de madame la Dauphine.* Par mademoiselle Reffatin, accoucheuse à Nevers, sur quelques accidens qui arrivent dans les accouchemens laborieux. 355
- Observation sur un Abscès de l'intérieur du crâne, qui s'est vuider par les oreilles & par le nez.* Par M. Leblanc, chirurgien lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, démonstrateur en anatomie & opérations, &c. 455
- Sur un Dépôt arthritique, acompagné de phénomènes singuliers.* Par M. Strack, médecin à Mayence. 540
- Phénomènes singuliers.* Par M. Alliet, médecin à Gisors. 543
- Sur une Tumeur dure & indolente, remplie de vers.* Par M. Leautaud, chirurgien à Arles. 550
- Sur une Hydrocele, avec pierre au périnée, & une autre dans la vessie.* Par M. Terlier, chirurgien à Martigues. 552
- Remède contre l'Oxene.* Par M. Leautaud, chirurgien à Arles. 558
- Description d'un nouveau Bandage pour contenir les chutes du fondement.* Par M. Cousin, expert pour les descentes. 70
- Lettre de M. Suret, chirurgien herniaire de l'Ecole*

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

royale-militaire, au sujet de ce Bandage. 369

C H Y M I E.

Lettre de M. de Montami, contenant une nouvelle maniere de préparer le safran de mars. 240

Lettre de M. Rouelle le jeune, contenant quelques Problèmes de Chymie. 362

Avis sur la terre foliée du tartre 275

HISTOIRE NATURELLE.

Extrait de deux Mémoires sur les mines de Sel Gemme, publiés par M. Schober. 160

Observations de quelques effets singuliers de la vapeur des Fourmis. Par M. Roux. 237

Description d'une Chenille rejetée par le vomissement. Par M. Vetillart, méd. au Mans. 443

Observations météorologiques faites à Paris. 89, 185, 281, 376, 471, 563.

Observations météorologiques faites à Lille. 93, 189, 285, 381, 477, 567.

COURS PUBLICS.

Cours d'Anatomie. Par M. Descemet, docteur-régent de la faculté de médecine. 468

Cours de Chymie. Par M. Rouelle, de l'académie royale des sciences. 469

Cours de Chymie. Par M. de Machy, de l'académie de Berlin. Ibid.

Cours d'Histoire naturelle. Par M. Valmont de Bomare, démonstrateur, &c. 562

Décret de la faculté de médecine de Paris. 80

Eloge de M. Vandermonde. 3

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1762. A Paris, ce 10. Novembre 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES.